

La Falaise d'Houlgate, par
Jules Noriac (Cairon)

Noriac, Jules (1827-1882). La Falaise d'Houlgate, par Jules Noriac (Cairon). 1877.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

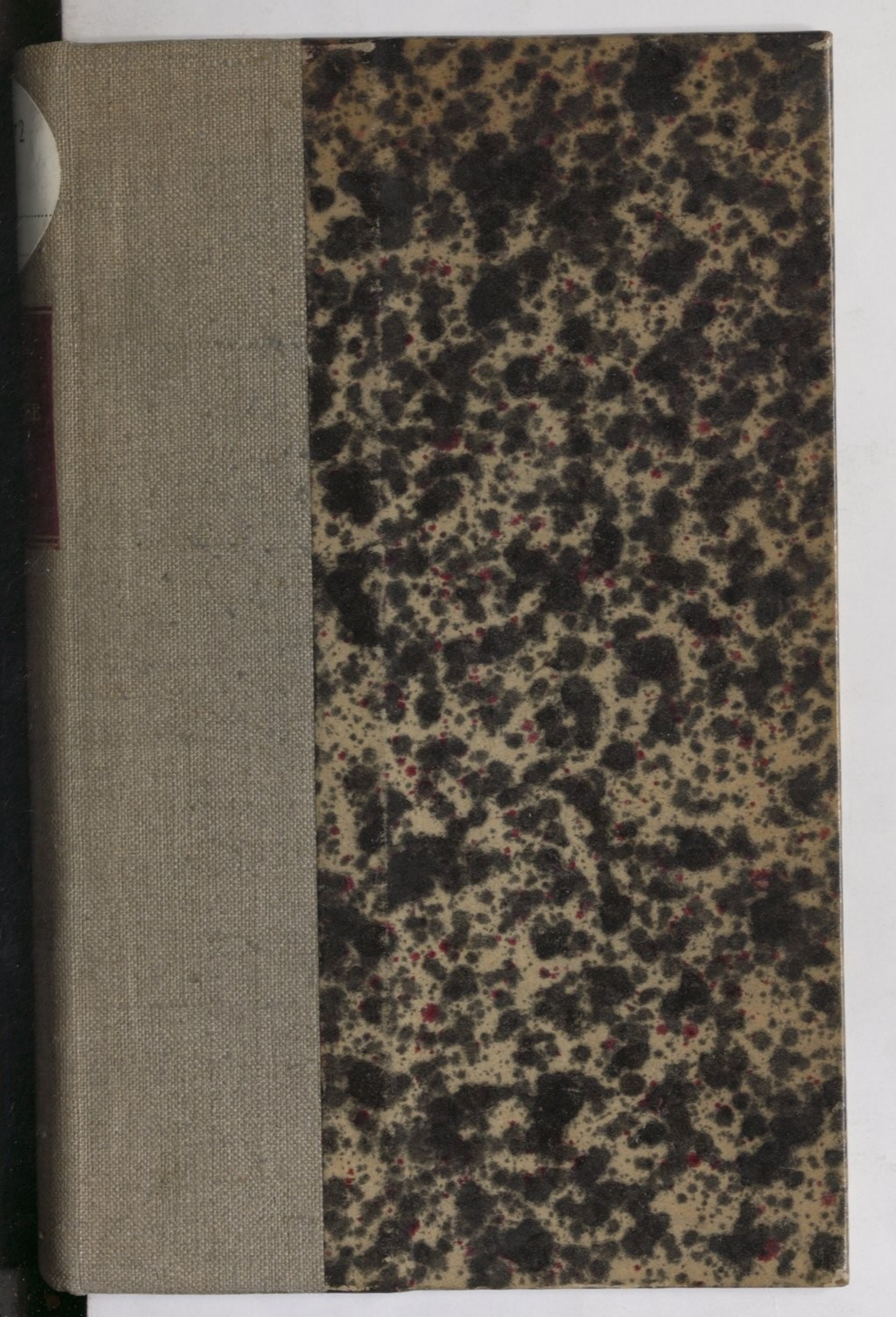
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

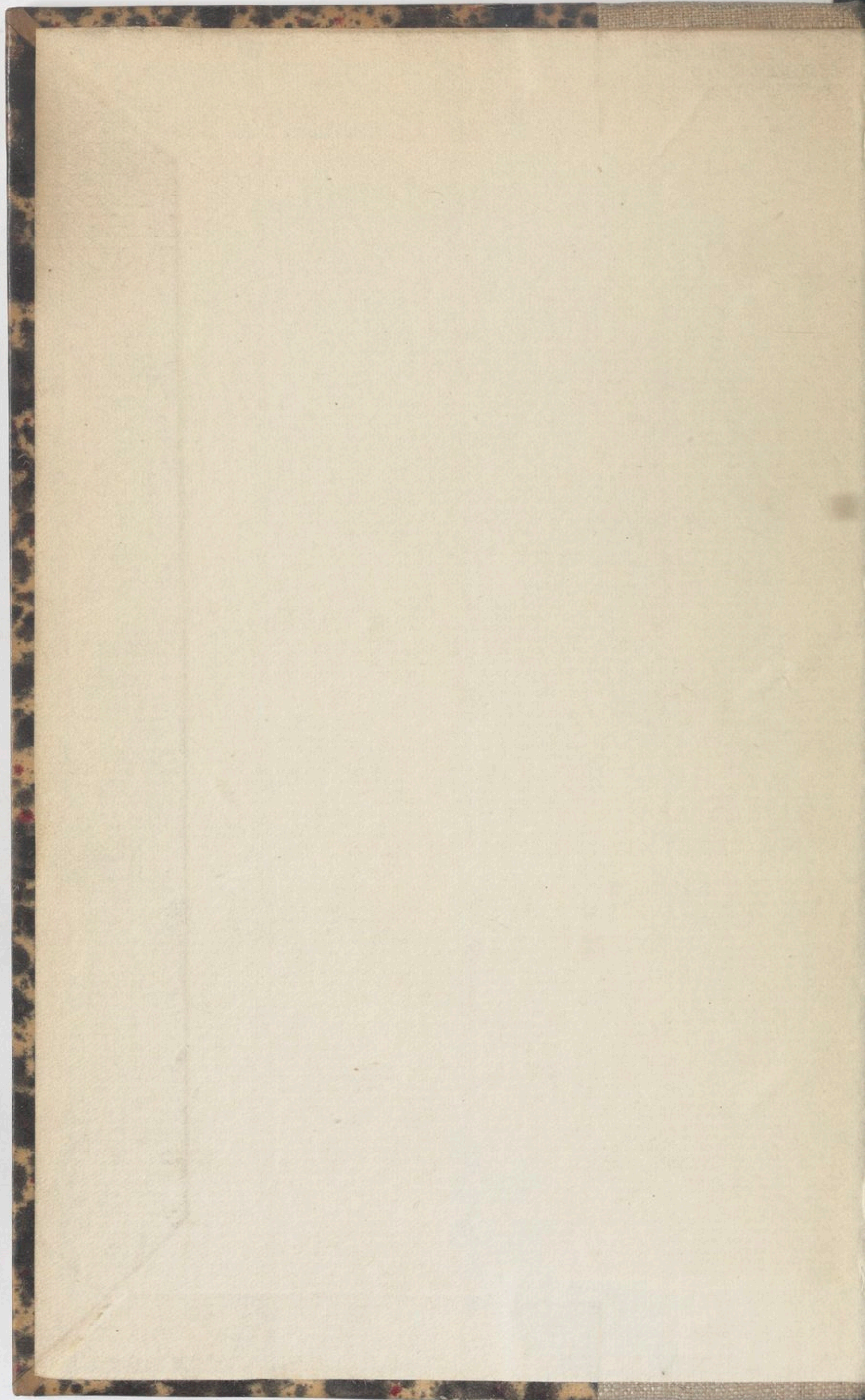
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

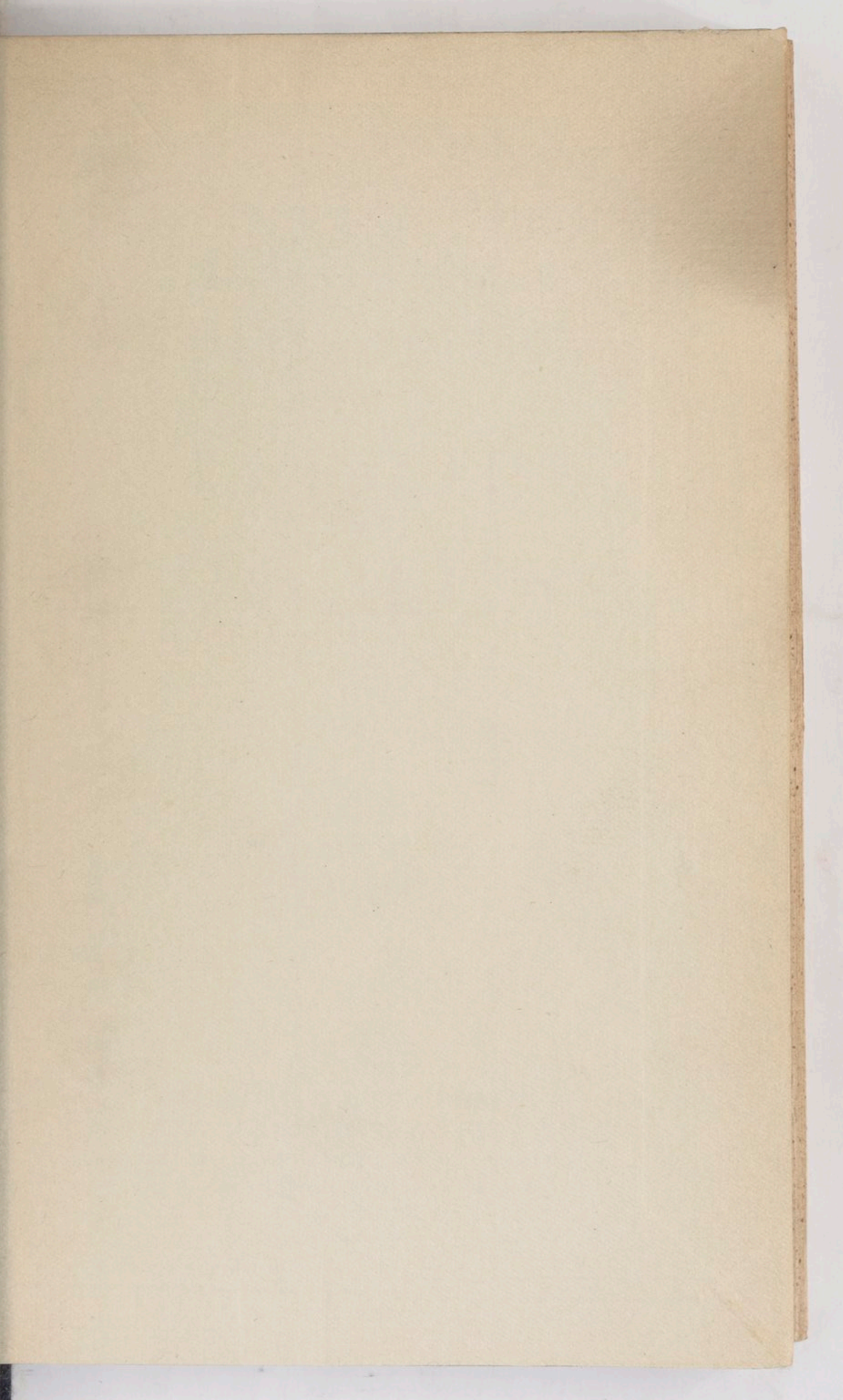
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.







THE NEW YORK

LA FAYETTE

D'HOLLAND

THE NEW YORK

PARIS

THE NEW YORK

THE NEW YORK

THE NEW YORK

17

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

Course la Courant
JULES NORIAC

908

LA FALAISE
D'HOULGATE

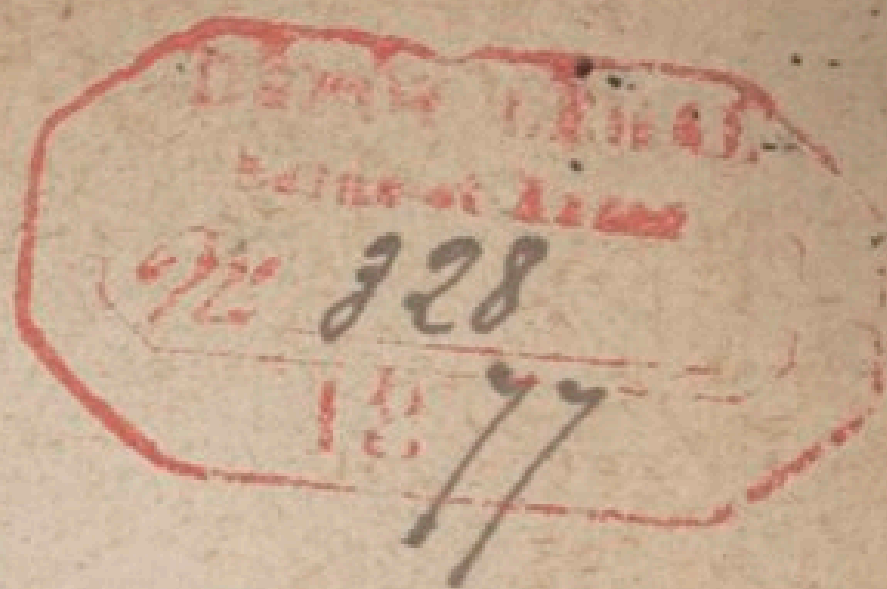


PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—
1877

2001



LA

FALAISE D'HOULGATE

8° Y²
1098

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

OUVRAGES

DE

JULES NORIAC

Format grand in-18.

LA BÊTISE HUMAINE.	1 vol.
LE CAPITAINE SAUVAGE	1 —
LE 101 ^e RÉGIMENT	1
LES COQUINS DE PARIS	1 —
LA DAME A LA PLUME NOIRE	1 —
DICTIONNAIRE DES AMOUREUX	1 —
LA FALAISE D'HOULGATE.	1 —
LES GENS DE PARIS.	1 —
LE GRAIN DE SABLE.	1 —
JOURNAL D'UN FLANEUR.	1 —
MADemoisELLE POUcET	1 —
LA MAISON VERTE.	1 —
LES MÉMOIRES D'UN BAISER.. . . .	1 —
SUR LE RAIL.	1 —

LE 101^{ME} RÉGIMENT

Édition illustrée de 81 dessins, un volume grand in-16.

Coulommiers. — Typographie ALBERT PONSOT et P. BRODARD.

LA FALAISE
D'HOULGATE



PAR

JULES NORIAC



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

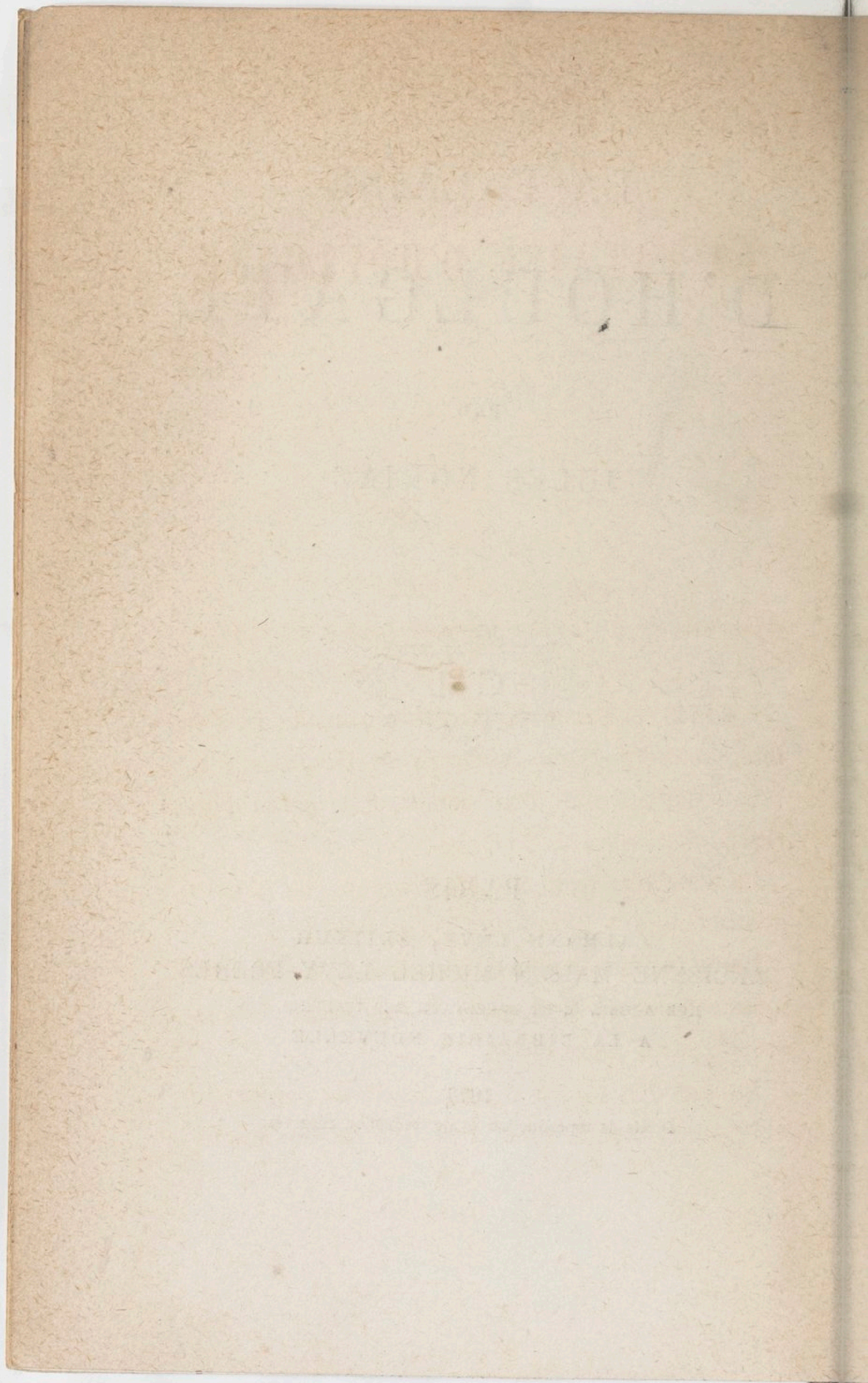
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—
1877

Droits de reproduction et de traduction réservés.





LA FALAISE D'HOULGATE

I

COMMENT ON ÉTAIT EN BRETAGNE EN 1748

En 1749, la partie de la côte normande qui s'étend de Notre-Dame-de-Grâce de Honfleur à la pointe de Courseuil, était confiée à la garde d'un capitaine nommé M. de Cerny.

La destinée avait été cruelle pour ce pauvre gentilhomme.

D'une famille ancienne, autrefois riche et toujours estimée du Beauvoisis, il était entré dans le monde par la porte dorée.

A peine débarqué à la cour, après de nombreux voyages en mer il avait, avec une facilité singu-

lière, lié commerce d'amitié avec les plus grands seigneurs du temps.

L'un d'eux surtout, le prince de Clamont ¹, lui avait témoigné une affection particulière.

M. de Cerny était admirablement favorisé de la nature, il était jeune « et fait le mieux du monde, » comme on disait alors.

Il possédait toutes les qualités qui distinguent, ou plutôt qui devraient distinguer un homme de condition. Il joignait le sang-froid au courage, l'adresse à la force, n'était point ignorant des choses de la guerre, facultés plus aimables, il avait un grand cœur et n'était pas sans esprit.

Malgré toutes ces brillantes qualités, ce n'était, après tout, qu'un simple gentilhomme, les Huon de Cerny n'étaient même pas titrés.

Aussi cette amitié subite d'un prince, qui tenait au roi par les liens du sang, pour un simple cadet de province, ne laissa-t-elle pas d'étonner une cour

1. Ce récit, vrai sur bien des points, est trop près de nous pour que l'auteur puisse, sans blesser d'honorables susceptibilités, en désigner les personnages par leur vrai nom. Chaque fois qu'il laisse à un personnage un nom connu, c'est que ce personnage ne joue pas un rôle dans l'action principale. (*Note de l'éditeur.*)

qui, hélas ! depuis longtemps, était habituée à ne s'étonner de rien.

Cette amitié tant commentée, calomniée même, avait une origine bien simple et bien naturelle.

M. de Cerny avait eu la bonne fortune de sauver la vie du prince en risquant la sienne, dans une aventure qui devait à tout jamais demeurer secrète.

Sauver la vie d'un prince n'est point une action étonnante de la part d'un gentilhomme ; mais savoir se taire après l'avoir accomplie, est certainement chose bien plus rare.

M. de Cerny ne tomba pas dans les pièges que sa vanité dut lui tendre ; il fut discret.

Le prince ne lui fit aucun remerciement. Il ne lui dit rien, sinon qu'en toute occasion il pouvait faire état de lui.

Aussi bons que soient les princes, il y a toujours du danger à leur rendre service. M. de Cerny le vit bien, lorsqu'un matin, sans l'avoir demandé, il reçut du roi le commandement de la *Minerve*, frégate de haut pont qui devait prendre la station des îles Saint-Louis.

M. de Cerny n'était pas riche, il accepta. Son

voyage ne fut pas heureux ; blessé en arrivant, il eut les fièvres du pays, et le maître chirurgien de la frégate alla même jusqu'à déclarer, après sa guérison, que le capitaine avait un poumon offensé.

De retour en France, M. de Cerny revint à Versailles, où personne, le prince étant absent, ne reconnaissait ce pauvre officier jaune, maigre et chancelant.

Les gens de cour n'aiment pas ceux qui souffrent, parce que cela leur rappelle que la douleur luit pour tous.

Le malheureux gentilhomme commençait à désespérer. Ses faibles ressources s'épuisaient, et M. de Clamont ne revenait pas.

Heureusement une dame, qui n'avait pas été insensible aux charmes de sa jeunesse, en écrivit au prince. Celui-ci écrivit au roi, et, au moment où M. de Cerny avait perdu tout espoir, il apprit que Sa Majesté lui accordait une des rares charges qui ne se vendaient point en ce temps-là, celle de trésorier de l'escadre.

Désormais fixé sur la terre ferme, M. de Cerny

épousa une fille noble de la famille de Penkoëck, de Brest, ville où était sa trésorerie.

Après trois années de mariage, il devint veuf.

Il adorait sa jeune femme, modèle de grâce et de vertu. Son désespoir fut extrême. Il pleura toutes les larmes de son cœur et de ses yeux, pensant bien qu'il n'avait plus besoin de larmes, et que, après ce malheur, aucun malheur plus grand ne saurait l'atteindre.

Le pauvre gentilhomme se trompait : d'autres douleurs plus grandes s'amoncelaient à l'horizon de sa vie.

Deux ans après la mort de sa femme, il reçut ordre d'embarquer sur-le-champ une flottille qui devait croiser dans les eaux de la Manche.

M. de Cerny se rendit à l'Amirauté, et fut obligé de déclarer qu'il n'était pas en mesure d'exécuter l'ordre transmis. Pressé de questions, il avoua qu'un déficit de quatre-vingt mille livres existait dans les caisses de la trésorerie. Sommé de s'expliquer, il ne s'expliqua pas.

Les bruits les plus contradictoires coururent parmi la noblesse de la ville. Le vieux baron Le

Bellic de Penkoëck rassembla les membres de sa famille et ses amis pour tâcher, en cherchant dans toutes leurs poches, de sauver l'honneur d'un gentilhomme qui avait été leur allié.

Hélas ! les poches de tous ces bons Bretons étaient pleines d'honneur, de dévouement et de bonne volonté, mais d'argent, point !

Les Bretons logent tous le diable en leur bourse. C'est ce qui les rend si dévots.

Quelques parents offrirent bravement d'engager des terres, mais, outre que ces terres étaient pour la plupart des grèves sans fin ou des landes bornées, il eût fallu du temps pour trouver des prêteurs et accomplir les formalités. La coutume de Bretagne n'est pas tendre aux emprunteurs. Or, comme le scandale était imminent, il n'y fallait pas songer.

Donc, la quinzaine franche avait été donnée au trésorier pour rendre ses comptes, et le dernier jour était arrivé avec une rapidité effrayante.

Le matin de ce quinzième jour, M. de Cerny, qui jusque-là avait été fort accablé, se releva tout à coup. Dès l'aube, il mit son bel uniforme de

drap bleu au large collet rouge fleurdelisé d'or, il prit sa plus belle épée, ses gants les plus frais, alla entendre la messe, et revint dans son logis, le visage calme et tranquille. Il s'assit à sa table et écrivit la lettre suivante :

« A M. le baron Le Bellic de Penkoëck,
en son château de Penkoëck.

» Monsieur le baron,

» Mon beau-frère, le jeune chevalier de Penkoëck, votre fils, que pour complaire à ma femme regrettée, et à vous, monsieur, j'avais attaché à la trésorerie, vient de passer aux Indes après avoir soustrait quatre-vingt mille livres confiées à ma garde. La passion du jeu l'a poussé à cet acte odieux. Puisse Dieu lui pardonner comme je lui pardonne moi-même ! Peut-être la trop grande confiance que j'ai eue en ce jeune homme lui a-t-elle facilité son crime. Je m'en accuse, afin que, si plus tard il venait à s'amender, l'aveu de mon aveuglement vous puisse à votre tour faciliter le pardon.

» Je vais mourir, ne voulant pas survivre à mon honneur. Mais, monsieur, je viens vous adresser une prière. Je voudrais qu'en échange de ma vie, que je vais sacrifier pour l'honneur de votre famille, vous me rendissiez le service d'aller trouver monseigneur le prince de Clamont et de l'instruire sincèrement des causes de ma mort. Je suis sûr que le prince n'hésitera pas à engager sa parole de vous en garder le secret. Je sais tout ce que la démarche que j'ai l'honneur de vous prier d'accomplir aura de cruel pour vous. Mais, monsieur, je vous supplie de considérer quel ne serait pas mon désespoir, si je mourais en pensant qu'un aussi grand prince, qui m'a comblé de bienfaits, pourrait charger ma mémoire d'un forfait dont je suis innocent.

» J'ose espérer, monsieur, que vous voudrez bien épargner cette cruelle disgrâce à celui qui a l'honneur de se dire,

» Monsieur le baron,

» Votre très-humble serviteur,

» TIMOLÉON DE CERNY. »

Le chevalier plia, cacheta la lettre. Puis il se leva, prit un pistolet dans une boîte de chêne. Il ouvrit la batterie, fit flamber quelques grains de poudre pour s'assurer que la pierre était bonne, et que la lumière n'était point obstruée.

Avec le même sang-froid, le chevalier chargea son arme académiquement, c'est-à-dire après avoir mesuré minutieusement la charge de poudre et bourré la balle avec la baguette par trois mouvements réguliers.

Après cela, il prit le pistolet de la main gauche, et porta la droite à son front en disant :

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit...

— *Amen* ! répondit la voix rieuse d'un homme qui venait d'ouvrir la porte.

— Monseigneur ! fit M. de Cerny atterré.

— Oui, chevalier, moi-même, et, sarpediable ! il paraît que j'arrive à temps.

— Ma foi, oui, monseigneur : une minute plus tard, je n'aurais pas pu dire à Votre Altesse combien je suis son serviteur.

— Je le vois pardieu bien ! Voici une lugubre
1.

histoire, chevalier. Offrez-moi un siège et contez-moi donc cela, je vous prie!

— C'est triste à dire, triste à entendre, monseigneur.

— Tant pis, chevalier; mais j'ai fait cent soixante lieues pour savoir, et je désire savoir.

— J'allais mourir, monseigneur, et je n'avais qu'un regret : je craignais que Votre Altesse ne gardât un mauvais souvenir de celui à qui elle daigna donner son amitié. Dans cette lettre, je priais le chef de ma nouvelle famille de vous instruire des causes de ma mort. Que Votre Altesse daigne donc lire cette lettre, elle m'épargnera un récit amer et douloureux,

Le prince déchira l'enveloppe de la lettre et lut rapidement.

— Ah! mon pauvre chevalier, s'écria-t-il, mes pressentiments ne m'ont donc pas trompé!

Et oubliant son rang, il pressa le gentilhomme dans ses bras.

Le prince de Clamont avait à cette époque de vingt-huit à trente ans. Grand, élancé, il portait la

beauté et la grâce que ceux de sa race ont communiquées même à leurs bâtards.

Le jeune prince possédait, plus que personne, ce type bien connu qui, depuis Henri IV, semble protester contre les historiettes licencieuses qui eurent pour héroïnes les femmes alliées à l'illustre maison de France. Il tenait de sa mère ce regard doux et voilé de ceux qui doivent mourir jeunes. Il suffisait de le voir pour se sentir attiré vers lui par une sympathie irrésistible, mais qui n'excluait ni le respect, ni la déférence.

Par une délicatesse charmante, il avait revêtu l'habit bleu, la veste et la culotte rouge des officiers de marine. Il ne portait ni épaulettes ni broderies.

Oubliant son titre de colonel du régiment des *Vaisseaux*¹, il avait voulu venir chez son malheureux ami comme un égal et surtout ne donner aucune prise à la curiosité.

Après s'être tenus longtemps embrassés, les deux gentilshommes se regardèrent avec des sentiments bien différents.

1. Régiment créé en 1704.

Le prince semblait rayonner de bonheur, le chevalier était en proie à une profonde tristesse.

— Allons, mon cher Cerny, dit le prince, rappelez le sourire sur vos lèvres pâles; vos quatre-vingt mille livres sont entre les mains du trésorier général; remettez à votre côté cette loyale épée; allez rassurer votre famille, et demain, après m'avoir consacré cette journée que vous me devez bien, vous reprendrez vos occupations.

— Hélas! monseigneur, Votre Altesse me pénètre de reconnaissance par ses bontés, mais tout cela est impossible. L'argent ne répare point l'honneur. Ma honte est publique. La noblesse de la ville et les officiers de l'escadre ne me salueront plus.

— Au diable! vous direz la vérité.

— Jamais, monseigneur, je l'ai juré...

— A qui?

— A moi.

— Mais sarpediable! déliez-vous d'un serment ridicule.

— Un serment n'est ridicule que lorsqu'on ne le tient pas, Votre Altesse sait cela mieux

qu'homme de France. D'ailleurs, pour sauver mon honneur, il faudrait perdre celui de toute une famille, et je n'en aurais point le courage, quand bien même j'en aurais le dessein.

— Certes, reprit le prince, j'apprécie vos scrupules ; mais, ne vous semble-t-il pas, chevalier, que votre propre famille doit passer avant celle des autres ?

— Ma famille ne fit jamais rien pour moi, celle-ci m'avait donné un ange.

— Dieu vous l'a repris ; vous êtes quittes.

— Monseigneur, ma résolution est inébranlable ; grâce à vous, je puis vivre encore, mais je m'exilerai ; si vous le voulez bien permettre, je partirai sur-le-champ.

— Encore faut-il que les vôtres sachent votre sacrifice.

— C'est inutile, monseigneur, il y a là un pauvre et noble vieillard qui mourrait de chagrin.

— Soit, dit le prince après un moment de silence. Partez donc, puisque vous le voulez. Je ne puis rien vous ordonner. Vous êtes mon obligé.

Mais partez vite, car, sarpediable ! je ne sais si j'aurais la force de vaincre longtemps le désir que j'ai de raconter cette histoire à toute la ville et de crier sur les toits combien je vous aime.

Le prince venait à peine de prononcer cette cavalière et cordiale imprécation, que la porte s'ouvrit et qu'un vieillard, accompagné d'une quinzaine de personnes, apparut sur le seuil.

Ce vieillard était le baron Le Bellic de Penkoëck.

Il se tint un instant sur la porte et s'avança gravement.

C'était un homme sec, petit et ridé. De longs cheveux blancs tombaient sur son épaule. Son habit de velours vert bouteille marquait une autre époque. Il s'appuyait sur une grande canne à pomme d'argent, et, sans une épée trop longue pour sa taille, on l'eût pris plutôt pour un honorable bourgeois que pour un vénérable gentilhomme.

— Entrez tous, cria-t-il d'un ton de commandement à ceux qui l'accompagnaient. Puis, s'adressant au prince :

— Monsieur, lui dit-il, nous venons ici régler

une affaire de famille, affaire d'importance, croyez-le bien ; ne trouvez donc pas mauvais, je vous prie, que je vous exprime le désir que nous avons de ne pas mêler un étranger à des choses qui doivent demeurer entre nous.

M. de Cerny allait nommer le prince, lorsque celui-ci, qui avait deviné son intention, mit son doigt sur ses lèvres pour lui ordonner le silence.

Le prince se leva et salua le vieillard.

— Monsieur le baron, dit-il, je crois que nul plus que moi n'a le droit de rester ici, en cette circonstance comme en toute autre ; je suis le frère de M. de Cerny.

— Souffrez, répondit le vieillard, que je ne vous en congratule point.

Et, tournant le dos, il dit au chevalier :

— Monsieur de Cerny, le marquis de Kerven, mon parent, mon ami, mon ancien frère d'armes, le marquis de Kerven, l'exemple et l'honneur de la noblesse de Bretagne, apprenant la triste conjoncture où se trouve ma famille par suite d'une faute qui lui est étrangère, a bien voulu nous

prêter pour dix ans, et sur parole, une somme de trois mille louis, qui nous a aidés à parfaire les quatre-vingt mille livres que vous devez à la trésorerie de l'escadre du roi.

— Monsieur... fit M. de Cerny, veuillez...

— Ne m'interrompez pas, je ne serai pas long. Voici cette somme. Vous allez précéder nos gens qui la portent, et la déposer vous-même ès-mains de M. le trésorier général.

M. de Cerny voulait parler. Le vieillard l'arrêta d'un geste brusque.

— Ne m'interrompez pas, vous dis-je. Ce n'en est pas la peine. Il vous plaira d'en tirer reçu, car vous déposerez en même temps votre démission; n'est-ce pas, monsieur? Cela fait, vous partirez sur l'heure, vous quitterez la France. Vous vous y engagez?

— Je m'y engage, répondit M. de Cerny.

— Comme après l'action que vous avez commise, nous avons le droit de douter de votre parole, deux de nos parents vous conduiront à la frontière ou sur un navire en partance.

— Monsieur, s'écria le chevalier, sans vous en

douter, vous commettez vous-même une action bien détestable.

— Je n'ai que faire de vous répondre, j'ordonne.

Le prince se mordait les lèvres et aurait probablement éclaté sans le regard suppliant de son ami.

— Monsieur, reprit M. de Cerny avec une vive émotion, vous ordonnez, et j'obéis. Vous m'imposez silence, et je me tais. Mais je veux que vous sachiez que c'est par respect pour vous, et aussi parce qu'il ne me plaît point de me défendre. Je partirai, soit; c'était du reste mon dessein; mais je me permets de vous faire observer que je pars de mon plein gré, et que s'il n'en était ainsi, ce ne serait certainement ni la présence de ces messieurs, ni leur volonté qui pourraient m'y forcer.

— Je n'ai pas, Dieu merci, à discuter avec vous, s'écria le vieillard. Mais, que me venez-vous dire, je vous prie? Tenez, j'ai voulu vous ménager en souvenir de celle qui n'est plus; vous ne méritiez pas de tels ménagements, dictés par un excès de délicatesse. Vous devez la vie, sachez-le, aux vives instances de notre cousin, M. l'archiprêtre de

Saint-Bruno. Moi et les miens que voici, nous vous avons condamné à mort.

Cette fois, le prince ne put se contenir. Il poussa un formidable éclat de rire.

— Sarpediable ! bonhomme, s'écria-t-il, comme vous y allez !

Les assistants s'attendaient si peu à cette sortie, qu'elle produisit parmi eux une véritable stupéfaction. Le prince en profita pour continuer.

— En votre vieux nid de pierres de Penkoëck, vous avez peut-être droit de haute et basse justice. Je ne veux pas vous contester ce droit un peu bien caduc, M. le baron, mais Brest est une ville du roi, je pense !

— Un gentilhomme est justicier partout où son honneur est attaqué, fit M. de Penkoëck avec véhémence.

— Voilà qui simplifie la question, continua le prince, toujours souriant ; mais en vérité, ce serait trop facile...

Un violent murmure accueillit les paroles de M. de Clamont qui continua sans paraître avoir rien entendu :

— D'abord, monsieur, lorsqu'un gentilhomme, un chef de famille se fait justicier, son premier devoir est d'être équitable. Eh bien, permettez-moi de vous dire que vous venez de traiter M. de Cerny, qui est gentilhomme d'aussi bonne maison que la vôtre, monsieur de Cerny, qui est ici chez lui, comme un lieutenant de la prévôté ne traiterait pas un manant rogneur d'écus ou faussaire.

— M. de Cerny, reprit sourdement le baron de Penkoëck, affectant de ne point vouloir répondre directement au prince, dans deux heures vous aurez quitté Brest; ces messieurs vous accompagneront. Il eût été plus convenable de nous éviter les apostrophes déplacées de monsieur l'officier, qui me paraît maintenant être plutôt votre complice que votre frère.

Le prince rougit légèrement, mais il reprit bien vite son sourire railleur.

M. de Cerny, lui, avait pâli en entendant l'affront brutal fait à ce proche parent du roi qui venait de lui donner tant de marques d'affection.

Il allait éclater lorsqu'à son tour le prince le retint.

— Ne vous emportez pas, chevalier, s'écria-t-il. Les injures de ce brave homme ne sauraient m'atteindre...

— Quelles sont les injures qui pourraient atteindre des gens tels que vous? demanda le vieux baron avec une ironie amère.

— Celles que vous méritez, monsieur, répondit sévèrement le prince.

— C'en est trop! s'écria le baron en portant la main sur la garde de son épée. A moi Penkoëck!...

— Laissez votre vieille brette au fourreau, bonhomme, repartit M. de Clamont; et vous, messieurs les parents, tenez-vous en place, ou sarpediable! j'aurais le regret de casser la tête au premier d'entre vous qui ferait un pas de plus.

Le prince avait pris le pistolet que M. de Cerny venait de charger une heure avant.

— Voici donc cette vieille loyauté bretonne dont on parle tant! dit-il avec hauteur. Quoi, messieurs, vous, si jaloux de votre honneur, vous vous mettez à vingt pour charger un seul homme? En vérité, ce serait à n'y pas croire, si on ne le voyait. Oh!

ne craignez rien, je ne vous échapperai pas. Si tout à l'heure l'un de vous me veut trouver, il me trouvera, je le promets. Mais en attendant, il me plaît de ne pas vous laisser commettre un acte odieux, plus qu'odieux, stupide ! Assez d'abnégation comme cela. Cerny, parlez, c'est moi qui vous l'ordonne.

— Monseigneur, de grâce...

— Parlez, vous dis-je ; je le veux. Vous vous taisez ? Eh bien, je parlerai, moi. Et, tout d'abord, messieurs de Bretagne, quittez vos airs sinistres et démasquez la porte. Personne ne songe à fuir ou à appeler à son aide les gens du roi, et quelle que soit la mauvaise opinion que vos allures puissent donner de vous, je ne suppose pas que votre intention soit de vous mettre à vingt pour expédier deux gentilshommes.

— Monsieur, dit un jeune homme pâle et vêtu de noir, je ne sais ni qui vous êtes ni ce que vous voulez ; mais vous me semblez embrouiller singulièrement nos affaires de famille.

— C'est vrai, dirent les assistants, qui jusque-là, étonnés par la désinvolture du prince, n'avaient

manifesté leurs impressions que par des gestes et des murmures.

— Tout à l'heure, reprit le jeune homme, vous avez dit que vous étiez le frère de M. de Cerny. M. de Cerny n'a plus de frère; donc vous avez menti.

— Mon jeune monsieur, répondit le prince, vous avez mal entendu. J'ai dit qu'en toute circonstance je servirais de frère au chevalier, ce qui n'est point la même chose.

Ce démenti, auquel le prince répondait sans colère, faillit changer complètement la situation. Les bons Bretons qui, malgré eux, se sentaient attirés vers lui, murmurèrent de plus en plus. Pour eux, un homme acceptant un tel affront le sourire aux lèvres, perdait sans retour le prestige que ses bonnes façons avaient pu lui donner.

Le jeune homme grandissait dans leur esprit : ils le trouvaient brave et clairvoyant.

Le vieillard, entêté comme un vieillard et comme un Breton, vint encore brouiller les cartes.

— Taisez-vous, monsieur de Saint-Caprais, s'écria-t-il; moi seul ai le droit de parler ici.

— Pourquoi ? demanda le prince , toujours railleur. Ce jeune monsieur parlait, ma foi, très-bien.

— M. de Cerny, reprit gravement le vieillard, les mesures que j'avais prises tendaient à sauvegarder l'honneur de la famille et aussi à vous garder contre vous-même. Au lieu de réparer votre faute, vous trouvez plus naturel de vous soustraire à mon autorité et de me faire insulter par un homme que vous n'osez nommer. Soit, monsieur. Nous subirons ce second affront, comme nous avons subi la première tache qui, grâce à vous, ait souillé notre nom. Messieurs, fit-il en se tournant vers les siens, portez cet argent à qui il est dû, et laissons M. de Cerny continuer en France, à Brest même, si cela lui plaît, à perdre l'honneur que notre argent lui laisse.

— A la bonne heure ! s'écria le prince ; voilà qui est parler. Mais évitez-vous toute peine, messieurs. Voici une décharge en règle qui atteste que M. de Cerny ne doit rien à personne.

Le jeune homme pâle lut le papier que le prince tendait au vieillard, et puis il s'écria :

— Sur ma foi, mon oncle, c'est bien la vérité !
Le baron prit à son tour le papier et l'examina avec une attention pleine de méfiance.

— En effet, dit-il, ceci est en règle. Partons, messieurs...

— Un instant, fit le prince, voilà une heure que vous torturez le plus vertueux et le plus infortuné des hommes. Avant de le quitter ne lui adresserez-vous point, sinon quelques paroles d'excuses, au moins quelques mots de regrets ?

Il se fit un silence.

La plupart des assistants eussent volontiers tendu les mains à leur allié ; mais aucun d'entre eux n'osait commencer avant que le chef de la famille n'eût décidé.

— Monsieur, dit le baron, si, grâce à un expédient que j'ignore, et que je ne veux pas connaître, M. de Cerny a comblé le déficit qu'il avait laissé dans les caisses du roi, je n'ai rien à dire. Mais il n'en résulte pas moins un fait certain, c'est que ce déficit a existé. Comme je demeure convaincu que M. de Cerny n'a pu, par lui-même, payer cette somme, puisqu'il n'a point de fortune,

je garde sur lui mon opinion première. Quel que soit le dénouement de cette triste affaire, je le tiens encore pour un gentilhomme déloyal.

— Monsieur le baron Le Bellic de Penkoëck, dit gravement le prince, je prends les vôtres à témoin que j'ai fait tout ce qu'il était humainement possible pour vous épargner une grande douleur. Mais puisque rien ne peut dompter votre vanité et votre entêtement, je vais vous nommer le coupable.

— J'attends, monsieur, fit le baron.

— Le coupable...

M. de Cerny renouvela ses muettes supplications, mais le prince fit un geste d'autorité suprême et reprit :

— Le coupable est celui qui devrait être là pour accuser en votre lieu et place, baron ; le coupable s'appelle Honorat de Penkoëck.

— Mon fils ! s'écria le baron, mon fils ! Et le pauvre vieux gentilhomme se prit à trembler de tous ses membres, ses dents se mirent à claquer comme les deux os de la cliquette d'un lépreux, et de grosses larmes tombant de ses yeux se dis-

persèrent dans les rides profondes qui sillonnaient son visage.

Les parents de M. de Penkoëck se regardaient consternés.

— Mais non ! ce n'est pas possible ! ce n'est pas possible, dit le baron en se relevant avec énergie. Mon fils n'a pu commettre une semblable action. Vous mentez !...

— Pourquoi n'est-il pas là ?

— Il est parti pour Versailles, où il était mandé. Ah ! vous voyez bien que vous êtes un imposteur ! Vous voulez profiter de son absence pour l'accuser ? Vous vous êtes dit : Il n'est pas là, je vais l'accuser ? Ah ! messieurs, je comprends tout maintenant.

Le baron se tourna vers les siens.

— Quoi ! dit-il, Honorat est accusé, et vous ne vous levez pas tous, pour dire à cet homme qu'il ment !

Mais les parents baissaient les yeux sans rien répondre.

— Si c'était vrai, pourtant ! fit le vieillard désespéré. Mais non, cela ne peut pas être ! Cerny, s'il vous reste encore une goutte de sang noble dans

les veines, dites la vérité; ne laissez pas accuser le frère de celle qui vous aimait tant. Cerny, vous m'appeliez jadis votre père; Cerny, je vous ai donné mon Élise, ce que j'avais de plus cher au monde. Tenez, je vous pardonnerai, je vous le jure : jamais je n'aurai pour vous un mot de reproche. Je jure ! vous savez que je sais tenir un serment, tout le monde le sait. Que puis-je donc dire pour vous toucher ? Dites que c'est une imposture ; dites que ce jeune gentilhomme a voulu se rire de moi, punir ma vanité. Oui, c'est cela, il l'a dit lui-même qu'il voulait « punir ma vanité bretonne ». Dites ce que vous voudrez, enfin, mais parlez, parlez donc ! Je vous en supplie, Cerny, si vous ne voulez que je meure de honte et de chagrin.

Le chevalier baissait la tête sous le coup d'une profonde émotion.

— Vous vous taisez. C'est donc vrai ?

— Hélas ! monsieur, j'ai fait ce que j'ai pu pour vous épargner cette douleur. Pourquoi faut-il que vous m'ayez empêché d'accomplir un sacrifice qui vous eût évité tant de douleur ?

— Mais, fit le malheureux père qui cherchait à se cramponner à un espoir, quelque léger qu'il fût, si Honorat a pris cet argent, comment se fait-il que vous l'ayez pu rendre, vous, M. de Cerny, qui n'en avez point ?

— L'argent n'a pas été rendu par moi.

— Par qui ?

— Par Son Altesse, monseigneur le prince Henry de Clamont, que voici.

— C'est la vérité, dit le prince.

Les Bretons, qui venaient d'éprouver tant de sensations diverses, s'inclinèrent troublés en entendant prononcer le nom d'un prince du sang.

— Monseigneur, pardonnez-moi, dit le baron avec effort. J'ai été cruel pour M. de Cerny. Hélas ! je voulais par un châtiment terrible donner une leçon sévère à mon fils, que je soupçonnais de légèreté. Pardonnez-moi d'avoir manqué au respect qui vous est dû : je ne connaissais point Votre Altesse.

— Je vous pardonne, monsieur, et vous plains de tout mon cœur.

— Avec cette somme qui vous est due, acceptez,

monseigneur, la reconnaissance de ma famille. Grâce à vous, le crime d'un Penkoëck demeurera peut-être ignoré.

— Vous ne me devez rien, monsieur le baron. J'avais donné cette somme à mon cher ami M. le chevalier de Cerny.

Le baron renouvela en pleurant sa gratitude. Cerny, le prince et les membres de la famille essayèrent de consoler ce père infortuné, en lui garantissant un secret inviolable, en lui donnant l'espoir que son fils exilé s'amenderait peut-être.

Le vieillard écoutait sans entendre ; il ne voulait pas être consolé.

Il partit.

En entrant, il traînait ses années ; en sortant, ses années le traînaient.

Les siens le suivirent. Au moment où le jeune homme pâle, qui était le dernier, allait franchir le seuil de la porte, le prince le rappela.

— Monsieur de Saint-Caprais ?

— Monseigneur.

— Vous m'avez donné un démenti tout à l'heure ; ne vous en souvient-il pas ?

— Oh ! si, monseigneur. J'espérais qu'une aussi sotte injure ne saurait vous atteindre.

— Vous vous trompiez.

— Acceptez, monseigneur, mes regrets bien sincères.

— Vos regrets ?

— Mes plus humbles excuses.

— Pouah ! monsieur, quels vilains mots vous venez de prononcer là !

— C'est vrai, monseigneur ; mais je m'en console parce que je ne les ai jamais dit et que je ne les dirai plus.

— Si je ne me contentais pas de vos excuses, monsieur de Saint-Caprais ?

— Ma vie, monseigneur, appartient à Votre Altesse.

— Allez, monsieur. Je vous fais compliment : vous êtes prudent pour votre âge. Vous vivrez vieux !

Le jeune homme plus pâle que jamais salua sans rien ajouter et sortit à reculons.

— Triste sire ! dit le prince.

— Peuh ! fit Cerny, il ne faudrait pas s'y fier.

Les deux amis causèrent pendant quelques instants.

Le prince engageait fort le chevalier à demeurer à son poste. Celui-ci lui représentait que c'était impossible, que le mal était sans remède.

Pour tout au monde, il était bien décidé à ne pas révéler le nom du coupable. Il n'avait d'ailleurs aucune preuve. Honorat était parti, et bien des gens trouveraient extraordinaire que le chevalier se fût laissé accuser si longtemps sans rien dire. La noblesse bretonne se soutenait fort et ne manquerait pas de l'accabler de préférence, lui étranger. Dans tous les cas, il prévoyait de nombreuses offenses, et il ne se sentait nullement en disposition de ferrailler avec tous les gentilshommes du pays et les officiers de l'escadre.

Il fut décidé que le chevalier partirait avec le prince qui obtiendrait facilement quelque emploi pour son ami dans une autre province.

Le prince et le chevalier sortirent.

Le prince n'avait pas voulu laisser son protégé seul en son logis et l'avait prié de l'accompagner

jusqu'à l'intendance, où il allait donner à ses gens des ordres pour le départ.

Comme Cerny et son protecteur traversaient le mail, deux officiers, que le premier avait connus à bord de l'*Astrolabe*, passèrent auprès d'eux.

Le chevalier leur ôta courtoisement son chapeau.

Le prince, qui était la bonne grâce même, en fit autant.

Les deux officiers passèrent en regardant fixement M. de Cerny, mais ils ne saluèrent point.

— Voyez, monseigneur, fit le pauvre gentilhomme profondément froissé, quand je vous disais que je ne pouvais plus rester ici.

— Sarpediable ! répondit le prince, voilà sur ma foi de bien sottes gens.

— Non, monseigneur, ce sont de braves officiers. Mais, que voulez-vous ? à moins de crier toute cette histoire sur les toits, je n'en sortirai jamais.

— Dites-moi, chevalier, il me vient une idée.

— Laquelle, monseigneur ?

— Si nous allions apprendre la politesse à ces messieurs?...

— En leur trouant la peau, n'est-ce pas ?

— Vous l'avez dit.

— Hélas ! monseigneur , j'y avais bien pensé, mais cela ne servirait à rien ; d'ailleurs, ce serait trop long.

— Vous croyez qu'un bon exemple ne suffirait pas ?

— J'en suis sûr. Votre Altesse ne connaît pas ces hommes-là. Tenez ! fit le chevalier qui venait par hasard de tourner la tête, voici M. de Saint-Caprais, mon parent, qui leur présente ses compliments et les félicite sans doute.

— C'est impossible.

— Rien n'est plus vrai.

— Comment pourrait-il les féliciter de leur parti pris d'impolitesse envers vous, mon cher chevalier ? il l'ignore. En vérité, vous vous forgez des visions.

— Hélas ! non, M. de Saint-Caprais a tout vu. Il était à la porte du jeu de paume ; je l'avais remarqué. En me voyant pâlir sous l'affront, il a souri.

— Bast ! qu'importe, un de plus ou un de

moins ! et celui-ci surtout qui est un drôle bilieux et poltron.

Le chevalier ne répondit point. Il se contentait de guider le prince.

A l'intendance, les choses se passèrent mieux qu'on n'aurait pu l'espérer.

L'incognito du prince avait été trahi par les familiers, si bien que, lorsqu'il entra, le délégué du gouverneur s'élança à sa rencontre et que toutes les têtes se découvrirent comme par enchantement.

M. de Cerny tenait son chapeau sous son bras. Il était donc impossible qu'il lui arrivât une nouvelle disgrâce.

Quand le prince se couvrit, par une de ces attentions délicates que les grands savent trouver quand ils aiment leurs favoris ou qu'ils se veulent faire des amis, il prit Cerny sous le bras.

Manquer de respect à l'un eût été manquer à l'autre.

Tout le monde sentit la situation.

Les ordres ayant été donnés pour que le départ du prince pût s'effectuer le matin au point du

jour, Cerny demanda permission d'aller faire, lui aussi, ses préparatifs de voyage.

Le prince s'y opposa.

Soit qu'il craignît quelque rencontre désagréable, soit qu'il eût peur que le chevalier ne prît quelque parti extrême, il n'y voulut pas entendre.

Il donna au chevalier un de ses gens, homme intelligent, qui fut chargé de vendre tout ce qui ne serait pas armes ou habits, excepté toutefois une cassette enfermant quelque argent et des papiers de famille.

Le lendemain, le soleil n'était pas levé que le prince se mettait en route. Cerny, monté sur un beau normand blanc, marchait silencieux à côté de M. de Clamont, qui, par délicatesse sans doute, ne lui parlait pas, afin de ne le point troubler dans ses méditations.

La suite du prince était peu nombreuse. Elle se composait d'un coureur qui trottait devant à cinquante pas, d'un gentilhomme de la maison du prince, d'un officier du régiment des vaisseaux et de deux écuyers domestiques.

La petite troupe était à peine sortie de la ville, que le coureur s'arrêta.

Les gentilhommes piquèrent des deux pour s'enquérir.

Lorsqu'ils arrivèrent, le coureur avait mis pied à terre. Tout le monde l'imita afin de lui prêter aide. Il s'agissait de porter secours à un gentilhomme grièvement blessé.

— Quoi, s'écria Cerny, c'est vous, monsieur de Brucourt? Dans quel triste état n'êtes-vous pas?

— Hélas! oui, chevalier, et bien que ce soit vous qui en soyez la cause, je suis heureux de vous voir. Cela m'aurait fort ennuyé de mourir sans vous faire mes excuses. Embrassez-moi donc, je vous prie, et me pardonnez mes offenses comme je les pardonne moi-même à ceux qui m'ont offensé.

L'un des écuyers du prince, qui était quelque peu chirurgien, avait ouvert la veste du blessé, éteint le sang et lavé la plaie avec une eau hémostatique.

Cela fait, M. de Brucourt avait été assis commodément sur un tertre.

Le bon écuyer lui faisait prendre un cordial.

— Où diable ai-je vu cette figure ? demanda le prince à M. de Cerny.

— Mais, répondit celui-ci, c'est un des officiers qui hier, sur le Mail, m'ont refusé le salut.

— Maurice ! fit le prince à l'écuyer-chirurgien, la blessure de ce gentilhomme est-elle grave ?

— Monseigneur, avec des soins on en viendrait facilement à bout.

— Avec des soins, ajouta le prince en réfléchissant. Allons ! il faut rendre le bien pour le mal, c'est écrit. N'importe, il est fâcheux d'être obligé de revenir dans cette pépinière à cancan. Voyez, Maurice, à prendre vos mesures pour ramener le blessé en sa demeure.

Pendant que le prince donnait cet ordre, M. de Cerny s'était approché du blessé.

— Pardon, monsieur, dit-il, vous m'avez dit tout à l'heure que j'étais la cause indirecte de l'état fâcheux dans lequel vous vous trouvez. Si vous ne vous sentiez trop faible, je vous saurais gré de m'expliquer cela. Je vais partir ; excusez, je vous prie, ma curiosité.

— Maurice, demanda le prince, monsieur peut-il parler sans danger ?

— Pourvu qu'il ne parle pas trop, je n'y vois point grand inconvénient...

M. de Brucourt se souleva et dit en s'adressant à Cerny :

— C'est bien simple, et ce ne sera pas long à raconter. Hier, au moment où je venais de vous croiser sur le Mail en compagnie de M. de Tranoy, nous fûmes accostés par un de vos parents, M. de Saint-Caprais :

« — Messieurs, nous dit-il, vous avez la vue basse. Nous n'avez pas aperçu M. de Cerny, mon cousin, qui vous a tiré civilement son chapeau.

» — Monsieur, répondit M. de Tranoy, nous saluons qui bon nous semble, et il ne nous plaît pas de saluer M. de Cerny.

» — En ce cas, monsieur, il me plaît à moi de vous dire que vous ignorez les règles les plus élémentaires de la politesse.

M. de Tranoy était très-violent et... »

— Pardon, s'écria Cerny, vous dites : « M. de Tranoy était... » M. de Tranoy ne *serait-il* plus ?...

— M. de Saint-Caprais l'a tué hier à la porte du jeu de paume.

— Sarpediable ! dit le prince, le Saint-Caprais va bien.

— A mon tour j'ai appelé M. de Saint-Caprais, et vous voyez... Cependant, je dois lui rendre justice et convenir qu'il a usé de tous les moyens possibles pour empêcher la rencontre. Il m'a dit combien vous aviez été malheureux en toute cette affaire, monsieur de Cerny. Si les excuses d'un mourant peuvent vous toucher, je vous adresse les miennes de tout mon cœur.

Cerny prit la main de M. de Brucourt et lui assura qu'il ne conservait nul ressentiment.

Comme les gens du prince coupaient des branches pour confectionner une civière, deux cavaliers apparurent au détour de la route.

Dire que ces deux cavaliers apparurent n'est point absolument bien dit.

L'un arrivait au galop, monté sur un petit cheval breton couleur gris d'ardoise. L'autre, juché sur une haute jument de couleur blanche criblée de petites taches rousses et, malgré toute sorte

d'efforts et de coups de houssine, arrivait bon dernier à cinquante pas au moins de son compagnon.

Le second cavalier était un chirurgien ; le premier était M. de Saint-Caprais. Il demeura stupéfait en voyant son adversaire si entouré.

— M. de Saint-Caprais, fit le prince en s'approchant du jeune homme et en lui tendant la main, je suis au regret de n'avoir pas hier accepté vos excuses. Vous êtes un brave et aimable gentilhomme.

Cerny tendit également la main à son parent, mais sans lui rien dire. Les gens de cœur n'ont pas besoin de parler pour se comprendre.

Saint-Caprais annonça avec empressement qu'une chaise était en route pour venir prendre le blessé.

Rassuré par le docteur, le prince se remit en chemin, non sans avoir assuré à M. de Brucourt qu'il faisait des souhaits ardents pour son prompt rétablissement.

— M. de Saint-Caprais, dit le prince au jeune homme, qui s'était élancé pour lui tenir l'étrier, si vous venez à Versailles, n'oubliez pas, je vous prie, que vous y avez un protecteur.

— Monseigneur, répondit M. de Saint-Caprais, d'une voix émue mais fière, si Votre Altesse revient en Bretagne, je la supplie humblement de daigner se souvenir qu'elle y a le plus dévoué de ses serviteurs.

Le prince, suivi des siens, s'éloigna au galop. Au haut de la côte, les chevaux reprirent leur allure ordinaire.

Son Altesse, après avoir laissé Cerny à ses réflexions, profita de l'heure du repas pour lui parler d'avenir. Mais le chevalier coupa court aux propositions de son illustre ami.

Cerny déclara qu'il ne voulait plus revenir à la cour; qu'il sentait bien que son avenir était fort aventureux; que d'ailleurs il n'avait plus de but dans la vie, qu'il ne voulait rien et qu'il n'avait qu'une ambition, vivre retiré du monde.

M. de Clamont le plaisanta d'abord, mais il finit par s'apitoyer sur la tristesse de son ami, bien qu'il la trouvât un peu exagérée.

Le prince avait l'espèce humaine trop en mépris pour faire le moindre cas du plus ou moins de considération qu'elle pouvait accorder à l'un des siens.

A cette époque de sa vie, il n'avait pas encore aimé sérieusement. Il ne pouvait donc pas apprécier l'étendue des deux douleurs qui venaient d'abattre le pauvre gentilhomme dont il avait fait son ami.

Le lendemain du deuxième jour, le prince, qui, par ordre du roi, devait visiter les côtes, s'embarqua à Morlaix.

M. de Clamont avait quitté Versailles dans le véritable but de voler au secours de son malheureux ami. Mais à cette époque, comme à toutes les époques possibles, les princes étaient bien moins libres que les autres hommes. Afin donc que la cour n'eût pas à faire les commentaires les plus bizarres sur son voyage, M. de Clamont avait été supplier le roi de lui ordonner d'aller visiter les côtes.

L'Angleterre a toujours tracassé la France. En tout temps, on a fait semblant de visiter les côtes ; cela ne sert à rien, mais cela tranquillise.

Le roi avait donc autorisé son *cousin*, avec d'autant plus de plaisir que ses cousins ne lui demandaient pas toujours la permission de faire ce qu'il leur plaisait.

Pour l'acquit de sa conscience, le prince s'embarqua à bord de l'*Espoir*, gentil brick côtier qui le mena à petite marée de Morlaix à Dinan, de Dinan à Jersey, de Jersey à Cherbourg. Là, il échangea son brick contre une grande gabarre qui le devait conduire à Courseuil et de Courseuil à Honfleur, où il rentrerait en Seine jusqu'à Rouen.

Il y avait à la cour bien des amiraux qui n'avaient pas fait un aussi long voyage.

Un jour, surprise par un fort temps, la gabarre du prince entra se mettre à l'abri dans la petite rivière de Dives.

M. de Clamont, menacé d'attendre longtemps dans cet endroit, s'informa des gentilshommes du voisinage, mais il en fut pour ses questions : les grands gentilshommes du pays étaient à Versailles, les petits étaient des paysans.

Le prince eut l'idée de s'en retourner par terre ; mais, outre que les chemins étaient fort mauvais, ses chevaux avaient été dirigés sur Rouen, et il tenait d'ailleurs à accomplir jusqu'au bout le voyage qu'il avait annoncé.

Pour tuer le temps, ce grand ennemi des grands

seigneurs, M. de Clamont, en compagnie de Cerny, alla tirer quelques coups de fusil. Un jour il chassa la sauvagine en remontant la Dives par devers la vieille chaussée de Varaville. Le lendemain il courut le rivage pour tirer quelque oiseau de mer.

Surpris par la marée, M. de Clamont et Cerny durent prendre un sentier à pic qui les mena promptement au haut de la falaise d'Houlgate.

Après avoir admiré le splendide point de vue qui se déroulait à ses yeux, le prince voulut revenir sur ses pas, mais M. de Cerny insista respectueusement pour demeurer quelques instants encore sur la falaise; il ne pouvait se lasser d'admirer cet horizon magique.

La mer était agitée, le ciel était chargé de nuages. Par un phénomène qui n'est pas excessivement rare, les rayons du soleil de midi irradiaient aux deux points opposés de cette immense nappe de nuages noirs, dont ils doraient les franges, et, pendant que la côte était presque plongée dans l'obscurité, les deux extrémités, la pointe de Courseuil et le cap d'Antifère, apparaissaient brillants d'un jour radieux.

— Ah! monseigneur, s'écria M. de Cerny, de grâce restons encore. Que c'est grand, que c'est beau! Ne vous semble-t-il pas que la colère des dieux a frappé cette plage de tristesse pour punir ses habitants rebelles aux sacrifices, tandis qu'ils ont comblé les pays voisins? Voyez, ici tout est morne et lugubre, regardez là-bas, ne croirait-on pas voir des îles jouissant d'un printemps éternel, habitées par des nymphes, présidées par une déesse?

— Sarpediable! mon cher ami, dit le prince, vous parlez comme M. de Cambrai en son livre de *Télémaque*! Moi, je ne vois qu'une ennuyeuse bourrasque qui est ici et non là-bas, et qui me contrarie fort. Ce qui fait que je voudrais être là-bas et non ici, parce qu'entre nous je vous avouerai que je commence à m'ennuyer beaucoup. La galerie du palais me manque encore plus que les salons de Versailles. Au diable ce pays normand, où l'on fait du vin avec des pommes, et où les femmes ont des bonnets de coton!

Le prince n'avait pas absolument tort; il n'est pas de beau pays sans soleil et sans amour.

Quelques gouttes d'eau forcèrent les deux chasseurs à chercher un abri.

Ils jetèrent les yeux à droite et à gauche, et finirent par découvrir, non sans peine, une petite maison située tout en haut, sur le versant de la falaise, et abritée à peine par un bouquet de pommiers.

Ils se dirigèrent vers cette habitation avec une certaine défiance.

Depuis qu'il pleuvait, ils s'étaient aperçus que l'heure du repas avait sonné, et l'estomac du prince battait la chamade. Or, il était facile de deviner à l'extérieur du logis qu'ils ne trouveraient probablement pas, dans l'intérieur, un festin préparé à leur intention.

— Ah ! mon cher chevalier, s'écria le prince, pourquoi n'ai-je pas comme vous des visions poétiques ! Je tâcherais de me persuader que cette bicoque est une grotte et qu'une déesse, éprise du prince, mon père, va mettre pour moi les petits plats dans les grandes assiettes, en doux souvenir de lui.

II

LA CAPITAINE

On était arrivé au seuil de cette habitation qui était plus qu'une chaumière et qui n'était pas une maison.

Le prince frappa avec la crosse de son fusil, ce qui était une imprudence parce que le contre-coup aurait pu abattre le chien, le chien frapper le bassinet, la pierre faire feu contre le bassinet, allumer la poudre et tuer le prince, ce qui eût été une piteuse mort pour un petit-fils d'Henri IV.

Rien dans la maison ne répondit à cet appel, peu courtois du reste ; ce que voyant, le prince tira la bobinette, et la porte s'ouvrit.

L'intérieur répondait à l'extérieur :

Une grande pièce servant à la fois de cuisine, de chambre et de salon, et c'était tout.

Un escalier conduisait à l'étage supérieur où devait se trouver une pièce semblable, servant de grenier ou de chambre de valets.

Pourtant, cette simple habitation n'avait rien de vulgaire : des fusils, des pistolets, un sabre court illustraient les murs presque entièrement couverts de cartes géographiques.

Tout était propre, et le vieux lit carré du fond était séparé par un paravent chinois, qui n'eût pas été déplacé dans le boudoir de madame de Blot, la fée aux *Chinoueseries*, comme l'avait surnommée M. le duc d'Orléans...

Le feu brillait dans l'âtre, et une grande marmite de cuivre chantait sur les tisons, en laissant échapper une vapeur à l'odeur appétissante.

La cheminée était si grande que cette vapeur remontait tranquillement au ciel sans laisser dans le logis les souvenirs de ses succulentes qualités.

M. de Cerny regardait une petite table chargée de papiers. Le prince considérait la grande table

sur laquelle se trouvait une belle soupière bleue en faïence de Rouen qui, à cette époque, valait un écu et qui, à la nôtre, vaudrait mille francs.

Tout a bien augmenté!...

Le chevalier cherchait à deviner le maître du logis en consultant ses habitudes. Le prince cherchait un moyen pour savoir, sans ôter le couvercle, ce qui n'eût pas été digne d'un grand seigneur, si la soupière était pleine.

La porte s'ouvrit. Un homme à l'œil vif, quoique vieux, entra, ôta son tricorne et son manteau mouillés, et, saluant les deux gentilshommes, leur dit :

— Messieurs les officiers, soyez les bienvenus.

— Monsieur, répondit le prince, pardonnez à deux étrangers qui se sont permis de se mettre à l'abri sous votre toit.

— Monsieur, reprit l'homme, comme vous j'ai l'honneur d'être officier du roi. Vous n'êtes donc point des étrangers dans ma maison.

— Tant mieux, fit le prince, tant mieux, mon cher monsieur, car, outre l'abri, nous cherchions le dîner.

Le maître du logis alla à la fenêtre, l'ouvrit et donna deux coups de sifflet qui furent répétés mille fois par l'écho de la falaise.

— Pardon, fit-il, j'appelle ma gouvernante. Asseyez-vous, et vous chauffez, messieurs.

La porte s'ouvrit une seconde fois et un vieux marin, chargé d'un panier et orné d'un tablier blanc, entra en saluant la compagnie.

— Otez votre pipe, vieille coquine, ou d'un coup de poing je vous la fais avaler. M'entendez-vous, pécore?

L'homme que le maître traitait ainsi ôta sa pipe sans dire un mot.

— Bon ! Maintenant, vieille drôlesse, apprêtez la poêle à frire : une bonne omelette au lard et des soles frites. Vivement ! vieille paresseuse. Avec le civet qui est sur le feu et la soupe qui est sur la table, nous en sortirons. Allons, allons, du lest !

— Bien, capitaine, fit le marin qui se mit à casser des œufs, après avoir coupé par menus morceaux un lard rose et fort appétissant.

— En attendant que cette fainéante soit prête, mangeons la soupe, messieurs, si vous le voulez

bien. Voici des assiettes, des cuillers et des chaises. Faites comme chez vous.

Les gentilshommes prirent place et firent en gens affamés.

Le vieux matelot, que son maître invectivait, servait avec célérité des mets simples, mais bien accommodés.

Quand les appétits furent un peu calmés, l'hôte prit une bouteille de vin dans l'armoire, jusque-là on n'avait bu que du cidre, il remplit quatre verres, et dit :

— Messieurs, je m'appelle Étienne Huret. Mon père était noble homme du pays de Caux. J'ai servi vingt ans dans la marine du roi ; blessé deux fois, j'ai dû quitter la mer. Pour le quart d'heure, je suis capitaine des gardes-côtes. Voici Jean Chouillat, mon matelot : il est syndic des gens de mer, ce qui lui vaudra l'honneur de trinquer avec vous, il cumule et fait ma cuisine. Ordinairement, je l'appelle Jeannette pour me figurer que j'ai trouvé enfin une femme qui veuille s'habituer à mes brutalités. Je suis brutal, mais bon diable, n'est-ce pas, vieille drôlesse ? Messieurs, Jeannette et moi

nous buvons à la santé du roi et à la vôtre.

Le prince se leva et répondit avec une grâce charmante :

— Mon ami est le chevalier de Cerny, et je suis le vicomte de Monceau, — le prince avait pris ce nom en voyage. — Tous deux nous sommes officiers du roi. Nous buvons à sa santé et à la vôtre, et nous vous remercions de votre courtoise hospitalité, mon cher capitaine.

— Voilà qui est bien dit, jeune homme. Allons, Jeannette, ma mie, de l'eau-de-vie de cidre; amenez ma pipe, et du lest!

Le vieux matelot obéit ponctuellement; puis il alla s'asseoir auprès du feu, et à son tour il alluma sa pipe.

Le repas terminé, le soleil revenu, les deux gentilshommes remercièrent leur hôte. Le prince donna un louis de vingt-quatre livres à Jean Chouillat.

Soit le bonheur, soit l'habitude, le vieux marin fit une révérence à la manière des vieilles femmes de la campagne.

— Voyez-vous la gaillarde! dit le capitaine.

Messieurs, ajouta-t-il, si ce petit sentier à pic de la falaise n'effraye pas vos jeunes jambes, j'aurai l'honneur de vous conduire à votre bord sur mon canot. Ça vous évitera la peine de marcher pendant une heure dans un chemin qui n'est pas tout à fait aussi bien entretenu que le boudoir de madame de Pompadour.

L'offre fut acceptée.

Le capitaine Huret guida ses hôtes par un sentier dur, mais possible. Le plus grand désagrément qui aurait pu arriver eût été de rouler de cent pieds de haut sur une terre grasse et de tomber mollement sur le sable. Le bon capitaine affirma que lorsqu'il était pressé il employait ce moyen, et que son matelot Jeannette n'en usait jamais autrement.

Le canot annoncé se balançait gracieusement dans une gentille petite anse formée par un ruisseau qui filtrait de la falaise.

C'était un joli bateau, ma foi, un peu court, un peu rond, selon la mode du temps, mais qui, par cela même, tenait parfaitement la mer.

Le canot du capitaine Huret s'appelait le *Vert-*

Galant, ce qui ne laissa pas de faire légèrement sourire le descendant du roi gascon.

Un homme aux traits accentués, au visage hâlé, vêtu comme Jeannette, moins le tablier, était en train de dérouler la voile.

— C'est Panuphle, dit le capitaine; allons, lascar, il s'agit de prouver à ces messieurs que *Vert-Galant* n'est pas une tortue.

— Une tortue et *Vert-Galant* ça fait deux, répondit le matelot avec orgueil.

Le capitaine tendit la main à ses hôtes, qui tous les deux en gens habitués s'élancèrent à bord.

Ils gagnèrent l'avant avec Huret, tandis que Panuphle, assis à l'arrière, tenait la barre d'une main et la corde à voile de l'autre.

Après avoir frissonné pendant trente secondes, la voile prit le vent et le canot incliné glissa sur la vague.

— Mais il me semble que nous ne prenons pas le chemin, dit M. de Cerny.

— Faites excuse, mon gentilhomme, répondit Huret; mais qu'il aille à Notre-Dame-d'Honfleur ou à Notre-Dame-de-la-Délivrande, il faut que ce

diable de Panuphle passe entre les deux grandes Vaches-Noires. Que voulez-vous, c'est son idée à ce chien-là.

Les Vaches-Noires sont des rochers bizarres éparpillés sur la plage, comme dans un salon les jouets de quelque enfant capricieux.

Panuphle, en effet, aimait fort à doubler cet amas de pierres aux formes fantastiques. A certaines heures de la marée cette récréation originale n'était pas toujours sans danger.

Chemin faisant on causa un peu.

Le capitaine raconta ses prises, parla de sa vigilance, du dévouement de ses deux gardes-côtes, Jeannette et Panuphle. Il parla du pays, de la pêche, de la chasse au lapin : la falaise était à lui et non au roi.

— Vous devez être bien heureux, lui demanda mélancoliquement M. de Cerny.

— Peuh ! fit Huret, je suis heureux si vous voulez, et je ne le suis pas. Si vous entendez qu'il ne me manque rien, c'est vrai. Ma solde, y compris ma part de prises, va bien à deux cents pistoles, c'est plus qu'il n'en faut pour vivre. Mais l'argent,

voyez-vous, ça ne signifie rien. Ce n'est pas gai, croyez-le bien, de passer sa vie dans un vieux nid perché au diable et de vivre toujours seul; Jeannette et Panuphle ne comptent pas. Hormis ces deux brigands-là, je ne vois jamais un chrétien, que le dimanche quand je vais à la messe.

— Alors vous êtes malheureux? fit le prince en souriant.

— Je suis malheureux si vous voulez et je ne le suis pas. Mais, voyez-vous, les hommes c'est comme les hirondelles; ils ont beau voyager et courir, quand ils deviennent vieux ils aimeraient bien à aller mourir dans leur premier nid. Tenez, il y a dans mon pays de Caux un de mes anciens amis d'enfance, qui est comme moi capitaine des gardes-côtes. Eh bien, je lui donnerais un tiers de ma solde pour changer avec lui.

— Qui vous empêche de lui faire la proposition? demanda le prince.

— Impossible, répondit Huret, ma capitainerie est du ressort de l'intendance de Caen, et le pays d'outre-Seine est mouvant de la généralité de

Rouen. Pour arriver à changer, comme vous le dites, il faudrait mettre le diable en l'air.

En devisant ainsi, on arriva, après une demi-heure au plus, dans la rivière de Dives.

Panuphle eut un beau louis, comme celui de Jeannette.

Le prince remercia le bon capitaine, et la séparation se fit de la façon la plus cordiale.

Le lendemain comme le temps était au beau, le prince donna l'ordre d'appareiller.

Pendant que tout se préparait pour le départ, M. de Clamont dit à son ami :

— Nous serons à Rouen cette nuit, et dans deux jours à Paris. Voyons, mon cher Cerny, causons sérieusement de vous, de votre avenir. Que voulez-vous ? que désirez-vous ?

Le chevalier répondit qu'il n'avait plus d'avenir, qu'il ne voulait rien, qu'il ne désirait rien.

Il ajouta que, pour la première fois de sa vie, il venait de voir un homme heureux, et que son rêve serait de vivre comme le bon capitaine Huret, séparé du reste de l'univers.

— Parlez-vous sérieusement, lui demanda le

prince, et se peut-il qu'un homme de vos talents et de votre naissance puisse avoir envie de se faire garde-côte ?

— Ce serait mon désir le plus cher.

— Ma foi, qu'il soit fait comme vous le désirez ! Aussi bien, il sera toujours temps de changer si, comme je n'en doute pas, vous vous dégoûtez bien vite d'une semblable situation. Demeurez donc ici et attendez de mes nouvelles. Cela vous convient-il ?

— L'hôtellerie est bonne et, après tout, puisqu'il faut être quelque part, autant vaut être ici qu'ailleurs.

— Adieu donc.

Les deux amis s'embrassèrent et le prince s'embarqua, après avoir dépêché un exprès à M. l'intendant de la province.

M. de Cerny, assis sur le rivage, suivit la gabarre jusqu'à ce qu'elle se perdit dans les eaux du Havre-de-Grâce, petit endroit situé auprès de l'embouchure de la Seine et où il se faisait déjà un peu de commerce de plâtre et de charbon d'Angleterre et des côtes voisines.

Dix jours après, le chevalier reçut la visite d'un des écuyers du prince, porteur d'une missive.

M. de Cerny, en le voyant, poussa un soupir de soulagement.

Il avait cru que son ami l'avait oublié. Ainsi les meilleurs cœurs, pour quelques instants d'attente, calomnient ceux qui les aiment le plus.

Le prince annonçait que le bon capitaine Huret était agréé par la généralité de Rouen, sur le favorable avis du prévôt, pour remplacer le capitaine de Saint-Pierre son ami, qui, d'ailleurs, avec une bonne grâce qu'on n'aurait pas osé réclamer de lui, venait de mourir. Son emploi avait été, sur la demande du prince, accordé au chevalier de Cerny. Le prince rappelait au chevalier qu'il avait en lui le meilleur des amis.

En apprenant son changement, le capitaine Huret faillit devenir fou de joie. Mais un nuage vint troubler sa félicité.

Le prince, si bon pour Cerny et pour le capitaine, avait complètement oublié Panuphle et Jeannette aussi.

En apprenant le départ de leur chef, Jeannette

avait poussé un juron formidable et avait manqué d'avaler son brûle-gueule.

Panuphle avait roulé son bonnet entre ses doigts, une grosse larme avait coulé le long de son visage jauni par l'air de la mer, et cette larme avait laissé une trace comme la foudre en laisse sur les vieux bâtiments qu'elle lézarde, lorsque, sans éclater, elle fait trembler le sol.

— C'est votre avancement, allez-y, mon capitaine, avait murmuré Panuphle. Mais, sacristi ! quand vous ne serez plus là, qui donc nous appellera sales chiens ?

— C'est vrai, dit Huret, je vais bien vous manquer ; vous me manquerez aussi, mille diables ! Mais il le faut, pas vrai ? D'ailleurs, un des jours de l'été prochain, en allant faire visite à la bonne Dame-de-Grâce qui, bien sûr, me vaut cette bonne aubaine, je viendrai casser un biscuit avec vous, mes braves, et aussi serrer la main de ce bon gentilhomme qui m'a l'air d'un bon marin tout de même, quoiqu'il soit bien triste.

M. de Cerny, qui assistait à la scène des adieux, tendit la main au vieux capitaine :

— M. Huret, dit-il, vous dites vrai, je suis bien triste. Moi aussi je suis loin de ce que j'aimais et il n'est pas au pouvoir d'un prince de m'en rapprocher. Je ne pleure pas mon pays, comme vous regrettez le vôtre. Ma patrie est de l'autre côté du ciel. Mais, mon cher capitaine, partez en paix, le cœur léger, vos deux bons matelots ne manqueront de rien ! Ce sont de braves compagnons que j'aime déjà parce qu'ils vous aimaient et que j'aimerai en souvenir de vous.

— Ah ! tonnerre de diable ! s'écria Huret, mes yeux avaient toutes les peines du monde à retenir leur grain, tant j'ai de chagrin de quitter ces deux vermines, et voilà que vous vous en mêlez à présent ? Que la peste vous étouffe ! Vous êtes bien le meilleur garçon que j'aie jamais connu.

Le vieux marin ne laissait pas que d'être fort embarrassé.

Le simple bon sens voulait qu'il allât par terre jusqu'à Honfleur ; mais, outre qu'il avait quelques bagages à emporter, tout voyage, tout dérangement même qui ne s'effectuait pas sur mer lui était fort antipathique.

Il trouva non sans peine un pêcheur de Dives qui se chargea de l'amener jusqu'à la baie de Saint-Join, par devers le cap d'Antifère.

Les gens de ces plages avaient et ont encore une grande répugnance à passer de l'autre côté de la Seine, répugnance instinctive plutôt que raisonnée et dont ils n'ont jamais pu dire la cause.

Bien que le capitaine Huret habitât son nid de vautour sans jamais aller dans le pays, dédaignant Dives aussi bien que Beuzeval, et Beuzeval autant que Villiers, la nouvelle de son départ produisit une grande sensation.

C'était un homme juste et serviable, qui avait su se faire aimer ; chose merveilleuse en cet endroit, où les paysans normands ne sont véritablement pas plus tendres qu'ailleurs.

Hommes, femmes, enfants accoururent au rivage pour adresser un dernier adieu à ce vieux brutal, qu'ils avaient vu pendant dix ans attendri devant toutes les infortunes.

Cerny, calme et triste, donnait le bras à son prédécesseur. Les deux matelots pleuraient comme

des veaux. Les pêcheurs et les paysans agitaient en l'air leurs bonnets de laine.

— Bonsoir, la compagnie, dit Huret sans tourner la tête, de peur de montrer son émotion.

Le bateau glissa sur l'onde et prit vite le large.

A un quart de lieue de la côte, le vieux marin eut véritablement une émotion à laquelle il ne s'attendait pas : il croyait en avoir fini avec ce qu'il appelait les fadeurs. Il avait vu ses amis s'éloigner du rivage, il avait regardé la couleur de l'eau pour voir à quelle distance il se trouvait de la terre, puis il avait regardé le ciel pour voir à quelle distance il était du danger.

Il s'apprêtait à s'étendre sur le faux-pont, lorsque ses yeux aperçurent les murs blancs de sa maison. Il demeura impassible à la vue de ce toit qui l'avait abrité si longtemps, mais lorsqu'il baissa la tête et que son regard droit se porta sur *Vert-Galant* qui se balançait à la vague, il sentit son cœur se serrer.

— Des maisons, pensa-t-il, il y en a au pays de Caux qui sont plus riantes que celle-ci, quand ça ne serait que celle de ma tante Bachelu, qui me

reviendra tôt ou tard. Des marins, il n'en manque pas sur la côte ; des amis, j'en ai là-bas, et il y a des braves gens partout ; mais jamais, au grand jamais, je ne reverrai un bateau comme ce bateau-là.

III

UN HOMME A LA MER

Le chevalier de Cerny s'installa dans sa nouvelle demeure. Ses deux marins, Panuphle et Jeannette, le servaient avec zèle, lui évitant, par leur complète expérience du métier, tous les ennuis d'une profession nouvelle.

Le chevalier savait parfaitement ce que pouvait avoir à faire un capitaine des gardes-côtes ; mais l'habitude lui faisant défaut, il eût été souvent bien embarrassé sans la présence de ses marins, de Jeannette surtout, qui avait appris à écrire sans trop savoir pourquoi.

De navires ennemis, il en était rarement ques-

tion. Les Anglais n'ont jamais eu la pensée de venir attaquer leur vieille ennemie de ce côté.

L'Angleterre a peut-être eu tort.

C'est de Dives que partit Guillaume-le-Conquérant. N'eût-il pas été spirituel, de la part de la perfide Albion, de tenter quelque coup de main de ce côté ? Cela lui eût été d'autant plus facile que toutes ces côtes sont sans défenses. Il est vrai qu'elles sont trop ensablées pour porter une flotte.

Si les vaisseaux ennemis ne donnaient pas grand-peine au chevalier, en revanche, les bateaux de contrebandiers étaient loin d'être rares.

Les pêcheurs du pays eux-mêmes ne reculaient pas pour pratiquer un peu ce métier lucratif.

Le nouveau capitaine faisait veiller attentivement ses hommes. Non qu'il voulût prendre les contrebandiers, grand Dieu ! Il n'y pensait pas le moins du monde ; mais il ne lui plaisait nullement que ces industriels descendissent sur le territoire confié à sa garde.

Un jour, M. l'Intendant de la province ayant paru étonné que, depuis plus d'un an que le chevalier était en place, aucune capture n'eût été opérée,

chose qui ne s'était jamais vue, M. de Cerny avait simplement répondu :

— Je suis capitaine côtier au service du roi et non au service des fermiers généraux.

— Pourtant, monsieur le chevalier, avait fait observer le fonctionnaire, vous êtes payé pour faire des captures.

— C'est une erreur, monsieur ; je suis payé par le roi, et je sers le roi comme il convient. Messieurs les fermiers donnent des primes aux officiers du roi qui font des prises. Je ne blâme point ceux qui acceptent ces primes, mais il ne me convient pas d'en recevoir. Si les fermiers étaient honnêtes et diminuait le prix de la ferme de la valeur des captures, rien de mieux ; les services de tous leur seraient acquis.

Le gouverneur, qui avait épousé la fille d'un fermier, se trouva médiocrement flatté du compliment, et cessa les rares relations qu'il aurait pu avoir avec le chevalier pendant ses tournées. M. de Cerny, voulant à tout prix s'isoler, fut fort satisfait d'avoir, sans en être soupçonné, rompu une relation qui forcément en eût entraîné d'autres.

Deux années passèrent ainsi. Cerny ne regrettait rien.

S'il était resté dans le monde, son existence eût été pleine d'amertume sans doute, jusqu'au moment où un nouvel amour, une passion naissante, une ambition ou un désir serait enfin venu secouer le vieil homme, comme la tempête secoue un arbre pour en faire tomber les fruits pourris.

Mais il lui arriva ce qui advient aux natures douces, aux tempéraments calmes : la vie de campagne le tua. Cette vie sans efforts et sans but enleva les derniers battements d'un cœur qui ne voulait plus battre.

Un jour que Jeannette avait été porter la soupe à Panuphle, à bord du *Vert-Galant*, celui-ci lui demanda des nouvelles du maître.

— Rasé comme un ponton, répondit Jeannette.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ! tiens, il laisse pousser sa barbe.

Le vieux Jeannette avait raison : c'était un philosophe.

Cerny était rasé parce qu'il laissait pousser sa barbe.

Aujourd'hui que tout le monde est barbu, la remarque n'aurait eu aucun prix. Mais en ce temps de tricornes, de queues, de poudre et d'épées, la chose était grave.

Le chevalier n'était pas arrivé d'emblée à cette extrémité. Il avait commencé par délaisser son tricorne en faveur d'un bonnet fourré, son habit de drap bleu de roi avait été changé pour une longue veste ronde de matelot et puis il avait modestement accroché son épée au clou, se contentant pour la remplacer d'une verte branche de houx.

La barbe avait poussé sans bruit, et eût-elle crié, le pauvre gentilhomme n'aurait pas voulu l'entendre.

Donc le bon chevalier était à tout jamais rangé au nombre des végétaux, sa vie allait s'écouler dans ce calme qui est le plus odieux des bonheurs ou la plus sourde et la plus redoutable des tempêtes, lorsqu'un événement bien imprévu vint apporter à cet homme oublié un heureux changement.

Un jour qu'il était assis devant la porte de sa demeure, il aperçut, chose assez rare, un étranger

gravissant, non sans peine, le sentier escarpé, seul chemin praticable pour arriver à la capitainerie.

M. de Cerny n'eût pas été marin, si son premier soin n'avait été de s'emparer de sa lunette d'approche. Il considéra avec attention l'homme qui venait à lui. S'étant convaincu qu'il ne le connaissait pas, il remit son instrument dans son étui et attendit patiemment.

L'homme montait toujours. Quoique jeune encore, son allure n'avait rien de bien vif; mais, comme elle ne manquait pas de vigueur, on pouvait déduire que le marcheur, étranger au pays, étudiait des difficultés qui étaient nouvelles pour lui, et qu'il les étudiait en homme résolu, mais prudent.

Le chevalier avait fait cette réflexion avec cette rapidité de déduction que possèdent les gens de mer.

Enfin l'étranger arriva, et portant à peine la main à son chapeau rond, il s'adressa au maître du lieu.

— L'ami, dit-il, pour une affaire qui ne souffre

aucun retard, je désirerais voir M. le chevalier de Cerny.

— C'est facile.

— Tant mieux ! Veuillez me conduire.

— Inutile. Je suis le chevalier de Cerny.

— Vous ?

— Moi.

— Impossible !

— Pourquoi, je vous prie ?

— Parce que je connais le chevalier. Je l'ai vu à la cour, et n'eussé-je jamais eu l'honneur de le voir, le prince de Clamont auquel j'appartiens m'a donné son signalement d'une façon trop exacte pour que je m'y puisse tromper.

— Vous êtes au prince ? s'écria Cerny en se levant, que ne le disiez-vous tout d'abord ? Entrez, je vous prie, et me donnez des nouvelles de mon bon, de mon cher bienfaiteur.

— Son Altesse se porte à merveille.

— Est-ce en passant que vous me venez voir, ou le prince vous a-t-il dépêché vers moi ?

— Je viens de Paris, et j'ai affaire au chevalier de Cerny.

— Avez-vous quelque message?

— Si, comme vous le dites, vous aimez et connaissez mon maître, monsieur, reprit l'homme, vous savez avec quel dévouement il est servi par les gentilshommes de sa maison. Ne trouvez donc pas mauvais qu'avant toute chose je me veuille assurer que j'accomplis bien le mandat qui m'est confié. Ne soyez point offensé, monsieur, si j'insiste et si je vous demande de me prouver que vous êtes bien le chevalier de Cerny.

— Je vous donne ma parole de gentilhomme que je suis M. de Cerny.

L'envoyé s'inclina.

— Aucune erreur n'est possible, continua le chevalier, je suis seul ici.

— N'insistez pas, de grâce, fit l'homme.

Tout en disant cela d'un air poli, il avait cherché dans les poches de sa houppelande et en avait tiré un pistolet.

— Connaissez-vous cela? demanda-t-il.

— Oui, répondit le chevalier; c'est moi qui ai donné cette arme à Son Altesse.

Saisissant le pistolet, il se mit à tourner l'anneau

d'argent qui terminait la culasse, anneau qui servait à cette époque à attacher l'arme à un portemousqueton adhérent à la selle du cheval. Après avoir tourné l'anneau trois ou quatre fois, il tira sans effort une aiguille d'acier entourée de papier.

— Vous êtes bien le chevalier de Cerny ! s'écria l'homme avec joie.

— En doutiez-vous ?

— Non : mais il m'était pénible d'avoir l'air de douter de la parole d'un aussi honnête homme que vous paraissez l'être, et pourtant je ne voulais pas agir légèrement.

Le chevalier salua le visiteur, puis il déroula avec soin le papier adhérent à l'aiguille d'acier.

Quelle que soit la force de caractère d'un homme, il lui est bien difficile de cacher la nature de ses impressions lorsqu'il lit, devant témoin, une missive contenant une chose énorme à laquelle il ne s'attend pas.

Aux premiers mots que le chevalier avait lus, sa figure s'était illuminée. On devinait des lignes affectueuses ou flatteuses pour lui. Puis une impression de curiosité avait remplacé la satisfac-

tion ; cette curiosité s'était transformée à son tour, et une étrange stupéfaction l'avait remplacée.

— Savez-vous ce que contient cet écrit ? demanda le chevalier.

— Je l'ignore. J'ai accompli les ordres qui m'avaient été donnés ; je n'ai plus qu'à attendre les vôtres et à repartir.

Le chevalier remit le papier sur la tige de fer, la tige dans la crosse, et serra le pistolet dans un bahut de chêne qui contenait quelques papiers de famille.

— Je suis à vous, dit-il en se levant.

A la porte du logis, il donna deux coups de sifflet, comme avait fait le brave Huret, le jour de son arrivée, deux années auparavant.

Comme en ce temps, Jeannette arriva clopin-clopant, secouant sa vieille pipe.

Jeannette, dans son étonnement de voir un étranger, laissa tomber sa pipe.

La pipe tomba sur un caillou et ne se cassa point. Jeannette la ramassa, non sans jeter un regard surpris sur le caillou. Jeannette avait une confiance si grande dans la solidité de sa pipe,

qu'il avait craint un instant que le galet n'eût été brisé par le choc.

M. de Cerny paraissait fort préoccupé, il dit au vieux marin :

— Demain, dès l'aurore, vous ferez grand feu. Panuphle restera à la maison en cas de besoin. Vous allez tout de suite courir le pays et vous procurer une vache que vous amènerez ici. Voici six pistoles pour cela. Si ce n'est pas suffisant, je donnerai le reste à mon retour, ajouta-t-il presque en rougissant.

Puis, sans paraître remarquer l'étonnement ahuri du vieux Jeannette, il prit le chemin du moulin et s'éloigna avec rapidité, suivi par l'envoyé.

Au moulin, un piqueur attendait, tenant en main deux beaux chevaux blancs.

Le chevalier s'élança en selle et partit à fond de train.

Pendant trois quarts d'heure il franchit au galop les montées et les rudes descentes du chemin de Pont-l'Évêque.

L'homme qui l'était venu chercher et qui devait lui servir de guide, peu soucieux sans doute de

voler dans l'espace, se contentait de suivre des yeux celui qui le précédait.

Lorsqu'il l'apercevait au haut d'une côte, il piquait vivement des deux, et galopait à son tour jusqu'au haut de la montagne. Il revoyait le chevalier courant sur le versant opposé. Sûr alors de ne pas le perdre de vue, de quelque temps du moins, il ralentissait le pas.

Après deux heures de course folle, le chevalier jugea à propos de s'inquiéter de son compagnon.

Il l'aperçut trottant menu, comme un homme qui sait que les membres des chevaux ne sont pas d'acier, ainsi que les romanciers le veulent faire croire.

— Monsieur le chevalier, dit-il en arrivant, votre empressement à exécuter les ordres du prince le toucherait fort. Mais outre que le service de Son Altesse ne demande pas tant de fatigue, je dois vous prévenir que si vous continuez ce train-là encore pendant une heure, nous n'arriverons jamais au Breuil.

— Dussé-je y aller sur les genoux, j'y arriverai.

— Il me semble qu'il serait plus simple d'y

arriver à l'aise et de ne point crever nos chevaux.

— Nous arriverons. Dieu merci, nous avons de bonnes bêtes.

— Sans doute. Mais si vous les menez ainsi, elles vont devenir mauvaises, et nous avons encore dix bonnes lieues à faire pour le moins.

— Soit, répondit le chevalier, marchez donc devant et me guidez.

M. de Cerny laissa retomber ses guides et suivit l'envoyé du prince, la tête penchée, en homme qui réfléchit sans pouvoir asseoir sa pensée.

La nuit arrivait avec rapidité.

Peu à peu les deux chevaux s'étaient mis tête à tête, sans s'inquiéter, les bonnes bêtes, de leurs cavaliers. Enfin, après une marche de six heures, le chevalier et son compagnon arrivèrent enfin au Breuil.

Une seule maison était éclairée dans le village. L'homme venu de la part du prince de Clamont la montra à Cerny en lui disant :

— C'est là !

IV

L'ENFANT DE LA LOUVE

La maison, devant laquelle les deux cavaliers venaient de s'arrêter, était une espèce de mesure aux murs noirs recouverts de lierre en quelques endroits.

Le temps avait, aidé du vent, couvert le chaume de poussière. La pluie avait coagulé cette poussière et en avait fait une croûte végétale sur laquelle croissaient ces milliers de plantes grasses du hasard qui ont l'air si maigres à côté de celles des horticulteurs, mais qui possèdent en revanche cette grâce sauvage que donne l'air libre.

Au point de vue du pittoresque, rien ne man-

quait à cette habitation, mais on devinait qu'au point de vue du confortable, tout devait lui manquer.

L'envoyé du prince frappa discrètement, avec le manche de son fouet, trois petits coups contre le mur.

Le pas des chevaux avait dû être entendu, car la porte s'ouvrit avant que le bruit du troisième coup fût entièrement amorti. Une vieille femme regarda et dit :

— C'est bien M. Danguy ?

— Moi-même, bonne femme; j'amène M. le chevalier. Pouvons-nous entrer ?

La vieille femme fit un signe affirmatif, et les deux cavaliers franchirent le seuil, après avoir attaché leurs chevaux au traditionnel anneau de fer, dont toute maison, palais ou cabane, était alors pourvue.

Une demeure de paysan français était une triste chose à voir sous le règne galant du roi Louis XV, dit le Bien-aimé. Pourtant la maison de la vieille se distinguait des autres par la propreté extrême avec laquelle elle était tenue.

Une seule et unique pièce en composait le rez-de-chaussée. Les murs jadis blancs avaient pris une teinte jaunâtre; aucun ornement ne voilait leur nudité.

Au fond de cette *salle*, c'est ainsi qu'en Normandie on désigne la pièce unique, un grand lit de bois brun, surmonté d'un immense baldaquin de serge verte, présentait une particularité assez étrange ; il était recouvert d'un couvre-pied de satin diapré, qui ne cachait pas complètement des draps de lin d'une blancheur éclatante, bordés d'une fine dentelle.

Auprès de ce lit, un escalier à rampe balustrale de bois brun grossièrement sculpté, allait rejoindre une petite porte située à douze pieds du sol.

La vieille femme raviva le feu, mit sur la table deux verres, un pot de cidre, un pain et un jambon qu'elle prit dans le vaisselier où tout cela paraissait avoir été préparé d'avance.

— Mangez, messieurs, dit-elle. Je n'ai que cela à vous offrir, mais c'est de bon cœur.

Puis elle approcha un vieux fauteuil du feu et dit :

— *Elle* va venir.

— M. Danguy coupa son morceau de pain, le fendit en deux, l'illustra d'une tranche de jambon, avala un grand verre de cidre, et, ayant engagé le chevalier à en faire autant, il sortit en emportant son pain.

— Mangez, monsieur le chevalier, dit-il à la porte; buvez tout au moins. Nous aurons une longue traite à fournir cette nuit. Pour moi, je vais à nos chevaux, qu'il faut soigner autant et plus que nous-mêmes.

Le chevalier suivit le conseil de l'envoyé du prince.

D'abord il mangea machinalement, mais, après un coup de cidre, la nature ayant repris ses droits, il mordit au jambon avec un certain plaisir.

La *salle* était sombre, éclairée seulement par un *oribus* de résine, unique luminaire des paysans de ce temps. Cette chandelle brillait peu et répandait dans la cheminée où elle était fixée par une fourche de fer, une fumée noirâtre, à l'odeur désagréable, mais très-saine, et curative même, disait-on, pour les maladies de poumons.

Tout à coup une lumière plus vive vint éclairer le maigre repas du bon chevalier. Il leva la tête et aperçut au haut de l'escalier une jeune femme qui tenait à la main une bougie de cire.

La jeune femme descendait lentement. Le chevalier jetait sur elle un regard si profondément étonné, qu'elle arriva jusqu'à lui sans qu'il eût songé à se lever pour la saluer.

La beauté de cette femme était vraiment magique.

Grande, élancée, elle marchait d'une façon royale. Ses cheveux, qu'elle portait sans poudre, étaient roux comme de l'or brûlé. Des yeux bruns et brillants pleins de rayonnements, et son visage, d'une pâleur de vierge morte, formaient un ensemble si étrange et si admirable en même temps, que l'étonnement du chevalier aurait eu une excuse s'il eût été causé par tant de grâce et d'étrangeté.

Mais le chevalier s'étonnait pour autre chose.

La jeune femme était probablement habituée à produire une vive sensation à ceux qui la voyaient pour la première fois, car elle ne parut point s'a-

percevoir de la stupéfaction et de l'irrévérence du chevalier.

Elle posa sa bougie sur la table, et se laissa tomber sur le fauteuil comme si, par suite d'un violent effort, elle n'avait pas eu la force de se soutenir plus longtemps.

Après un instant de silence, l'inconnue dit en ébauchant un pâle sourire :

— Je pense, monsieur, que vous êtes le chevalier de Cerny?

La voix était enchanteresse.

Le chevalier frissonna, et, s'apercevant qu'il était assis, il se leva vivement et fit mille excuses sur son étonnement, sur sa mise : il avait préféré obéir sur l'heure au prince que de s'occuper de sa toilette, et demandait pardon pour un pauvre officier moitié marin, moitié paysan.

— Monsieur, reprit la pâle vision d'une voix nette et claire, dépourvue d'embarras, monsieur, nous ne sommes pas ici, vous pour me débiter des riens polis et moi pour les entendre. Vous êtes mal vêtu, voilà qui est dit, peu m'importe. Le prince prétend que vous êtes le plus honnête

homme du monde et que vous lui êtes dévoué. Voilà ce que je désire savoir de votre bouche.

— Madame, je suis prêt à mourir pour Son Altesse.

— Ce n'est point cela qu'il me faut, reprit la dame d'un ton sec. J'ai besoin d'un serviteur qui veuille vivre pour son fils.

— Je serai ce serviteur.

— Bien, monsieur. Le prince vous a écrit ses instructions; obéissez donc, puisque vous lui êtes dévoué. J'ai voulu vous voir afin que si jamais, Dieu est grand, je venais réclamer le dépôt que je vous vais confier, vous me puissiez reconnaître.

— Je vous reconnâtrai, madame.

— Voici une bourse et une bague que je vous prie d'accepter en souvenir de moi!

— Merci, madame, fit M. de Cerny. Je suis le serviteur du prince. Son Altesse a pourvu aux besoins de son fils.

— C'est à vous que j'offre cela.

— Je suis gentilhomme, madame. Je regrette que vous l'ayez oublié.

— Je n'oublie rien, monsieur; mais je suis d'assez bonne maison pour que tel gentilhomme de France n'ait à rougir en acceptant un présent de ma main.

— Je le sais, madame, mais...

— Vous savez, dites-vous! Que savez-vous, je vous prie? Parlez, monsieur; le prince, après m'avoir abandonnée et avoir brisé mon cœur, aurait-il jugé à propos de me déshonorer, même aux yeux de ses gens?

— Madame, répondit M. de Cerny d'un ton grave, le prince qui vous a aimée est incapable d'une méchante action. Il obéit à une autorité à laquelle ni lui ni vous ne sauriez vous soustraire. Tout à l'heure, madame, je vous disais que j'étais son serviteur; mais il daigne m'appeler son ami. Je ne suis donc pas de ses gens, bien qu'il n'y ait aucun déshonneur pour un gentilhomme à appartenir à un prince du sang. Son Altesse ne m'a point dit votre nom, je vous ai reconnue. Et comme il ne me plaît point de cacher la vérité, je vous ai avertie, voilà tout. Je vous ai avertie, afin que, comprenant le sentiment de délicatesse qui m'a

guidé, vous avez plus de confiance encore dans ma discrétion et mon dévouement.

— Le prince m'avait bien dit, monsieur, que vous étiez bon et loyal. Pardonnez-moi de l'avoir oublié.

Le chevalier s'inclina sans répondre.

— Encore un mot. Comment m'avez-vous pu reconnaître?

— J'ai eu l'honneur d'être présenté à la princesse votre mère, en son château de Foulques.

— Eh bien?

— Ne vous a-t-on jamais dit que vous étiez le portrait vivant de votre mère?

— En effet, reprit en souriant la jeune femme; mais ma mère a tant vieilli, que je ne voulais pas y croire. Encore un malheur, vous voyez?

Le chevalier n'était plus dans les eaux de la cour; la vie des champs l'avait rouillé.

Il lui vint à l'esprit une foule de réponses. Tantôt il voulait être poli, tantôt il désirait donner une leçon à cette femme qui, à peine âgée de vingt ans, plaisantait sur les deux choses les plus saintes du monde, l'amour maternel et l'amour filial; mais

le mot propre ne venait pas à sa pensée, et il n'osait entamer un duel où, à coup sûr, il aurait été vaincu.

— Madame, reprit-il, il ne m'appartient pas de me prononcer sur les sentiments que vous exprimez. J'attendrai donc vos derniers ordres pour partir.

— Mais, monsieur, je n'ai pas d'ordres à vous donner, puisque c'est moi qui en reçois. Le prince veut qu'on m'arrache mon enfant; prenez-le donc. Le prince prétend qu'il agit ainsi pour sauver mon honneur; je le laisse dire. Ma mère qui est pleine d'indulgence, et mon père qui est plein d'ambition, n'ont point remarqué ma pâleur. Dans quelques jours j'épouse un des plus riches gentilshommes de la chrétienté, parce qu'il le faut. Je me résigne parce qu'il est impossible de faire autrement, et je souris parce qu'une fille de ma condition ne doit pas rougir, ce qui est ridicule. Je vous raconte cela, mais ce n'est ni pour me faire absoudre ni pour me faire blâmer; c'est afin que lorsque mon fils sera grand, si toutefois le jeune aiglon ne meurt pas sur votre rocher, vous n'ayez aucune raison pour lui parler de sa mère.

— Croyez, madame, s'écria Cerny, croyez...

— Je crois que vous lui parleriez bien de moi. C'est ce que je ne veux pas : vous mentiriez. D'ailleurs, il m'aimerait. A vingt ans, on a tant de cœur qu'on en jette des lambeaux au vent. Il voudrait me revoir, ce serait peut-être gênant...

— Madame!

— Ou bien vous lui apprendriez à me détester, et il voudrait se venger, ce qui me forcerait à le faire jeter à la porte par mes gens. Adieu, monsieur, Dieu vous garde!

La femme pâle reprit sa bougie, remonta lentement l'escalier et disparut sans tourner la tête.

— Ceci est une princesse, murmura Cerny. Allons, décidément, j'ai bien fait de ne pas hésiter entre la société des hommes et celle des hiboux.

La vieille femme revint suivie de Danguy, qui paraissait tout joyeux.

— Bonne nouvelle, chevalier, s'écria-t-il en entrant. J'ai trouvé une combinaison sublime.

— Tant mieux, monsieur; voyons cela.

Danguy expliqua à son compagnon que, les che-

vaux étant très-fatigués , il faudrait au moins huit heures pour s'en retourner. Que la maison de la vieille se trouvant située aux bords de la Touques, il avait eu l'idée de se procurer une embarcation. Que la marée descendante les porterait sans efforts, et qu'aux Roches le canot des gardes-côtes les conduirait à la capitainerie. Qu'à la vérité ça n'économisait pas grand temps, mais que ce mode de transport serait plus favorable à l'enfant.

M. de Cerny approuva et sortit , lorsque la vieille vint l'avertir que tout était prêt.

La barque dénichée par Danguy était un de ces petits bateaux carrés et lourds, mais commodes, dont se servent les paysans.

La vieille, avec un soin extrême, avait déposé à l'arrière, sur un coffre qui contenait du linge, un vieux berceau d'osier, entouré et garni de lambeaux d'étoffes précieuses.

M. de Cerny s'empara des avirons en homme habitué à cette besogne.

Au détour de la rivière, il regarda une dernière fois la maisonnette, espérant apercevoir une lu-

mière ou entendre le bruit d'une fenêtre se refermant; mais il ne vit rien, il n'entendit rien.

Le gentilhomme ramait, son compagnon dormait.

Au point du jour, on était à l'embouchure de la Touques.

— M. de Cerny, dit Danguy en se frottant les yeux, si cela ne vous déplaisait pas, je me permettrais de vous donner un conseil!

— Je vous en prie, monsieur.

— Ne connaissez-vous point dans le pays une brave femme qui pourrait se charger d'élever cet enfant?

— Je ne connais personne, et d'ailleurs le prince désire que je le garde auprès de moi.

— Il vous faudra toujours une femme.

— Sans doute. Panuphle trouvera cela.

Le bateau des gardes-côtes était à quelques cents pas de l'endroit où l'on avait amarré la barque. Le capitaine alla le requérir, ainsi que deux matelots gardes, lesquels s'élancèrent avec un empressement qui prouvait que M. de Cerny avait sur ses hommes une autorité due à l'affection plus qu'à la discipline.

Les deux marins, avec une adresse surprenante, longèrent la côte, tournèrent les rochers et vinrent s'emboîser au-dessous du sentier de la falaise, tout à côté du *Vert-Galant*.

Panuphle qui guettait s'élança vers la barque et, sur un signe de son maître, enleva l'enfant qu'il emporta en courant.

Le vieux Jeannette, qui avait passé une fort mauvaise nuit, à cause de l'absence étonnante du capitaine, se chauffait en fumant sa pipe. Ayant mis le nez à la fenêtre, il aperçut Panuphle et son fardeau. Il s'élança à sa rencontre.

Cependant M. Danguy prenait congé du chevalier, malgré les instances de celui-ci, qui le voulait retenir afin de lui faire prendre quelque repos ; mais M. Danguy, qui était un serviteur dévoué, ne voulut rien entendre.

Quand le chevalier arriva à sa demeure, il fut surpris par un singulier spectacle.

Panuphle, à genoux, tenait un petit enfant qui poussait des vagissements terribles, tandis que Jeannette lui disait :

— N'aie pas peur, mon bon vieux. Tu vas

prendre un bon verre de cidre, et ça ne sera rien.

En effet, Jeannette, qui n'avait pas quitté sa pipe, avait versé du beau cidre roux dans un gobelet d'étain et le présentait à l'enfant, qui soudain, tout consolé, s'était mis à boire avec avidité.

Le chevalier questionna Panuphle et Jeannette afin de savoir s'il ne se trouvait pas dans le pays une femme en état de nourrir l'enfant.

— J'en connais une qui... s'écria Panuphle, — mais il fut arrêté net dans son exclamation par un terrible coup de pied que Jeannette, avec une brutalité indigne de son doux nom, lui envoya dans la cheville.

— Quand je dis que j'en connais une, dit Panuphle, c'est une manière de parler.

— Pourquoi qu'on aurait besoin d'une femme pour allaiter ce petit Cupidon? Ne suis-je pas là? demanda le vieux Jeannette avec orgueil.

— Vous, Jeannette? fit M. de Cerny en souriant.

— Oui, moi, Jeannette, mon capitaine.

— Allons donc, vous n'y pensez pas! Informez-

vous dans le pays ; certes, vous ne manquerez pas, d'ici à Beuvron, de trouver nombre de femmes qui ne seront pas fâchées de gagner quelques pistoles tous les mois.

— Écoutez, mon capitaine, dit Jeannette, qui, tout en parlant, accomplissait avec adresse les fonctions d'une nourrice ; j'vas vous conter une histoire qui ne sera pas longue ; après, vous déciderez. Voulez-vous ?

— Parlez.

V

LA MÈRE NOURRICE

— Il y a une quinzaine d'années, j'embarquais pour la Louisiane sur l'*Adamastor*, qui avait été désigné pour transborder des personnes du sexe, à cette seule fin de peupler les bords du Mississipi et d'épurer les mœurs légères des bords de la Seine.

— Vous pourriez dire, Jeannette, que nous embarquâmes, fit Panuphle blessé dans son amour-propre par l'oubli de son camarade.

— Je n'ai pas besoin de dire cela, stupide animal mon bon compère, M. le capitaine n'ignorant pas que nous ne nous sommes jamais quittés.

— A la bonne heure !

— Donc, poursuivit Jeannette en tournant et en retournant l'enfant sur ses genoux afin d'attacher convenablement les épingles du maillot, donc, nous avions à bord une soixantaine de pécheresses, c'est comme ça que les appelait M. de Tours-la-Ville le capitaine de l'*Adamastor*. Faut dire la vérité, s'il y en avait qui étaient gentilles, il y en avait d'autres qui n'étaient pas belles du tout; pas vrai, Panuphle?

— Qui étaient même très-laidés.

— Très-laidés, c'est cela. Voici que pendant la traversée une petite brunette, qui était parmi les gentilles, devient malade. C'te fille, c'était pas sa faute! On lui avait dit : « Faut aller peupler le nouveau monde, » et elle, pas feignante, avait commencé tout de suite, quoi! Faut croire qu'elle n'avait pas bien consulté la carte, car vingt jours avant d'arriver, elle mit au jour un petit chrétien gentil comme tout. Malheureusement la pauvre petite brunette n'avait pas l'habitude de faire ses couches pendant le gros temps; ça la fatigua, et, ma foi, le septième jour elle leva l'ancre pour la grande traversée. Devant Dieu soit son âme! c'était une bonne fille, qui n'avait pas pour quatre sous de méchanceté.

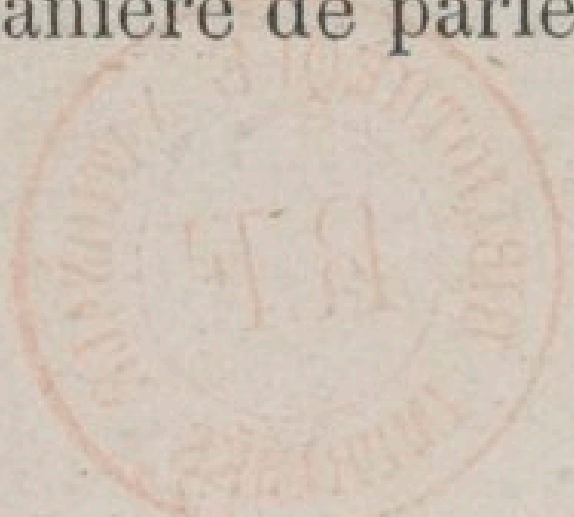
— Pas pour deux sous, dit Panuphle, heureux d'enchérir sur son ami.

— V'là tout le monde bien embarrassé. Les pécheresses étaient dans l'entre-pont, fallait pas penser à leur confier le Cupidon. D'un autre côté, pas un brin de lait, c'était pas avantageux. V'là le capitaine, qui était un brave homme, qui dit : « Faut pas faire souffrir cette pauvre créature : qu'on la mette avec sa mère ! Il n'y a pas de bonne compagnie qui ne se quitte, comme disait le roi Dagobert, en jetant ses chiens par-dessus le pont. »

— Mon capitaine, que je lui dis comme ça, les enfants, ça n'aime pas le poisson, sans doute à cause des arêtes. Si vous voulez m'autoriser à garder le Cupidon, je me charge de l'élever. Ça fera peut-être un jour un bon marin ; vaut encore mieux que le roi en profite que si c'étaient les requins.

— Ma foi, que dit comme ça le capitaine, je n'y mets pas d'opposition ; mais si je l'entends pleurer, tu feras connaissance avec la garcette.

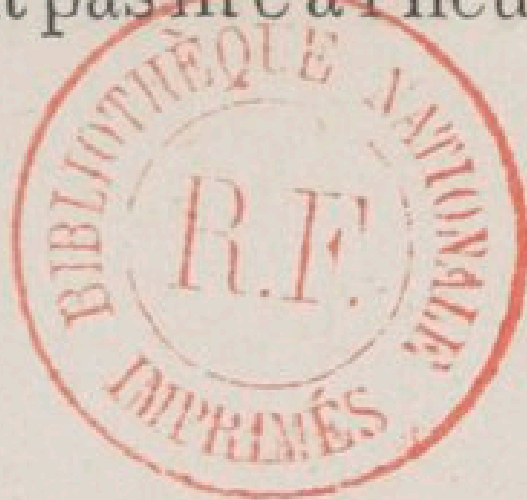
— Le capitaine disait ça, fit Panuphle, mais c'était une manière de parler.



— Hum ! reprit Jeannette , c'était un brave homme ; mais il ne riait pas toute la journée. Heureusement on aurait dit que le pauvre petit Cupidon comprenait ça ; il ne pleurait jamais que lorsque, pour faire une plaisanterie, les camarades l'invitaient à boire la goutte. Bref, il était doux et bon comme ce pauvre petit-là ; seulement, il n'avait pas du bon lait coupé à boire comme en voilà. Un peu d'eau pannée et un brin d'eau rougie qu'il suçait après un bout roulé de toile à voile, et de la farine bouillie que le maître-queux lui donnait lorsqu'il était de bonne humeur, ce qui lui arrivait chaque fois qu'il lui tombait un œil, et il lui en restait bien encore trois.

— Trois, oui, au bas mot, murmura Panuphle, parce qu'il en avait un qui pouvait bien compter pour deux.

— Donc, le petit s'éleva tout de même. Une fois à terre, il se renflouait, le pauvre calfat. Enfin, bref, pour en finir, aujourd'hui il a quatorze ans. C'est un beau gars, oui ! Le capitaine Huret l'a fait entrer à l'école des novices, et que la carcasse du diable m'étouffe s'il ne sait pas lire à l'heure qu'il est !



— Voyons, dit M. de Cerny, où voulez-vous en venir !

— Je veux en venir, mon capitaine, à vous dire que si j'en ai élevé un, je puis bien en élever deux. Que si j'en ai nourri un en pleine mer, je puis bien en gaver un autre sur le plancher des vaches, dans un pays où le lait tombe comme la grêle à Panama. Pas vrai, mon commandant, fit-il en faisant sauter le pauvre petit, qui ne parut pas trop fâché de cet exercice.

— Mon Dieu, mon brave, je ne dis pas, mais ce que vous me demandez là est bien grave. En acceptant la tutelle de ce pauvre enfant, j'ai assumé une trop grande responsabilité, dit M. de Cerny.

— Possible que vous ayez assumé, répondit Jeannette ; je ne sais pas ce que c'est. Ce que je sais, c'est que le petit vous est de quelque chose ; il vous ressemble, ce crapaud-là, et il ne sera pas dit que le vieux Jeannette aura laissé à d'autres le fils de son capitaine.

M. de Cerny, en écoutant Jeannette lui attribuer la paternité du fils du prince, avait, malgré lui,

songé à la belle personne qu'il avait vue au Breuil, et un pâle sourire avait erré sur ses lèvres.

— Vous riez, s'écria Jeannette plein de joie, vous riez, c'est que vous consentez. Allons, vous êtes bon ! je le disais toujours à Panuphle : il ne jure jamais, mais il est bon tout de même ; pas vrai, Panuphle, que j'ai toujours dit ça ?

— Pas toujours, mais vous le dites souvent, Jeannette, ça c'est bien vrai.

Le vieux Jeannette parlait à l'enfant, lui souriait. M. de Cerny, après avoir songé pendant quelques instants, lui dit :

— Mon brave Jeannette, ceux qui m'ont confié cette pauvre petite créature m'ont dit de l'élever et d'en avoir soin comme si elle était mon propre enfant. Or, je viens de réfléchir que si j'avais eu le bonheur d'avoir un enfant, je vous l'aurais confié avec sûreté, car vous êtes bien le plus brave et le meilleur des hommes ; mais, dites-moi, je vous prie, quel inconvénient il y aurait à mettre cet enfant en nourrice ?

— Dame, on ne le verrait plus, et la cambuse n'est déjà pas si gaie !

— Mais qui empêcherait que nous prissions ici la femme qui le nourrirait ?

— C'est cet enragé de Panuphle, qui ne tient pas en place aussitôt qu'il aperçoit un cotillon qui flotte au vent.

— Tiens, fit Panuphle, avec ça que vous serrez votre toile, vous, Jeannette, quand vous y êtes !

— C'est bon, quand j'y suis, mais j'y suis quand il faut, et puis c'est pas ça, mon capitaine ; mais, voyez-vous, une femelle ici me chambarderait tout, mes casseroles et mes autres agrès. D'ailleurs, quand il serait grand, le petit mousse n'aurait plus des yeux que pour elle ; faut pas d'ça. J'aime mieux m'en aller aux cinq cents diables.

— C'est loin, fit Panuphle, et il n'y pleut pas du cidre.

— Possible, mais je m'arrêterai en chemin chez mon capitaine Huret, qui aura toujours un bout de biscuit pour son vieux matelot.

— Eh bien ! fit M. de Cerny, gardez l'enfant ; soignez-le, soignez-le bien, mon pauvre Jeannette. J'ai peut-être tort de céder à votre prière, mais

il me semble entendre quelque chose en moi qui me dit que je fais bien. D'ailleurs, tout me fait croire que le pauvre petit trouvera plus tard la vie difficile : autant vaut qu'il soit élevé par un homme. Que Dieu le protège !

— Il le protégera , mon capitaine ; merci bien !

— Dieu le protégera si ça lui plaît, fit Panuphle, qui était sceptique et superstitieux comme un marin normand ; il n'ira pas vous demander la permission, pas vrai, Jeannette !

— Au lieu de marronner, s'écria Jeannette, allez me chercher de la corde, vous ferez mieux.

Ce fut une bonne inspiration qu'eut M. de Cerny de confier au vieux matelot Jeannette l'enfant qu'on lui avait confié à lui-même.

Jamais une mère n'eut pour son enfant préféré plus de soins et plus de tendresse que n'en eut le vieux loup de mer pour ce fils que le hasard lui donnait.

Dès le premier jour, il avait détaché du plafond un petit vaisseau qui y était suspendu. Ce petit bâtiment était un de ces mignons chefs-d'œuvre

que les marins confectionnent durant les longues veillées d'hiver.

Jeannette enleva le pont sans pitié et coupa les cordages et les mâts sans hésitation ; en toute autre occasion, il eût considéré cette action comme un sacrilège.

Pour les vrais marins, l'image du bord sur lequel ils ont vécu, souffert, couru des dangers, est un emblème sacré. Ils ont pour elle le respect des anciens pour le toit paternel, avant l'invention des hôtels garnis.

Au milieu de la tempête, ils font des vœux à la Madone.

Au premier craquement, ils jurent à la Vierge de lui offrir un cierge ; au second craquement, ils promettent un chandelier d'argent ; au troisième, ils lui jurent d'aller pieds nus à une chapelle quelconque, chapelle qu'un saint qui connaissait l'humanité a eu soin de bâtir sur un rocher escarpé.

Quand il n'y a plus d'espoir, le marin ne fait plus de vœu : la Vierge n'a pas fait semblant de l'entendre ; il boude ! Mais il se dit bien bas que tout perdu qu'il est, s'il en revenait, il irait sus-

pendre un bateau à l'une des ogives de l'église où il a été baptisé.

Et, dès le retour, il n'y manque point, le brave homme!

Or, comme tout le monde sait cela, il est bien peu de cœurs chrétiens et même juifs qui ne se serrent en voyant les églises des falaises encombrées de petits bateaux qui rappellent tant de dangers et tant de foi naïve.

Les libres penseurs auront beau dire, la superstition vaut mieux que rien.

C'est si bon de croire, quand on est faible comme l'homme!

Puis il y a quelque chose de si admirablement mystérieux dans la foi catholique, que la plus petite croyance imprime le respect sans qu'on sache pourquoi et sans qu'on cherche à le savoir.

Pour faire comprendre ce que le conteur veut dire, et le faire comprendre sans établir d'interminables théories, qu'il lui soit permis, de raconter en deux mots une anecdote bien simple.

Un jour, un penseur fut entraîné, par les néces-

sités de sa profession, à visiter cette horrible machine qui s'appelle la guillotine.

La guillotine au repos, cela s'entend.

L'homme qui lui montrait cette monstrueuse chose lui dit :

— Pardon, monsieur, je ferme la porte, parce que, voyez-vous, quand, par hasard, j'ai le malheur de la laisser ouverte, tous les galopins du quartier viennent jouer sur la machine : ils jouent au guillotiné. Heureusement le couteau n'y est pas, sans cela...

— Les enfants !

— Oui, monsieur.

Le visiteur sortit, il avait réellement froid dans le dos.

Après une heure de marche, il arriva vers une petite église, humble et simple comme les églises de province qui sont hors la ville à l'extrémité des faubourgs.

La chapelle était encombrée de petites embarcations. Il y en avait de tous genres : des gabarres et des trois-mâts, des bricks et des goëlettes, des galiotes et des chasse-marées. En bois, en ivoire,

peintes, pavoisées. On aurait dit un magasin de jouets, une spécialité.

La porte de l'église était grande ouverte.

Au dehors, une vieille femme mendiait.

— Il faut fermer, dit le visiteur, si les enfants entraient là, ils joueraient avec ces petits vaisseaux et les abîmeraient, les prendraient peut-être ?...

— Ah ! monsieur, répondit la mendicante, on voit bien que vous n'êtes pas d'ici ; nos enfants n'oseraient toucher à cela ; ils n'y pensent pas ; ils n'y ont jamais songé. Il y a cinquante ans que je suis là. Eh bien ! je n'ai jamais vu, et, Dieu merci ! j'espère bien mourir sans voir une semblable abomination.

Nous voici bien loin du bon vieux Jeannette enlevant le pont de son vaisseau pour en faire un berceau pour l'enfant dont il venait de solliciter la charge avec tant de persistance.

C'était un homme adroit et ingénieux autant que bon, ce pauvre brave marin ; il ôta les mâts et les cordages ne conservant que le grand mât et sa dernière vergue. Il fit une interposition des plus heureuse, c'est-à-dire qu'il plaça le grand mât à

la place du gouvernail, tout à l'arrière. Il attachait adroitement sur la vergue un petit rideau de mousseline qui avait jadis servi de voile à une sainte en crédit qu'on avait sortie de sa niche à l'occasion d'une procession. Cette sainte avait la réputation de faire pleuvoir quand elle sortait, comme d'autres font pleuvoir lorsqu'ils chantent.

En Normandie il pleut si souvent que l'emploi d'une sainte douée de cette spécialité est une sinécure.

Cette procession pour cause de sécheresse ne paraissant pas devoir se renouveler et comme c'était le bon capitaine Huret qui avait offert le voile, Jeannette n'eut aucun scrupule de faire servir à un petit ange la mousseline de la grande sainte.

Il fit un sac qu'il emplut de paille de fleur d'avoine en manière de matelas, coupa en quatre un beau pavillon de drap rouge pour faire des couvertures, et il coucha avec soin son petit Cupidon, après avoir préalablement suspendu ce berceau d'un nouveau genre à l'aide de la corde que Panuphle avait apportée, afin de pouvoir le balancer légèrement dans l'espace.

Nuit et jour Jeannette veillait auprès de l'enfant.

M. de Cerny suivait les faits et gestes du bonhomme avec un étonnement attendri. Quant à Panuphle, qui ne pouvait rien pour le moment, il se promettait d'avoir sa revanche quand le petit Dauphin serait grand.

Panuphle appelait l'enfant « le petit Dauphin ».

Jeannette l'avait nommé Cupidon, sous le naïf prétexte qu'il le trouvait plus beau que l'Amour, dont il ne devait connaître la beauté que par ouï-dire.

L'enfant croissait en grâce et en santé, comme il est dit dans le Livre saint.

L'été, il se roulait sur le sable fin de la plage. Panuphle lui construisait des petits canots avec une belle voile latine; l'enfant les lançait dans les larges flaques que laisse la marée sur le sable, et quand le vent les poussait inclinés vers l'autre petit rivage, il battait des mains avec une joie si grande, avec des éclats de rire si frais, que le bon Panuphle s'écriait :

— Ça sera un crâne marin !

Pendant l'hiver, Jeannette lui apprenait à tendre

des collets pour prendre les lapins sur la crête de la falaise. L'enfant courait sur les cimes, descendait dans les crevasses, remontait en s'accrochant aux racines, aux rochers, aux anfractuosités du roc, et rapportait son lapin avec tant de crânerie que Jeannette s'écriait avec orgueil :

— Mon Cupidon sera un rude gaillard !

Un jour — l'enfant avait une dizaine d'années, — il aperçut un nid de merles dans un massif épais. Il pénétra jusqu'à l'arbre en se piquant les doigts et le visage, il grimpa et s'empara du nid. Comme il sortait du massif, un enfant de son âge s'élança sur lui et voulut lui arracher les oiseaux qu'il venait de dénicher.

D'abord étonné d'une semblable agression, l'enfant adoptif de M. de Cerny se recula et demanda froidement au petit paysan ce qu'il voulait.

Le petit Normand dit qu'il voulait son nid, que ce nid était bien à lui, qu'il l'avait vu depuis longtemps et que, partant, c'était son bien.

L'enfant ne comprenait pas au juste le droit de propriété que le petit Normand établissait à son

bénéfice, avec tant de loquacité. Il réfléchit un instant, et proposa une transaction.

Il y avait quatre petits merles dans le nid, il en offrit deux.

Le paysan en voulut quatre.

Le fils adoptif de M. de Cerny, sans tenir compte de la prétention excessive du jeune drôle, lui tourna le dos et continua son chemin.

A peine avait-il fait quatre pas que le gamin Normand lui allongea un grand coup de poing sur la tête.

Ce fut une mauvaise idée, car Panuphle avait plus d'une fois démontré à son élève comment un matelot français doit en user lorsqu'un matelot anglais le provoque. En moins d'une seconde, le paysan reçut un coup de poing qui l'envoya rouler à trois pas.

De retour à la capitainerie, l'enfant fut interrogé par M. de Cerny qui, en le voyant couvert de sang, avait appréhendé un malheur.

L'enfant raconta l'histoire sans en rien omettre.

M. de Cerny ordonna à Panuphle d'aller cher-

cher le père de l'agresseur et de tâcher de l'amener avec son fils.

Le paysan arriva à la capitainerie traînant son garnement par l'oreille. C'était un brave homme, ce paysan, qui élevait quelques bestiaux sur des herbages de l'abbaye. M. de Cerny voulut entendre le petit pâtre raconter à son tour le drame du nid, afin de pouvoir juger avec impartialité. L'enfant se fit tirer l'oreille, mais enfin, grâce à quelques bourrades paternelles, il finit par accoucher : son récit était de point en point semblable à celui du disciple de Panuphle.

— Ah ! monsieur, dit l'enfant à M. de Cerny avec un doux regard de reproche, avez-vous pu croire que je voulais vous tromper ?

— Non, Henry, répondit M. de Cerny, qui ne donnait ce nom d'Henry à l'enfant que fort rarement, et dans les circonstances en dehors de la vie commune. Non, je n'ai pas cru cela ; je voulais que justice vous fût rendue et voilà tout. Vous, brave homme, fit-il en s'adressant au paysan, apprenez à votre garçon à respecter autrui ; il a reçu aujourd'hui une leçon méritée.

— Et il va en recevoir une autre, M. le capitaine, s'écria le Normand en allongeant à son héritier une merveilleuse giffle.

— Touché ! fit Panuphle.

L'enfant se mit à pousser des cris de paon.

Le père envoya une seconde giffle.

— Embarque ! fit Jeannette.

L'enfant se calma soudain.

— Monsieur, dit le petit Henry au chevalier, j'étais bien content d'entendre gronder ce garçon ; mais maintenant qu'on l'a battu pour l'amour de moi, je me sens très-marri ; et si cela ne vous déplaisait point, je vous demanderais la permission de lui offrir ce quart d'écu que vous me donnâtes dimanche pour acheter des pains *sablés*.

— Donnez, mon cher enfant, ce quart d'écu est à vous, disposez-en ainsi qu'il vous plaira.

Alors Henry s'approcha du petit paysan et lui offrit sa pièce de quinze sous avec une bonne grâce charmante. Le chevalier le suivait d'un regard ému.

— Hardi et bon, murmura-t-il. Ce sera un vrai gentilhomme.

Vers cette époque, il arriva un événement qui devait avoir une importance considérable sur les destinées de cet enfant qui montrait déjà tant de qualités aimables.

Un matin, le chevalier le suivait des yeux luttant sur la plage avec Panuphle, qui se laissait tomber de temps en temps par son élève, afin de l'encourager. Le bon M. de Cerny était presque aussi heureux que l'enfant.

Sa tendresse pour le jeune Henry était extrême. Bien qu'il l'eût élevé comme s'il eût été le sien, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, il conservait pour lui un respect involontaire, mais pourtant bien explicable en ce temps où tout ce qui tenait à la royauté était sacré et redoutable. Henry ne pouvait-il pas, par un caprice royal qui aurait eu vingt précédents, devenir un des plus grands seigneurs de la couronne?

Un matin, disons-nous, et tandis que l'enfant luttait avec Panuphle, le chevalier reçut la visite semestrielle du commandant-inspecteur des Côtes.

C'était un officier moitié civil, moitié militaire : militaire en ce qu'il était breveté de l'amirauté, et

civil en ce qu'il touchait son traitement de la cour des Aides.

Comme militaire, il estimait fort M. de Cerny. Comme fonctionnaire percepteur, il blâmait le capitaine des gardes-côtes qui se contentait de chasser les contrebandiers, au lieu de les capturer et d'acquérir des droits aux sommes perçues en ce dernier cas.

M. de Cerny lui faisait remarquer, avec une politesse infinie, qu'il avait mission de garder les côtes des attaques de l'Anglais. Qu'outre cela il lui était enjoint d'empêcher la contrebande sur les rives confiées à sa garde; que depuis le temps qu'il avait été promu au grade de capitaine, les contrebandiers, qui connaissaient sa vigilance et celle de ses hommes, allaient porter leur coupable industrie dans d'autres parages en deçà de l'embouchure de la Seine, d'un côté, et de l'embouchure de l'Orne, de l'autre. Que là se trouvaient des capitaines côtiers, moins scrupuleux que lui, qui ne laissaient pas que de faire de nombreuses captures, et que, « par ainsi, » la ferme n'y perdait rien.

Le bon officier ne comprenait guère ce raisonnement. Cet homme, qui cherchait ainsi des arguments pour ne point gagner d'argent, lui semblait tout à fait original.

Les comptes ayant été vérifiés et trouvés en bon ordre, le chevalier invita son collègue à déjeuner. C'était de règle.

Après le repas, et comme M. de Cerny accompagnait courtoisement son hôte, il remarqua qu'il portait un nœud de crêpe noir au bras, et un autre nœud de crêpe à la poignée de son épée.

— Je vous demande pardon, monsieur, dit le chevalier, si je ne vous ai point fait plus tôt mon compliment de condoléance, votre deuil ne m'avait point encore frappé. Auriez-vous fait quelque perte cruelle ?

— Ma foi, non, Dieu merci, répondit l'inspecteur de la cour des aides. Je suis en deuil, comme tout le monde, du prince Henry de Clamont, qui, quelques jours avant sa mort, avait été nommé grand amiral par le roi.

— Le prince mort ! s'écria M. de Cerny, c'est impossible.

— Ah ! nous sommes tous mortels, les princes comme les autres, mon cher capitaine. En vérité, vous êtes le seul homme de France qui, à cette heure, ne sachiez pas que le prince est mort il y a environ trois mois, emporté par la petite vérole.

L'officier partit, laissant M. de Cerny en proie à une profonde tristesse.

Il s'était accoudé sur la table et se perdait dans des réflexions sans nombre, lorsqu'un bruit de sanglots, venant le troubler dans ses pensées, lui fit lever la tête :

— Henry, Henry, mon cher enfant ! s'écria-t-il en tendant les bras, pourquoi pleurez-vous ?

— Je pleure, monsieur, répondit l'enfant, parce que lorsque le grippe-saucisses de la Cour des aides, comme l'appelle Jeannette, vous a appris la mort de ce seigneur, vous êtes devenu si pâle, si pâle, que j'ai bien compris que vous éprouviez une grande peine, et je n'ai pu retenir mes larmes.

— Brave et cher enfant, vous m'aimez donc un peu ?

— Je ne sais pas, monsieur, répondit Henry ;

mais, ce que je sais bien, c'est que je n'ai jamais eu tant de chagrin qu'aujourd'hui en vous voyant sur le point de pleurer.

A partir de ce jour, il se fit un grand changement chez le chevalier de Cerny.

Le lendemain même de la visite dont nous avons parlé, il apparut devant Panuphle et Jeannette, stupéfaits, complètement rasé, en grand uniforme et l'épée au côté.

— Je pars pour Paris, dit-il. Je serai de retour dans quinze jours. Panuphle, Jeannette, je vous recommande notre enfant. Qu'il ne lui arrive rien en mon absence.

Les deux marins ne firent pas de longues phrases; ils dirent ce qu'il fallait pour rassurer leur maître, et Cerny partit, non sans avoir plusieurs fois embrassé Henry, qui, soit étonnement, soit chagrin, soit insouciance enfantine, ne parut pas aussi ému que la veille.

M. de Cerny prit la poste et arriva à Paris le cinquième jour.

Sans quitter la selle, il se rendit à l'hôtel Clamont, où il se réclama de plusieurs gentilshommes.

Mais tous ceux qui étaient attachés au prince Henry avaient reçu leur congé. Il dut s'informer alors du lieu de leur demeure et les voir séparément.

Pendant trois jours il les visita tous, s'entretenant avec eux du prince regretté. Mais, malgré toutes les questions qu'il put faire, ses démarches n'aboutirent absolument à rien.

Le prince était mort sans prononcer, même devant ses plus intimes confidents, le nom du chevalier, ou dit quoi que ce soit qui eût rapport à lui.

La mort, du reste, avait été brutale. Trois jours lui avaient suffi pour abattre ce beau grand seigneur. Elle ne lui avait pas laissé le temps de faire ses adieux à ceux qu'il aimait et ne lui avait permis ni de régler ses comptes avec le Dieu dont il était le serviteur, ni avec les serviteurs dont il était le dieu.

Le chevalier s'en retourna sur sa falaise d'Houlgate.

En arrivant, il vit l'enfant qui accourait vers lui, les bras tendus, en riant et en criant :

— Ah! monsieur le chevalier, vous voilà donc enfin! Que je suis aise de vous revoir; il me semblait que vous ne reviendriez plus.

— Henry, mon cher enfant, dit Cerny en le pressant sur son cœur, ne m'appellez plus monsieur le chevalier, appelez-moi votre père.

VI

L'ENFANT SAUVE L'ENFANT

M. de Cerny, après s'être assuré, par tous les moyens possibles, que le prince n'avait laissé aucune instruction concernant Henry, avait vite pris son parti. Cet enfant sera le mien, avait-il dit, et en effet, il s'était mis en devoir d'agir comme un père.

Dès le matin, il enseignait à l'enfant ce qu'il savait, c'est-à-dire un peu de latin, un peu d'histoire, la géographie, qu'il possédait assez bien pour le temps, et enfin les mathématiques, science dans laquelle il excellait.

Les leçons duraient cinq ou six heures par jour, le reste du temps était consacré à l'escrime.

Henry aimait cet exercice au-dessus de tout, et lorsque M. de Cerny était fatigué, il forçait Panuphle à s'aligner devant lui.

Panuphle obéissait, mais il obéissait de mauvaise grâce, parce que, habitué à manier le bâton, il ne savait pas se couvrir et déplaçait trop de fer en faisant des mouvements extravagants, si bien que le jeune homme le boutonnait neuf fois sur dix.

Le vieux Jeannette riait à gorge déployée, et Panuphle n'était pas content.

Le brave marin se vengeait en apprenant à Henry les plus subtiles finesses de l'art du nageur. Il continuait aussi ses leçons de lutte, et déjà le jeune gentilhomme tenait la barre du *Vert-Galant* avec autant d'adresse qu'un vieux loup de mer.

Jeannette ne laissait pas d'en être un peu jaloux; mais, en bonne conscience, il ne pouvait apprendre au petit chevalier, comme il l'appelait, à faire la cuisine. Il lui démontra la manière de tresser des filets et de les placer avec intelligence. Parfois monsieur de Cerny conduisait l'enfant à la rivière de Brucourt et lui enseignait à pêcher la truite,

c'est-à-dire la pêche la plus difficile du monde parce qu'elle exige une vivacité extrême et, en même temps, une prudence silencieuse. Quand le temps n'était pas favorable, la ligne volante était remplacée par des lignes de fond où les anguilles et les brochets, poussés par leur voracité, venaient se piquer.

Les deux amis revenaient le soir à la Capitainerie chargés de butin, au grand désespoir de Jeannette qui méprisait fort le poisson d'eau douce et qui sans le respect qu'il portait à son maître eût absolument refusé de les mettre dans la poêle à frire.

La chasse occupait aussi les loisirs des habitants de la Capitainerie. De temps en temps on allait voler la pie ou tirer le lapin au clair de lune.

L'abbé de Dives avait bien autorisé le capitaine à chasser sur ses terres mais M. de Cerny, on le sait, fuyait les relations. Par goût, d'ailleurs, il aimait peu la chasse et ne l'excusait que par les maximes du temps qui voulaient « que ce noble exercice fût l'image de la guerre ».

De la guerre soit, lorsqu'il s'agissait du sanglier

ou du loup, mais pour l'alouette sautillante et la douce palombe il eût été plus juste de dire que la chasse était l'image de la boucherie.

Un autre argument de l'époque n'était pas sans valeur. Il voulait que l'homme étant roi de la création pût vaincre en force, en ruse ou en courage les plus terribles animaux, et la chasse se trouvait pour ainsi dire sanctifiée par ce seul fait qu'elle commençait par le moineau et pouvait finir par le lion ; c'était l'*ultima ratio* de la vanité humaine, mais il faut avouer que cela valait encore mieux que les sensibleries qui survinrent depuis au profit des tendres animaux et à la gloutonnerie qui fut poussée à l'extrême en faveur « des animaux tendres ».

Le dimanche, le chevalier et son fils adoptif allaient entendre la messe en l'église abbatiale de Dives.

Ils échangeaient bien des politesses avec quelques gentilshommes des environs, mais jamais M. de Cerny ne voulut accepter aucune invitation. On rejeta sa sauvagerie sur le compte d'une pauvreté digne et noblement supportée, et personne

ne lui en voulut de ne point répondre aux avances qui lui étaient faites.

Un jour, au grand étonnement de tout le pays, il acheta du comte de Bavent deux chevaux qu'il paya deux cents pistoles, somme énorme pour l'époque, en Normandie surtout, où l'on pouvait se monter convenablement pour cent cinquante livres.

Mais comme, en somme, il est nécessaire qu'un gentilhomme sache l'équitation avant toute chose, si l'on trouva l'acquisition dispendieuse, elle ne fut pas jugée inutile.

M. de Cerny avait été un écuyer accompli ; en deux ans, il apprit à son fils tout ce qu'il savait. Aussi le chevalier Henry faisait-il l'admiration d'un pays où tout le monde est connaisseur.

Le jeune homme venait d'atteindre sa dix-huitième année. M. de Cerny pensa que le moment de songer sérieusement à son avenir était venu.

Il y avait longtemps que le bon gentilhomme songeait à cela, et son embarras était extrême. Il lui répugnait de prendre un parti. Il ne pouvait admettre que le prince de Clamont, si grand, si

bon, si généreux, n'eût rien fait pour assurer l'avenir de son fils. Il avait beau se dire que la mort était entrée sans se faire annoncer, qu'un prince du sang, jeune, entouré de plaisirs, ne songe guère à mourir; mais, malgré tous ces beaux raisonnements, il conservait toujours un secret espoir. Il eût été difficile de lui persuader qu'à la majorité d'Henry, une fée ne viendrait pas gracieuse et souriante déposer une fortune aux pieds du jeune homme.

Les dix-huit ans étaient venus, mais la fée se faisait attendre. Si Henry eût été son fils, M. de Cerny n'eût pas été embarrassé de son avenir. Le brave garçon était si admirablement doué, qu'il eût à coup sûr fait son chemin dans le monde. Mais avait-il le droit, lui, de disposer de l'avenir de cet enfant comme il l'entendrait? Avait-il le droit de faire de son cher élève un soldat ou un marin? L'idée qu'un enfant, qui avait du sang d'Henri IV dans les veines, porterait la cornette chiffrée d'un mestre de camp au lieu d'un bâton de commandement lui semblait une énormité dont il ne voulait pas charger sa conscience.

Cent fois il fut sur le point d'aller se jeter aux pieds du roi et de lui demander un régiment pour cet adolescent accompli qui paraissait devoir posséder à lui seul l'esprit d'Henri IV, les grâces de Louis XIV et le courage des deux.

Mais Cerny avait reçu des ordres qui lui intimaient un silence absolu : il avait juré une discrétion inébranlable, et celui à qui il avait fait ce serment n'était plus là pour l'en relever.

Une combinaison plus simple s'offrait aussi à son esprit.

Le père du prince de Clamont vivait encore. C'était un vieillard dont le passé était rempli de souvenirs de gloire et d'amour. Sa générosité était proverbiale et sa bonté ne faisait plus l'admiration de la cour, tant on y était habitué.

M. de Cerny avait eu plus d'une fois envie d'aller frapper à la porte du palais de ce grand seigneur en criant :

— Ouvrez ! j'apporte le bonheur.

Certes, il eût été le bienvenu, car le pauvre vieillard vivait dans la tristesse. Son second fils avait acquis une déplorable célébrité par des extrava-

gances qui, dans un règne où toutes les extravagances étaient choyées, n'avaient pas laissé que de faire murmurer les personnages les moins scrupuleux.

Son père l'avait banni de son toit, et loin d'être touché par une telle disgrâce, il l'avait accueillie avec la joie bruyante d'un esclave qui reçoit la première caresse de la liberté.

Le vieux prince mourait de chagrin dans sa solitude. Une femme dont l'histoire a gardé le nom avait bien voué son existence à ce vieillard ; mais ni ses soins, ni ses vertus, ni ses brillantes qualités ne suffisaient pour faire oublier à ce père le fils qu'il avait perdu et le fils qui s'était perdu.

Lorsqu'un rayon de soleil venait illuminer la pâle vie de ce seigneur courbé sous le chagrin ; lorsqu'il levait les yeux au ciel comme s'il eût voulu dire à son fils qu'il allait le rejoindre ; lorsqu'il abaissait son regard sur cette créature née pour toutes les joies, et qui les avait dédaignées pour se faire sa servante ; lorsqu'enfin il allait ébaucher un sourire triste et résigné, un écho du dehors chargé d'imprécations venait l'arrêter sur ses lèvres pâles,

et lui rappeler que tant que son second fils vivrait, il n'aurait pas le droit de mourir en paix.

Ah oui ! Cerny eût été le bienvenu d'amener ce beau jeune homme au regard doux et fier, et de dire :

— Voici le fils que vous avez perdu. Voici la chair de sa chair, voici ses grâces, ses vertus, son courage. Voici celui qui relèvera votre grand nom qu'on traîne dans la boue ; voici l'aîné, fils de l'aîné. Il a bon bras et grand cœur. Vous pouvez mourir en paix et aller fier dans l'autre vie rassurer vos aïeux courroucés.

Mais les scrupules étaient les mêmes pour le vieillard chef de la famille que pour le roi chef de la race.

Selon les dispositions de son esprit, M. de Cerny se trouvait coupable de ne pas aller alléger les derniers et tristes jours du vieillard. Son fils adoptif aurait ainsi une situation digne de son sang. Il allait plus loin même, il se disait qu'il n'avait pas le droit de se taire plus longtemps ; que s'il était vrai que les morts nous voient, l'ombre de son cher bienfaiteur, le prince de Clamont, devait s'indigner

de ses hésitations, et il se couchait en se promettant de partir le lendemain.

Le lendemain il pleuvait, et le pauvre chevalier se remettait à patauger dans ses tâtonnements.

— J'ai juré, pensait-il, j'ai juré. En me faisant promettre de ne jamais révéler le secret qu'il me confiait, le prince a eu des raisons que je ne dois pas chercher à deviner. J'ai juré !

Une pensée qu'il ne s'avouait qu'avec peine, c'est qu'il avait peur. Il craignait, en allant conduire, à l'un des plus grands seigneurs de France, un jeune homme qu'il présenterait, sinon comme l'héritier de ses biens et de son nom, du moins comme son petit-fils, il craignait, disons-nous, qu'on ne fût tenté de le considérer, malgré la preuve écrite de la main du prince, comme un imposteur intriguant, cupide, et peut-être faussaire.

Puis, M. de Cerny se mentait à lui-même, ou plutôt il n'osait s'avouer la triste vérité.

Pour lui, pour le souvenir de son cher prince, pour l'avenir de son cher enfant, il eût bravé le monde, il aurait mille fois exposé sa vie, il aurait défié Satan ; mais, en songeant que la première

idée qui viendrait à ceux à qui il irait présenter le fils du prince serait de s'enquérir de ce qu'il était devenu depuis qu'il avait quitté la cour, une horrible appréhension s'emparait de lui. A coup sûr on chercherait, et il serait obligé de raconter lui-même par suite de quelle série d'événements cet enfant lui avait été confié, et la déplorable histoire du déficit de la trésorerie de l'escadre reviendrait à tous les esprits.

Alors cet homme, le plus pur, le plus loyal, le plus vertueux des hommes, comprenait qu'il succomberait sous le poids de la mauvaise action qu'il n'avait pas commise.

Il avait raison. Trop de gens étaient intéressés à ce que l'immense fortune du vieux prince ne fût pas divertie. Les alliés avaient à éviter une scène de reconnaissance qui, après tout, serait un scandale. Toute la cour enfin aurait eu un intérêt majeur à étouffer cet astre nouveau, sur qui les faveurs de tout genre n'auraient pas manqué de tomber.

Et quand on aurait dit au prince que l'homme qui venait de lui improviser un petit-fils à l'aide d'un papier roulé dans la crosse d'un pistolet était

suspect sur plus d'un point, il devenait certain que, quels que fussent les élans qui auraient pu entraîner ce vieillard vers l'enfant, il se serait raidi contre eux.

Une autre raison venait encore faire chanceler les desseins changeants du digne chevalier. Henry, par une fatalité nuisible à tout prétendant, ne ressemblait pas au prince son père.

Un observateur intelligent aurait bien reconnu la race paternelle sur ce jeune visage, mais à certains moments seulement. Dans l'état normal Henry était le portrait vivant de sa mère; pourtant, quand il riait ou qu'il faisait un énergique effort, quelques-uns de ses traits contournés rappelaient ceux de son père.

Il est rare qu'un enfant ne ressemble pas à l'un de ses auteurs, la plupart du temps il ressemble aux deux. Dans ce cas il faut plus que de la perspicacité pour saisir les points de ressemblance, il faut avoir aimé l'un des siens.

Un enfant ressemble à son père d'une façon complète. Un homme qui a aimé sa mère s'attache à lui. L'univers aura beau dire à cet homme que

l'enfant n'a rien de celle qui n'est plus ; lui retrouve mille choses que les autres ne voient point et qui lui rappellent celle qu'il aimait.

C'était le cas d'Henry. Lorsque le chevalier le regardait, il ne pouvait s'empêcher de tressaillir en pensant à cette belle jeune femme aux cheveux d'or, au visage pâle, aux yeux bruns et au sourire amer. L'enfant s'animait-il, il le pressait sur son cœur, il venait de voir passer un éclair sur son visage, et cet éclair comme s'il eût éclairé les ombres de la mort lui montrait son prince regretté.

Mais M. de Cerny était un homme de trop de sens pour espérer faire partager ces visions à des étrangers, et à cause de tant de raisons réunies, il se désolait dans sa solitude sans prendre aucun parti.

Un matin qu'il se réveillait après une nuit sans sommeil, il écarta le rideau de sa fenêtre pour regarder le ciel. C'était chaque jour la première préoccupation du chevalier, et cette habitude était plus celle du marin que du chrétien. Devant sa fenêtre, Henry, assis sur la falaise, regardait la mer.

— Déjà levé ? lui demanda le chevalier ; ne vous éloignez pas, mon cher Henry, je désire vous entretenir.

L'enfant s'inclina et attendit. Quand le chevalier le rejoignit, il s'inclina à nouveau et lui dit :

— Monsieur, je suis à vos ordres.

— Mon enfant, reprit M. de Cerny, depuis quelques jours vous me paraissez triste, et cela ne laisse pas que de m'inquiéter. Auriez-vous quelque chagrin ? confiez-vous à moi, je vous prie, vous savez que ma tendresse pour vous est sans bornes.

— Je le sais, monsieur, aussi vais-je vous répondre franchement. Je n'ai aucun chagrin, mais malgré moi je succombe sous le poids d'une tristesse dont j'ai été bien longtemps sans deviner la véritable cause.

— Et cette cause vous est-elle enfin connue ?

— Oui, monsieur.

— Voulez-vous me laisser croire que vous m'en instruirez, Henry ?

— Ah ! de grand cœur, monsieur ; aussi bien, vous savez que je n'ai rien de caché pour vous.

— Je l'espère.

— Le motif de ma tristesse est bien simple, monsieur, et je m'étonne de ne pas l'avoir plus tôt deviné. J'ai l'âge d'un homme; grâce à vos soins, je crois être un homme; eh bien ! il me semble que je ne fais point ce que font les autres.

— Comment cela, mon enfant ?

— Vous, monsieur, vous êtes officier du roi; Panuphle votre serviteur est matelot, Jeannette est syndic des gens de mer, M. de Sallenelles est lieutenant de vénerie, le petit Loiseau est éleveur de bestiaux, son père est laboureur, le fils Le Caln étudie pour être procureur, son cousin pour être prêtre; tout le monde fait quelque chose. Moi, je ne fais rien; je ne suis rien.

— Et que voulez-vous être ?

— Ce que vous voudrez, monsieur.

— Je veux vous plaire. Dites-moi donc simplement vers quel état vous vous sentez entraîné.

— Je vais avoir l'air d'un ingrat, monsieur, mais je vous supplie de ne pas mal me juger. Malgré tout le chagrin que j'aurais de vous quitter, il est une pensée, un désir, qui ne m'abandonne jamais.

— Et ce désir ?

— Je voudrais aller à la guerre.

— Vous voulez être soldat ?

— C'est cela, monsieur.

— Il n'y a plus de guerre, Henry.

— Ah ! tant pis, monsieur ; mais il y en aura encore, n'est-ce pas ?

— Hélas ! tout le fait craindre. Vous avez vu souvent des officiers à Caen et à Beuvron. Avez-vous une préférence pour un régiment quelconque ?

— Aucune, monsieur.

— Bien, mon enfant. A partir d'aujourd'hui, je vais m'occuper de cela ; je vais voir, écrire. J'irai à Paris, s'il le faut ; vous pouvez compter sur ma diligence.

— Merci, monsieur ; vous me comblez comme toujours.

— Allons, pensa le chevalier en voyant le jeune homme s'éloigner, il n'y a plus à reculer, il faut prendre une décision. Attendre plus longtemps serait un crime. Le prince m'a ordonné de l'élever comme mon fils, soit. Va, pauvre cher enfant, va, mon beau prince. Dieu ne veut pas que ton front radieux soit rougi par le cercle d'or de ta couronne

ducale. Eh bien, va dans la vie, comme un soldat d'aventure, chercher une gloire qui sera ta gloire à toi et non celle des tiens. Tu deviendras peut-être un ancêtre quoique les temps soient bien mauvais.

Quelle que soit la bonté d'un homme, il arrive toujours un instant où l'égoïsme vient impérieusement réclamer une place dans son cœur.

Le chevalier pensa aussi qu'il allait demeurer seul, qu'il ne verrait peut-être plus cet être que le hasard lui avait envoyé comme s'il eût voulu lui payer une dette arriérée.

Il venait de comprendre à quel point lui était cher cet enfant dont il avait fait un homme.

Ainsi donc, pendant dix-huit ans, il avait veillé sur lui avec toute la sollicitude des grandes âmes pour la jeunesse; et voilà que tout à coup cet espoir de ses vieux jours allait disparaître.

Il sentait bien, le pauvre homme, que le moment était venu pour lui de s'appuyer sur un jeune bras. Mais le calcul serait fort simple et trop naïf, s'il ne s'agissait que de passer vingt ans à soutenir son enfant pour en faire un homme, afin qu'à son tour

cet homme passât vingt ans à soutenir les pas chancelants d'un vieillard. Un semblable compromis passerait à peine chez des sauvages ; mais dans le monde civilisé, l'homme se doit à tous et non pas à son père.

Il est vrai que la société permet qu'un fils accomplisse ses devoirs filiaux quand cela ne le gêne en rien dans l'accomplissement des autres. Il faut savoir reconnaître les bonnes choses.

Le chevalier était trop l'homme des sacrifices pour s'appesantir longtemps sur un sacrifice nouveau.

Il fit provision de courage et se mit à préparer les objets nécessaires au départ du jeune homme.

Les apprêts n'étaient pas longs. Une bourse d'une centaine de louis, le linge que pouvait contenir une valise, un acte de l'église abbatiale de Dives, certifiant sinon la naissance du moins le baptême de François-Sylvère-Charles-Henry Huon de Cerny, fils de Sylvère-Jean-Timoléon Huon de Cerny, chevalier seigneur de la Lande, de Gorlebourg, etc., et de Élise-Jeanne de Penkoëck Le Bellic, décédée.

Le cheval fut ferré à neuf, et dès l'aube, le lendemain, le jeune homme accompagné de son père quittait la capitainerie, ce triste nid de vautour où son enfance et sa jeunesse s'étaient écoulées dans un calme heureux et doux.

Panuphle et son cher ennemi Jeannette étaient devant la porte.

— C'est pas tout ça, disait Panuphle, faut y aller. C'est pas le moment de pleurer ! Il ne manquerait plus que ça... des hommes!... triple carcasse d'Anglais, ça serait du propre !

— Qui parle de pleurer ? s'écriait le vieux Jeannette. Je voudrais bien voir ça ; ah ! ah ! j'en rirais toute ma vie. Tout un chacun sait qu'il faut qu'un gentilhomme aille à la guerre ; un gentilhomme qui n'irait pas à la guerre!... d'abord ça ne serait pas un gentilhomme, et s'il n'était pas gentilhomme il pourrait bien aller se coucher. Ce n'est fichtre pas moi qui l'en empêcherais. J'étouffe, ma foi ! bien trop pour cela.

— Moi aussi, fit Panuphle.

— Mes bons amis, dit Henry, je vous disais hier soir à quel point je vous aimais, je vous le répète

encore. Jamais je n'oublierai combien vous avez été bons pour moi. Vous aurez toujours une place dans mon cœur.

— Nous bons ? fit Panuphle. Par exemple ! C'est bien plutôt vous qui êtes bien bon !

— C'est certain, fit Jeannette. C'est certain que c'est vous.

— Adieu, mon bon Panuphle, embrasse-moi ; et toi aussi, ma bonne mère Jeannette.

— Mère nourrice seulement, monsieur le chevalier ; mère nourrice seulement, vu que mon sexe m'aurait empêché...

— A cheval, Henry ! fit brusquement M. de Cerny ; ne perdons pas de temps.

Le jeune homme pressa ses deux amis contre son cœur et s'élança sur son cheval qui partit comme un trait. M. de Cerny avait lancé le sien au grand trot.

Au détour, Henry fit un dernier signe d'adieu à ses amis.

Quand il eut disparu, Jeannette dit :

— Mille carcasses d'Anglais ! il me semble que je ne le reverrai plus.

— Moi aussi, fit le colosse Panuphle ; et ces deux vieux ennemis se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et sanglotèrent comme deux veaux.

— Vois-tu, dit Jeannette, on se monte toujours des couleurs. Nous avons cru longtemps que nous vivions pour lui ; pauvre petit ! C'était lui qui vivait pour nous.

En éperonnant son cheval, M. de Cerny n'avait pas eu pour but d'interrompre des adieux sincères et désolés.

Un mot de Jeannette venait, comme une étincelle qui enflamme un tonneau de poudre, de faire jaillir mille pensées dans son cerveau.

Henry avait dit :

— Adieu, mère Jeannette.

Et le vieux marin avait répondu assez naïvement :

— Mère nourrice, seulement.

Alors le chevalier avait pensé pour la première fois à la véritable mère de son fils adoptif.

Souvent, le souvenir de cette femme étrange était revenu dans son esprit ; mais jamais il n'avait

pensé à se servir d'elle pour exercer une influence dans l'avenir du jeune homme.

Sur-le-champ, il se décida à tenter une démarche discrète.

La mère d'Henry était une des plus grandes dames de France. Un mot d'elle pouvait, sinon rendre à son fils la position qui eût dû lui appartenir, du moins lui en faire une brillante et enviée.

C'est le propre des gens timides de prendre de subites résolutions.

Comme tous les gens timorés, le chevalier voulut mettre sur l'heure son projet à exécution, sachant bien que le remettre au lendemain serait l'abandonner.

Au lieu donc de gagner la grande route, il prit à droite, dans la vallée, au grand étonnement d'Henry.

— Nous allons par Pont-l'Évêque, mon enfant, dit M. de Cerný, puisque je suis en chemin, je désire visiter un mien ami qui demeure sur la route. Je ne l'ai pas vu depuis longtemps, et si la bonne fortune voulait qu'il fût à son château du Breuil et

non à Paris, où il va quelquefois, j'aurais un plaisir extrême à le revoir.

— Ma foi, monsieur, si vous aimez tant cet ami, je souhaiterais fort qu'il ne fût pas dans son château. Peut-être le désir de le voir et aussi celui de me rendre heureux vous entraîneraient-ils avec moi jusqu'à Paris.

— Peut-être ! fit le chevalier, qui était devenu rêveur.

VII

UNE VISION

Les voyageurs allèrent sans encombre jusqu'au carrefour de la Marnière.

Là, le chevalier s'arrêta à l'unique hôtellerie du lieu, et comme *le* midi n'allait pas tarder à sonner il commanda le dîner et ordonna à Henry de veiller sur le garçon chargé de panser les chevaux.

Tout en secouant la poussière de son habit, le chevalier questionna l'hôtesse. « Hôtesse normande a langue mieux pendue que sa crémaillère, » dit un vieux proverbe du pays.

Celle-ci justifiait le proverbe.

En deux minutes elle eut appris à notre voyageur que le château du Breuil avait appartenu à

l'illustre maison de Latour-Pontissac; que mademoiselle de Latour-Pontissac, devenue orpheline, avait épousé le duc de Châteaubourg, qui n'était autre que le fils du surintendant Le Brun. Que cette alliance de l'argent avec les honneurs du Louvre avait été mal vue dans le pays. Le duc ne venait jamais. En revanche, la duchesse de Châteaubourg se plaisait fort au Breuil, où elle avait été élevée. Pour l'instant, elle y était installée depuis quinze jours avec M. le comte de Gien, son fils, et la fille du maréchal de Grandlieu, mademoiselle Armande, enfant de quinze ans, filleule de la duchesse.

Ces renseignements parurent satisfaire M. de Cerny, qui, aussitôt le dîner achevé, fit promptement seller son cheval et pria Henry de l'attendre.

Dix minutes après son départ, il s'arrêta devant une mesure en ruines.

Il descendit. Son cœur battait.

Il entra. Les murs étaient lézardés et de hautes herbes avaient couvert l'endroit où était le lit sur lequel, pour la première fois, il avait vu son cher Henry.

M. de Cerny visita la chaumière délabrée et n'y trouva aucun signe de vie. Il appela, machinalement, mais nulle voix ne lui répondit.

— La pauvre vieille est morte depuis bien longtemps sans doute, fit-il.

Et il remonta à cheval, comme un homme en proie à un triste pressentiment.

Au même instant, il fut croisé par deux cavaliers.

En apercevant le premier, beau jeune homme poudré, vêtu de velours grenat galonné d'or, le chevalier ne put retenir un cri d'étonnement, tant il fut frappé de la ressemblance qui existait entre ce jeune cavalier et Henry. Mais les chevaux s'étaient croisés si rapidement qu'il crut à une illusion.

Lorsqu'il arriva au château du Breuil, un laquais vint lui tenir l'étrier.

Le chevalier fit demander à madame la duchesse la permission de la saluer.

Le laquais transmit la demande à qui de droit.

Quelques minutes après, M. de Cerny apprenait que madame de Châteaubourg accédait à sa requête.

Lorsque le chevalier entra, la duchesse, qui était assise, ne se leva point. Du doigt, elle montra un

siège au visiteur, qui le prit, après avoir salué trois fois, selon l'usage du temps.

Bien que madame de Châteaubourg eût épousé le fils d'un traitant, son mari avait des titres et des charges qui, brochant sur son immense fortune, en faisaient un personnage considérable. La naissance de mademoiselle de Latour-Pontissac était, d'ailleurs, assez illustre pour faire passer sur une mésalliance que toutes les grandes maisons de France avaient blâmée, mais qu'elles avaient surtout enviée.

M. de Cerny, quoique simple gentilhomme, devait à sa jeunesse passée auprès d'un prince une grande connaissance des usages de cour. Il s'était assis pour obéir, et il attendait une interrogation de la duchesse, sans gêne et sans impatience, promenant un regard aisé, quoique respectueux, tantôt sur la duchesse, tantôt sur l'adorable enfant assise auprès d'elle.

Il avait reconnu en cette personne la jeune Armande de Grandlieu, dont lui avait parlé l'hôtesse; mais ce que ne lui avait pas dit la bavarde conteuse, c'est que cette enfant était déjà une jeune

filles, si admirablement belle, que nul ne pouvait la regarder sans ressentir une profonde admiration, tant la nature l'avait comblée de grâces et de charmes.

— Monsieur, dit la duchesse, je vis beaucoup à la campagne. Pardonnez-moi donc, je vous prie, de ne point connaître un homme de votre qualité, et veuillez bien me dire le motif de votre visite.

Le bon chevalier ne laissait pas que d'être assez embarrassé : dire à la duchesse qu'il voulait l'entretenir en particulier était chose très-simple, mais il eût voulu que cette faveur ne lui fût concédée qu'en connaissance de cause. L'adorable enfant qui causait sa gêne lui aida à sortir de ce mauvais pas.

— Madame, dit-elle, me voudriez-vous permettre d'adresser une question à monsieur le chevalier?

— A la cour, ce serait peut-être un peu bien hasardé, mon cher cœur, fit la duchesse en souriant, mais, à la campagne, dans les bois, tout est permis. Questionnez donc, ma belle, si monsieur le permet.

Le chevalier s'inclina.

— Monsieur, dit Armande en tournant vers le marin ses beaux yeux de velours bleu noir, M. le maréchal de Grandlieu, mon père, parle souvent d'un chevalier de Cerny, qui était porte-enseigne à bord de la frégate la *Calypso*, et qui, à plusieurs reprises, se fit fort remarquer au siège de Cadix ¹. Seriez-vous par hasard de la famille de ce brave gentilhomme?

Le chevalier se leva, salua courtoisement et s'étant remis en sa place il répondit :

— J'ai eu l'honneur de servir, il y a vingt-quatre ans, sous les ordres de votre illustre père, mademoiselle, et c'est un bien grand honneur pour moi de penser que le maréchal, qui se connaît en bravoure mieux qu'aucun homme de France, ait gardé si bon souvenir de son obscur serviteur.

— Oui, monsieur, un très-bon souvenir, s'écria la jeune fille ravie d'avoir amené un rayon de joie sur le front pensif du vieux gentilhomme. Il parle souvent, oh! très-souvent de vous; il vous cite

1. Fidèle à son système, l'auteur dénature ici le nom d'une place assiégée, le vrai nom désignant trop clairement celui du général assiégeant.

comme un modèle de courage et de dévouement à l'amitié. Je lui ai entendu raconter cent fois combien feu M. le prince de Clamont vous tenait en grande estime.

A ce nom, la duchesse se redressa, regarda de Cerny en face, et une rougeur passagère colora ses joues pâles.

— Armande, dit-elle à la jeune fille, retirez-vous je vous prie. Monsieur a sans doute autre chose à faire que d'écouter une enfant. Allez, ma belle, et priez mademoiselle de Theulé de vous faire compagnie.

La jeune fille rougit, mais toutefois ne répondit rien. Elle fit une belle révérence au chevalier, attristé de sa confusion, une révérence sèche à la duchesse qui n'y prit garde, et elle s'éloigna lentement.

— Monsieur, dit la duchesse avant que la porte fût refermée, je vous reconnais maintenant. Nous avons vieilli!... Que me voulez-vous?

— Madame la duchesse, fit le chevalier, voulez-vous me laisser espérer que vous jugerez mes intentions avant de...

— Oh ! monsieur, pas de phrases, je vous prie : que me voulez-vous ?

— Madame, daignez...

— Parlez, je vous l'ordonne, reprit vivement la duchesse. J'avais tout oublié, tout jusqu'à votre nom, jusqu'à vos traits, et voilà que vous revenez ! Ah ! je pressens un malheur.

— Madame, reprit le chevalier qui se méprit au sens des paroles de madame de Châteaubourg, vous n'avez aucun malheur à redouter. L'enfant que vous m'aviez confié est plein de vie, grâce à Dieu.

La duchesse mit rapidement sa main sur ses yeux.

Elle n'était pas femme à pleurer. Elle prenait une simple précaution pour cacher à son interlocuteur sa fureur et son désespoir.

— Ne pleurez pas, madame. Dieu est grand, dit le pauvre bon chevalier. Les nouvelles que je vous apporte vont réjouir votre cœur : Le pauvre être si fatalement condamné...

— Monsieur, dit la princesse d'une voix presque menaçante, est-il possible que vous ne compreniez pas la torture que vous m'infligez ? Écoutez-moi et

tâchez de comprendre, ou, sur ma foi ! vous pourriez vous repentir...

Le chevalier éclata de rire.

— Madame, dit-il, un homme comme moi ne saurait se repentir. N'ayant jamais fait le mal, il ne craint ni Dieu ni les hommes. Je venais ici comme un vieil ami qui, après une longue traversée, rapporte précieusement à une mère le sourire que son fils lui a confié sur une plage lointaine, rien de plus, rien de moins. Et voilà que vous prenez avec moi des airs hautains, des airs de tragédie ! Je suis bien votre valet, madame la duchesse.

— Monsieur, vous vous méprenez.

— Non, madame. Il y a dix-huit ans, vous m'avez vu humble et doux devant mademoiselle de Latour-Pontissac, malheureuse et me confiant son honneur sous le toit vermoulu d'une vieille pauvre. Vous avez pris, je pense, mon humilité pour de la bassesse, mon dévouement pour de la servitude, mon amitié pour de l'intérêt. Vous vous êtes trompée ; M. de Châteaubourg aura déteint sur vous. Vous avez oublié que, quelles que soient

vos intentions envers *mon fils*, vous me deviez, sinon de la gratitude, du moins les égards que mérite un gentilhomme qui a été assez heureux pour sauver l'honneur de votre maison.

— Monsieur, reprit la duchesse, je vous remercie de me rappeler à moi-même : j'ai eu tort, je le confesse. Mais, monsieur, si j'ai écouté patiemment vos reproches, si je vous atteste que votre brutalité même ne m'a point déplu, j'espère qu'à votre tour vous voudrez bien souffrir un mot d'explication.

Le chevalier s'inclina.

— Vous savez, monsieur, que lorsque je vous vis pour la première fois, le prince m'avait abandonnée.

Le chevalier s'inclina de nouveau.

— Ma liaison avec M. de Clamont, continua la princesse, n'était pas une de ces galanteries si fréquentes de la cour. J'aimais le prince de tout mon cœur. Ma naissance, les promesses du prince m'avaient fait croire une union possible. Je m'étais trompée. En même temps qu'un rêve d'amour longtemps caressé s'envolait pour jamais, je devais

renoncer aux rêves de mon cœur. C'étaient bien des épreuves pour une femme qui n'avait pas vingt ans.

— C'est vrai, madame, fit M. de Cerny en s'inclinant encore.

La duchesse reprit :

— On n'aime pas impunément un prince comme M. de Clamont. L'aventure fit du bruit ; on en parlait bas, mais on en parlait. Ma famille s'alarmait ; le roi lui-même, qui souriait à toutes les amours, se montra sévère pour moi ; et, afin d'en finir avec ce concert d'imprécations, moitié par dépit, moitié par peur, je laissai M. de Châteaubourg m'épouser le surlendemain de notre rencontre.

Le chevalier fit un soubresaut.

— Oui, cela vous étonne ? J'avais quitté Versailles quinze jours auparavant, n'y pouvant plus tenir. Les dames de la cour avaient une façon de me dire : Bonjour, *mademoiselle* de Pontissac, qui m'aurait fait commettre un crime. Au moment où la cour attendait la nouvelle certaine de mon déshonneur, elle apprit mon mariage. Neuf mois

après, jour pour jour, la naissance de M. le comte de Gien, mon fils, vint réduire à néant ces méchantes calomnies, qui, au demeurant, étaient de bonnes vérités. Il en résulta qu'après avoir été la risée de Versailles, je passais à l'état de martyre, et je fus accablée de respects, comme j'avais été accablée de persiflages, sans plus mériter les uns que les autres.

— Ainsi va le monde, dit philosophiquement M. de Cerny.

— Vous avez été marin, monsieur le chevalier ? demanda la duchesse.

Cerny s'inclina.

— Avez-vous remarqué que, lorsque la traversée a été heureuse, les passagers mettent pied à terre comme si une heureuse traversée était la chose la plus naturelle du monde ? Qu'au contraire lorsqu'ils ont essuyé des tempêtes, bravé de grands dangers, lorsqu'ils ont fait naufrage même, lorsqu'ils ont perdu leurs biens et quelquefois un des leurs, les voilà qui tombent à genoux sur le rivage, et, pleins d'une indicible joie, ils remercient Dieu qui les a sauvés ?

— Ce que vous dites là est vrai.

— Eh bien, chevalier, je suis l'un de ces naufragés. Depuis dix-huit ans, matin et soir, la nuit, le jour je remercie Dieu de m'avoir sauvée. En vous voyant entrer, il m'a semblé que j'avais prié pour rien et que Dieu m'avait volé mes prières.

— Ah ! duchesse !

— Tenez, puisque je suis en veine d'aveux, je vais tout vous dire. Je me suis tellement habituée au respect qui m'entoure, j'aime si tendrement l'enfant qui m'a sauvée que, lorsque le prince est mort, j'ai éprouvé presque de la joie, et cependant je l'aimais encore ; je l'aimais... mais je rougissais à son souvenir. Depuis sa mort, je m'étais habituée à croire que rien n'existait de ma faute passée. J'espérais que votre amitié se serait lassée, j'espérais, que le Ciel me pardonne ! j'espérais que Dieu aurait rappelé à lui l'ange abandonné, afin que, plus tard, il ne devînt pas mon bourreau. Voilà ma confession, monsieur. Mon honneur et mon repos sont entre vos mains.

— Rassurez-vous donc, madame, dit M. de Cerny. Votre honneur ni votre repos ne seront

jamais troublés par moi ou par *mon fils* Henry.

Madame de Châteaubourg tendit sa belle main au chevalier, qui y déposa un respectueux baiser.

— A mon tour, dit-il, je vais me confesser. *Mon fils* Henry est arrivé à cet âge où un homme doit être quelque chose de lui-même. Alors que j'espérais retarder une séparation qui me navre, il m'est venu demander d'embrasser la carrière des armes. Bon sang ne peut mentir. Je suis sans fortune, sans amis. Je ne puis rien pour cet enfant que j'aime comme vous aimez M. de Gien. J'ai longtemps hésité à aller solliciter l'assistance du prince son grand-père. J'ai renoncé à ce dessein, parce qu'il pouvait vous compromettre, et je suis venu à vous pour dire : Madame, ne voulez-vous rien faire pour *mon fils*?

— Votre fils, monsieur, répondit en souriant la duchesse, votre fils ne manquera de rien. Fixez vous-même une pension plus que convenable ; cherchez un grand capitaine bien noble et bien vaillant pour lui enseigner l'art des combats ; vous aurez auprès de lui des recommandations puissantes, je m'en charge. Puis, le moment venu,

traitez de telle compagnie qu'il vous plaira; je n'ose dire un régiment, de peur d'attirer trop tôt l'attention sur ce jeune homme.

— Madame, dit le chevalier, j'avais douté de vous; pardonnez-moi, je vous prie.

— Dites-moi, fit la duchesse tout bas, en fermant les yeux; il doit être bien beau, n'est-ce pas?

— Beau comme vous.

— Comme moi ou comme lui?

— Comme vous.

— Et tenez, fit assez maladroitement M. de Cerny, j'ai rencontré sur la route un jeune cavalier charmant, en habit de velours grenat bordé d'or, monté sur un cheval isabelle.

— C'est le comte de Gien.

— Je l'avais reconnu à vos yeux.

— Eh bien?

— Eh bien, madame, si Henry portait la poudre et si M. de Gien avait le teint hâlé que donne le grand air, vous, vous qui êtes mère, vous ne sauriez probablement distinguer celui de ces deux enfants qui est à vous.

— Monsieur, monsieur, s'il en est ainsi, s'écria

la duchesse consternée, il ne faut pas que ces deux enfants se voient. Il faut que personne dans le pays ou à Versailles n'aperçoive Henry. Je le veux, je l'ordonne ; promettez-le moi, jurez-le moi, je vous en supplie, je vous en supplie à genoux. Vous voyez, je suis à vos genoux, monsieur, que puis-je faire de plus ?

Le chevalier avait relevé la duchesse et allait la rassurer lorsque la porte s'ouvrit avec fracas, et que le comte de Gien, tenant Henry sous le bras, entra comme une avalanche en s'écriant :

— Madame la duchesse, ma mère, ma chère mère, souffrez que je vous présente un jeune gentilhomme qui vient de me sauver la vie.

Rien n'était plus vrai, Henry venait de sauver la vie au fils de Madame la duchesse de Châteaubourg.

La duchesse eut un mouvement d'effroi en écoutant le comte de Gien, la suppliant de faire fête et bon accueil à son nouvel ami. M. de Cerny était triomphant.

L'aventure n'avait rien de ces récits étranges et romanesques dans lequel le héros soulève de plaisir des montagnes.

L'événement avait été d'une simplicité extrême. Le comte de Gien s'était arrêté à l'hôtellerie pour faire coudre la sangle du cheval de son écuyer, laquelle s'était rompue.

Le comte de Gien, comme tous les enfants, voulait faire l'homme et grondait celui qui était préposé à sa garde, prétendant tout haut, avec raison, que pareil accident ne devait jamais arriver dans une écurie bien tenue.

Henry, qui attendait son père assis tranquillement devant la porte, s'était avancé pour regarder les beaux chevaux de M. de Gien. Une chose surtout captivait son attention, c'était la magnificence de la selle recouverte de velours et de broderie.

Le jeune comte, connu et respecté de tout le monde dans le pays, ne fut pas peu surpris de voir le jeune homme regarder son cheval après s'être contenté de soulever simplement le bord de son chapeau.

— Mon cheval n'est pas à vendre, monsieur, dit-il d'un ton sec.

Henry se mit à rire.

— Ma foi, monsieur, dit-il, ça tombe à merveille.

— Il ne vous conviendrait pas sans doute ?

— Ah! monsieur, je crois qu'il n'y a pas en France un gentilhomme qui ne fût flatté de posséder une semblable bête. Mais à vous parler franchement, je crois qu'en fouillant dans toutes nos poches, mon père et moi, nous ne parviendrions pas à trouver de quoi payer seulement la gourmète qui me semble en or fin, bien que je ne m'y connaisse guère.

Le comte de Gien avait un excellent cœur et il ne laissa pas que d'être fâché d'avoir pris des airs hautains avec un jeune homme qui avouait sa pauvreté avec tant de bonne grâce.

— Non, monsieur, reprit-il, cette gourmète n'est pas en or, mais seulement en argent doré, et pour peu qu'elle vous agrée, je serais heureux de vous l'offrir.

Comme Henry étonné et touché allait remercier avec courtoisie, on entendit un bruit de voix.

Les jeunes gens tournèrent la tête et aperçurent les gens de l'hôtellerie et trois ou quatre paysans fuyant devant un taureau furieux.

Le comte de Gien était très-brave. Tout porte à croire que s'il avait eu affaire à un homme ou

même à un cheval, il aurait pris quelque résolution hardie, mais, à la vue du taureau qui arrivait tête baissée, soit qu'il eût peur, soit qu'il considérât l'animal comme indigne, il courut se réfugier dans la cour de l'auberge.

Le vêtement grenat du comte avait attiré l'attention du taureau, qui piqua sur lui avec fureur. Les cris des paysans redoublaient ; l'écuyer effrayé s'arrachait les cheveux.

Un seul des assistants n'avait pas perdu sa présence d'esprit, c'était Henry.

— Tournez ! tournez ! criait-il au fuyard ; mais le fuyard ne l'entendait pas.

Le comte avait aperçu la porte de la grange et il s'était précipité pour l'ouvrir ; mais, bien que la porte ne fût pas fermée à clef, il fallait faire jouer un loquet primitif dont, par malheur, le comte ignorait le naïf secret. Tout à fait acculé, il n'y avait plus moyen de se soustraire aux cornes de l'animal qui s'avavançait toujours menaçant.

— Prenez-le par les cornes et sautez sur son dos, criait Henry.

Mais ce conseil salutaire peut-être n'était pas

d'une exécution aussi facile qu'Henry paraissait le croire.

Bref, le taureau baissait déjà sa formidable tête et le jeune homme cloué au mur fermait les yeux pour ne pas voir les formidables pointes lui entrer dans le ventre, lorsque Henry arriva courant, l'épée à la main.

Henry criait bien de prendre le taureau par les cornes, mais c'était un garçon trop avisé pour ne pas savoir varier les attaques suivant la situation. D'ailleurs il n'avait pas une seconde à perdre. Il alla donc au plus pressé, c'est-à-dire qu'il piqua de la pointe de son épée l'endroit absolument opposé à la tête du taureau.

L'animal, surpris désagréablement, se retourna soudain.

Henry n'en voulait pas davantage. Il se mit alors à danser devant son adversaire cornu qui resta un instant hébété devant ce nouveau venu qui lui piquait le muflle en exécutant une vertigineuse sarabande.

— Fuyez, monsieur, criait Henry en sautant toujours de droite et de gauche, fuyez. Votre habit rouge l'exaspère.

— Vous laisser, vous qui venez de me sauver, jamais ! s'écria le comte en tirant son épée.

— Ah ! monsieur, reprit Henry toujours sautant, il n'y a plus aucun danger. Mais pour Dieu, allez-vous-en. Je vous jure que je n'ai pas besoin de vous et que votre présence pourrait m'être fatale.

M. de Gien était entêté ; il ôta son habit et il s'avança l'épée haute. Ce que voyant, Henry cessa de danser et se mit à fuir à son tour.

La bête s'élança à sa poursuite, mais la fuite était intelligente : après dix pas, Henry faisait un écart à gauche ou à droite ; l'animal demeurerait penaud et le jeune homme continuait sa course en renouvelant le même stratagème.

Les gens de la ferme arrivèrent et se mirent, suivant la méthode primitive du temps, à jeter des bâtons dans les jambes du taureau qui, entouré, blessé, battu, ne tarda pas à se rendre sans condition.

Ce sauvetage peu miraculeux avait été raconté avec force gestes, force *soulignements* par le jeune comte de Gien. L'événement était trop récent pour que la reconnaissance eût eu le temps de s'émous-

ser; d'ailleurs, nous l'avons déjà dit, le comte de Gien avait du cœur.

Quand son récit fut achevé, le fils de la duchesse prit un temps, comme font les comédiens qui veulent donner plus de valeur à ce qu'ils ont encore à dire, et puis il ajouta :

— Madame, j'ai une demande à vous adresser. En chemin, mon *ami* M. de Cerny m'a avoué qu'il était fort pauvre et qu'il allait à la cour chercher fortune. Souffrez, je vous en supplie, ma mère, qu'il demeure avec moi et que je me charge de son avenir. Mon oncle de Pontissac me veut à ses côtés; vous m'avez promis de me laisser aller quand je serai en âge. Mes dix-huit ans ne sont pas loin. M. de Cerny a quelques mois de plus que moi, nous ferons une vraie paire d'amis. Ne me refusez pas, madame, je vous en conjure. Il m'a déjà sauvé la vie, je voudrais lui rendre le même service, quand nous irons demander la revanche de Rosbach.

La duchesse était dans un trouble extrême, pendant que le comte de Gien parlait. Son visage était devenu livide, ses yeux si beaux s'étaient

cerclés de noir, et sa poitrine était haletante.

— Vous ne me répondez rien, madame? dit M. de Gien. Voudriez-vous que je restasse ingrat envers le premier ami que je trouve dans le chemin de la vie?

— Monsieur le comte, dit Henry gravement, madame la duchesse votre mère doit avoir d'excellentes raisons pour vous refuser la faveur que vous lui demandez pour moi; mais, monsieur, je vous supplie de ne pas insister, vous affirmant que je n'ai besoin d'aucune récompense pour demeurer votre serviteur.

— Monsieur, monsieur, dit la mère la voix pleine de larmes, ne vous méprenez point au sentiment qui m'agite. Si je n'ai pas répondu à la demande du comte, c'est que je suis toute troublée. Vraiment, le danger dont mon fils vient d'être préservé, grâce à vous, l'idée qu'il peut me quitter pour aller à la guerre, tout cela me fait perdre l'esprit; pardonnez-moi.

En prononçant ces paroles, madame de Châteaubourg jetait sur le chevalier des regards suppliants et désespérés.

M. de Cerny eut pitié d'elle.

— Monsieur le comte, dit-il, Dieu sait combien je suis heureux que mon fils ait eu le bonheur de vous être utile, et combien je suis touché de la gratitude si grande que vous montrez pour un aussi mince service. Malheureusement, monsieur, les nécessités de la position de M. Henry de Cerny nous empêchent de profiter de vos bonnes grâces.

— Pourquoi, monsieur, je vous prie? demanda le comte de Gien avec une certaine hauteur.

Henry regardait son père sans rien dire; mais son regard semblait l'interroger aussi.

— Pourquoi... me demandez-vous, monsieur? Je pourrais vous répondre que telle est ma volonté paternelle, dit un peu sèchement M. de Cerny, blessé des manières d'enfant gâté du jeune comte; mais comme madame la duchesse a droit de connaître mes motifs, je vais vous les dire : je désire que mon fils soit marin comme moi.

La duchesse respira.

Henry regardait le chevalier avec inquiétude. Ne lui avait-il pas, quelques jours avant, déclaré qu'il

désirait entrer dans l'armée de terre, à cause de sa passion pour les chevaux.

M. de Cerny comprit bien vite ce qui se passait dans l'esprit du jeune homme, et il continua :

— Comme Henry est excellent cavalier et que je ne veux point qu'il perde cette qualité si nécessaire à un gentilhomme, j'ai résolu de lui faire prendre du service en Hollande. Vous n'ignorez point, monsieur le comte, que les officiers étrangers qui servent les États ne font jamais de longs voyages. Ils ne quittent même les côtes qu'en temps de guerre. Le reste du temps, ils sont à terre, s'occupant de l'instruction des troupes, de l'art de fortifier les places, de prendre des quartiers, enfin de tout ce qui constitue l'art de la guerre sur terre et sur mer. Il résulte de cette combinaison que lorsqu'il plaît à ces officiers de quitter le service des États, ils sont accueillis partout avec empressement, tant leur supériorité est reconnue et appréciée.

— C'est possible, monsieur, dit le comte de Gien. Je vous demande pardon d'avoir ignoré tous ces détails intéressants. Sa Majesté m'ayant promis

un régiment, je n'ai jamais eu d'autre souci que de le mener au feu, et, Dieu aidant, je l'y mènerai bien, en marchant le premier.

— Je n'en doute pas, monsieur; mais je pense à cet égard tout à fait comme M. le maréchal de Gassion, qui était un grand homme de guerre.

— Et que pensait-il, je vous prie ?

— Il disait, monsieur, qu'un général devait marcher derrière, n'ayant que faire de mourir pour le roi, son premier devoir était d'empêcher les autres de mourir.

Le comte de Gien baissa la tête sous la leçon.

Henry était fort étonné de voir son père, si bon et si doux à tout le monde, trouver des paroles sévères pour ce jeune homme, qui lui semblait, à lui, le modèle de toutes les perfections.

La duchesse, toujours tremblante, malgré la promesse que le chevalier venait de faire, se taisait, tout en regardant Henry de tous ses yeux.

Elle était stupéfaite et émerveillée de cette ressemblance extraordinaire. Elle aurait voulu, pour tout au monde, que le jeune homme pût quitter le château sans être aperçu de personne.

La situation commençait à devenir assez embarrassante.

On se taisait de part et d'autre. La duchesse n'osait rien demander à ce noble chevalier de Cerny. Elle avait compris le sacrifice qu'il venait de lui faire en exilant son fils. Le chevalier n'osait prendre congé, craignant que cette retraite brutale ne donnât lieu à des réclamations de la part du comte de Gien et même d'Henry.

L'arrivée inattendue d'un nouveau personnage vint mettre un terme à cette situation gênée, mais en la rendant encore plus embarrassante.

Ce personnage était mademoiselle Armande de Grandlieu, qui, ayant appris l'accident survenu à M. de Gien, accourait pour lui marquer sa joie.

Oubliant déjà qu'elle boudait la duchesse, la jeune fille alla se jeter dans ses bras.

— Ah ! madame, s'écria-t-elle, riante et émue, pourquoi permettez-vous, dans vos terres, qu'on laisse sortir ces horribles animaux ?

La duchesse était sur des épines.

Armande se retourna vers Cerny.

— Monsieur le chevalier, lui dit-elle avec une

grâce adorable, on dit que c'est votre fils qui a sauvé notre cher comte. Je me sentais entraînée vers vous par le cas que mon père fait de votre personne, maintenant je vois que ma sympathie était un pressentiment.

Le chevalier salua jusqu'à terre cette incomparable enfant.

— Henry, mon cher fils, dit-il, saluez la fille de M. le maréchal de Grandlieu, le vainqueur de Cadix, le plus grand homme de guerre de notre temps, le plus habile de tous nos diplomates, le plus brillant et le plus généreux grand seigneur de la chrétienté.

Les deux jeunes gens se firent une profonde révérence, mais en baissant d'abord les yeux.

Henry avait un peu regardé toutefois et il tremblait d'admiration devant cette éblouissante beauté qu'il n'avait jamais soupçonnée.

Le vieux Jeannette lui avait bien, lorsqu'il était en verve, débité des contes où il y avait des princesses plus belles que le jour ; mais il avait toujours pensé que d'être belle comme le jour, ce devait être quelque chose comme la fille d'un président qu'il

avait vue à Troarn, ou mademoiselle de Champ l'Écluse, qui passait pour la merveille du pays.

Mademoiselle de Grandlieu avait rougi de plaisir, d'abord parce que, bien qu'elle eût à peine quinze ans, c'était une femme; ensuite parce que, sans s'en douter, elle éprouvait un grand sentiment d'affection pour le comte de Gien, ce quelque chose qui n'est plus l'amitié, mais qui n'est pas encore l'amour; enfin parce qu'elle était toujours glorieuse lorsqu'on parlait de son père.

Le jeune homme ne lui adressant aucun de ces compliments tout faits qui étaient fort de mise alors, elle leva sur lui ses beaux yeux. Mais à peine l'eut-elle regardé, qu'elle poussa un cri et tomba toute saisie sur un fauteuil.

La duchesse, qui s'était approchée, fit un signe de tête expressif à Cerny. Il était impossible de dire plus clairement sans parler : Voyez, comprenez; voilà ce que je redoutais !

Le chevalier comprit. Il emmena Henry, tandis que le comte s'enquérât de mademoiselle de Theulé, la gouvernante de mademoiselle de Grandlieu.

— Attendez-moi quelques instants, dit la du-

chesse en faisant au chevalier un signe de remerciement.

La duchesse confia Armande à mademoiselle de Theulé, ordonna au comte de veiller sur elle et retourna près de son hôte.

M. de Cerny, prévoyant ce prompt retour, avait donné ordre à Henry de prendre son cheval et d'aller chercher le sien à l'hôtellerie.

— Monsieur, lui dit-elle, vous êtes un digne gentilhomme. Merci, merci encore ! Que voulez-vous que je fasse pour *lui* ?

— Rien, madame, sinon de me faire donner quelques lettres, afin que mon pauvre Henry n'aille pas en Hollande comme un enfant perdu.

— Vous les aurez. Il est inutile que vous passiez par Paris, rendez-vous à Amiens par Rouen. A Amiens, vous logerez à l'hôtellerie de la *Couronne*, où vous attendrez de mes nouvelles. Adieu, monsieur le chevalier, n'oubliez jamais que je n'ai rien à vous refuser.

— Un mot encore, madame.

— Dites.

— Comment le trouvez-vous ?

— Le meilleur et le plus beau que je sache.

— N'avez-vous donc rien senti pour lui en votre cœur de mère ?

— Si, monsieur, répondit la duchesse en frissonnant.

— Ah ! je le savais bien, s'écria avec joie le chevalier.

— J'ai senti, M. de Cerny, dit-elle en lui prenant le bras de sa main frémissante, j'ai senti un mouvement de haine qui me ferait peur si je n'en avais honte.

— Est-ce bien possible, madame ?

— Oui ! Il m'a semblé que ce beau jeune homme était l'ange de la vengeance ; qu'il venait, au nom du mal, m'arracher tout ce que j'aime. Il est l'aîné, il est plus beau, plus fort, plus moi que mon fils. Je le hais !... Je vous dis tout cela, à vous, parce que c'est vrai, parce que je vous dois la vérité, parce qu'enfin j'aime mieux que vous sachiez mon épouvante que de croire que j'ai peur pour moi, et que, comme une bourgeoise, je sacrifie mon sang à ma renommée.

— Ah ! si vous le connaissiez...

— Je le connais ! Je l'ai vu, je l'ai jugé, et je l'ai condamné pour ses perfections. S'il eût été moins beau, moins noble, moins bon que mon fils, j'en aurais fait un prince. Adieu !

La duchesse disparut.

Le bon chevalier s'expliquait peu cette mère qui, retrouvant un enfant en tout semblable à celui qu'elle aimait tendrement, le détestait par ce seul fait qu'il était supérieur.

Il ne lui demande rien, et elle le hait ; il part, il s'exile, elle le hait !... Et il trouvait que le cœur des femmes est un abîme insondable. Une lumière se fit pourtant dans son esprit, il pensa que lui-même était à détester le comte de Gien autant qu'il aimait son cher Henry.

Une chose étonnait encore plus le bon chevalier : il se demandait comment cette ressemblance extraordinaire, qui avait fait pâlir la pâle duchesse, qui avait si fort impressionné la belle Armande de Grandlieu, et que lui-même avait constatée lorsque le comte de Gien l'avait croisé au galop, comment cette ressemblance, qui sautait aux yeux, n'avait pas frappé les deux jeunes gens. M. de Cerny ne

songeait pas que nul ne se voit tel qu'il est. Pourtant, l'entraînement que les deux frères ressentait l'un pour l'autre ne pouvait avoir qu'une cause purement physique, puisqu'ils ne se connaissaient point et que le temps qu'ils avaient passé ensemble avait été de trop courte durée pour qu'ils aient eu le loisir d'étudier les brillantes qualités de leurs cœurs.

M. de Cerny n'était point philosophe, bien qu'il eût beaucoup souffert. Il avait été trop éprouvé par la douleur pour chercher à l'analyser; il s'était incliné devant elle, comme font les esprits humbles qui ne veulent pas être consolés parce qu'ils se trouvent plus grands par la souffrance que par la lutte.

Aussi, des événements qui venaient de remplir la journée, il ne sut tirer aucun enseignement profitable; peut-être même n'en cherchait-il pas.

Ce qui lui parut le plus clair, c'est que la duchesse ne voulait voir son fils à aucun prix; le sentiment de haine qu'elle avait manifesté, lui semblait plutôt joué que véritable.

Il n'avait pas conscience d'avoir fait une maladresse en appuyant sur la ressemblance des deux frères, et il demeurerait convaincu que l'effroi de cette mère était feint comme le reste.

Il lui semblait que rien n'eût été plus simple, pour une aussi grande dame, que d'adopter Henry en donnant pour toute raison que, justement, ce qui l'attachait à ce jeune homme, c'était sa similitude avec le comte de Gien. Quant aux douleurs de mademoiselle de Latour-Pontissac, il les avait complètement oubliées.

Lorsqu'on a une idée fixe, on oublie volontiers tout ce qui ne touche pas à cette idée.

M. de Cerny en était là de ses réflexions, lorsque Henry arriva tenant en main le cheval de son père.

Le chevalier mit le pied à l'étrier et s'apprêtait à monter, lorsque Henry lui dit :

— Pardon, monsieur, mais ne pensez-vous pas que, avant de partir, il serait nécessaire que j'allasse saluer madame la duchesse, embrasser mon ami le comte de Gien, et leur demander congé?

Le chevalier, qui s'était arrêté au milieu de son

ascension, enfourcha sa bête et fit un claquement de langue qui la fit partir au trot.

Le cheval d'Henry, sans se faire prier le moins du monde , imita celui de M. de Cerny , et la course commença sans qu'une parole fût échangée.

VIII

LA SÉPARATION

Lorsque les deux cavaliers eurent franchi la grande allée de peupliers, longue de plus d'un quart de lieue, qui se déroulait devant la porte d'honneur du château du Breuil, M. de Cerny un peu calmé, mit son cheval au pas.

— Henry, mon enfant, dit-il, voulez-vous être assuré que j'avais accompli tous les devoirs que la courtoisie m'imposait envers madame la duchesse?

— Oh! monsieur, je n'en doute pas.

— Si, vous avez douté, puisque vous me demandiez si vous ne deviez pas aller tirer votre révérence.

— Je supposais un oubli, monsieur. Je vous prie de m'excuser.

— Vous êtes tout excusé, mon enfant. Madame la duchesse m'avait prié de vous manifester ses regrets de ne point pouvoir vous dire adieu, et quant à M. de Gien, il était trop affairé de l'indisposition subite de mademoiselle de Grandlieu pour s'occuper d'un ami aussi nouveau que vous.

Henry sentit au cœur quelque chose comme une morsure de serpent, et il devint rouge comme une pivoine.

Ce brave enfant ignorait complètement la cause de cette douleur, il lui attribua un caractère purement physique.

— Mon cher Henry, reprit M. de Cerny, rappelez-vous bien ceci : un philosophe a dit : « L'amitié des grands est une île mouvante submergée par tous les caprices. » Quand on est pauvre comme vous, mon fils, on n'a pas d'amis.

— Il me semblait vous avoir entendu dire, monsieur, que vous aviez été fort affecté par la mort d'un prince qui était un modèle d'amitié et de bonté?

Ce fut au tour du chevalier de rougir.

— L'ami que je pleure, répondit-il, n'était pas un prince, mon cher enfant, c'était un homme.

Henry n'allait peut-être pas se contenter de cette vague explication, mais la nécessité de demander la route d'Honfleur devenait imminente, les deux cavaliers se trouvant dans un carrefour.

Se renseigner n'était pas chose facile, par cette bonne raison que les quatre routes qui aboutissaient à l'inévitable croix étaient complètement désertes.

Henry offrit à M. de Cerny de piquer des deux pour aller s'enquérir; mais le chevalier se contenta de sourire et de lui rappeler qu'il avait été marin.

— Honfleur est ici, lui dit-il, en lui montrant la droite. Et il lui enseigna la manière de s'orienter.

En cet endroit la chose était d'autant plus facile que l'air de la mer leur arrivait frais et pénétrant et qu'une jolie petite rivière roulait ses eaux vertes devant eux. Or, il n'y avait pas de doute possible, et si le chevalier avait montré un embarras momentané, c'était uniquement parce que

les routes n'allant pas directement d'un point à un autre, il pouvait ne pas être indifférent de prendre la route du nord ou celle du nord-est.

Après réflexion, il fut décidé que les deux cavaliers prendraient à travers champs jusqu'à ce qu'on rencontrât un guide.

Le guide trouvé affirma la justesse du raisonnement du chevalier : les deux routes conduisaient au même but, celle de l'est était pourtant la plus courte.

Nos voyageurs arrivèrent sans encombre, et cinq jours après, installés à l'hôtel de la *Couronne* à Amiens, ils recevaient, ou plutôt M. de Cerny recevait un messenger de la duchesse.

L'entrevue fut courte. L'envoyé remettait tout simplement un coffre dont il demandait un reçu, et cette pièce destinée à constater sa fidélité lui ayant été délivrée, il repartait sans s'arrêter.

Le coffre envoyé par la duchesse contenait cinq cents pistoles et une épée à poignée d'acier délicieusement ciselée. Ce n'était pas une épée de parade, mais bien une belle et bonne arme. Le manche de la poignée était entouré d'un fil flo-

rentin d'une finesse extrême, destiné à empêcher l'arme de glisser dans la main. La coquille, bien plus large que celles qu'on faisait alors, était d'un travail exquis; la lame d'un acier fin et serré avait une teinte grise. L'artisan n'avait pas voulu sacrifier à la mode du jour qui exigeait une teinte bleue, parce que le sang de bœuf et les cendres qui servaient à tremper l'acier auquel on voulait donner cette nuance avaient le grave inconvénient de rendre ce métal cassant.

Une fine niellure d'or courait du manche au quart de la lame, et un cartouche délicieusement dessiné portait la vieille légende de Raymond d'Albret : *Cragni pas qué Diou*. Je ne crains que Dieu.

En regardant cette arme, le bon chevalier sentit son cœur doucement ému; il venait de reconnaître une épée chère à son regretté prince.

— Allons, fit-il, *elle* vaut mieux que je ne croyais.

Le reste se composait de linge, d'aiguilletes, de nœuds, de rubans bleus frangés d'argent, ce qui était encore une délicatesse de mère. A défaut des

armes de sa maison, l'abandonné en porterait au moins les couleurs.

Lorsqu'il descendit, le chevalier apprit de l'hôte de la *Couronne* que le messenger avait également laissé une selle et un harnachement complet, les fontes armées.

En jetant les yeux sur ces merveilles, Henry poussa un cri de surprise : il venait de reconnaître le harnais du cheval du comte de Gien.

M. de Cerny lui affirma que beaucoup de harnachements étaient semblables et que rien ne prouvait que le présent vînt du château du Breuil ; mais comme le bon chevalier ne savait pas mentir, il s'empressa de parler d'autre chose.

Le lendemain, dès l'aube, le chevalier éveilla Henry, qui, les deux poings fermés, dormait de ce bon sommeil de la jeunesse qui s'accommode sans peine des lits d'auberge et des fenêtres mal jointes.

M. de Cerny avait les yeux rouges et fatigués. Il suffisait de le voir pour deviner que la nuit avait été mauvaise. Ceux qui eussent ignoré que le chevalier avait été un vaillant auraient pu croire qu'il avait beaucoup pleuré.

— Henry, mon cher fils, dit-il d'une voix calme, mais qui n'était pas sans émotion, nous allons nous quitter. Cette séparation m'est cruelle. Je ne devrais point vous dire cela, parce qu'il est du devoir d'un père de savoir, sans se plaindre, souffrir dans l'intérêt de son enfant. Mais ici ce n'est point le père qui parle ; c'est l'ami !

— Je vous remercie bien, monsieur, répondit Henry, les yeux pleins de larmes, de ne me point cacher votre faiblesse, puisque cela me permet à mon tour de ne vous point cacher ma douleur.

Le père ouvrit ses bras, et ces deux hommes, le jeune et le vieux, restèrent longtemps embrassés, attisant du bruit de leurs sanglots le poignant chagrin de la séparation.

— Allons, dit le père se dégageant le premier, allons, mon enfant bien-aimé, rappelons tout notre courage, nous en avons tant besoin !

— Ah ! monsieur, je vous en prie, s'écria Henry, laissez-moi pleurer. Grâce à votre bonté infinie, je ne savais point ce que c'était que de verser des larmes, et je m'étais fait une tout autre idée de la douleur. La pensée que je vais m'éloigner de vous

pour longtemps me fait grossir le cœur. Il me semble que je vais étouffer ! Laissez-moi pleurer, je vous assure que c'est bon.

— Nous nous reverrons, je l'espère, mon cher fils. Dieu, qui ne me devait rien, ne m'aura pas donné un enfant tel que vous pour m'en séparer à jamais. Espérons, espérons...

— Monsieur, s'écria Henry, je vous ai supplié de me laisser prendre la carrière des armes, je croyais bien faire. Il faut vous avouer que, ne connaissant pas vos desseins, je n'avais point songé que je prendrais du service à l'étranger. Comment aurais-je pu croire cela ? Ne me répétiez-vous pas chaque jour qu'un gentilhomme devait vivre pour Dieu et mourir pour le roi ? Et vous ajoutiez toujours, souvenez-vous, monsieur, vous ajoutiez : le roi, c'est la France.

— Je ne puis l'avoir oublié, mon fils. Malheur au gentilhomme qui oublierait cela, c'est : le devoir ! Le devoir, c'est-à-dire ce souffle que Dieu met dans le cœur de ceux qu'il aime pour le faire battre noblement.

M. de Cerny parlait gravement : l'heure solen-

nelle était venue. Cependant le jeune homme, songeant aux derniers incidents, ne put s'empêcher d'ajouter encore :

— Eh bien ! monsieur, comment peut-il se faire — pardonnez-moi si j'ose vous interroger, mais mon esprit se perd, — comment peut-il arriver qu'aujourd'hui vous m'envoyiez sur une terre étrangère verser peut-être mon sang qui n'est pas à moi, qui appartient au roi de France, votre maître et le mien ?

— Henry, mon enfant, Dieu m'est témoin que je suis heureux que vous me fassiez cette question. Je puis y répondre facilement. Je suis pauvre et sans relations à la cour de France. Il ne m'est pas permis de vous laisser entrer comme bas officier dans quelque régiment, et je ne puis vous acheter une compagnie. Dans notre glorieux pays, le mérite et le courage ne sont pas rares, partant l'avancement est difficile. Sans des hasards que nul ne peut prévoir, vous n'arriveriez à rien, malgré votre courage dont je suis fier, malgré vos vertus que je connais et que j'honore.

— Vous me comblez, monsieur.

— Non, mon enfant, je vous rends justice. Un heureux hasard m'a envoyé pour vous des protections inespérées. Vous allez vous rendre dans un pays dont les habitants sont plus nés au trafic qu'au métier des armes ; grâce à vos protections et à votre valeur personnelle, vous ne tarderez pas à être en posture de vous montrer. La gloire a des ailes. Je ne nourris pas la folle espérance de vous voir un jour occuper le monde du bruit de vos exploits, mais je suis certain qu'en toute rencontre vous agirez en homme de bien, et cela suffira. Dans quelques années, vous reviendrez et vous trouverez à la cour des gens, qui aujourd'hui vous repousseraient, jaloux d'ouvrir les bras à un gentilhomme qui, sur la terre étrangère, aura par sa bravoure honoré son pays.

— Ainsi soit-il, monsieur.

— Voici, ajouta le chevalier en remettant à Henry un portefeuille qu'il avait trouvé dans le coffre après l'avoir minutieusement examiné, voici des lettres de créances qui vous ouvriront toutes les portes. Soyez discret, doux et bon pour tout le monde, mais n'oubliez pas qu'un gentilhomme fran-

çais est l'égal de tous, et que, en dehors de la discipline, il ne doit rien souffrir qui ne soit digne de lui.

— Vous m'avez dit cela, monsieur. Je vous obéirai, je vous le jure.

— Vous trouverez dans votre valise l'argent qui vous sera nécessaire, faites-en bon usage. N'oubliez pas que l'argent n'appartient à personne, il est à ceux qui souffrent. Je n'insiste pas, je connais votre cœur. Vous m'écrirez, j'espère. Dans les cas extrêmes, vous vous adresserez à moi, si vous en avez le temps. Ne manquez jamais à la foi jurée, c'est la meilleure manière de trouver de l'aide partout. N'agissez jamais de ruse, mais soyez méfiant, et regardez le danger avant de l'affronter.

Henry s'inclina.

— Voici, continua le chevalier de Cerny, une épée dont vous ne devez jamais vous séparer.

— Est-ce la vôtre, monsieur ? demanda le jeune homme avec émotion.

— Non, mon enfant, c'est celle du chevalier le plus brave, le plus accompli qu'il y ait eu sur terre. Je vous la donne parce que, s'il eût vécu, il vous aurait aimé comme son fils.

Le jeune homme prit l'épée et la mit à son côté.

— Et maintenant, mon fils, dit le chevalier, afin de ne pas donner aux gens de la maison le spectacle de notre douleur, embrassons-nous encore une fois avant de descendre.

— Ah! monsieur, s'écria Henry en se jetant au cou de M. de Cerny, que je suis heureux d'avoir un père tel que vous!

IX

LA CHATTE ET LA SOURIS

Jusqu'à présent la vie du fils adoptif de M. de Cerny a été tracée presque jour par jour.

Cet enfant délaissé et élevé, d'une façon si étrange, par deux marins, bien étranges eux-mêmes, cet enfant est le vrai héros de ce drame historique.

C'est avec intention, insistance même, que le mot « historique » est écrit ici pour la troisième fois.

Rien n'est plus vrai que cette histoire : les personnages, le drame, rien n'est inventé, ce qui explique suffisamment le peu de souci que prend l'auteur de suivre fidèlement la tradition des romanciers.

En étudiant longuement les premières années de la jeunesse de Cerny, nous avons eu la prétention d'éclaircir un mystère qui intrigua, plus que nous ne saurions le dire et plus qu'on ne pourrait le croire, la haute société française de la fin du siècle dernier.

D'un autre côté, nous avons pensé qu'il était de toute nécessité d'éclairer le lecteur sur la jeunesse de cet homme dont nul ne savait au juste le nom, et qui fut certainement, par sa naissance, ses malheurs, ses amours, et surtout par l'influence occulte qu'il exerça sur les événements de 89, l'une des individualités les plus étranges qui aient existé.

Maintenant que, avec une minutie qui nous a paru nécessaire, nous avons dessiné tout ce qui pouvait faire comprendre qu'Henry de Cerny, vivant dans des conditions toutes différentes des hommes de sa naissance et de son temps, devait devenir un jour un homme différent absolument des autres, nous allons crayonner bien plus largement les faits qui, tout en se rattachant à notre héros, porteront plus directement sur quelques personnages de son histoire.

Pour arriver plus vite à ce but, nous allons, si le lecteur veut bien le permettre, employer les procédés connus et réguliers, propres aux romanciers de tous les temps.

Tandis qu'Henry chevauchait mélancoliquement vers le nord, et que le bon chevalier revenait, non moins mélancoliquement, vers son nid de vautour, nous ramènerons le lecteur au château du Breuil.

L'heure du repas du soir a sonné. Mademoiselle Armande de Grandlieu, les yeux rougis, le teint pâle, semble en proie à une tristesse étonnée. La duchesse, plus pâle encore qu'à l'ordinaire, paraît plongée dans un monde de réflexions, et, lorsque parfois elle abandonne ses pensées, c'est pour jeter un œil inquisiteur et inquiet sur l'adorable jeune fille.

Le comte de Gien, lui, se contente, avec toute l'insouciance et tout l'appétit de ses dix-huit ans, de manger comme quatre.

Parfois, entre deux bouchées, il lance une phrase insignifiante sur les événements du jour, et Dieu sait quels sont les événements qui peuvent occuper les hôtes du Breuil, c'est-à-dire du désert !

A la campagne, au milieu de la solitude, bien des choses, qui passeraient inaperçues à la ville, prennent des proportions extraordinaires.

Plus heureux qu'à la ville les événements de quelque importance imprègnent profondément leur souvenir dans l'esprit et reviennent mille fois dans les conversations sans lasser ceux qui en écoutent le récit par cette bonne raison qu'ils n'ont pas autre chose à écouter.

Le taureau qu'Henry avait attaqué si traîtreusement était devenu l'événement par excellence du jeune comte de Gien.

Il en parlait chaque jour, à toute heure, et infailiblement il arrivait à parler du jeune gentilhomme qui l'avait si adroitement débarrassé de ce vilain animal cornu.

Par une cause indéfinissable, au moins pour l'une des deux, la duchesse et la jeune fille ne répondaient jamais au jeune homme, lorsque, suivant son habitude journalière, il leur parlait de son sauveur.

— Ma chère Armande, demanda-t-il un jour à mademoiselle de Grandlieu, j'ai remarqué que,

lorsque je prononçais le nom de M. de Cerny, cela semblait passablement vous déplaire.

La jeune fille rougit, mais elle ne répondit pas.

— Et vous aussi, ma mère, continua le jeune homme : mais vous, je crois connaître le motif de votre rancune contre mon sauveur. Gageons, je vous prie, que c'est parce qu'il est parti sans solliciter son congé ! C'est manquer à tous les devoirs, j'en conviens ; mais je pense qu'il aura dû être forcé d'obéir aux ordres de son père, qui, entre nous, n'a pas l'air d'être un gentilhomme du bel air.

La duchesse n'avait pas plus répondu que la jeune fille, mais au lieu de rougir elle avait pâli.

Le soir, madame de Châteaubourg se trouva dans une allée du parc, seule avec Armande de Grandlieu.

Comme la nuit tombait et qu'on ne pouvait distinguer les changements du visage, la duchesse employa tout l'art que possèdent d'ordinaire les femmes de quarante ans, pour confesser celles qui n'en ont pas encore vingt.

Armande était la pureté même. Elle ouvrit son cœur sans détour.

Elle avoua à madame de Châteaubourg que sa tante, madame la duchesse d'Ixelles, lui avait donné à entendre qu'un jour elle épouserait M. de Gien; que l'affection qu'elle, Armande, professait pour madame de Châteaubourg, et aussi les qualités d'Hector lui avaient fait envisager cette perspective avec un bonheur qu'elle ne cherchait pas à cacher.

— Je vous aime tant, madame! ajouta-t-elle. C'est vous qui m'avez servi de mère, et, faut-il vous le dire, j'aimais Hector parce que c'était grâce à lui que je ne devais jamais être séparée de vous.

— Rien que pour cela? demanda la duchesse en souriant.

La jeune fille se jeta dans les bras de sa seconde mère, et, comme on disait en ce temps-là, un torrent de larmes inonda son sein.

Cette adorable franchise d'une enfant de quinze ans toucha peu la duchesse, soit qu'elle eût deviné, avant toute confidence, ce qui se passait dans son cœur, soit qu'elle fût préoccupée d'ailleurs.

Cette dernière hypothèse était sans doute la

vraie, car après un instant de réflexion, elle prit Armande par la taille, l'attira doucement à elle et lui dit :

— Chère enfant, vous me disiez tout à l'heure : « J'aimais Hector... » Ne l'aimeriez-vous plus par hasard ?

— Si, madame, si vraiment je l'aime toujours, s'écria la jeune fille ; je l'aime toujours, mais pas de la même façon.

— Expliquez-vous.

— Je ne sais, un trouble ignoré s'est emparé de mon cœur, autrefois j'aimais Hector comme s'il eût été mon frère et volontiers lui aurais-je sauté au cou devant l'univers entier, aujourd'hui il me semble que j'ai tort de l'aimer et je me sens toute confuse quand je pense que quelqu'un pourrait démêler les sentiments de mon cœur.

— Une fille noble, chère Armande, ne doit jamais rougir de son cœur, c'est bon pour les femmes de la ville qui en jettent les morceaux aux quatre vents du ciel. A mon tour de vous faire des aveux, ma fille bien-aimée, et de vous dire que cet amour que je prévoyais fait la joie de mon

âme. Vous êtes avec Hector les deux seuls êtres que j'aime au monde, je vous ai élevée pour lui, je l'ai élevé pour vous, je vous ai confondus dans la même affection, vous êtes la fille que Dieu me devait.

— Ah! madame!

— Vous l'aimez donc bien?

— Plus que je ne saurais vous le dire, je ne vois que lui, je ne pense qu'à lui; n'en avez-vous pas eu la preuve le jour où sa vie a été en danger: je n'ai pu cacher mon trouble et j'ai bien vu que vous étiez courroucée contre moi?

— Quelle erreur, chère enfant!

— Oh! ne me dites pas non, j'ai vu, bien vu, mais malgré tous mes efforts je n'ai pu dompter l'agitation qui est venue m'assaillir, j'étais folle à ce point qu'en levant les yeux je croyais voir Hector lui-même dans son libérateur.

— Folie!

— Sans doute, mais folie qui continue depuis ce jour. Hector est bien toujours mon frère, l'ami de mon jeune âge, mais une douce vision me poursuit partout et me trouble et m'inquiète en se plaçant entre nous deux; aussi quand j'entends

Hector parler et rire je suis tout étonnée qu'il rie et qu'il parle et que rien ne lui dise ce qui se passe en moi.

— Les hommes, ma chère Armande, n'aiment pas comme nous, ils ne devinent rien, ils aiment, mais c'est autre chose, ajouta-t-elle en souriant avec amertume.

— Ah! peu importe pourvu qu'ils aiment, dit la jeune fille.

Lorsqu'Armande se fut retirée, la duchesse demeura pensive :

— Si l'autre était resté ici quelques minutes de plus, murmura-t-elle, mes rêves s'écroulaient.

Le lendemain, accoudée sur la fenêtre, elle demeura longtemps pensive, mais un sourire vint effleurer ses lèvres, elle venait d'apercevoir son fils et Armande se promenant dans les allées du parc la main dans la main, Armande était pensive; le comte de Gien rayonnait de bonheur.

— Allons! fit-elle, le moment est venu.

Une heure après, la duchesse envoyait au maréchal de Grandlieu un exprès porteur d'un billet ainsi conçu :

« Mon vieil ami,

» Le loup veut entrer dans la bergerie ; venez
» sans tarder m'aider à tenir la porte ; venez vite,
» mes forces s'en vont. »

Elle suivit des yeux le messenger, et, lorsqu'elle l'eut perdu de vue, elle rentra en murmurant :

— Qui sait si ce qui pouvait ruiner mes espérances ne va pas les consolider à jamais !

M. de Grandlieu, pour le moment, était à son château de Conches, à boudier le roi, qui ne pouvait se passer de lui.

Ce fut sans le moindre étonnement et, il faut le dire, aussi sans la moindre contrariété, que le maréchal reçut le billet de sa vieille amie.

Pourtant il s'agissait de sa fille.

Pourtant le courtisan avait d'un coup d'œil jugé la situation.

Il avait *deviné* même un cas plus grave que celui que semblait lui annoncer la duchesse et il n'en était pas autrement affecté.

Il s'était dit qu'Armande chassait de race, et que

quinze ans et demi, c'était peut-être un peu bien tôt pour aguicher le loup.

Néanmoins, comme le loup pouvait déranger certaines combinaisons, il écrivit à madame de Châteaubourg que le surlendemain il serait à ses genoux.

La duchesse et le maréchal se connaissaient trop pour s'agenouiller l'un devant l'autre. C'étaient réellement de vrais et vieux amis.

M. de Grandlieu avait, vingt ans auparavant, défendu contre toute la cour la vertu attaquée de mademoiselle de Latour-Pontissac. La cour, qui savait que le maréchal ne croyait pas à la vertu, trouva le procédé admirable de sa part.

Mademoiselle de Pontissac, devenue duchesse de Châteaubourg, garda toute sa vie une vive reconnaissance au maréchal, et, quand il devint veuf, elle se chargea de l'éducation de sa fille, ce qui rendit un vrai service à cet homme, qui, selon un écrivain de son temps, avait consacré sa vie au « culte du plaisir ».

En défendant une fille de grande maison qui, à tort ou à raison, le lecteur sait à quoi s'en tenir,

était attaquée, le maréchal n'eut jamais l'intention de commettre une bonne action. Il avait fait un calcul bien simple :

— Il m'importe peu, s'était-il dit, qu'elle soit coupable ou non. Si elle est coupable, le prince de Clamont me saura grand gré de la défendre. Dans le cas contraire, je ne risque rien. Il est du reste impossible qu'une Latour-Pontissac ne fasse pas un jour un mariage considérable. Et qui sait si je ne m'en ferai pas une bonne alliée ?

D'ailleurs, avait encore pensé le philosophe viveur, il vaut mieux avoir de tels yeux pour soi que contre soi.

Le maréchal eut raison.

La duchesse conserva pour lui une reconnaissance d'autant plus grande, que l'homme de cour l'avait défendue avec un tact exquis.

Il est parfois très-difficile de bien défendre un ami.

Quand le maréchal arriva au Breuil, la duchesse l'attendait avec impatience.

Le vieux courtisan lui baisa les mains et lui fit mille compliments avant de regarder sa fille, qu'il

n'avait pas vue depuis longtemps, et qui était là, rouge de plaisir, à lui faire mille révérences.

Pourtant, M. de Grandlieu daigna enfin embrasser Armande au front, et la congédier avec bonne grâce.

— Savez-vous, duchesse, dit-il, lorsque la charmante enfant fut partie, que le loup en question ne manque pas de goût ?

— Mon cher maréchal, le danger n'est pas encore bien grand parce que le loup ne sait pas un mot du bonheur qui lui arrive.

Alors, avec une ruse toute féminine, elle raconta ce que lui avait avoué la pauvre Armande, sans s'appesantir sur les motifs qui auraient pu faire changer de route le cœur de la jeune fille et surtout sans souffler mot de l'heureux gentilhomme qui sans s'en douter occupait ce jeune cœur.

La duchesse, enfin, termina son récit par ce qu'en escrime on appelle un coup droit :

— Cette imagination romanesque n'est pas sans m'effrayer, et si, comme je n'en doute pas, vous partagez mes idées, mon cher maréchal, nous unirons nos enfants le plus tôt possible.

Le maréchal fit une petite moue et demanda à réfléchir.

Nous dirons plus tard pourquoi M. de Grandlieu ne voyait pas dans le comte de Gien le gendre qu'il avait rêvé.

— Réfléchissez tant que vous voudrez, dit la duchesse assez piquée de l'indifférence de son ami.

M. de Grandlieu passait, non sans raison, pour l'homme de la cour le plus né à l'intrigue.

En écoutant madame de Châteaubourg, il avait flairé un mystère qu'il se promettait d'éclaircir.

Le lendemain, en effet, il avait appris tout ce qu'il lui importait de savoir.

Quand il se trouva seul avec la duchesse, il commença la lutte avec toute la confiance d'un homme qui connaît le jeu de son adversaire et qui se sait mieux armé que lui.

Il questionna longuement madame de Châteaubourg qui réédita le petit roman que la veille elle avait habilement arrangé pour la circonstance.

— Écoutez, duchesse, fit le maréchal, jouons cartes sur table...

C'était la phrase du maréchal quand il voulait tricher.

La duchesse le savait. Elle se contenta d'incliner la tête en signe d'assentiment.

Le vainqueur de Cadix reprit :

— Vous savez, duchesse, que dans toute ma vie je n'ai eu qu'un chagrin.

— Vous méritiez mieux que ça.

— Peut-être ! vous savez de quoi je veux parler ?

— Pas du tout.

— Il a été de mise, pendant quarante ans, et ce n'est pas fini, de contester notre noblesse.

— J'ai entendu en effet quelque chose comme ça ; mais qu'est-ce que cela peut vous faire ?

— Ça m'ennuie horriblement.

— Pourquoi ?

— Parce que, entre nous, ce n'est pas sans raison. Vous le savez très-bien.

— Ça peut se discuter.

— Je suis de Grandlieu, c'est incontestable, mais c'est très-contesté, et Chérin, que j'ai voulu convaincre, m'a ri au nez, à moi qui suis duc et pair, et premier gentilhomme de la Chambre. Je ne veux

et ne puis nier la vérité. Le grand-connétable de Grandlieu, l'homme illustre de la famille, était de bonne noblesse, ce n'est pas douteux ; mais il mourut sans postérité, et le nom fut transmis, par substitution, à mon aïeul, qui était Pagerat... et qui devint Pagerat de Grandlieu.

— Mais le fait n'est pas sans exemple dans la noblesse française, mon cher maréchal.

— Sans doute. Mais voici que, pendant la Régence, un ennemi à nous fit courir le bruit que le baron de Pagerat, le chef de la branche greffée, était d'une noblesse...

— Douteuse ?

— Mieux que cela : on alla jusqu'à dire que c'était un ancien joueur de viole qui avait acquis quelques biens, ce qui est une absurdité, puisqu'on trouve un Pagerat commandant les gens de pied à Marignan. D'ailleurs, avant de porter les armes de Grandlieu, nous portions *d'argent à trois coquilles de gueules, au franc canton de même, surchargé d'une étoile d'or*, ce qui est fort beau, comme vous voyez, la surcharge étant assez rare, et tout le monde sachant que les coquilles n'étaient

accordées qu'aux chevaliers croisés qui avaient été en pèlerinage au Saint-Sépulcre.

— Ou à Saint-Jacques....

— Ou à Saint-Jacques, duchesse. Mais c'était rare, et d'ailleurs l'étoile d'or est preuve certaine que nos aïeux avaient traversé les mers.

La duchesse écoutait froidement. Le maréchal continua ainsi :

— Malgré tant de témoignages irréfutables, les Rohan, qui après tout ne sont que des Chabot, les Noailles qui sont beaucoup, les Crillon qui sont peu de chose comme ancienneté, les Cossé, les Créquy, votre oncle de Pontissac lui-même et bien d'autres n'éprouvent pas de plus grande joie que de remettre l'affaire sur le tapis chaque fois qu'il m'arrive quelque chose d'heureux.

— Pauvre maréchal !

— Cela m'agace, m'énerve et m'assomme plus que je ne saurais le dire.

— Eh bien, mon cher duc, je ne vois pas...

— Vous êtes une Latour-Pontissac, vous. Vous n'avez aucune idée de mon supplice. Vous avez pu épouser le petit-fils de Lebrun, qui était un trai-

tant fripon et rogneur d'écus, sans que votre lion d'or ait eu à secouer sa crinière ou même à baisser sa queue fourchue. Mais moi, c'est bien différent. Allier les coquilles des Pagerat avec le château d'argent des Lebrun ? mais la cour se tordrait de rire, à mes dépens.

— Monsieur, fit la duchesse en se levant, vous me faites affront chez moi, en paraissant oublier que Châteaubourg écartèle de Pontissac.

— Je n'oublie rien, chère duchesse, car à la rigueur Pontissac ne devrait qu'*accoster* ; mais nos enfants n'écartèleront pas, et s'il leur prenait cette fantaisie, c'est toujours Châteaubourg qui brocherait sur le tout.

— Vous êtes cruel, maréchal.

— Je suis juste, duchesse.

— Vous étiez mon ami.

— Je le suis encore.

— Pensez-vous que la cour ne rira pas davantage quand elle apprendra le motif de votre refus ?

— Comment l'apprendrait-elle ?

— Sans compter votre sœur d'Ixelles, bien des gens savent nos projets.

— Nos projets, oui, mais mon refus, vous seule en connaissez le motif.

— Tout se sait tôt ou tard, fit la duchesse en pinçant les lèvres.

— C'est vrai ! fit le maréchal en riant.

La duchesse avait fort compté sur sa menace ; le ton qu'elle avait pris pour la faire était lui-même menaçant.

En disant son fameux « Tout se sait, » elle avait regardé le maréchal afin de voir l'effet qu'il allait produire sur un homme qui avait sacrifié toute sa vie à l'opinion de Versailles.

Le maréchal riait. Elle n'y comprenait plus rien.

— Allons, maréchal, fit-elle, je vois avec plaisir que vous vous êtes fort amendé et que vous faites bon marché des cancans de cour, ce qui est tout naturel de la part d'un homme comme vous, si supérieur en toute chose.

— Voilà où votre erreur est grande, ma chère et belle amie, répondit le vainqueur de Cadix. Je fais grand cas, au contraire, des propos du monde ; j'ai vu tant de braves gens tomber en disgrâce

pour des niaiseries, que, plus je vieillis, plus j'évite de prêter le flanc à la médisance.

— Vous me surprenez !

— Pourquoi, parce que j'ai confiance en vous ? D'abord, duchesse, j'ai toujours eu confiance en vous, et vous savez cela parfaitement ; à plusieurs reprises même vous me fîtes la grâce de m'en remercier ; voilà pour un point. D'un autre côté, votre discrétion que j'ai toujours fort appréciée et dont vous m'avez ce matin donné une nouvelle preuve, m'est un sûr garant que mon secret sera bien gardé.

— Je vous ai donné une preuve de discrétion ? demanda la duchesse, qui entrevoyait une de ces ruses habituelles au maréchal et qui le rendaient si dangereux.

— Sans doute, chère belle amie.

— En quoi, s'il vous plaît ?

— Mais en me contant le premier mouvement du cœur de ma chère Armande, vous n'avez voulu compromettre personne.

Madame de Châteaubourg, se sentant devinée, chercha à dissimuler davantage.

— Duc, dit-elle, expliquez-vous clairement ; je ne suis pas en humeur aujourd'hui de deviner des énigmes.

— Rien de plus simple que tout cela, pourtant. Je vous trouve discrète parce que, dans votre récit, vous avez omis le nom du gentilhomme et de son fils, de ce fils si étrangement beau que sa vue seule trouble les jeunes filles. Or, si vous n'avez pas nommé ce gentilhomme qui est votre ami, vous deviez avoir une raison, n'est-ce pas, duchesse ?

— Ce gentilhomme n'est pas mon ami. Je le connais à peine, je ne le connais même pas.

— Quelle apparence que vous ayez été présenter un étranger à ma fille ?

— A la campagne, vous savez, il suffit d'être voisins.

— Peste ! le pays d'Auge est à quinze lieues ! Voilà un voisinage qui n'est pas gênant.

— Du reste, mon cher maréchal, le nom de mon voisin n'a rien de mystérieux : il s'appelle le chevalier de Charny, de Merny, je ne sais au juste, et je suis moins avancée que vous, car j'ignorais tout à fait qu'il fût du pays d'Auge.

— Du pays d'Auge ou peu s'en faut : il habite la capitainerie d'Houlgate et s'appelle au juste le chevalier Huon de Cerny.

— Comment savez-vous cela, vous ?

— C'est la chose la plus simple du monde. Ne prenez pas vos airs de panthère, ma belle amie. Je vais vous expliquer le cas.

— Je suis curieuse...

— Ah ! rien de plus simple. Il paraît que vous ou M. de Gien avez fait cadeau à ce gentilhomme d'une selle de velours cramoisi, ce qui était assez naturel, après le service qu'il avait rendu. Le valet chargé de lui apporter votre présent, le voyant embarrassé de sa vieille selle, s'est accommodé du vieux harnais. Les bons domestiques ne laissent rien traîner. Il vendra cela à quelque fermier élégant et en aura deux ou trois pistoles. Or, cette selle est aux écuries, et j'ai eu la curiosité de soulever l'oreillette sous laquelle les gens d'ordre mettent leur nom, afin qu'on ne prenne pas leur bien dans les hôtelleries, où il y a toujours des gens disposés à se tromper. Vous voyez que cela est d'une simplicité extrême.

— J'avoue, en effet, que rien n'est plus simple ; mais je vous assure qu'il m'importait fort peu de savoir au juste le nom d'un homme obscur que je ne reverrai jamais probablement.

— Peste, duchesse, comme vous faites les réputations ! M. de Cerny est d'excellente noblesse.

— Je vous crois.

— Outre cela, il s'est conduit autrefois, sous mes ordres mêmes, en homme qui n'aime pas l'obscurité.

— Vous êtes bon juge en de telles matières.

— Le prince de Clamont, qui était bon juge aussi, l'estimait fort.

Ce nom inattendu jeta madame de Châteaubourg dans un trouble inexprimable.

M. de Grandlieu en apprécia l'effet magique et continua, comme s'il eût raconté la chose la plus insignifiante du monde :

— Le prince l'adorait, la cour enviait ce jeune homme, qu'un aussi grand seigneur traitait comme son frère. Un jour il disparut. On parla de je ne sais quelle affaire dans laquelle il aima mieux se sacrifier que de déshonorer une des plus vieilles

familles de Bretagne à laquelle il était allié. Il vivait, disait-on, retiré sur un rocher, se consacrant à l'éducation d'un jeune homme qu'il a fait passer pour son fils. Je ne me souviens que fort vaguement de cette histoire, et je vous la conte sans trop savoir pourquoi...

— Je l'écoute de même, mon cher maréchal, et j'admire la souplesse de votre esprit et ses ressources infinies pour passer d'un sujet à l'autre, sinon sans transition, à coup sûr sans motifs. Nous parlons de nos enfants, de leur avenir, et vous voilà dévidant, au milieu de ce grave sujet, la plus banale histoire du monde.

— Comment, duchesse, vous n'avez pas été intéressée ?

— Je l'avoue.

— Eh bien, vous me permettrez de m'intéresser énormément au jeune *Henry* de Cerny.

Le maréchal, en parlant d'*Henry* de Cerny, appuya sur ce prénom comme s'il eût voulu le casser.

Madame de Châteaubourg comprenait fort bien que M. de Grandlieu avait probablement tout deviné.

Sa douleur était profonde, aussi ne résistait-elle encore que pour s'assurer de toute l'étendue du malheur qui lui arrivait d'une façon si imprévue.

— Je comprends votre intérêt pour le fils d'un de vos officiers, dit-elle négligemment. Mais, je le répète, nos enfants sont en jeu, et je vous avoue que devant eux tout s'efface.

— C'est tout à fait mon avis. Vous savez mon affection pour Armande, s'écria avec feu M. de Grandlieu, qui n'aimait que lui au monde. En présence des événements, j'ai dû la questionner sur sa syncope, si hors de propos. Armande est d'une franchise charmante, — c'est vous qui l'avez élevée, — elle m'a avoué que son trouble, sa surprise avaient été causés par une raison particulière ; saviez-vous cela ?

— Oui, elle m'en a parlé, mais j'ai ajouté peu d'importance à cette vision.

— Vous êtes bien sceptique, ma chère duchesse.

— Je suis raisonnable.

— Pour moi je ne m'y trompe pas. Les nobles qualités du comte de Gien ont fait naître dans le cœur de ma fille des sentiments bien naturels,

il lui semble le voir partout, mais il est bon d'arrêter de tels progrès, puisque nos intentions ne sont pas de les unir.

— Ah ! maréchal, que vous êtes cruel ! Je ne vous parle pas de mon chagrin ! J'avais pris l'habitude d'aimer Armande comme ma fille ; j'attachais à cette union une idée presque superstitieuse, vous savez que ce sont les idées auxquelles on renonce le plus difficilement. Il n'y aurait rien eu au monde de plus beau et de plus aimable que ces deux êtres qui ont si bien l'air d'avoir été faits l'un pour l'autre. Honneurs, fortune, grâces, ils ont tout ; et voilà que soudain, sans vous soucier de rien, vous allez briser deux cœurs, deux existences peut-être, pour je ne sais quelle lubie de noblesse qui n'a pas le sens commun.

— Chère duchesse, voilà que vous parlez comme Voltaire maintenant ; je le dirai à madame de Chaulnes, qui prétend qu'on devrait le rouer en place de Grève.

— Est-ce vraiment votre dernier mot, maréchal ?

— C'est une idée arrêtée. Croyez bien, ma chère duchesse, qu'il faut que mes motifs soient plus

graves que vous ne pensez pour que je vous refuse, à vous pour qui je professe depuis vingt ans la plus grande amitié, une chose que j'envie autant que vous la pouvez désirez. Mes motifs sont impérieux.

— Ils sont ridicules, et tout le monde en rira, vous dis-je. Quand vous marieriez votre fille à l'un des héritiers des douze apôtres de Venise ¹, vous n'en serez pas moins Pagerat que devant.

— Maintenant peut-être, mais dans deux cents ans, duchesse, vous m'en direz des nouvelles.

— Je suis peu disposée à rire.

— Allons, ne parlons donc plus de cela. Je suis, vous le savez, peu disposé à vous faire pleurer.

Madame de Châteaubourg savait que le maréchal ne revenait jamais lorsqu'il s'agissait de sa vanité. Elle n'insista pas.

M. de Grandlieu avait pénétré son secret avec sa perspicacité ordinaire. Il lui importait de ne le froisser en rien.

1. On appelait ainsi les douze plus grandes familles de Venise, qui passaient à tort ou à raison pour les plus anciennes de la chrétienté.

Il était évident que le rusé maréchal avait étalé avec complaisance le fruit de ses observations bien plus pour faire comprendre qu'il était armé que pour se servir de ses armes.

Il insinua même, avec cette habileté des gens de cour, que la découverte qu'il avait faite et dont la connaissance eût porté un si grand coup à la duchesse, était un nouveau lien entre eux.

Madame de Châteaubourg avait depuis longtemps éprouvé la discrétion et le dévouement du vieux courtisan. Elle comprit qu'elle n'avait rien à craindre, et renonça ou parut renoncer de bonne grâce à ses projets.

Elle se rendit, mais en conservant un secret espoir.

Le temps pouvait amener bien des changements. D'ailleurs le maréchal prenait de l'âge et il n'était pas éternel.

Comme si M. de Grandlieu eût lu ce qui se passait dans l'esprit de son amie, il se prit à sourire.

— Duchesse, dit-il, vous me pardonnerez tout à fait de vous déplaire, quand vous saurez que j'ai

donné parole, pour la main de ma fille, à M. le comte de Bruges.

Madame de Châteaubourg fit un mouvement d'étonnement si spontané, que sa sincérité n'aurait pu être mise en doute.

— Le comte de Bruges ! s'écria-t-elle, c'est impossible ! Vous ne le connaissez pas.

— Je ne connais que lui.

— Mais c'est le gentilhomme le plus ennuyeux de la chrétienté !

— Je le sais parfaitement, ennuyeux comme la pluie.

— Une horrible figure.

— Une figure sinistre !

— Taciturne comme un spectre.

— Et gros comme une tonne.

— Mais, maréchal, c'est affreux !

— Je le sais, mais c'est nécessaire. Le comte de Bruges-Forli est un des plus grands seigneurs du monde. Ma fille Armande sera, si vous le voulez bien, comtesse de Bruges et de Forli, princesse de Sars et de l'Empire, duchesse de Guillez et de Montione, marquise de Santa-Flor et de Réaumont

et le reste, grande d'Espagne à la création de l'empereur Charles-Quint, entre les duchesses d'Albe et de Medina Coeli, les deux plus grandes dames de l'Europe.

— Pauvre Armande ! soupira la duchesse.

— Vous la plaignez ?

— Sans doute ; mais de grâce ne me faites pas dire ce que je ne veux pas.

— C'est justement ce que je voudrais savoir.

— Mais vous qui devinez tout, vous avez certainement deviné que l'aventure de ce passant n'est qu'un éclair et que ce pauvre petit cœur est pris ?

— J'en ai fait l'aveu tout à l'heure et j'avoue que le comte de Gien est un charmant cavalier.

— Quoi ! cruel, vous avez démêlé ces sentiments naissants, et vous avez le courage de briser deux cœurs épris.

— Baste ! « ils se retrouveront dans le monde ¹ ».

La duchesse ne se tint pas pour battue ; elle pensa à se servir d'un excellent auxiliaire qu'elle avait sous la main.

1. Mot historique de Richelieu.

Cet auxiliaire, c'était mademoiselle de Theulé, la gouvernante de mademoiselle de Grandlieu.

Cette personne avait été ramenée de Lorraine par la mère d'Armande. Orpheline, elle allait entrer au couvent lorsque madame de Grandlieu l'adopta. A son lit de mort, sa bienfaitrice, qui avait de bonnes raisons pour croire que son mari traiterait assez légèrement l'éducation de sa fille, lui recommanda Armande.

Mademoiselle de Theulé était une très-brave personne, qui se trouva heureuse d'avoir un moyen de reconnaître toutes les bontés dont la maréchale l'avait comblée.

Elle éleva Armande de son mieux.

Il arriva que son élève ayant dépassé toutes ses espérances, elle retira une grande gloire de cette éducation, qui eût été probablement fort ordinaire sans l'excellence du sujet.

Son amitié pour Armande s'en augmenta beaucoup. Cette amitié devint une passion tendre et aveugle comme celle qu'éprouve une mère simple et bonne pour un enfant prodige.

La bonne demoiselle de Theulé avait fini par

croire qu'elle n'était pas étrangère à la suave beauté de la fille du maréchal.

Madame de Châteaubourg fit venir mademoiselle de Theulé et lui conta tout ce qu'elle voulut.

Elle termina son discours par ces mots, qui donnèrent le vertige à la bonne gouvernante :

— Voilà ce que veut faire M. de Grandlieu. Votre chère Armande en mourra.

Mademoiselle de Theulé ne se doutait pas le moins du monde que l'affection des deux jeunes gens eût pris des proportions aussi inquiétantes, et sa fureur en fut d'autant plus grande.

Elle alla trouver son élève.

— Ma chère belle, lui dit-elle, je viens vous faire mes adieux. Sans me consulter, moi qui vous ai servi de mère, votre père vient de disposer de votre main en faveur du gentilhomme le plus poli, mais aussi le plus ennuyeux du monde. Jugez quelle n'est pas ma douleur, moi qui sais parfaitement que vous aimez M. le comte de Gien.

— Vous savez cela, ma bonne Thérèse ? fit Armande en levant sur sa gouvernante ses beaux yeux étonnés.

— Certes, ce n'est pas difficile à voir.

— Oui, en effet, depuis que vous me le dites, il me semble que c'est vrai ; oui, j'aime M. de Gien.

— Voyez-vous, s'écria mademoiselle de Theulé. Oh ! le cruel père ! le plus barbare des hommes !

— Mais mon père l'ignore, et quand il saura...

— Il le sait, il le sait, mon enfant, et veut nous séparer.

— C'est impossible ! Mon père fait tout ce que je veux.

— Pour les petites choses, c'est possible.

— Nous verrons.

Le jeune comte de Gien arriva au même instant.

— Armande, ma chère Armande, s'écria-t-il, on veut nous séparer. Y consentirez-vous ?

— Jamais, monsieur ! répondit la belle jeune fille. J'aimerais mieux mourir.

— Moi aussi.

La duchesse, après avoir quitté mademoiselle Theulé avait mandé son fils, et lui avait dit qu'elle savait qu'il aimait Armande, qu'elle voyait avec bonheur cet amour naissant, mais que M. le maréchal de Grandlieu, qui ne partageait point ses

sentiments, venait de fiancer sa fille au comte de Bruges, et qu'il allait enlever le cher trésor que tout le monde aimait.

Le comte de Gien approchait de ses vingt ans, et il n'avait pu vivre des mois avec la plus belle créature du monde sans être « attentif à ses charmes ».

Peut-être eût-il longtemps encore dormi sous le même toit qui abritait ses premières amours, sans songer autrement à ouvrir son cœur.

Mais voilà que tout à coup, brutalement, on venait lui enlever cette jeune fille qu'il s'était habitué à considérer comme sa femme. Il était naturel que la colère et l'espoir déçu vinssent jeter un grand trouble dans son cœur.

M. de Gien éclata en imprécations, menaça de se percer de son épée, et en fin de compte, il alla auprès d'Armande chanter le duo du chagrin.

Le maréchal suivait tout cela d'un œil tranquille et félicitait en riant la duchesse touchant sa diplomatie.

Madame de Châteaubourg enrageait et accusait M. de Grandlieu de ne rien aimer au monde.

Le vieux courtisan souriait, et c'était tout.

Enfin l'heure du départ arriva.

On n'en pouvait plus douter : c'était plus qu'une séparation, c'était décidément une rupture.

Mademoiselle de Theulé alla trouver le maréchal et lui demanda son congé, pensant bien que cet homme de plaisir ne consentirait jamais à se charger de sa fille.

Le maréchal donna cinq cents louis à mademoiselle de Theulé en la remerciant d'avoir deviné ses intentions. Il lui eût été trop pénible, assurait-il, de congédier, comme une gouvernante ordinaire, une fille de condition, pour laquelle sa femme avait de l'amitié.

Les cinq cents louis étaient une simple gratification, sans préjudice de la pension qui serait continuée.

La pauvre fille, qui avait cru bien embarrasser le maréchal, se trouva prise à son tour. Elle fondit en larmes et déclara que, pour tous les biens du monde, elle ne quitterait pas sa chère Armande.

M. de Grandlieu se montra bon prince et pardonna, à condition que mademoiselle de Theulé deviendrait son alliée et non l'alliée des étrangers.

Mademoiselle de Theulé promet. Elle aurait promis un crime.

Armande vint à son tour. Son père lui annonça sévèrement qu'elle le suivrait à la cour.

Le comte de Gien tenta, lui aussi, d'apitoyer le maréchal qui se contenta de lui dire que son âge ne lui donnait pas le droit de parler sans être interrogé.

Trois jours après le départ du maréchal, M. de Pontissac mandait à sa sœur qu'il allait entrer en campagne et qu'il attendait son neveu.

La pauvre duchesse entrevit avec douleur la solitude qui l'attendait. Mais plus que les autres, les femmes nobles savent s'incliner devant le devoir.

D'ailleurs, en ce temps-là, il n'était pas un gentilhomme de bonne maison qui pût s'exempter de la guerre. Comme les nobles s'étaient adjudé tous les privilèges, ils avaient compris qu'il fallait de toute nécessité payer tout cela avec du sang et il faut leur rendre cette justice qu'ils ne marchandèrent jamais.

M. le comte de Gien partit donc et en bel équipage.

Sa mère, qui aurait eu honte de montrer en cette circonstance la moindre faiblesse, lui octroya d'un œil sec la permission de baiser sa main. Mais quand l'enfant eut disparu à ses yeux, lorsque le bruit de galop de son cheval se fut perdu au milieu des mille bruits de la nature, la pauvre mère pleura amèrement.

X

LES DEUX DOGUES

Madame de Châteaubourg, désormais seule, n'eut plus qu'une idée dans l'esprit. Cette idée consistait à croire que toutes ses douleurs, tous ses chagrins étaient dus à Henry de Cerny, son fils.

— Depuis qu'il a franchi le seuil de cette porte, disait-elle, tous les malheurs sont venus fondre sur ma maison.

Et chaque jour elle envoyait une malédiction à ce pauvre enfant, qui n'avait eu d'autre tort que celui de naître.

Pendant les premiers temps, Armande écrivait régulièrement à la duchesse. Son père l'avait

exhortée à accomplir régulièrement ce devoir.

— C'est madame de Châteaubourg qui a fait de vous une personne accomplie, ne l'oubliez jamais, ma chère enfant, disait le maréchal.

Ces lettres rendaient la duchesse heureuse parce qu'avec de naïfs détours la belle jeune fille trouvait le moyen de ramener tout à son cher comte de Gien, le doux ami de sa jeunesse, le premier sourire de son cœur. L'éloignement avait considérablement grandi cet amour endormi dans la sécurité. Armande n'étant pas mariée, la mère espérait encore.

Mademoiselle de Theulé, qui trouvait que le maréchal était injuste d'attribuer les perfections de son élève à la duchesse, oubliait quelquefois d'envoyer les lettres d'Armande à madame de Châteaubourg.

Ces lettres devinrent de plus en plus rares, et la dernière que la duchesse reçut fut celle qui annonçait avec un profond désespoir le mariage tant redouté.

Le même jour, la duchesse avait reçu deux autres lettres.

La première était de M. de Gien, lettre désespérée aussi et toute remplie d'Armande. Quelques lignes du marquis de Pontissac apprenaient à sa sœur que son fils s'était fait remarquer en maintes rencontres et que le bruit en était revenu au roi.

La seconde lettre était d'une écriture inconnue.

Madame de Châteaubourg la rejeta négligemment et ne la lut que trois jours après. Elle était du capitaine de Cerny, et était conçue en ces termes simples et touchants :

« Madame la duchesse,

» Dieu, dont la bonté est infinie, a daigné me
» prévenir de ma fin prochaine par une attaque
» d'apoplexie qui m'a laissé paralysé de tout le côté
» gauche. Un habile homme de Caen, où il y a
» une école de médecine renommée, me laisse peu
» d'espoir.

» Outre cette indisposition subite, il paraîtrait
» que depuis longtemps je porte en moi le germe
» de plusieurs maladies mortelles ; entre autres
» défauts, j'aurais le cœur trop gros et les
» poumons trop petits.

» En ce pénible état, il m'est impossible de me
» transporter en votre seigneurie du Breuil. C'est
» à genoux, bien respectueusement, que je vous
» viens prier, madame, de vouloir bien venir jus-
» qu'au plus indigne de vos serviteurs, qui ne peut
» aller vers vous. Mais, madame, je vous supplie
» de croire que cette prière est dictée par un motif
» grave.

» Peut-être n'avez-vous pas oublié la promesse
» que vous me fîtes de veiller sur mon fils. L'heure
» est venue, madame. Le pauvre enfant va rester
» seul au monde, si vous ne laissez pas tomber sur
» lui un regard compatissant... »

Madame de Châteaubourg, après avoir lu les dernières lignes du chevalier, eut un sourire amer. Son idée fixe lui revenait. Elle pensait toujours qu'Henry était la cause de ses maux.

Sûre de l'honnêteté du pauvre capitaine, elle ne mettait pas en doute sa discrétion. Elle se prit à penser que, M. de Cerny mort, l'univers ignorerait son secret, et un soupir de satisfaction souleva son opulente poitrine.

— Pourvu qu'il meure !... murmura-t-elle.

En relisant la lettre, pour bien se convaincre que le cas était réellement grave, elle s'aperçut qu'elle avait omis de tourner la page.

Poussée par un mauvais pressentiment, elle répara son oubli d'une main fébrile, et lut en pâlisant le *post-scriptum* du capitaine :

« Je ne veux remettre qu'entre vos mains, madame, les preuves qui établissent la naissance et les droits de mon enfant bien-aimé. »

Sans attendre une minute, madame de Châteaubourg sonna.

— Faites venir Danguy, dit-elle au valet, qui avait eu à peine le temps d'entr'ouvrir la porte.

Presque au même instant l'homme qu'on avait appelé paraissait sur le seuil.

— Danguy, oui, je vous ai demandé. Ne perdons pas notre temps en paroles inutiles.

— J'écoute, madame la duchesse.

— Je le pense bien. Il y a quelque chose comme vingt ans, vous êtes allé à la capitainerie d'Houlgate ?

— Dix-neuf ans !... Oui, à peu près... peut-être un peu plus...

— Pour Dieu, Danguy, répondez sans commentaire, oui ou non.

— Bien, fit Danguy.

— Vous souvenez-vous du chemin ?

— Oui.

— Combien y a-t-il de lieues d'ici à la capitainerie ?

— Douze lieues.

— A travers champs ?

— Oui.

— Et par la route cavalière ?

— Quinze.

— Combien faut-il de temps pour y aller par cette dernière route ?

— Cela dépend...

— De qui, de quoi ?

— Du cavalier et du cheval.

— Vous et moi avec *Atalante* et *l'Eclair*.

— Quatre heures.

— Partons.

— Dans dix minutes tout sera prêt.

La duchesse passa une robe de drap bleu simplement galonnée et, suivie de son vieil écuyer, elle partit au trot.

Tout paraissait conspirer contre l'altière duchesse.

A une lieue du château, son cheval perdit un fer. Il fallut aller au pas jusqu'à la croix du Lan, où se trouvait un maréchal. Le maréchal était à son champ, il fallut le faire quérir et attendre.

Comme la noble dame venait de se remettre en route, une affreuse petite pluie fine et froide se mit à tomber avec un calme désespérant, et ce fut à huit heures du soir, accablée de fatigue et de faim, mouillée jusqu'aux os, que la duchesse frappa du bout de sa cravache à la porte de la capitainerie.

— Passez votre chemin ! Ne troublez pas les morts, répondit de la maison une voix attristée.

— Trop tard ! murmura madame de Châteaubourg en faisant un geste de profond désespoir.

Après avoir songé, elle descendit et ordonna à Danguy de frapper de nouveau.

— Si vous n'êtes pas M. le curé, reprit la voix, que le tonnerre du diable vous étrangle !

— Panuphle, vaurien, fit une autre voix, vous feriez mieux d'ouvrir que de blasphémer, comme vous le faites.

— Que n'ouvrez-vous vous-même, Jeanneton ? Mon maître mort, je n'ai plus personne à servir, que je sache.

Le vieux Jeannette se leva en grognant et alla vers la porte.

— Qui va là ? demanda-t-il.

— Des amis.

— Notre patron est mort, nous n'avons plus d'amis. Au large !

— Nous sommes ici par la volonté de votre maître.

— Vos noms ?

— Vous ne nous connaissez pas.

— Nous apportons des nouvelles d'Henry, dit la duchesse, qui comprit qu'on n'ouvrirait pas si elle ne découvrait un mot magique pour forcer la porte.

— C'est différent, fit le vieux Jeannette en montrant sa tête triste. Il fallait le dire tout de suite. Donnez-vous la peine d'entrer.

— Peste ! brave homme, dit Danguy, vous êtes méfiant ! Avez-vous donc peur, à vous deux, d'un vieux homme et d'une femme ?

— Nous n'avons peur de rien, fit Panuphle en se levant. Nous ne craignons pas plus les jeunes que les vieux, les hommes que les femmes. Mais notre cher maître nous a ordonné de ne laisser pénétrer personne céans, tant que son cadavre serait sur ce lit. Jeannette vous a ouvert, il a eu tort.

— C'est vrai, dit Jeannette, j'en conviens ; mais en entendant le nom de mon fils, je n'ai pu résister.

— De votre fils ? demanda la duchesse étonnée.

— Mon Dieu, oui, de mon fils, du chevalier Henry, dont je suis la mère-nourrice, sauf le respect que je vous dois.

— Vous apportez des nouvelles ? demanda Panuphle. Dites vite.

— Eh bien ! reprit la duchesse, il est en Hollande.

— Nous le savions. Après, dit froidement Panuphle.

— Après ! Mais, balbutia la duchesse, il se porte bien.

— Je vous crois sans peine. Ce n'est pas un gail-
lard à être malade. Ensuite ?

— Il s'est très-bien battu...

— Sapristi ! s'écria Jeannette, nous le pensons
bien. Est-ce tout ?

— Mais, oui.

— Eh bien, il ne fallait pas vous déranger pour
si peu, nous savions tout cela. Au plaisir de vous
revoir.

— Messieurs, dit Danguy, sur un regard de la
duchesse, nous arrivons de loin, madame est
épuisée de fatigue, de froid et de faim; ne nous
permettez-vous pas de nous reposer ici ?

— Impossible ! firent rudement les deux ma-
telots.

— Mais songez que nous sommes éloignés de
toutes demeures.

— Très-fâcheux !

— Mais c'est impossible.

— Messieurs, reprit la duchesse, vous êtes des
serviteurs fidèles. Vous accomplissez les ordres de
votre maître, ceci est constant. Mais permettez-
moi de vous dire que si le chevalier de Cerny

vivait encore, il me recevrait avec empressement et respect.

— Possible ! fit Jeannette.

— Très-possible ! fit Panuphle. Mais, voyez-vous, vous seriez la reine de France que ça serait la même chose.

— Dans huit jours, je vais voir le chevalier Henry, je lui dirai que quand je frappais en son nom on m'a fermé la maison de son père.

— Nous le verrons dans quinze jours, nous, répondit Jeannette, et nous lui dirons, madame, pourquoi nous avons agi de la sorte ; et lui qui aimait son père nous remerciera d'avoir obéi à ses derniers ordres.

La duchesse, fort dépitée, cherchait un moyen de rester quand même dans cette maison, où elle espérait trouver ce qu'elle voulait anéantir à tout prix.

C'était, de sa part, une entreprise risquée. Mais qu'on veuille bien se reporter à cette époque où la puissance des nobles était si grande, qu'une femme comme madame de Châteaubourg pouvait arriver à l'âge de quarante ans sans avoir jamais eu une volonté qui n'ait pas été satisfaite.

— Mon ami, dit-elle à Jeannette, dont la figure moins dure que celle de Panuphle lui inspirait plus de confiance, mon ami, nous ne demandons pas l'hospitalité pour rien. Voici vingt-cinq louis pour vous, mes braves marins.

— Merci bien, répondit Jeannette. De l'or, nous n'y sommes pas habitués. Ça nous ferait loucher.

— Oh ! mais j'ai vraiment trop de patience ! s'écria la duchesse : je vous ferai bâtonner, mes drôles ! M'entendez-vous bien cette fois ?

— Faudrait voir !... dit Panuphle.

— Et, en attendant, je resterai ici parce que cela me plaît.

— Faut pas essayer, dit Jeannette.

— Qui m'en empêchera ?

— Moi, fit Panuphle en se levant, moi ! Mais avant de montrer les poings, Jeannette, mon vieux camarade, répétez à cette dame ce que le maître nous a dit.

— C'était mon intention, Panuphle.

— Tant mieux ! Parlez alors.

Au milieu du plus profond silence, le vieux Jeannette prononça gravement les paroles suivantes :

— Le maître a dit comme ça : « Il viendra peut-être une femme ici. Cette femme voudra voir, chercher, fouiller. Vous ne la laisserez pas entrer, tant que je serai sur mon lit de mort. Cette femme vous priera, vous suppliera, vous parlera d'Henry, elle mentira ! Elle vous offrira de l'or, elle vous menacera, ne craignez rien. Soyez fidèles. »

— Maître, dit Panuphle, en tirant le rideau de serge verte qui masquait le corps du chevalier, maître, nous sommes fidèles et nous n'avons peur de rien.

Le vieux Danguy était profondément ému, mais la duchesse inflexible reprit froidement :

— Et qui vous dit, s'il vous plaît, que je sois la femme dont vous a parlé M. le chevalier ?

— C'est, répondit Jeannette, que notre maître a dit : « Vous reconnaîtrez cette femme facilement, elle ressemble à quelqu'un. » C'est vrai cela, vous ressemblez à quelqu'un.

— Danguy, ces gens sont fous, partons.

— A vos ordres, madame.

La duchesse franchit le seuil de la porte, monta

à cheval sans l'aide de son écuyer, et disparut dans la nuit.

Les deux marins, singulièrement troublés, se regardèrent.

— Mille millions de tonnerre du diable ! s'écria Panuphle, c'est dur, par le temps qu'il fait, et à cette heure, de mettre une créature comme ça à la porte !

— C'est dur, certainement, répondit Jeannette, mais faut croire que le chevalier avait ses raisons pour ça.

— Et puis, ajouta philosophiquement Panuphle, avec de l'argent on est aussi bien à l'auberge qu'ailleurs.

— Mieux même, dit gravement Jeanneton.

XI

LE LIT DU MORT

Le lendemain, vers quatre heures du soir, un prêtre vint chercher le corps de M. de Cerny.

Huit hommes avaient réclamé la triste faveur de se relayer pour porter le cadavre. C'étaient des contrebandiers de la côte, tout le pays les connaissait. Ces hommes, qui ne craignaient ni Dieu ni diable, ces hommes, habiles selon l'occurrence à jouer du couteau ou du bâton, ces hommes pleuraient.

Ils pleuraient parce que bien souvent, dans ses rondes de nuit, le chevalier avait aperçu le feu de leur briquet et que, au lieu de leur courir sus, le

bon capitaine se prenait à siffloter la marche de Beaujolais, sur l'air de laquelle on avait, depuis longtemps déjà, adapté les paroles que tout le monde sait, mentionnant comment un prince d'Orange, passant par Namur, manqua de mansuétude envers une vieille dame qui se souciait bien peu du qu'en-dira-t-on.

La manière d'opérer de ces braves était d'une simplicité extrême. Durant les nuits noires, la barque portant leur fraude attendait en mer, quel que fût le temps. Les contrebandiers battaient le briquet dans un endroit désert de la côte, et, à plus d'une lieue quelquefois, les yeux exercés des fraudeurs apercevaient l'étincelle. La barque piquait et arrivait aussi près que possible de l'endroit signalé. Alors, en un clin d'œil, les marins jetaient leurs ballots, que leurs compères emportaient à toutes jambes.

Mais il ne faut pas croire que le chevalier favorisât la fraude ; il faisait une chasse active, mais sans jamais capturer son gibier.

— Que chacun fasse comme moi, disait-il, il ne restera pas un pouce de terre aux fraudeurs, et le

métier devenant mauvais, ils l'abandonneront. Faire pendre un pauvre diable ou l'envoyer sur les galères, ce n'est pas ce qui corrige les autres. D'ailleurs, ajoutait-il, les gens de la Ferme, qui les font pendre, sont de bien dangereux coquins.

Plus d'une fois Panuphle et Jeannette avaient murmuré contre cette générosité qui leur faisait perdre des parts de prises ; mais le chevalier leur avait tenu de si bons raisonnements, qu'ils avaient fini par imiter leur patron.

Comme tous les hommes ne sont pas absolument parfaits, il arrivait quelquefois que maître Jeannette, ayant besoin d'un peu de tabac frais pour sa vieille pipe, s'en allait dans les nuits noires battre le briquet vers les falaises ; deux heures après, un signal se faisait entendre, et comme Jeannette était trop poli pour ne pas répondre, il se trouvait, le lendemain, en possession de quelques livres de tabac.

— Diable de Jeanneton ! disait Panuphle, qui se doutait un peu du trafic de son compère, et qui, abusant de la situation, emplissait sans façon son sac ; diable de Jeanneton, il a toujours du tabac frais.

— Toujours le même, répondait Jeannette, c'est l'air de la mer qui le *fraîchit*.

Les gens de tout le pays étaient accourus en foule.

M. de Cerny était aimé des petits, estimé des riches, regretté de tous. C'était à qui chanterait les louanges de ce pauvre mort. Quand on porte un homme en terre, chacun fait son éloge, d'abord parce que, ses vices n'étant plus à craindre, on ne se rappelle que ses vertus, et aussi parce qu'on a peur de l'inconnu qui lui doit succéder.

« On sait ce qu'on quitte, on ne sait pas qui l'on prend, » dit un proverbe populaire plein de sens.

Le cortège descendit jusqu'à mi-côte et se dirigea à pas comptés vers l'église de Beuzeval. Une petite pluie fine tombait lentement d'un ciel gris mat; la nature elle-même semblait avoir mis un crêpe en l'honneur de l'homme de bien qui venait de trépasser. Les gardes-côtes, au nombre d'une centaine, commandés par le capitaine de Courseuil, marchaient silencieusement après Panuphle et Jeannette, qui pleuraient comme deux bêtes.

Quand la cloche sonna l'entrée du corps dans

l'église, pendant que tous les habitants du bailliage et de l'abbaye s'agenouillaient, il se passait à la capitainerie abandonnée une scène étrange.

Madame de Châteaubourg, suivie de Danguy et sortant du vieux chemin, était arrivée à la maison dont la porte n'avait pas été fermée.

La duchesse était pâle, mais déterminée. Danguy était livide, et un léger tremblement, qu'il ne pouvait parvenir à cacher, dénonçait tout le trouble de sa conscience.

Madame de Châteaubourg s'avança, et, après avoir jeté un coup d'œil rapide, elle ordonna à son confident de fouiller partout ; et joignant le geste à la parole, elle se mit elle-même à chercher dans les tiroirs.

Hélas ! cette descendante des Pontissac qui possédaient les honneurs du Louvre et qui étaient alliés à toutes les grandes familles de France, se mit à fouiller de ses mains patriciennes jusqu'au dernier bahut de la maison du mort.

A mesure qu'elle avançait dans son œuvre indigne, la sueur se répandait sur son visage. Elle ne trouvait rien.

— Fouillez le lit, dit-elle d'une voix forte, fouillez tout.

Danguy recula d'horreur.

— Madame, dit-il, j'ai bientôt soixante ans ; je vous ai vue naître. Depuis trente ans vous savez que je vous ai toujours obéi comme un chien fidèle, madame. Rappelez-vous que vous avez dit bien souvent que j'étais le meilleur et le plus sûr des serviteurs ; souvenez-vous qu'un jour, il y a vingt ans de cela, vous alliez vous marier, vous me donâtes votre main à baiser en m'appelant votre ami. Eh bien, madame, au nom de tant de souvenirs, je vous supplie à genoux de m'éviter un sacrilège.

— Obéissez ! fit la duchesse.

— Madame, je marche vers la tombe, ayez pitié de moi.

La duchesse repoussa le serviteur qui tendait vers elle ses mains suppliantes, et s'approcha du lit.

— Non, dit Danguy épouvanté, non, ne faites pas cela, puisque vous n'y êtes pas forcée ; je vais le faire, moi qui vous dois obéissance.

Danguy ne trouva rien. Comme il tâchait de remettre tout en place, tant bien que mal, il fit tomber un pistolet d'arçon richement damasquiné.

— Madame, dit-il, voici ce que vous cherchez, partons vite.

— Qu'est cela ? demanda la duchesse anxieuse.

— Partons, madame ! fuyons, de grâce ! N'entendez-vous pas les cloches ? La cérémonie est achevée.

— Mais parlerez-vous ?

— Non, répondit Danguy ; non, fuyons, vous saurez tout.

Sans écouter davantage madame de Châteaubourg, Danguy s'élança au dehors, en courant comme un fou vers le vieux chemin de la Falaise.

La duchesse, fort anxieuse, le suivit et le rejoignit à deux cents pas. Arrivé auprès des chevaux, attachés à un chêne, le vieil homme s'était laissé tomber accablé de peur.

— Voyons, dit la duchesse en arrivant essoufflée, relevez-vous. L'âge vous étreint-il si fort que vous deveniez lâche, maître Danguy ?

— Madame, répondit Danguy tout tremblant, j'ai

profané le lit d'un mort, cela me portera malheur.

— Allons donc ! qu'est-ce que ce stupide conte-là ?

— Madame, je sais ce que je dis ; c'est une tradition cela, et l'on a vu plus d'un exemple...

— Vous êtes fou ! Pourrez-vous vous tenir en selle ?

— Oui, madame.

— Partons donc.

Les chevaux s'étaient à peine mis en marche, que la duchesse s'écriait :

— Maintenant, parlerez-vous ?

— Madame, ce pistolet est gravé aux armes du prince de Clamont.

— Eh bien ! qu'est-ce que cela prouve ?

— Madame, quand je fus de votre part trouver le prince, lui dire votre cruelle situation et lui demander ce que je devais faire de l'enfant, M. de Clamont me remit ce pistolet en m'ordonnant de le porter de sa part au chevalier de Cerny.

— C'était un signe de reconnaissance, un gage convenu entre eux, fit la duchesse, et c'est pour cela que vous m'avez fait abandonner mes recher-

ches ? Malheur à vous, Danguy, dont les sottises terribles me perdront peut-être.

— Madame, écoutez-moi jusqu'au bout, je vous en supplie.

— Parlez donc ! Vous voyez bien que j'attends et que je voudrais arracher vos paroles avec mes ongles.

— Voici, fit Danguy, prenez patience, je vous en conjure. Je fis la commission fidèlement. En recevant le pistolet, le chevalier se détourna et ayant fait jouer un ressort caché, il retira une aiguille d'acier autour de laquelle était roulé un papier. Ce fut sur ce papier qu'il lut ses instructions.

— Des instructions ! Eh bien, qu'est-ce que cela prouve ?

— Ce secret est merveilleusement arrangé ; si M. de Cerny a voulu cacher quelque chose, je vous le dis avec conviction, il l'a caché là.

— C'est possible, nous verrons.

— Ce ne sera pas facile.

— Oh ! une fois au Breuil nous trouverons le secret, dussions-nous pulvériser cette arme ridicule.

XII

LA FALAISE

Les deux personnages continuaient leur route en silence, lorsqu'il sembla à Danguy entendre un bruit de voix.

Il se leva vivement sur ses étriers pour regarder en arrière.

— Qu'avez-vous ? lui demanda madame de Châteaubourg en s'arrêtant.

— N'entendez-vous pas ? On nous suit.

— Chimère ! Pourquoi , d'ailleurs , nous suivrait-on ?

— On se sera aperçu du désordre dans lequel nous avons laissé la capitainerie, et l'on aura cru à des voleurs.

— Vous êtes fou.

— J'entends.

— La frayeur vous fait certainement tourner la tête.

— J'entends, vous dis-je !

Et faisant faire un demi-tour à son cheval pour mieux regarder, il se dressa de nouveau sur ses étriers.

— Ils sont loin, mais ils viennent, fit-il.

Alors, effrayé, il tira la bride de son cheval, par un mouvement nerveux et saccadé. Le cheval fit deux pas en arrière et la duchesse poussa soudain un cri d'effroi.

Dans son trouble, Danguy ne s'était plus souvenu du demi-tour qu'il venait de faire opérer à Atalante.

Le sentier où cheminait la belle duchesse avait été tracé sur le rebord de la crête de la falaise, par les gens du pays, avec cette insouciance qui est le caractère distinctif des gens de la côte.

Bien que la cime de la falaise fût à plus de cent pieds du rivage, c'est-à-dire à une hauteur bien supérieure à celle de cette fameuse maison qu'on

venait d'élever dans les jardins de Nocé, au coin de la rue des Bons-Enfants, qui était et est encore la plus haute maison de Paris, personne dans la contrée n'avait songé à établir le moindre obstacle contre le vide.

La nature, qui aime à donner des enseignements aux hommes, avait fait porter par le vent du sud quelques graines de genêts et de tamaris qui avaient germé juste sur l'extrême rebord de la falaise ; mais le vent de la mer, jaloux sans doute, avait, de ses rudes rafales, brûlé ce fragile rempart.

Le brusque mouvement du cavalier avait fait reculer sa monture de deux pas ; au second, la bête avait les deux jambes de derrière dans le vide.

La duchesse avait poussé un cri d'effroi. Danguy, écuyer consommé, vida l'étrier et enfonça ses éperons dans le ventre de son cheval.

La bête était vaillante et eût sauté facilement si elle avait eu un point d'appui ; malheureusement, dans cet endroit, la terre grise de la falaise était détrempée par les eaux qui s'écoulaient lentement des fossés qui bordaient les herbages voisins. Comme le brave animal ramassait ses forces pour

grimper, ses deux pieds de derrière trouvèrent cette terre grasse et humide, qui céda sous eux. Les pieds de devant tenaient comme des griffes, mais les autres glissaient petit à petit, et homme et bête disparaissaient lentement aux yeux de madame de Châteaubourg, comme Pluton dans la trappe du théâtre de Versailles, lorsqu'il retournait « sur les rives du noir Cocyte, » dans le ballet d'*Aristée* ou le *Triomphe de Vénus*.

— Sautiez ! sautez donc ! Abandonnez les rênes ! criait la duchesse.

Mais ce conseil, qui prouvait d'ailleurs une femme de tête, était plus facile à donner qu'à suivre.

Danguy glissait toujours.

Couché sur son cheval, dont il tenait la crinière, il allait fermer les yeux pour ne pas voir la mort, lorsqu'il aperçut une pierre saillante à la portée de son bras. Il s'y accrocha avec frénésie, se souleva à bout de bras et resta suspendu tandis que son cheval roulait dans l'abîme.

— Au secours ! à l'aide ! s'écria Danguy. Je suis sauvé !

En effet, la pierre à laquelle l'écuyer était accroché se trouvait à peine à un mètre du rebord. Danguy appuyait ses pieds sur la terre glaise, et comme il était moins lourd que le cheval, et que ses bras soutenaient une notable partie de son poids, la terre résistait encore suffisamment.

La duchesse était promptement descendue de cheval.

— Que faut-il faire ? demanda-t-elle éperdue.

— Ne perdez pas la tête, madame, répondit Danguy, qui était un homme d'expérience et de courage. Regardez froidement le danger, il n'est pas si grand qu'il le paraît.

— Mais que faire ?

— Je puis tenir ici longtemps. Allez à la ferme à franc étrier, ramenez deux hommes, un seul s'il n'y en a qu'un, une femme s'il n'y a pas d'homme, avec une échelle, une gaffe, une corde à puits, s'il n'y a pas autre chose. Allez, ne perdez pas de temps, et je suis sauvé.

Madame de Châteaubourg allait s'élancer, lorsqu'elle fut arrêtée par un cri de détresse poussé par son serviteur.

— Hélas ! mon Dieu ! c'est fait de moi !

— Qu'y a-t-il ?

— La pierre n'est pas un rocher, je la sens qui cède sous mon poids. Mon Dieu, ayez pitié de moi !

— Mais c'est horrible de voir ainsi mourir un homme ! s'écria la duchesse, c'est horrible !

— Madame ! madame ! cria par deux fois Danguy, vous pouvez me sauver !

— Dites vite.

— Madame, écoutez bien, ou je suis perdu.

— Mais parlez donc !

Danguy, haletant, continua :

— Dessanglez votre cheval ; ôtez la selle, ôtez la bride ; portez la selle sur le rebord du sentier, asseyez-vous sur la selle, passez la bride dans la sangle, remettez la boucle de la sangle, et jetez-moi la bride. Je m'accrocherai au mors et je pourrai remonter.

— Mais la bride cassera ; jamais elle ne pourra vous supporter.

— Madame, M. le baron de Roche s'est pendu à un fil de soie bien moins solide que cela.

— Bien, bien. Attendez !

Et la duchesse se mit en devoir de suivre les instructions si claires que venait de lui donner cet homme suspendu dans l'éternité.

— Pour Dieu, allez vite ! La pierre cède de plus en plus. Quelques secondes et ce sera fini.

— Patience, patience.

— Ah ! fit Danguy, il sera trop tard. Jamais je ne vous ai répondu patience, moi, quand vous m'avez dit : Fais cela. Il vous a suffi d'un signe, d'un coup d'œil pour vous faire obéir. J'ai été votre serviteur fidèle, votre âme damnée.

Et le misérable, dans l'espoir de précipiter les mouvements de la duchesse, lui fit la nomenclature de tous les services qu'il lui avait rendus depuis le jour où, jeune fille, il lui avait sauvé la vie ; depuis le jour où, jeune femme, il lui avait sauvé l'honneur.

Avec cette lucidité de ceux qui vont mourir, il lui rappela tout, depuis ses services chez le prince de Clamont où elle l'avait placé, jusqu'à sa complicité au vol du matin dans la maison du mort.

A mesure que le malheureux serviteur énumérait ses services, les mouvements de la duchesse,

d'abord précipités, se ralentissaient d'une façon singulière.

— Mais vous ne bougez plus ! s'écria le malheureux, qui, bien qu'il ne pût pas voir, semblait deviner le peu d'empressement de sa libératrice.

— Je ne puis faire glisser l'ardillon de la boucle de la sangle.

— Brisez tout, je vais mourir.

— Ah ! c'est fait, du courage !

— Courage ! s'écria Danguy désespéré. Ah ! j'en ai du courage. Mais ne voyez-vous pas que la pierre ne tient plus ? Penchez-vous, penchez-vous.

— C'est fait, dit la duchesse.

Et elle s'avança sur la crête.

A peine Danguy l'eut-il regardée, qu'il poussa un cri terrible.

— Vous voulez ma mort, je le vois, je vous connais.

— Danguy !

— Vous voulez ma mort, vos yeux me le disent.

— Vous êtes fou.

— Vous tenez la bride et vous ne la jetez pas ! Ah ! vous voyez bien que vous ne la jetez pas. Ah

Dieu ! n'avoir qu'un mouvement à faire ! Tenez, le duc vous appelle la louve ; il a raison, votre mari.

La pierre venait de se détacher et de rouler à grand bruit le long de la falaise. Danguy se tenait encore, il avait enfoncé ses mains dans le trou de la pierre. La terre céda, il enfonçait ses mains l'une après l'autre, mais il perdait du terrain à chaque mouvement.

La duchesse enfin se décida à jeter la bride, mais la distance était trop grande désormais : elle n'arriva pas jusqu'au malheureux.

— Trop tard ! fit-il avec un pâle sourire. Vous me laissez mourir, je vous maudis. Malheur sur vous et sur les vôtres. Je dirai là-haut au duc de Pontissac que sa fille m'a assassiné.

La duchesse ferma les yeux pour ne pas voir son serviteur, roulant dans l'abîme, éparpiller ses membres et sa chair aux pointes des rochers.

Un léger frissonnement agita tout le corps de la belle duchesse, mais elle n'était pas femme à frissonner longtemps. Elle remit, sans grands efforts, la selle de l'Éclair, elle serra la sangle en écuyère consommée, et remit le mors avec une habileté

qui surprendrait bien les grandes dames d'à présent, qui montent admirablement, mais qui, n'étant pas obligées de voyager à cheval, sont fort excusables de n'avoir pas les connaissances qui sont aujourd'hui dévolues aux domestiques, et que les grandes dames d'alors tenaient à honneur de posséder.

Aujourd'hui, la bride anglaise est facile à passer malgré le filet. Autrefois, il n'y avait pas de filet ou double bride, mais les agréments de luxe rendaient la rêne française si compliquée, que notre grand Balzac aurait pu consacrer un chapitre entier à la description du harnachement d'un cheval de grande dame en 1760.

Quand tout fut accommodé congrument, la duchesse s'élança sur sa monture et eut le triste courage ou l'horrible curiosité de s'approcher du bord, pour regarder comment son serviteur se comportait dans la mort.

Plongeant son regard dans l'abîme, elle aperçut le corps de Danguy au pied d'un des vingt ou trente rochers accumulés sur cette plage de sable sans qu'on sache pourquoi et comment ils sont là. Tout

le long de la côte on ne saurait trouver rien de semblable à ces pierres bizarres, qu'on croirait avoir été oubliées là par des géants insoucians ou fatigués. Dans le pays, on appelle ces rocs les Vaches-Noires. En Bretagne, on eût composé bien des légendes sur ces pierres étranges ; en Normandie, on s'est contenté simplement de les entourer de galets afin d'y attirer les moules.

Le corps du pauvre écuyer était là couché sur le ventre, les bras étendus. La duchesse le contempla un instant et sourit.

Elle sourit de cette façon qui n'appartient qu'aux femmes. La vipère mord, la louve dévore, la panthère déchire ; la femme sourit et nul ne peut savoir ce qu'il y a d'amertume, de cruauté et d'orgueil dans ce sourire à peine dessiné d'une femme qui vient de faire ou de rêver le mal.

— Il avait raison, murmura-t-elle, sa profanation lui a porté malheur ; c'est à rendre superstitieux. Et elle ajouta : Et puis il savait trop de choses.

Ses yeux s'arrêtèrent un peu plus près de la falaise. Le cheval n'avait pas roulé aussi loin que

le maître, il était plus lourd. Aussi, sa chute avait-elle été plus horrible : la pauvre Atalante gisait au milieu d'une mare de sang. Madame de Châteaubourg regarda un instant cette bête, qu'elle aimait et qu'elle avait souvent montée, et elle eut pour la jument un geste de regret qu'elle n'avait pas eu pour le serviteur.

La duchesse était une femme de tête, s'effrayant peu, analysant tout. Elle fut frappée d'un détail qui eût échappé à une autre.

Atalante, la pauvre Atalante, couchée sur le sable, ressemblait par sa nudité aux chevaux sauvages de l'Ukraine. Qu'était devenu son harnachement ?

La mère du comte de Gien se posa cette question, et comme elle ne pouvait la résoudre, elle resta pensive. Tout à coup son regard errant fut attiré par quelque chose de rouge qui flottait dans l'espace. La duchesse se pencha et reconnut un lambeau de velours grenat, qui avait dû être la chabraque, ou plutôt, comme on disait alors, la schabraque de la selle du pauvre Danguy, accroché à une anfractuosité de la falaise.

Madame de Châteaubourg pâlit. Son esprit venait de suivre ce lambeau d'étoffe. Elle s'était rendu compte de la chute du cheval, elle avait deviné toutes les aspérités de la falaise, ronces, épines, pierres, racines dépouillant la bête de ses brides et de ses pompons. Sa pensée embrassa tous les détails, et lorsqu'elle pensa aux fontes, elle poussa un cri de colère : le pistolet du prince de Clamont était dedans.

La noble patricienne descendit de cheval, s'étendit par terre sans plus se soucier de souiller ses galons d'or en point d'Espagne et ses dentelles dans la glaise humide. Elle saisit de ses mains blanches les racines des genêts sauvages, et le corps à moitié dans l'abîme elle regarda avidement.

La belle, l'altière duchesse de Châteaubourg était devenue méconnaissable. Ses yeux démesurément ouverts et arrondis fouillaient l'espace. Elle voyait la bride suspendue à une racine, elle voyait l'autre moitié de la schabraque accrochée à une pierre, elle voyait la selle dont le pommeau pointu était entré dans la glaise, elle voyait la croupière, les mailles du caparaçon, les oreillères ; elle aper-

cevait tout cela épars. Une seule chose échappait à son regard : elle ne voyait pas les fontes.

Cependant, les fontes étaient faciles à distinguer ; leurs bouteilles de cuir étaient recouvertes de velours rouge brodé d'une couronne ducale d'or.

En cherchant partout, elle aperçut un objet brillant, qu'elle reconnut sur-le-champ : c'était le pistolet à crosse d'argent, dont le canon était fiché en terre.

Comment s'était-il échappé des fontes ? Peu importait ; il était là, au milieu de la falaise, comme planté par la main de la fatalité.

Toute autre femme que la duchesse se serait bien moquée de ce pistolet à secret dont nul peut-être ne soupçonnait l'existence, que nul peut-être ne trouverait jamais, de cette arme à tête d'argent que nulle cupidité n'aurait le courage d'aller chercher où le hasard l'avait mise. Si elle tombait, elle s'enterrerait dans le sable ou bien la mer l'entraînerait et la garderait assez longtemps pour que son eau corrosive en rongeat tous les ressorts.

Madame de Châteaubourg se disait tout cela, mais c'était une femme aimant à dormir en paix

et ne voulant à aucun prix que ses nuits fussent troublées par l'ombre ridicule de cette arme sotte.

Elle se releva, et prit bien vite un parti. Elle se souvint que la veille elle avait distingué une petite église sur l'autre versant de la colline ; elle piqua vers l'est, et partit au galop, malgré les dangers du chemin.

Arrivée à la descente de la falaise, elle aperçut la croix du Christ surmontant un petit clocher carré, à moitié perdu dans les arbres.

Cette croix n'inspira aucun remords à la belle duchesse ; elle pressa son cheval et alla frapper à la porte d'une maison voisine de la petite église, et qu'elle reconnut pour être le presbytère, parce qu'une grille carrée s'encadrait dans le bois de la porte, afin que, de l'intérieur, on pût voir à l'extérieur, et quelle savait les prêtres gens de précaution.

A peine la duchesse eut-elle frappé, qu'un gros visage rouge apparut derrière la grille.

— Que voulez-vous ? demanda le visage cra-moisi.

— Du secours.

— Du secours, ce n'est pas ici.

— Peu importe ! Si vous n'ouvrez sur-le-champ, je fais enfoncer la porte. Auriez-vous donc peur d'une femme, par aventure ?

— Ouvrez, ouvrez, fit une voix qui partait du premier étage ; ouvrez, la maison de Dieu ne doit jamais être fermée.

La porte s'ouvrit, et un long prêtre maigre et jaune bousculant le sacristain au visage bourgeonné, s'avança en faisant force salutations à la duchesse.

— Ah ! madame la duchesse ; ah ! madame de Châteaubourg, disait le prêtre, comment se fait-il que vous soyez en cet état ? Vous serait-il arrivé quelque malheur ?

— Oui, monsieur le curé, un grand malheur.

— Madame la duchesse ne me reconnaît pas, bien sûr. Je suis du séminaire de Bernay, que M. le duc a doté.

— Tant mieux, monsieur.

La duchesse était venue frapper, sans avoir une détermination bien arrêtée sur les moyens qu'elle

allait employer pour arriver à son but ; se voyant reconnue, cela lui ôta toute envie de feindre et simplifia la situation. Elle comprit qu'elle pouvait tout dans un pays où le prêtre savait qui elle était.

Elle raconta que le cheval de son écuyer avait fait un faux pas ; elle dit sa mort cruelle, fit paraître une grande douleur et manifesta la volonté d'aller chercher son corps afin de le faire inhumer en terre sainte.

Comme le prêtre voulait lui éviter cette triste corvée, lui assurant que toutes ses volontés seraient exécutées, elle lui raconta comment les fontes de la selle de son écuyer étaient restées accrochées à la falaise, que ces fontes contenaient des papiers d'importance, ainsi qu'un pistolet que le comte de Gien aimait particulièrement, et qu'elle voulait ces objets à tout prix.

Le curé lui répondit que rien n'était plus facile, mais que la nuit venait et qu'il était de toute nécessité d'attendre le lever du jour. D'ailleurs madame la duchesse devait avoir besoin de souper et elle trouverait dans la cure un repas frugal et une

chambre convenable où le curé avait eu déjà l'honneur de recevoir son seigneur, le vicomte de Bénerville.

Madame de Châteaubourg réfléchit dix secondes, et comme il était impossible de faire autrement, elle accepta. Après avoir trempé un peu de pain noir dans du lait, elle demanda sa chambre. Le lit lui ayant paru convenable elle se coucha. Trois longues heures se passèrent avant que le sommeil ne vînt réparer sa fatigue, mais enfin la nature prit le dessus, la patricienne s'endormit, rêvant plus d'une fois à l'abîme profond et à la figure désolée et suppliante de son serviteur.

Le bon curé, tout fier d'héberger une aussi grande dame que la duchesse, rendait grâces à Dieu avant de s'endormir, lorsqu'il entendit frapper doucement à la porte du presbytère.

Les coups avaient été frappés d'une façon particulière qui fit tressaillir le prêtre ; il s'élança avec empressement et ouvrit sans autrement s'enquérir.

Deux hommes passèrent mystérieusement, et guidés par le curé entrèrent dans une pièce du

rez-de-chaussée, éclairée par une lampe de fer suspendue au mur.

— Et maintenant, dit celui des deux hommes qui était entré le premier, asseyez-vous, M. le curé, et répondez.

XIII

LE SOLDAT DE LA CROIX-ROUGE

Le curé examina ses deux visiteurs. Après un court examen, il s'adressa à son interlocuteur :

— Monsieur, dit-il, bien que tout en vous, vos manières, votre mine, plus encore que vos habits, dénote un homme de condition, ne trouvez pas mauvais, je vous prie, que je m'enquière des droits que vous pouvez avoir de m'interroger et sur quoi vous voulez exercer ces droits ?

— Ne m'avez-vous pas entendu frapper à votre porte, M. le curé ?

— J'ai entendu.

— Cela ne vous suffit pas ?

— Non.

— N'avez-vous pas deviné que celui qui frappait était un soldat de la *Croix-Rouge*?

— La prudence est une vertu.

— Soit, monsieur le curé, interrogez donc à votre tour, mais *vive Dieu saint amour* ! Soyez bref.

— D'où venez-vous ? demanda le prêtre.

— D'Orient.

— Avez-vous visité le sépulcre ?

— Par trois fois.

— Avez-vous touché les clous ?

— Non, mais je les ai comptés.

— Comment ?

— Par deux, trois et deux.

Le prêtre s'inclina respectueusement et dit :

— Mon frère, je suis à vos ordres.

— Vous logez ici une femme : son nom ?

— Madame la duchesse de Châteaubourg.

— Que vient-elle faire céans ?

Le curé raconta ce que la grande dame lui avait dit.

— C'est bien, fit celui des deux visiteurs qui s'était annoncé comme étant un soldat de la *Croix-*

Rouge, écoutez-moi. Vous avez promis à la duchesse deux hommes pour l'aider dans ses recherches.

— Oui, deux marins gardes-côtes.

— Je serai l'un de ces hommes.

— Vous ! s'écria le curé avec étonnement.

— Moi-même. L'homme que vous m'adjoindrez sera muet.

— C'est convenu.

— Vous me ferez donner des habits pareils aux siens.

— J'obéirai.

Sans autres cérémonies, les deux visiteurs étendirent leurs manteaux à terre, se couchèrent en souhaitant une bonne nuit au curé qui ne parut pas autrement surpris de ce sans-gêne.

Un peu avant le jour, le curé vint lui-même portant les vêtements demandés, et amenant un marin avec lui.

Celui-ci regarda à peine son compagnon d'aventure ; mais le soldat de la *Croix-Rouge* lui demanda son nom.

— Étienne Pâquet.

— Moi, répondit le faux garde-côtes, je m'appelle Le Helm.

— Tant mieux pour vous, fit le marin.

Au petit jour la duchesse parut.

— Voici deux hommes, lui dit le curé avec force salutations, qui vont nous aider dans nos recherches.

En regardant les deux hommes mandés par le curé la duchesse ne put retenir un tressaillement. Ces deux marins étaient des gardes-côtes vêtus comme Panuphle et Jeanneton, madame de Châteaubourg les avait pris pour eux.

— Si je ne me trompe, à la description que madame la duchesse a daigné me faire hier soir....

— Il est inutile de me donner mon titre à tout propos, interrompit madame de Châteaubourg; pour des raisons que vous comprenez, il m'importe de ne pas être connue.

Le curé ne comprenait pas, mais il s'inclina comme s'il eût compris.

— Que disiez-vous, je vous prie?

— Je disais, madame, que, selon votre description, tout me porte à croire que le malheur est arrivé à la falaise des Vaches-Noires.

— C'est possible.

— N'avez-vous point remarqué des rochers de formes étranges ?

— En effet.

— C'est même, si je ne me trompe, près d'un de ces rochers que votre écuyer a trouvé la mort ?

— Oui, monsieur le curé.

— Le Helm, dit le curé en s'adressant à l'un de ses hommes, vous allez prendre le chemin de la ferme du Haut-Pas, en ayant soin de vous munir d'une forte corde à grappins.

— Bien, monsieur le curé.

— Quant à Pâquet, il viendra avec nous. En passant nous prendrons du monde pour enlever le corps de ce pauvre gentilhomme.

Madame de Châteaubourg tira le prêtre par le bras.

— Je serai obligée, à mon grand regret, dit-elle, de laisser à votre charité le soin pieux d'enterrer mon pauvre serviteur ; car il faut que ce soir même je sois au château du Breuil.

— Bien, très-bien, répondit le curé, vous pouvez compter sur moi, madame.

Le marin Pâquet marchait le premier ; la duchesse et le curé, à cheval tous les deux, le suivaient en silence. Le cheval du curé, petit bidet blanc, paraissait enchanté d'être en si bonne compagnie, et égayait le cortège par ses hennissements de joie.

Madame de Châteaubourg allait la tête inclinée, perdue dans ses pensées. Le prêtre cherchait ce qu'il pourrait bien dire, pour alimenter la conversation. Il souffrait de penser que cette dame de la cour emporterait de lui une opinion fâcheuse.

M. le curé releva enfin la tête, comme un homme sûr d'avoir trouvé ce qu'il cherchait :

— Madame, dit-il, ce malheureux gentilhomme, M. Danguy, qui a péri d'une façon que je qualifierai de fâcheuse, a-t-il une famille, une femme, un enfant ?

— Non, répondit la duchesse.

— Ah ! tant mieux !

— Pourquoi ?

— Mais il vaut mieux qu'il en soit ainsi, c'est si triste pour ceux qui restent !

Et comme il vit que Madame de Châteaubourg

ne répondait pas, qu'elle n'écoutait même pas, il prit, un peu tard, le parti de se taire.

Ce fut donc au milieu du silence qu'ils arrivèrent aux Vaches-Noires.

Pâquet s'était arrêté en disant :

— C'est là.

— Non, répondit la duchesse, ce n'est point ici, je ne reconnais pas l'endroit.

— Voici le cheval, fit le curé, en montrant le corps meurtri, déchiré, de la pauvre Atalante.

Madame de Châteaubourg vit le cheval, leva la tête, aperçut le velours rouge de la schabraque qui frissonnait dans la brise. Elle reporta ses regards vers la plage ; elle reconnaissait bien la falaise ; mais la plage n'était plus la même ; la plupart des rochers avaient disparu sous l'eau de la mer, et ceux qui restaient étaient à peine visibles.

— C'est étrange ! murmura la mère du comte de Gien.

— Je vois ce que c'est, fit le prêtre avec son implacable ricanement. La mer vient de monter ; vous ne vous y reconnaissez plus

— En effet.

— Ça vous évitera le triste spectacle de voir le corps de votre malheureux serviteur ; mais tranquillisez-vous, ici il n'y a pas de fond, la mer nous le rendra à marée basse, à coup sûr. Ah ! si c'était par exemple du côté de Berneville, ce serait bien différent !

La duchesse n'écoutait pas. Elle regardait anxieuse la falaise et son regard fouillait avidement.

— Où sont les fontes ? lui demanda tranquillement le curé.

— Je ne sais.

— Je vois bien des choses.

— Que voyez-vous ?

Le curé détailla les objets qu'il apercevait accrochés aux aspérités de la falaise et Pâquet approuvait.

Après avoir examiné longtemps sans trouver ce qu'elle cherchait, la duchesse s'écria :

— Monsieur, il faut que je monte au haut de la falaise ; d'ici je ne vois rien, d'en haut je voyais tout.

— Vous devez vous tromper, madame.

— Ce n'est pas la peine de monter, dit le garde Pâquet, qui se mêla sans façon à la conversation ; voilà Le Helm qui est arrivé sur la crête : demandez-lui ce que vous voulez.

— Non, fit la duchesse, je veux monter, vous dis-je. Y a-t-il un chemin plus court que celui que nous avons pris ?

— Ah ! répondit le curé, si vous ne craignez pas de grimper un peu, nous en aurons pour dix minutes.

— Allons donc, sans perdre de temps.

Pâquet fut commis à la garde des chevaux ; le curé offrit à Madame de Châteaubourg de la conduire, mais il fit cette offre sans enthousiasme. Il montait difficilement, et il craignait extraordinairement d'avoir le vertige.

Avant qu'il eût achevé son discours, la duchesse s'était élancée dans la direction indiquée et gravissait le sentier à peine tracé avec une rapidité vraiment étonnante.

Le curé, pour ne pas trop effrayer la grande dame, avait parlé de dix minutes seulement ; dans

sa pensée, il en fallait bien quinze. Aussi fut-il stupéfait en voyant la duchesse arriver, et le Helm lui tendre la main avant que la cinquième minute fût écoulée.

— Il faut, pensa le prêtre, que cette dame ait un grand intérêt à trouver ce qu'elle cherche.

Mais, comme ce prêtre était un homme médiocre et d'esprit étroit, il ne trouva d'autre conclusion, sinon qu'il pourrait bien se faire que la duchesse lui donnât quelque présent pour ses peines.

Le Helm, qui était un autre gaillard que le curé, regarda avec admiration cette grande dame, plus osée et plus adroite qu'aucune femme du pays, paysanne ou pêcheuse.

— Ah ! sacrebleu ! s'écria-t-il, vous êtes une rude femme tout de même !

— Oui, répondit la duchesse, qui ne pensa même pas à s'étonner de la familiarité du faux marin. Et sans plus faire attention à lui, elle alla cherchant un endroit d'où elle pourrait apercevoir ce qu'elle désirait.

Le Helm, qui tout en admirant l'énergie, la vi-

vacité et l'adresse de la dame, ne la trouvait peut-être pas assez avenante, lui dit brutalement :

— Si c'est la place où vous vous êtes couchée à plat ventre hier soir pour regarder en bas que vous cherchez, la voici.

— Comment savez-vous ? demanda la duchesse effrayée.

— Comment je sais quoi ?

— Que j'ai regardé là.

La duchesse faisait cette question avec anxiété, l'inquiétude se lisait dans ses yeux.

Le Helm éclata de rire.

— Manant ! fit la duchesse en se redressant, vous oubliez donc devant qui vous êtes ?

— Je ne l'ai jamais su et ça m'est bien égal.

— Prenez garde.

— A quoi donc ?

Madame de Châteaubourg allait s'emporter et mettre en avant son nom et son titre ; mais, après réflexion, elle préféra supporter un affront qui, en somme, ne pouvait l'atteindre.

— Excusez mon emportement, mon ami, dit-elle

avec douceur. Je suis un peu surexcitée, et je suis désolée de vous avoir offensé.

— Vous faites bien, répondit tranquillement Le Helm, vous auriez eu tort et bien tort de vous fâcher avec moi ; parce que, voyez-vous, madame, tel que vous me voyez, je ne crains personne.

— Mais...

— Vous m'avez appelé manant ; ça ne me gêne pas, mais, voyez-vous, faut pas recommencer.

— Je suis la duchesse de Châteaubourg, fit la mère du comte de Gien en regardant Le Helm avec une tranquillité hautaine.

A l'époque où se passe ce drame, il n'était pas un homme qui n'eût tremblé en entendant dire par une femme à laquelle il venait de manquer de respect : « Je suis la duchesse de... »

Le Helm, lui, ne trembla pas du tout ; il répondit :

— Toute duchesse que vous êtes, vous ne vous êtes pas moins mise à plat ventre ici, dans la boue, pour regarder mourir un homme que vous veniez de tuer.

— Misérable ! s'écria la duchesse.

— Ne criez pas, ça ne sert à rien. Je ne crains

pas les grands seigneurs, moi. Je suis au roi; le jour où ça ne me conviendra plus, je me reprendrai, je serai à moi.

— Écoutez, fit la duchesse, je suis vive, mais je suis très-bonne. Si c'est de l'argent que vous voulez, vous en aurez; mais vous payeriez cher une calomnie, entendez-moi bien.

— Je n'ai besoin de l'argent de personne, et je ne vous calomnie pas. Écoutez plutôt. Vous passiez là à six heures dix minutes avec un cavalier; le cavalier était ici, vous là. Par suite de je ne sais quel accident, son cheval a reculé et perdu l'équilibre. Une brave bête, qui a bien fait tout ce qu'elle pouvait, mais il n'y avait pas moyen; elle a glissé et elle a roulé de roc en roc jusqu'où elle est, là-bas.

— Mais j'ai raconté tout cela, et en vérité vos airs de sorcier sont un peu bien ridicules.

— Je ne suis pas sorcier, s'en faut, mais je sais voir : le cavalier a laissé son cheval et s'est accroché à une pierre. Vous êtes partie, abandonnant le pauvre diable; mais vous avez eu un remords.

— Du tout, j'allais chercher du secours; mais

il m'a rappelée : la pierre céda sous ses doigts crispés.

— C'est possible !... Puis vous avez dessellé votre cheval ; vous avez pris la bride et vous l'avez lancée.

Le Helm parlait froidement et comme s'il eût vu la scène que plus haut nous avons racontée.

— Ah ! interrompit la duchesse ; tu m'as épiée ; tu étais là à rôder dans quelque coin, et tu viens me dire : Je devine ! Tu n'es qu'un imposteur, un imposteur, tu m'entends bien !

— J'entends bien. Je suis un imposteur quand je dis que l'homme vous appelait et que vous l'avez laissé se débattre dix minutes sans lui porter secours !

— Oui.

— Alors ! dites pourquoi, quand vous avez lancé la bride, là, tenez, voyez la place où le mors a laissé son empreinte, elle est à trois pieds de l'endroit où l'homme avait glissé lentement ; dites pourquoi vous aviez piétiné ici et puis ensuite attendu là ?

— L'idée de prendre la bride ne m'est pas venue tout de suite.

— Vous ne dites pas vrai, l'herbe du fossé est mangée sur plus de dix pieds de long. Donc vous avez débridé aussitôt revenue.

La duchesse affecta de rire.

— Où voulez-vous en venir ?

— A rien.

— Que prétendez-vous ?

— Rien.

— A quoi bon, alors, cette histoire saugrenue ?

— Je dis ce que je pense.

— Raconte ces balivernes à qui tu voudras. Retire-toi et me laisse regarder.

— Regardez sans crainte, fit Le Helm toujours avec le même calme, regardez : je vais écarter les genêts, madame, et je vous retiendrai.

Madame de Châteaubourg regarda, et le plus vif désappointement se peignit sur ses traits.

— Vous cherchez quelque chose que vous ne trouvez plus.

— C'est vrai.

— Voulez-vous que je vous dise ce que vous cherchez ?

— Oui.

— Un vieux pistolet.

La duchesse fit un brusque mouvement d'étonnement.

— C'est vrai, dit-elle. Comment pouvez-vous savoir cela ?

— Oh ! c'est bien facile !

— Ah ! misérable, c'est vous qui l'avez pris, s'écria madame de Châteaubourg en se relevant menaçante.

— Quelle bêtise ! fit tranquillement Le Helm. Comment diable aurais-je pu prendre ce pistolet où il était ? réfléchissez donc bien, madame la princesse, qu'il n'y a guère qu'une *mouchette*¹ qui aurait pu se passer cette fantaisie-là.

Au calme du faux marin, la duchesse comprit qu'elle n'obtiendrait rien par les menaces et la colère ; elle changea de ton, la louve devint chatte.

1. Mouette.

— Mon ami, dit-elle, vous allez me rendre un grand service.

— Si c'est possible, je ne demande pas mieux.

— J'ai été un peu vive tout à l'heure.

— Ça fait la seconde fois.

— C'est vrai ; mais si vous saviez combien je suis malheureuse, vous n'en conserveriez aucun ressentiment.

— Vous êtes une femme pas endurante. Je ne déteste pas ça, fit Le Helm ; d'ailleurs, vous n'êtes pas comme les autres dames de nos seigneurs du pays ; il n'y en a pas une capable de grimper comme vous l'avez fait. Aussi, en vous voyant défiler, j'ai dit : Voilà une dame qui me plaît !

La duchesse envoya au marin un sourire peut-être un peu souligné. Le Helm reprit :

— Si donc je puis vous être agréable, ne vous gênez pas ; sans compter que je suis là pour ça, par ordre du curé.

— Puisque vous saviez qu'il y avait là un pistolet, vous l'avez vu, vous devez savoir où il est tombé ; eh bien, il faut me le retrouver à tout prix.

— Je sais qu'il était là, mais je ne l'ai pas vu.

— Ah ! mon ami, que me racontez-vous là ? Par grâce, ne me faites pas languir plus longtemps.

— Madame, je ne sais pas mentir, et quand je vous dis que je n'ai pas vu, c'est que je n'ai pas vu ; je veux que la grande bouée de Saint-Laurent m'entre dans le ventre si ce que je dis n'est pas vrai.

— Mais alors, comment expliquez-vous...

— Oh ! ce n'est pas bien difficile. Nous autres, gens de mer, nous sommes habitués à tout remarquer. En mer, la plus petite chose a son importance : un oiseau qui passe, un nuage qui vient, le flot qui se ride ; nous ne méprisons rien, parce que tout nous importe.

— Je comprends bien ; mais...

— Vous comprenez bien, mais vous ne comprenez pas. Eh bien, voici toute la malice de ma sorcellerie. Suivez-moi attentivement...

— Oh ! je ne perds pas un mot.

— Tout à l'heure, vous regardiez avec tant d'attention, que j'ai suivi votre regard. Ce n'était pas difficile : on aurait dit un rayon de soleil.

— Passons.

— Je passe. Votre regard s'est arrêté net sur un endroit grand comme la main et n'a plus quitté cet endroit ; vous me comprenez bien ?

— Sans doute, mais...

— Patientez, madame la princesse ou la duchesse, je ne sais pas au juste.

— Peu importe !

— Bon ! Pour lors, comme vous ne regardiez pas ailleurs, c'est que vous étiez bien sûre que ce que vous cherchiez avait été là ?

— Oui !...

— Alors je me suis demandé ce qui pouvait tant vous intéresser. J'ai deviné bien facilement. Tenez, mettez-vous à genoux là, fit Le Helm en arrachant des genêts sauvages qu'il étala avec précaution, suivez bien mon doigt, remontez tout droit en partant de l'endroit : que voyez-vous ?

— Rien.

— C'est que vous ne regardez pas bien. Tenez, voyez-vous imprimé sur la terre un trou rond, là ?

— Je le vois.

— A un pied et demi de ce trou, ne voyez-vous

pas une empreinte ronde grande comme une bague ?

— Oui, oui.

— On dirait même que c'est une bague qu'on a appuyée ; à la même distance, vous retrouvez un autre trou rond, et un autre anneau ; mais cette fois le trou est plus profond, la bague est plus marquée.

— C'est vrai.

— Allez toujours, vous verrez les mêmes empreintes et toujours plus profondes, parce que, en tombant, l'objet devient plus lourd et s'enfonce davantage dans la glaise, si bien que, arrivé à l'endroit où vous le cherchiez, l'objet s'est enfoncé et il est resté piqué. Puis, comme il était trop lourd, après un temps plus ou moins long, il est tombé. Voyez-vous cette terre en forme de cartouche ? c'est la forme du canon. Examinez, le poids de l'arme l'a fait incliner et l'arme est tombée. Regardez bien à côté, vous verrez un autre trou grand comme une pastille de sucre noir. C'est l'empreinte de la baguette, c'est cette empreinte qui m'a fait penser que ce pouvait bien être un pistolet, et en remon-

tant, quand j'ai vu les marques de la crosse et du canon imprimées à égales distances, je n'ai plus eu de doutes. Vous voyez bien que je ne suis pas sorcier.

— Non, mais vous êtes certainement un habile homme.

— On le disait à bord de l'*Adamastor* ; ici on ne le dit plus, les gens du pays sont trop bêtes.

— Puisque vous êtes si perspicace, vous devez savoir où cette arme est tombée.

— Oh ! certainement, parce que, en se détachant, elle a trouvé cette pierre que vous voyez là ; ça lui a fait faire un bond et elle est tombée sur la plage, à dix ou douze pieds de la rive. La preuve, c'est qu'on ne voit plus les empreintes, bien que la terre soit plus molle à mesure qu'on descend vers la mer.

— Alors, selon vous, ce que je cherche serait près de ce petit roc ?

— Sûr et certain, madame la princesse ; quand la mer va descendre, vous allez le voir.

— Cela sera-t-il long ?

— Le flot était à cinq heures à peu près ; vous avez encore près de trois heures à attendre.

— Que c'est long, mon Dieu ! s'écria la duchesse.

Madame de Châteaubourg, précédée de Le Helm, descendit par le chemin à pic. Son guide lui tendait la main dans les endroits difficiles.

Le marin était serviable, empressé, sans obséquiosité. La duchesse lui parlait avec bonté, presque avec considération, chose étrange de sa part.

Quand ils arrivèrent au rivage, le curé, assis à l'ombre, lisait son bréviaire. Pâquet, étendu sur le sable, dormait.

— Où est mon cheval ? demanda avec inquiétude la duchesse qui n'apercevait plus l'Éclair, bien que la plage fût nue.

— Le cheval est malin, dit Le Helm, je serais bien étonné s'il n'était pas tranquille dans la crevasse.

A un endroit voisin, la falaise était fendue comme les deux montagnes séparées par l'épée de Roland.

Ce n'était pas un preux en colère qui avait opéré cet accident, un léger cours d'eau avait mis des

siècles à exécuter ce travail de géant. Une microscopique vallée s'était formée, et une herbe grise y poussait sans soleil. Cette herbe avait attiré le beau palefroi, qui broutait avec appétit.

— Le Helm, dit la duchesse frappée de la perspicacité de cet homme, mon fils, M. le comte de Gien, est à l'armée ; je voudrais savoir auprès de lui un homme tel que vous. Si vous voulez le rejoindre, je me chargerai de votre bien-être.

— Merci bien, madame la princesse. Si votre monsieur le comte était sur mer, je ne dis pas, mais sur terre je ne lui servirais à rien : sur terre je ne vaudrais pas les quatre fers d'un chien.

Le curé s'avancait avec empressement, s'excusant d'avoir été obligé d'accomplir ses devoirs.

Madame de Châteaubourg l'informa de son désir de demeurer jusqu'à la marée basse. Elle l'invita à regagner le presbytère, le priant de lui envoyer, par Pâquet, un peu de pain et du lait, car elle était à bout de forces.

Le curé essaya de faire des offres, mais madame de Châteaubourg avait une façon de prier qui res-

semblait tant à des ordres, que le prêtre s'inclina et partit.

— Vous entendez, dit la duchesse à Pâquet, du pain et du lait.

Le Helm, sans parler, montra à la duchesse un petit retraits dans la falaise où les rayons du soleil ne parvenaient pas. Il étala par terre des genêts desséchés et lui fit signe de s'asseoir.

Madame de Châteaubourg obéit machinalement. Ses yeux ne quittaient pas le bord où le flot se brise. Chaque fois que la vague déferlait, il lui semblait que la mer baissait.

— Hum ! fit Le Helm, c'est pas pour tout de suite, la mer finit à peine de battre son plein.

La grande dame trouva encore un sourire pour cet homme de rien qui devinait ses pensées.

Quand Pâquet arriva, madame de Châteaubourg but avidement le lait de la jatte, mais il lui fut impossible de goûter au pain et aux fruits que le curé avait joints à son envoi.

Pâquet reprit son somme.

Le Helm sortit son couteau, prit le pain, qu'il mangea méthodiquement en l'arrosant de cidre.

— Madame, dit-il au bout d'une heure, voici le flot qui s'en va. Dans une demi-heure ou trois quarts d'heure, vous aurez ce que vous attendez. Ça va être triste pour vous tout de même de revoir le corps de votre pauvre valet, si c'était un brave homme.

La duchesse ne répondit pas.

A son tour, soit ennui, fatigue ou habitude, Le Helm ferma les yeux et commençait à s'endormir lorsque la grande dame lui cria :

— Le Helm, ne dormez pas, je vous en supplie : le temps me semblerait trop long, et j'éprouve une inquiétude que je ne puis définir. Parlez-moi, mon ami, je vous en prie.

— C'est que je ne sais pas bien parler aux princesses, moi, voyez-vous. Je ne saurais pas quoi vous dire. Je n'ai pas l'habitude des grandes dames. Vous savez, nous autres, c'est pas que nous soyons bêtes entre nous, bien au contraire. Mais avec des personnes de la cour, comme qui dirait vous, je ne sais pas dire deux mots ; et cependant, tel que vous me voyez, j'ai parlé face à face à une reine, comme je vous parle à vous-même. Oui, à une

reine ! C'est comme je vous le dis, et qui m'aimait même beaucoup. Quand je dis qu'elle m'aimait, c'est une manière; elle m'aimait et elle ne m'aimait pas. Arrangez ça comme vous voudrez. Elle me faisait des caresses à n'en plus finir, quoi, et, pour changer, c'était pour me filouter mon tabac à chiquer; car il faut vous dire que cette majesté-là avait la figure noire comme la cheminée, et le corps idem, et qu'elle s'habillait avec des plumes d'oiseaux; quand je dis qu'elle s'habillait, c'est une manière, elle s'habillait et elle ne s'habillait pas, car...

Le Helm n'acheva point, la duchesse venait de se lever soudain en poussant un cri d'effroi.

— Qu'est-ce, qu'avez-vous? demanda le marin.

— Il était là, répondit la duchesse épouvantée, en montrant contre le rocher une place que le flot venait de laisser à sec.

— Qui?

— M. Danguy.

— Votre écuyer?

— Oui, oui.

— Ce n'est pas possible, vous devez vous tromper.

— Oh non ! s'écria madame de Châteaubourg. Je ne me trompe pas, c'est impossible. Je le vois encore là, ses deux bras étendus touchaient presque ce rocher, bien facile à reconnaître à ses deux pointes ; puis il est entre les deux autres. Je ne puis me tromper : voyez, tous les rochers sont éloignés les uns des autres, ces trois seuls sont ensemble. Toute erreur est impossible.

— C'est vrai.

— La mer l'aura emporté.

— Non, madame, ce n'est pas possible.

— Mais il n'est pas parti tout seul.

— Peut-être.

— Que voulez-vous dire ?

— Rien. Je ne puis m'expliquer maintenant, ayez encore un peu de patience.

La duchesse eût été fort indifférente sur le sort du cadavre de son serviteur ; mais Le Helm était plein de mystère, et cela l'effrayait.

— Qu'attendez-vous ? demanda-t-elle.

— J'attends d'abord que cette vague, que vous voyez arriver, vienne jusqu'ici et se retire ; le pistolet doit être là.

La vague vint couvrir le sable d'écume, puis se retira, laissant l'endroit désigné par Le Helm à sec. Le pistolet n'y était pas.

— Rien ! fit le marin, c'est vraiment extraordinaire.

Madame de Châteaubourg, bien qu'elle eût reconnu que Le Helm était doué d'une sagacité extraordinaire, ne se rendait pas compte de l'endroit précis où le pistolet avait pu tomber. D'ailleurs, elle cherchait une sécurité artificielle en pensant que la mer pouvait bien, à la rigueur, entraîner un cadavre, mais qu'il était impossible qu'elle eût entraîné une arme aussi pesante et offrant aussi peu de surface.

Le flot se retirait sensiblement et avait déjà découvert une assez grande distance. Le marin ne parlait pas, ne regardait même plus.

— Eh bien, Le Helm, lui demanda la duchesse, vous ne dites plus rien ? Je suis pourtant dans une grande inquiétude.

— Madame, répondit gravement le marin, je vous assure qu'il s'est passé là quelque chose d'extraordinaire : le mort est certainement parti tout seul et il a emporté le pistolet.

La duchesse eut un éclat de rire nerveux, effrayant.

— Il n'y a pas de quoi rire, reprit Le Helm froidement. Si le mort n'est pas parti tout seul, c'est que quelqu'un est venu le chercher.

— Qui voulez-vous?...

— Je ne veux rien, je dis ce qui est.

— Je ne puis vous comprendre, en vérité, Le Helm.

— C'est pourtant bien simple ce que je vous dis là.

— Mais c'est impossible.

Le Helm hocha la tête et répondit à la duchesse :

— Il n'y a rien d'impossible, madame, et c'est toujours ce qui semble impossible qui arrive.

— Expliquez-vous, de grâce !

— Je ne puis ; mais, tenez, apercevez-vous sur la mer, là, après les rocs, des points noirs à côté les uns des autres ?

— Je les vois, en effet.

— Ce sont les pieux que les pêcheurs placent de distance en distance pour attacher leurs filets ; si les filets y sont, nous serons fixés.

— S'ils n'y sont plus ?

— Ça ne changera rien à ma conviction, seulement, j'aurai plus de peine à vous persuader.

— Mais je vous crois, mon ami, je crois tout ce que vous me dites. Tout ce que vous avez prédit s'est réalisé, j'ai en vous une confiance entière.

— Eh bien ! si c'est vrai ce que vous dites là, répondez-moi franchement.

— Parlez.

— D'autres que vous peuvent-ils avoir un intérêt à s'emparer du corps de ce Danguy ?

— Personne.

— Et du pistolet ?

— Personne, que je sache.

— Sur votre foi ?

— Sur mon honneur.

— Alors, je n'y comprends plus rien. En n'apercevant ni l'arme ni le corps, j'ai de nouveau interrogé la falaise. J'avais cru d'abord que le pistolet était tombé se détachant de la glaise par son propre poids, il n'en est rien ; quelqu'un l'a pris, quelqu'un l'a fait tomber.

— Nul homme ne saurait gravir en si peu de

temps une pente aussi droite et une pareille hauteur.

— Madame, les contrebandiers jettent leurs marchandises sur les falaises, sur les rochers, partout où ils peuvent, lorsqu'ils sont traqués. Il arrive parfois que plus d'un objet reste accroché comme ce morceau de velours rouge que vous voyez là-haut. Dans ce cas, ils ont un instrument des plus simples pour s'emparer de l'objet. C'est une ficelle qui se termine par cinq ou six fouets au bout desquels se trouve une balle de plomb. Ils appellent ça la *fouilleuse*, et ils sont d'une adresse étonnante pour la lancer. Ils la font voltiger dans l'espace à des hauteurs extraordinaires, et il est bien rare qu'une des six balles n'atteigne pas l'objet convoité. Quelquefois les six le frappent et le ramènent avec une sûreté qui tient du prodige. Vous ne me croyez pas; eh bien! regardez, vous avez de bons yeux; ne voyez-vous pas quelque chose là-haut comme les traces d'une main de diable qui aurait six doigts?

— Je m'y perds, fit la duchesse anxieuse, accablée.

— Et tenez, reprit Le Helm en portant son regard sur la mer, tenez, voici les poteaux à sec, les filets sont après et le corps n'est pas dedans. Je le savais bien, la mer n'aime pas les cadavres frais, elle les rejette et ne les emporte jamais.

Madame de Châteaubourg avait une grande dose d'énergie ; si elle eût vu dans la chaîne des événements qui se succédaient la main d'un ennemi, aussi fort qu'il eût été, elle aurait relevé la tête. Mais elle se sentait frappée sans voir la main qui lui portait de si terribles coups, et son esprit était troublé.

— Attendez, attendez, s'écria Le Helm, le sable du chemin va dire la vérité.

Il s'élança vers le sentier opposé à celui qui conduisait à la ferme du Haut-Pas et il revint au bout de quelques minutes en criant :

— Venez, venez.

La duchesse marcha vers lui, non par sa propre volonté, toutefois.

Elle obéissait à celle de Le Helm, qui en peu de temps avait pris un ascendant extraordinaire sur cette organisation nerveuse.

— Tenez, madame la princesse, regardez, dit-il, la mer a tout effacé jusqu'ici ; mais là, c'est autre chose. Deux hommes, qui sont des gardes-côtes, je vois cela à l'empreinte de leurs souliers, qui sont comme les miens, ont passé par là, traînant un corps mouillé. Vous voyez, le sable est encore humide. Ils se sont arrêtés là, ils ont coupé deux branches à ces arbres ; voici la trace aux troncs, voici les feuilles sur le chemin ; ils ont accommodé une civière sur laquelle ils ont mis le corps. Voyez, ils ne le traînent plus, puisque la place n'est plus marquée sur le sable : ils le portent. Voyez, ils sont chargés, bien chargés, leurs souliers s'enfoncent à plus de deux pouces en profondeur sur la terre du chemin. Si vous voulez, nous pouvons les suivre à la capitainerie, où ce sentier conduit, et où nous aurons tous les renseignements que vous voudrez.

— Merci, répondit sourdement la duchesse. Retournons au presbytère, je ne me soutiens plus.

Le Helm alla chercher le cheval, et bientôt lui et la grande dame rentrèrent, sans nouvel incident,

dans la maison de la cure, où le prêtre avait fait préparer un repas.

La duchesse, en proie à une inquiétude inconcevable, ne regarda même pas ce que le curé lui offrait avec un empressement digne d'un meilleur sort.

Le Helm, avec un tact bien rare, raconta au prêtre que la mer avait entraîné le corps du défunt, qu'on retrouverait certainement dans deux ou trois jours, à la barre de Dives, où les sables amoncelés le retiendraient à coup sûr. Il passa sous silence les autres péripéties de la falaise, à la grande satisfaction de la duchesse, qui lui lançait des regards éloquents pleins de remerciement et de gratitude.

Madame de Châteaubourg déclara qu'elle voulait partir sur-le-champ, elle pria le curé d'envoyer Pâquet demander au marquis de Penneville-Saint-Elmont un de ses laquais pour lui faire escorte jusqu'au Breuil.

Une heure après, elle partait après avoir remis au curé quelques louis pour les pauvres et pour les deux marins.

— Madame la duchesse, dit le curé en s'inclinant jusqu'à terre, vous avez tous les bonheurs et toutes

les joies du monde. Je n'ai donc rien à vous souhaiter, sinon que Dieu vous garde.

— Merci, monsieur le curé, répondit la duchesse en souriant amèrement.

La route parut longue à madame de Châteaubourg.

Elle avait laissé mourir son serviteur, elle avait fait plus, elle l'avait tué, et cela sans aucun profit.

Elle se disait bien qu'elle n'aurait jamais été assez forte pour l'amener jusqu'au rebord de la falaise, mais elle savait bien qu'elle mentait. Des frissons d'effroi qui parcouraient son corps lui rappelaient de temps en temps la triste vérité.

Ce qui augmentait sa douleur, c'est qu'elle avait conscience d'avoir commis un crime inutile.

Dans toute cette affaire, elle avait poursuivi un but incertain, elle avait presque inventé un danger. Rien ne lui prouvait qu'elle eût quelque chose à redouter; elle avait marché dans l'ombre, menée par un simple pressentiment.

La crainte qui la dominait était elle-même incertaine.

Que pouvait, en effet, craindre alors une des

plus grandes dames de la cour de France, qui se savait, par sa position, au-dessus de tout ? rien. Aussi la crainte, plus encore la peur qui la dominait, était d'autant plus grande qu'elle pressentait un malheur sans connaître ni les causes de ce malheur, ni la main qui devait venger Henry l'abandonné, le bon chevalier son père et l'infortuné Danguy.

Le voyage de madame de Châteaubourg se passa sans encombre. Vers six heures du soir elle arriva au Breuil.

Comme elle approchait de la grande grille, elle fut surprise de voir que sa livrée avait pris les habits de deuil.

Elle pensa au duc son mari et à son oncle de Pontissac. Le duc était obèse ; le marquis était bien vieux. Elle ne voulut pas interroger et piqua jusqu'au perron.

Un serviteur vêtu de noir s'avança vers elle en pleurant, son mouchoir sur les yeux. La nuit commençait à tomber, la duchesse ne le reconnaissait pas.

— Ah ! madame, dit-il en sanglotant, je vous

disais bien que ça nous porterait malheur de profaner la maison du mort. M. le comte de Gien, votre fils, a été tué à l'armée du Rhin.

— Danguy ! s'écria la duchesse.

— Oui, madame, c'est moi ¹.



FIN.

1. L'épisode qui suit *La Falaise d'Houlgate* a pour titre *La Comtesse de Bruges*.



TABLE

	Pages.
I. — Comment on était en Bretagne en 1748	1
II. — La Capitainerie	47
III. — Un homme à la mer	65
IV. — L'Enfant de la louve	78
V. — La Mère nourrice	94
VI. — L'Enfant sauve l'enfant	119
VII. — Une Vision	142
VIII. — La Chatte et la souris	189
IX. — Les Deux dogues	226
X. — Le Lit du mort	240
XI. — La Falaise	249
XII. — Le Soldat de la Croix-Rouge	268

I	General Introduction	1
II	On the History of the Language	15
III	On the Grammar of the Language	35
IV	On the Syntax of the Language	55
V	On the Semantics of the Language	75
VI	On the Phonetics of the Language	95
VII	On the Morphology of the Language	115
VIII	On the Etymology of the Language	135
IX	On the Prosody of the Language	155
X	On the Orthography of the Language	175
XI	On the Punctuation of the Language	195
XII	On the Abbreviations of the Language	215



CATALOGUE

DE

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON

MICHEL LÉVY
FRÈRES

PREMIÈRE PARTIE¹

Nouveaux ouvrages en vente — Ouvrages divers, format in-8°
Bibliothèque contemporaine, format gr. in-18 — Bibliothèque nouvelle
Ouvrages complètes de Balzac — Collection Michel Lévy, format gr. in-18
Collection format in-32 — Collection à 50 centimes
Brochures diverses — Publications périodiques illustrées

Tous les ouvrages portés sur ce Catalogue sont expédiés *franco* (contre mandats ou timbres-poste), sans augmentation de prix, excepté les volumes à 1 fr. 25 c. de la Collection Michel Lévy, auxquels il faut ajouter 25 cent. par volume.

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

PARIS

Mai 1877



1. Les 2^e et 3^e parties de ce Catalogue seront envoyées *franco* à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.

NOUVEAUX OUVRAGES EN VENTE

Format in-8°.

J. AUTRAN <i>de l'Acad. franç. f. c.</i> ŒUVRES COMPLÈTES, tome V. — La Lyre à sept cordes..... 6 »	F. PONSARD. f. c. ŒUVRES COMPLÈTES. T. III et dern. 7 50
H. DE BALZAC. ŒUVRES COMPLÈTES, tome XXIV et dernier. — CORRESPONDANCE... 7 50	CHARLES DE RÉMUSAT ABÉLARD. 1 volume..... 7 50
COMTE DE PARIS HISTOIRE DE LA GUERRE CIVILE EN AMÉRIQUE, t. I à IV..... 30 » ATLAS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA GUERRE CIVILE EN AMÉRIQUE. 30 »	ERNEST RENAN DIALOGUES PHILOSOPHIQUES. 1 vol. 7 50 LES ÉVANGILES. 1 volume..... 7 50
X. DOUDAN MÉLANGES ET LETTRES. 2 volumes.... 15 »	DANIEL STERN MES SOUVENIRS. 1 volume..... 7 50
VICTOR HUGO LA LÉGENDE DES SIÈCLES. 2 ^e série. 2 v. 15	LOUIS ULBACH LE LIVRE D'UNE MÈRE, avec une eau- forte de Hédouin. 1 volume..... 6 »
J. MICHELET HISTOIRE DU XIX ^e SIÈCLE, 3 volumes. 18 »	VIEL-CASTEL <i>de l'Acad. franç.</i> HIST. DE LA RESTAURATION, tome XIX. 6 »

Format gr. in-18 à 3 fr. 50 c. le volume.

É MILE AUGIER <i>de l'Acad. franç. vol.</i> THÉÂTRE COMPLET. T. I à IV..... 4	D. NISARD <i>de l'Acad. française vol.</i> RENAISSANCE ET RÉFORME..... 2
BALZAC CORRESPONDANCE..... 2	J. NORIAC LA FALAISE D'HOULGATE..... 1
TH. BENTZON LA GRANDE SAULIÈRE..... 1	J. OFFENBACH OFFENBACH EN AMÉRIQUE..... 1
AL. DUMAS FILS <i>de l'Acad. franç.</i> THÉRÈSE..... 1	QUIDA DANS UNE VILLE D'HIVER..... 1
O. FEUILLET <i>de l'Acad. franç.</i> UN MARIAGE DANS LE MONDE..... 1	LYDIE PASCHKOFF LA PRINCESSE VÉRA GLINSKY..... 1
ERNEST FEYDEAU SOUNA..... 1	A. DE PONTMARTIN NOUVEAUX SAMEDIS. Tome XIV..... 1
JUDITH GAUTIER LUCIENNE..... 1	HENRY RIVIÈRE EDMÉE..... 1
GUSTAVE HALLER VERTU. 1	ROBERT HOUDIN MAGIE ET PHYSIQUE AMUSANTE..... 1
VICTOR HUGO QUATREVINGT-TREIZE..... 2	SACHER MASOCH LES PRUSSIENS D'AUJOURD'HUI..... 2
ALPHONSE KARR L'ESPRIT D'ALPHONSE KARR..... 1	GEORGE SAND LÉGENDES RUSTIQUES..... 1
LAMARTINE NOUVEAU VOYAGE EN ORIENT..... 1	FRANCISQUE SARCEY LE PIANO DE JEANNE..... 1
PROSPER MÉRIMÉE LETTRES A UNE AUTRE INCONNUE..... 1	STENDHAL VIE DE NAPOLÉON..... 1
MÉRY LA COMTESSE ADRIENNE..... 1	***
MICHELET L'ÉTUDIANT..... 1	MARIO UCHARD MON ONCLE BARBASSOU..... 1
CH. MONSELET LES RESSUSCITÉS..... 1	LOUIS ULBACH MÉMOIRES D'UN ASSASSIN..... 2

OUVRAGES DIVERS

Format in-8°

J.-J. AMPÈRE

f. c.

CÉSAR. Scènes historiques. 1 volume.	7 50
L'EMPIRE ROMAIN A ROME. 2 volumes.	15 »
L'HISTOIRE ROMAINE A ROME, avec des plans topographiques. 4 vol..	30 »
MÉLANGES D'HISTOIRE LITTÉRAIRE. 2 volumes.....	12 »
PROMENADE EN AMÉRIQUE. — Etats-Unis, Cuba, Mexique. 2 volumes...	12 »
VOYAGE EN ÉGYPTÉ ET EN NUBIE. 1 vol.	7 50

MAD. LA DUCH. D'ORLÉANS. 1 volume.	6 »
------------------------------------	-----

duc d'AUMALE de l'Acad. franç.

ALESIA. Étude sur la septième campagne de César en Gaule. Avec 2 cartes (Alise et Alaise). 1 volume.	6 »
HISTOIRE DES PRINCES DE CONDÉ PENDANT LES XVI ^e ET XVII ^e SIÈCLES, avec cartes et portraits gravés par M. Henriquel-Dupont. 2 vol...	15 »
LES INSTITUTIONS MILITAIRES DE LA FRANCE. 1 volume.....	6 »

J. AUTRAN de l'Acad. française.

LE CYCLOPE, d'après Euripide. 1 vol.	3 »
PAROLES DE SALOMON. 1 volume.....	6 »
LE POÈME DES BEAUX JOURS. 1 vol..	5 »
Ouvres complètes :	
— T. I. LES POÈMES DE LA MER.....	6 »
— T. II. LA VIE RURALE.....	6 »
— T. III. LA FLUTE ET LE TAMBOUR...	6 »
— T. IV. SONNETS CAPRICIEUX.....	6 »
— T. V. LA LYRE A SEPT CORDES...	6 »

L. BABAUD-LARIBIÈRE

ÉTUDES HIST. ET ADMINISTR. 2 vol...	12 »
-------------------------------------	------

H. DE BALZAC

Ouvres complètes. Édition définitive.	
SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE. 4 volumes.	30 »
SCÈNES DE LA VIE DE PROVINCE. 3 vol.	22 50
SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE. 4 vol.	30 »
SCÈNES DE LA VIE MILITAIRE. 1 vol..	7 50
SCÈNES DE LA VIE POLITIQUE. 1 vol..	7 50
SCÈNES DE LA VIE DE CAMPAGNE. 1 vol.	7 50
ÉTUDES PHILOSOPHIQUES. 3 volumes.	22 50
THÉÂTRE COMPLET. 1 volume.....	7 50
CONTES DROLATIQUES. 1 volume.....	7 50
CONTES ET NOUVELLES. — ESSAIS ANALYTIQUES. 1 volume.....	7 50
PHYS. ET ESQUISSES PARISIENNES. 1 v.	7 50
PORTRAITS ET CRITIQUE LITTÉRAIRE. — POLÉMIQUE JUDICIAIRE. 1 volume..	7 50
ÉTUDES HIST. ET POLITIQUES. 1 vol..	7 50
CORRESPONDANCE. 1 volume.....	7 50

BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE

LETTRES SUR L'ÉGYPTÉ. 1 volume...	7 50
-----------------------------------	------

L. BAUDENS

f. c.

Memb. du cons. de santé des armées

LA GUERRE DE CRIMÉE. — Campements, abris, ambulances, etc. 1 volume.	6 »
--	-----

BEAURE

DÉMOCRATIE CONTEMPORAINE. 1 vol..	6 »
-----------------------------------	-----

IS. BÉDARRIDE

LES JUIFS EN FRANCE, EN ITALIE ET EN ESPAGNE. 1 volume.....	7 50
DU PROSÉLYTISME ET DE LA LIBERTÉ RELIGIEUSE. 1 volume.....	4 »

PRINCESSE DE BELGIOJOSO

ASIE MINEURE ET SYRIE. 1 volume...	7 50
HIST. DE LA MAISON DE SAVOIE. 1 vol.	7 50

E. BÉNAMOZEGH

MORALE JUIVE ET MOR. CHRÉTIENNE. 1 v.	7 50
---------------------------------------	------

HECTOR BERLIOZ

MÉMOIRES, comprenant ses voyages 1803-1865, avec portrait de l'auteur. 1 fort volume.....	20 »
---	------

BERRIAT SAINT-PRIX

LA JUSTICE RÉVOLUTIONNAIRE. — Août 1792. Prairial an III. D'après des documents originaux.....	7 50
--	------

E. BEULÉ

AUGUSTE, SA FAMILLE ET SES AMIS. 1 volume.....	6 »
LE SANG DE GERMANICUS. 1 volume..	6 »
TIBÈRE ET L'HÉRITAGE D'AUGUSTE. 1 volume.....	6 »
TITUS ET SA DYNASTIE. 1 volume....	6 »

J.-B. BIOT

ÉTUDES SUR L'ASTRONOMIE INDIENNE ET SUR L'ASTRONOMIE CHINOISE. 1 vol.	7 50
MÉLANGES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES. 3 volumes.....	22 50

CORNELIUS DE BOOM

SOLUTION POLIT. ET SOCIALE. 1 vol..	6 »
-------------------------------------	-----

FRANÇOIS DE BOURGOING

HISTOIRE DIPLOMATIQUE DE L'EUROPE PENDANT LA RÉVOL. FRANÇAISE. 3 v.	22 50
---	-------

M.-L. BOUTTEVILLE

LA MORALE DE L'ÉGLISE ET LA MORALE NATURELLE. 1 volume.....	7 50
---	------

duc de BROGLIE

VUES SUR LE GOUVERNEMENT DE LA FRANCE. 1 volume.....	7 50
--	------

duc de BROGLIE de l'Ac. fr.

QUESTIONS DE RELIGION ET D'HISTOIRE. 2 volumes.....	15 »
---	------

A. CALMON

HISTOIRE PARLEMENTAIRE DES FINANCES DE LA RESTAURATION. 2 vol...	15 »
--	------

LÉON CARRE

L'ANCIEN ORIENT. 4 volumes.....	24 »
---------------------------------	------

AUGUSTE CARLIER

- DE L'ESCLAVAGE dans ses rapports f. c.
avec l'Union américaine. 1 volume. 6 »
HISTOIRE DU PEUPLE AMÉRICAIN —
Etats-Unis — et de ses rapports
avec les Indiens. 2 volumes..... 12 »

J. COHEN

- LES DÉCIDÉS. Examen de la Vie
de Jésus et des développements de
l'Eglise chrétienne dans leurs rap-
ports avec le Judaïsme. 2^e édition,
revue, corrigée. 1 volume..... 6 »
LES PHARISIENS. 2 volumes..... 12 »

OSCAR COMETTANT

- LA MUSIQUE, LES MUSICIENS ET LES
INSTRUMENTS DE MUSIQUE chez les
différents peuples du monde. 1 fort
volume orné de 150 dessins..... 20 »

J.-J. COULMANN

- RÉMINISCENCES. 3 volumes..... 15 »

VICTOR COUSIN

- PHILOSOPHIE ÉCOSSAISE. 1 volume... 5 »

J. CRÉTINEAU-JOLY

- LE PAPE CLÉMENT XIV. 1 volume.... 3 »

PRINCE L. CZARTORYSKI

- ALEXANDRE 1^{er} ET LE PRINCE CZAR-
TORYSKI. Correspondance particu-
lière et conversations, publiées
avec une introduction. 1 volume.. 7 50

GÉNÉRAL E. DAUMAS

- LES CHEVAUX DU SAHARA ET LES MŒURS
DU DÉSERT. 1 volume..... 7 50
LA VIE ARABE ET LA SOCIÉTÉ MUSUL-
MANE. 1 volume..... 7 50

X. DOUDAN

- MÉLANGES ET LETTRES. T. I. et II. 2 v. 15 »

MAXIME DU CAMP

- CHANTS MODERNES. 1 volume..... 6 »
LES CONVICTIONS. 1 volume..... 5 »

A. DU CASSE

- DU SOIR AU MATIN. Scènes de la vie
militaire. 1 volume..... 5 »

M^{me} DU DEFFAND

- CORRESPONDANCE COMPLÈTE AVEC LA
DUCHESSÉ DE CHOISEUL, L'ABBÉ BAR-
THÉLEMY ET M. CRAUFURT. *Nouvelle*
édit., revue et aug. avec introd.
de M. de Sainte-Aulaire. 3 vol... 22 50

MARIE ALEXANDRE DUMAS

- AU LIT DE MORT. 1 volume..... 6 »

DUMONT DE BOSTAQUET

- MÉMOIRES INÉDITS, publiés par Ch.
Read et Fr. Waddington. 1 vol.. 7 50

DUVERGIER DE HAURANNE *de l'Ac. fr.*

- HISTOIRE DU GOUVERNEMENT PARLE- f. c.
MENTAIRE EN FRANCE. 10 volumes. 75 »

BARON ERNOUF

- HIST. DE LA DERNIÈRE CAPITULATION
DE PARIS. Événem. de 1815. 1 vol. 6 »

PRINCE EUGÈNE

- MÉMOIRES ET CORRESPONDANCE POLI-
TIQUE ET MILITAIRE, publiés par
A. Du Casse. 10 volumes..... 60 »

J. FERRARI

- HISTOIRE DE LA RAISON D'ÉTAT. 1 vol. 7 50

GUSTAVE FLAUBERT

- L'ÉDUCATION SENTIMENTALE — HISTOIRE
D'UN JEUNE HOMME. 2 volumes... 12 »

AD. FRANCK *de l'Institut*

- ÉTUDES ORIENTALES. 1 volume..... 7 50
RÉFORMATEURS ET PUBLICISTES DE L'EU-
ROPE. Moyen âge et Renaiss. 1 vol. 7 50

CHARLES DE FREYCINET

- LA GUERRE EN PROVINCE PENDANT LE
SIÈGE DE PARIS, 1870-1871. 1 vo-
lume avec cartes..... 7 50

C. FRÉGIER

- LES JUIFS ALGÉRIENS, leur passé, leur
présent, leur avenir, etc. 1 volume 8 »

H. GACHARD

- DON CARLOS ET PHILIPPE II. 1 vol.. 7 50

C^{te} AGÉNOR DE GASPARIN

- L'AMÉRIQUE DEVANT L'EUROPE. 1 vol. 6 »
UN GRAND PEUPLE QUI SE RELEVÉ,
LES ÉTATS-UNIS EN 1861. 1 volume. 5 »

G.-G. GERVINUS

- INSURRECTION ET RÉGÉNÉRATION DE
LA GRÈCE. 2 volumes..... 16 »

ÉMILE DE GIRARDIN

- LE CONDAMNÉ DU 6 MARS. 1 volume. 6 »
LES DROITS DE LA PENSÉE. 1 volume. 6 »
FORCE OU RICHESSE. 1 volume..... 6 »
LETTRES D'UN LOGICIEN. 1 volume... 5 »
PAIX ET LIBERTÉ. 1 volume..... 6 »
POUVOIR ET IMPUISSANCE. 1 volume. 6 »
QUESTIONS DE MON TEMPS. 12 volumes. 72 »
LE SUCCÈS. 1 volume..... 6 »

ÉDOUARD GOURDON

- HISTOIRE DU CONGRÈS DE PARIS. 1 vol. 5 »

HENRI GRADIS

- HIST. DE LA RÉVOLUTION DE 1848. 2 v. 10 »

H. GRAETZ	f. c.
LES JUIFS D'ESPAGNE. 945-1205. 1 vol.	7 50
ESINAI ET GOLGOTHA, ou les Origines du judaïsme et du christianisme. 1 vol.	7 50
EDMOND DE GUERLE	
MILTON, sa vie et ses mœurs. 1 vol..	7 50
F. GUIZOT	
LA CHINE ET LE JAPON, par <i>Laurence Oliphant</i> (Traduction). 2 volumes.	12 »
L'ÉGLISE ET LA SOCIÉTÉ CHRÉTIENNES. 1 volume	5 »
L'HISTOIRE DE LA FONDATION DE LA RÉPUBLIQUE DES PROVINCES-UNIES, par <i>J. Lothrop Motley</i> (Trad. nouvelle avec introduction). 4 volumes.	24 »
L'HISTOIRE PARLEMENTAIRE DE FRANCE, formant le complément des <i>Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps</i> . 5 volumes.....	37 50
LA JEUNESSE DU PRINCE ALBERT (traduction). 1 volume.....	6 »
MÉDITATIONS SUR L'ESSENCE DE LA RELIGION CHRÉTIENNE. 1 volume...	6 »
MÉDITATIONS SUR L'ÉTAT ACTUEL DE LA RELIGION CHRÉTIENNE. 1 vol...	6 »
MÉDITATIONS SUR LA RELIGION CHRÉTIENNE dans ses rapports avec l'état actuel des sociétés et des esprits. 1 v.	6 »
MÉLANGES BIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES. 1 volume.....	7 50
MÉLANGES POLITIQUES ET HISTORIQUES. 1 volume.....	7 50
MÉMOIRES pour servir à l'histoire de mon temps (ouvrage auquel a été décerné par l'Institut le grand prix biennal de 1871). 8 volumes.	60 »
LE PRINCE ALBERT, son caractère et ses discours (traduction et préface). 1 volume.....	6 »
WILLIAM PITT ET SON TEMPS, par <i>lord Stanhope</i> (trad. et introd.). 4 vol..	24 »
COMTE D'HAUSSONVILLE <i>de l'Acad. fr.</i>	
L'ÉGLISE ROMAINE ET LE PREMIER EMPIRE. 5 volumes.....	37 50
VICOMTE D'HAUSSONVILLE	
LES ÉTABLISSEMENTS PÉNITENTIAIRES EN FRANCE ET AUX COLONIES. 1 vol.	7 50
ERNEST HAVET	
LE CHRISTIANISME ET SES ORIGINES. 2 volumes.....	15 »
HERMINJARD	
CORRESPONDANCE DES RÉFORMATEURS dans les pays de langue française. 4 volumes.....	40 »
ROBERT HOUDIN	
TRICHÉRIES DES GRECS DÉVOILÉES. 1 v.	5 »
ARSÈNE HOUSSAYE	
MADemoiselle CLÉOPATRE. 1 volume.	6 »
LES MAINS PLEINES DE ROSES, PLEINES D'OR ET PLEINES DE SANG. 1 vol...	6 »

VICTOR HUGO	f. c.
L'ANNÉE TERRIBLE. 1 volume.....	1 50
AVANT L'EXIL. 1 volume.....	6 »
LES CHATIMENTS. 1 volume.....	6 »
LES CONTEMPLATIONS. 2 volumes....	12 »
DEPUIS L'EXIL. 1 volume.....	6 »
LA LÉGENDE DES SIÈCLES. 2 ^e série. 2 v.	15 »
NAPOLÉON LE PETIT. 1 volume.....	6 »
PENDANT L'EXIL. 1 volume.....	6 »
QUATORZE DISCOURS. 1 volume.....	3 »
QUATRE-VINGT-TREIZE. 3 volumes.....	18 »
VICTOR JACQUEMONT	
CORRESPONDANCE INÉDITE avec sa famille, ses amis, 1824-1832, notice par <i>V. Jacquemont</i> neveu, et introduction de <i>Pr. Mérimée</i> . 2 vol...	12 »
PAUL JANET de l'Institut	
LES PROBLÈMES DU XIX ^e SIÈCLE. 1 v.	7 50
JULES JANIN	
LES GAÏETÉS CHAMPÊTRES. 2 volumes.	12 »
ALPHONSE JOBEZ	
LA FEMME ET L'ENFANT. 1 volume...	5 »
PRINCE DE JOINVILLE	
ÉTUDES SUR LA MARINE. 1 volume...	7 50
A. KUENEN — Trad. A. Pierson	
HIST. CRIT. DES LIVRES DE L'ANCIEN TESTAMENT, préface d' <i>E. Renan</i> . 2 v.	15 »
LAMARTINE	
ANTONIELLA. 1 volume.....	6 »
GENEVIÈVE. Hist. d'une servante. 1 v.	5 »
NOUVELLES CONFIDENCES. 1 volume..	5 »
TOUSSAINT LOUVERTURE. 1 volume...	5 »
VIE DE CÉSAR. 1 volume.....	5 »
CHARLES LAMBERT	
L'IMMORTALITÉ SELON LE CHRIST. 1 v.	7 50
LE SYSTÈME DU MONDE MORAL. 1 vol.	7 50
PATRICE LARROQUE	
DE LA GUERRE ET DES ARMÉES, 1 vol.	6 »
DE L'ORGANISATION DU GOUVERNEMENT RÉPUBLICAIN. 1 volume.....	5 »
EXAMEN CRITIQUE DES DOCTRINES DE LA RELIGION CHRÉTIENNE. 2 vol..	15 »
RÉNOVATION RELIGIEUSE. 1 volume..	7 50
JULES DE LASTEYRIE	
HISTOIRE DE LA LIBERTÉ POLITIQUE EN FRANCE. 1 volume.....	7 50
LATENA	
ÉTUDE DE L'HOMME. 1 volume.....	7 50
LATOUR SAINT-YBARS	
NÉRON, sa vie et son époque. 1 vol..	7 50
LÉONCE DE LAVERGNE	
LES ASSEMBLÉES PROVINCIALES SOUS LOUIS XVI. 1 volume.....	7 50

JULES LE BERQUIER f. c.		J. MICHELET (suite) f. c.	
LA COMMUNE DE PARIS. 1 volume...	3 »	HISTOIRE DU XIX ^e SIÈCLE.	
VICT. LE CLERC ET E. RENAN		— Origine des Bonaparte. 1 volume.	6 »
HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE		— Jusqu'au 18 Brumaire. 1 volume.	6 »
AU XIV ^e SIÈCLE. 2 volumes.....	16 »	— Jusqu'à Waterloo 1 volume.....	6 »
CHARLES LENORMANT		M^{me} A. MOLINOS-LAFITTE	
BEAUX-ARTS ET VOYAGES, précédés		SOLITUDES. 1 volume.....	5 »
d'une lettre de M. Guizot. 2 vol.	15 »	COMTE DE MONTALIVET	
L. DE LOMÉNIE de l'Acad. franç.		LE ROI LOUIS-PHILIPPE (liste civile).	
LA COMTESSE DE ROCHEFORT ET SES		Nouv. édition, avec notes, pièces,	
AMIS. Etudes sur les mœurs en		portrait et fac simile du roi, plan	
France au XVIII ^e siècle, avec des		du château de Neuilly. 1 volume..	6 »
documents inédits. 1 volume.....	7 50	MORTIMER-TERNAUX	
LORD MACAULAY — Trad. G. Guizot		HIST. DE LA TERREUR (1792-1794).	
ESSAIS HIST. ET BIOGRAPHIQUES. 2 v.	12 »	7 volumes.....	42 »
— LITTÉRAIRES. 1 volume.....	6 »	J. LOTHROP MOTLEY	
— POLIT. ET PHILOSOPHIQUES. 1 vol.	6 »	Traduction nouvelle avec une grande	
— SUR L'HIST. D'ANGLETERRE. 1 vol.	6 »	introd. de M. Guizot.	
— ESSAIS D'HISTOIRE ET DE LITTÉRA-		HIST. DE LA FONDATION DE LA RÉPU-	
TURE. 1 volume.....	6 »	BLIQUE DES PROVINCES-UNIES. 4 vo-	
EDMOND MAGNIER		lumes.....	24 »
HISTOIRE D'UNE COMMUNE DE FRANCE		BARON DE NERVO	
au XVIII ^e siècle. 1 volume.....	5 »	LE COMTE DE CORVETTO. 1 volume...	7 50
JOSEPH DE MAISTRE		L'ESPAGNE EN 1867. 1 volume.....	5 »
CORRESPONDANCE DIPLOMATIQUE (1811-		LES FINANCES FRANÇAISES SOUS L'AN-	
1817), publiée par A. Blanc. 2 v.	15 »	CIENNE MONARCHIE, LA RÉPUBLIQUE,	
MÉMOIRES POLIT. ET CORRESPONDANCE		LE CONSULAT ET L'EMPIRE. 2 vol..	15 »
DIPLOMATIQUE, publiés par A. Blanc.		LES FINANCES FRANÇAISES SOUS LA	
1 volume.....	6 »	RESTAURATION. 4 volumes.....	30 »
COMTE DE MARCELLUS		HISTOIRE D'ESPAGNE DEPUIS SES ORI-	
CHATEAUBRIAND ET SON TEMPS. 1 vol.	7 50	GINES. 4 volumes.....	30 »
LES GRECS ANCIENS ET LES GRECS MO-		ISABELLE LA CATHOLIQUE. 1 volume.	8 »
DERNES. Etudes littéraires. 1 vol..	7 50	ADOLPHE NEUBAUER	
SOUV. DIPLOMATIQUES. Correspondance		LA GÉOGRAPHIE DU TALMUD. 1 volume.	15 »
de Chateaubriand. 1 volume.....	5 »	MICHEL NICOLAS	
THOMAS ERSKINE MAY		LES DOCTRINES RELIGIEUSES DES JUIFS	
HIST. CONSTIT. DE L'ANGLETERRE (1760-		pendant les deux siècles antérieurs	
1860). Traduction et introd. de		à l'ère chrétienne. 1 volume.....	7 50
Cornélis de Wilt. 2 volumes.....	12 »	ESSAIS DE PHILOSOPHIE ET D'HISTOIRE	
PROSPER MÉRIMÉE		RELIGIEUSE. 1 volume.....	7 50
LETTRES A UNE INCONNUE avec étude		ÉTUDES CRITIQUES SUR LA BIBLE.	
de H. Taine. 2 volumes.	15 »	Ancien Testament. 1 volume.....	7 50
J.-H. MERLE D'AUBIGNÉ		ÉTUDES CRITIQUES SUR LA BIBLE.	
HISTOIRE DE LA RÉFORMATION EN EU-		Nouveau Testament. 1 volume..	7 50
ROPE AU TEMPS DE CALVIN. 7 vol...	52 50	ÉTUDES SUR LES ÉVANGILES APOCRY-	
MÉRY		PHES. 1 volume.....	7 50
NAPOLÉON EN ITALIE. Poème. 1 vol..	5 »	LE SYMBOLE DES APOTRES. 1 volume.	7 50
J. MICHELET		CHARLES NISARD	
GUERRES DE RELIGION. 1 volume.....	6 »	LES GLADIATEURS DE LA RÉPUBLIQUE	
RICHELIEU ET LA FRONDE 1 volume..	6 »	DES LETTRES. 2 volumes.....	15 »
LOUIS XIV ET LA RÉVOCATION DE		duc d'ORLÉANS	
L'ÉDIT DE NANTES. 1 volume....	6 »	CAMPAGNES DE L'ARMÉE D'AFRIQUE —	
LOUIS XIV ET LE DUC DE BOURGO-		1835-1839, — publié par ses fils.	
GNE. 1 volume.....	6 »	Avant-propos de M. le comte de	
LOUIS XV (1724-1757). 1 volume.....	6 »	Paris, introduction de M. le duc	
LOUIS XV ET LOUIS XVI. 1 volume....	6 »	de Chartres, avec un portrait du	
		duc d'Orléans, par Horace Vernet	
		et une carte de l'Algérie. 1 beau	
		volume vélin.....	7 50

COMTE DE PARIS

f. c.

DE LA SITUATION DES OUVRIERS EN ANGLETERRE. 1 volume.....	6	»
HISTOIRE DE LA GUERRE CIVILE EN AMÉRIQUE. Tom. I à IV.....	30	»
ATLAS POUR SERVIR A L'HIST. DE LA GUERRE CIVILE EN AMÉRIQUE, livraisons I à IV (contenant 19 planches)	30	»

C^{te} PELET DE LA LOZÈRE

PENSÉES MORALES ET POLITIQUES. 1 volume.....	7	50
--	---	----

CASIMIR PÉRIER

LES FINANCES ET LA POLITIQUE. 1 vol.	5	»
--------------------------------------	---	---

GEORGES PERROT

SOUVENIRS D'UN VOYAGE EN ASIE MINEURE. 1 volume.....	7	50
--	---	----

A. PEYRAT

HISTOIRE ÉLÉMENTAIRE ET CRITIQUE DE JÉSUS. 1 volume.....	7	50
--	---	----

L'ABBÉ PIERRE

CONSTANTINOPLE, JÉRUSALEM ET ROME, avec plan et carte. 2 volumes.....	15	»
---	----	---

F. PONSARD

ŒUVRES COMPLÈTES. 3 volumes.....	22	50
----------------------------------	----	----

COMTE DE PONTÉCOULANT

SOUVENIRS HISTORIQUES ET PARLEMENTAIRES (1764-1848). 4 volumes.....	24	»
---	----	---

PRÉVOST-PARADOL

ÉLISABETH ET HENRI IV (1595-1598). 1 volume.....	6	»
ESSAIS DE POLITIQUE ET DE LITTÉRATURE. 3 volumes.....	22	50
LA FRANCE NOUVELLE. 1 volume.....	7	50

EDGAR QUINET

HISTOIRE DE LA CAMPAGNE DE 1815. 1 volume avec carte.....	7	50
MERLIN L'ENCHANTEUR. 2 volumes...	15	»

J. DE RAINNEVILLE

LA FEMME DANS L'ANTIQUITÉ ET D'APRÈS LA MORALE NATURELLE. 1 vol.	7	50
--	---	----

M^{me} RÉCAMIER

COPPET ET WEIMAR — MADAME DE STAEL ET LA GRANDE - DUCHESSE LOUISE. Récits et Correspondances, par l'auteur des <i>Souvenirs de Madame Récamier</i> . 1 volume.....	7	50
MADAME RÉCAMIER, LES AMIS DE SA JEUNESSE ET SA CORRESPONDANCE INTIME. 1 volume.....	7	50

CH. DE RÉMUSAT

ABÉLARD, drame philosophique. 1 v.	7	50
POLITIQUE LIBÉRALE, ou Fragments pour servir à la défense de la révolution française. 1 volume.....	7	50

ERNEST RENAN *de l'Institut* f. c.

L'ANTECHRIST. 1 volume.....	7	50
LES APOTRES. 1 volume.....	7	50
AVERRÔES ET L'AVERRÔISME, essai historique 1 volume.....	7	50
LE CANTIQUE DES CANTIQUES, traduit de l'hébreu, avec une étude sur le plan, l'âge et le caractère du poème. 1 volume.....	6	»
LA CHAIRE D'HÉBREU AU COLLÈGE DE FRANCE. Brochure.....	1	»
DE LA PART DES PEUPLES SÉMITIQUES DANS L'HISTOIRE DE LA CIVILISATION. Brochure.....	1	»
DE L'ORIGINE DU LANGAGE. 1 volume..	6	»
DIALOGUES PHILOSOPHIQUES. 1 vol..	7	50
LES ÉVANGILES. 1 volume	7	50
ESSAIS DE MORALE ET DE CRITIQUE. 1 volume.....	7	50
ÉTUDES D'HISTOIRE RELIGIEUSE. 1 volume.....	7	50
HISTOIRE GÉNÉRALE DES LANGUES SÉMITIQUES. 1 volume.....	12	»
HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE AU XIV ^e SIÈCLE. 2 volumes.....	16	»
LE LIVRE DE JOB, traduit de l'hébreu, avec une étude sur l'âge et le caractère du poème. 1 volume.....	7	50
QUESTIONS CONTEMPORAINES. 1 volume	7	50
LA RÉFORME INTELLECTUELLE ET MORALE. 1 volume.....	7	50
SAINT PAUL. 1 volume avec carte...	7	50
SPINOZA, <i>conférence</i> . Brochure.....	1	»
VIE DE JÉSUS. 1 volume.....	7	50

D. JOSÉ GUELL Y RENTÉ

CONSIDÉRATIONS POLIT. ET LIT. 1 vol.	5	»
PENSÉES CHRÉTIENNES, POLITIQUES ET PHILOSOPHIQUES. 1 volume....	5	»

LOUIS REYBAUD *de l'Institut*

ÉCONOMISTES MODERNES. 1 volume...	7	50
ÉTUDES SUR LE RÉGIME DES MANUFACTURES. — LA SOIE. 1 volume...	7	50
— LE COTON. Son régime, ses problèmes, son influence en Europe. 1 v.	7	50
— LA LAINE. 1 volume.....	7	50
— LE FER ET LA HOUILLE. 1 volume.	7	50

PAUL RIBAUT

DU SUFFRAGE UNIVERSEL. 1 volume.	6	»
----------------------------------	---	---

COMTE R. R.

LA JUSTICE ET LA MONARCHIE POPULAIRE. La Guerre d'Orient. 1 vol.	3	»
--	---	---

H. RODRIGUES

LA JUSTICE DE DIEU. 1 volume.....	5	»
LES ORIGINES DU SERMON DE LA MONTAGNE. 1 volume.....	3	»
HISTOIRE DES PREMIERS CHRÉTIENS. 1 ^{re} partie. Le roi des Juifs. 1 volume.	5	»
2 ^e — Saint Pierre. 1 volume..	5	»
HISTOIRE DES DEUXIÈMES CHRÉTIENS. — Saint Paul. 1 volume.....	6	»

J.-J. ROUSSEAU

ŒUVRES ET CORRESPONDANCE INÉDITES, publiées par M. Streckeisen-Moultou. 1 volume.....	7	50
J.-J. ROUSSEAU, SES AMIS ET SES ENNEMIS. Correspondance publ. par M. Streckeisen-Moultou, avec appréciat. crit. de Sainte-Beuve. 2 v.	15	»

SAINTE-BEUVE		f. c.	A. DE TOCQUEVILLE (suite) f.c.	
POÉSIES COMPLÈTES — JOSEPH DE-LORME — LES CONSOLATIONS — PEN-SÉES D'AOUT. 2 volumes.....	10	»	ÉTUDES ÉCONOMIQUES, POLITIQUES ET LITTÉRAIRES. 1 volume.....	6 »
SAINT-MARC GIRARDIN			MÉLANGES. Fragments historiques et Notes. 1 volume.....	6 »
SOUVENIRS ET RÉFLEXIONS POLITIQUES D'UN JOURNALISTE. 1 volume.....	7 50		NOUV. CORRESPONDANCE inédite. 1 v.	6 »
SAINT-RENÉ TAILLANDIER <i>de l'Ac. fr.</i>			ŒUVRES POSTHUMES ET CORRESPON-DANCE. Introd. de G. de Beaumont. 2 volumes.....	12 »
ÉTUDES SUR LA RÉVOLUTION EN ALLE-MAGNE. 2 volumes.....	15	»	AUG. TROGNON	
MAURICE DE SAXE. Etude historique. 1 volume.....	7 50		VIE DE MARIE-ANÉLIE, reine des Français. 1 volume.....	7 50
PAUL DE SAINT-VICTOR			LOUIS ULBACH	
HOMMES ET DIEUX. 1 volume.....	7 50		LE JARDIN DU CHANOINE. 1 volume..	5 »
J. SALVADOR			LE LIVRE D'UNE MÈRE, avec une eau-forte de Hédouin. 1 volume.....	6 »
HISTOIRE DES INSTITUTIONS DE MOÏSE ET DU PEUPLE HÉBREU. 2 volumes.	15	»	AUGUSTE VACQUERIE	
JÉSUS-CHRIST ET SA DOCTRINE. His-toire de la naissance de l'Église. <i>Nouv. édition augmentée.</i> 2 vol...	15	»	MES PREMIÈRES ANNÉES DE PARIS. 1 v.	7 50
PARIS, ROME, JÉRUSALEM (Question religieuse au XIX ^e siècle). 2 vol...	15	»	OSCAR DE VALLÉE	
MAURICE SAND			ANTOINE LEMAISTRE ET SES CONTEM-PORAINS. 1 volume.....	7 50
RAOUL DE LA CHASTRE. 1 volume....	6	»	LE DUC D'ORLÉANS ET LE CHANCELIER D'AGUESSEAU. 1 volume.....	7 50
EDMOND SCHÉRER			duc DE VALMY	
MÉLANGES D'HISTOIRE RELIGIEUSE. 1 v.	7 50		LE PASSÉ ET L'AVENIR DE L'ARCHITEC-TURE. 1 volume.....	5 »
DE SÉNANCOUR			PAUL VARIN	
RÉVERIES. 1 volume.	5	»	EXPÉDITION DE CHINE. 1 volume....	5 »
JULES SIMON <i>de l'Acad. franç.</i>			DOCTEUR L. VÉRON	
SOUVENIRS DU 4 SEPTEMBRE. Origine et chute du second empire. 1 vo-lume.....	6	»	QUATRE ANS DE RÉGNE. OU EN SOM-MES-NOUS ? 1 volume.....	5 »
— Le gouvernement de la défense nationale. 1 volume.....	6	»	LOUIS DE VIEL-CASTEL <i>de l'Acad. fr.</i>	
JAMES SPENCE			HIST. DE LA RESTAURATION. 19 vol. 114	»
L'UNION AMÉRICAINE. 1 volume....	6	»	ALFRED DE VIGNY	
LORD STANHOPE			Œuvres complètes — <i>Nouv. édition</i>	
WILLIAM PITT ET SON TEMPS. Trad. avec introd. de M. Guizot. 4 vol.	24	»	CINQ-MARS. 1 volume.....	5 »
DANIEL STERN (<i>Comtesse d'Agoult</i>)			LES DESTINÉES. Poèmes philos. 1 vol.	6 »
HISTOIRE DES COMMENCEMENTS DE LA RÉPUBLIQUE AUX PAYS-BAS, 1581-1625. 1 volume.....	7 50		POÈMES ANTIQUES ET MODERNES. 1 v.	5 »
MES SOUVENIRS. 1 volume.....	7 50		SERVITUDE ET GRANDEUR MILITAIRES. 1 volume.....	5 »
DAVID-FRÉDÉRIC STRAUSS			STELLO. 1 volume.....	5 »
<i>auteur de la Vie de Jésus</i>			THÉÂTRE COMPLET. 1 volume.....	5 »
ESSAIS D'HISTOIRE RELIGIEUSE ET MÉ-LANGES LITTÉRAIRES. Traduction avec introduct. d'E. Renan. 1 vol.	7 50		VILLEMAIN	
A. DE TOCQUEVILLE			LA TRIBUNE MODERNE: M. DE CHATEAU-BRIAND, sa vie, ses écrits, etc. 1 v.	7 50
Œuvres complètes — <i>Nouv. édition</i>			L. VITET	
L'ANCIEN RÉGIME ET LA RÉVOLUTION. 1 volume.....	6	»	L'ACADÉMIE ROYALE DE PEINTURE ET DE SCULPTURE. Etude hist. 1 vol..	6 »
DE LA DÉMOCRATIE EN AMÉRIQUE. 3 volumes.....	18	»	LE COMTE DUCHATEL. 1 volume avec portrait gravé par Flameng d'après Ingres	6 »
			LE LOUVRE. Etude historique, revue et augmentée (sous presse). 1 vol....	6 »
			CORNÉLIS DE WITT	
			HIST. CONST. DE L'ANGLETERRE (1760-1860), par Th. Erskine May. (traduction et introduction). 2 vol.	12 »
			CHRIST. WORDSWORT	
			DE L'ÉGLISE ET DE L'INSTRUCTION PU-BLIQUE EN FRANCE. 1 volume.....	5 »

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

Format grand in-18 à 3 fr. 50 c. le volume

EDMOND ABOUT

vol.

LETTRES D'UN BON JEUNE HOMME A SA
COUSINE..... 1DERN. LETTRES D'UN BON JEUNE HOMME.
AMÉDÉE ACHARD..... 1

BELLE-ROSE..... 1

LA CAPE ET L'ÉPÉE..... 1

LES COUPS D'ÉPÉE DE M. DE LA GUERCHE..... 1

DROIT AU BUT..... 1

LE DUC DE CARLEPONT..... 1

L'EAU QUI DORT..... 1

ENVERS ET CONTRE TOUS..... 1

HISTOIRE D'UN HOMME..... 1

LE LIVRE A SERRURE..... 1

MADAME DE VILLERXEL..... 1

MAURICE DE TREUIL..... 1

NELLY..... 1

NOIR ET BLANC..... 1

RÉCITS D'UN SOLDAT..... 1

LES RÊVES DE GILBERTE..... 1

LE ROI DE CŒUR..... 1

SOUVENIRS PERSONNELS D'ÉMEUTES ET
DE RÉVOLUTIONS..... 1

LA TOISON D'OR..... 1

LA TRÉSORIÈRE..... 1

LA VIPÈRE..... 1

ALARCON

THÉÂTRE, traduct. Alphonse Royer..... 1

TH. B. ALDRICH

MARJORIE DAW..... 1

GUSTAVE D'ALAUX

L'EMPEREUR SOULOUQUE ET SON EMPIRE.. 1

DUC D'ALENÇON

LUÇON ET MINDANAO, journal de voyage. 1

SOUV. D'UN OFFICIER DU 2^e DE ZOUAVES. 1

J.-J. AMPÈRE

MÉLANGES D'HISTOIRE LITTÉRAIRE..... 2

DUC D'AUMALE de l'Acad. franç.

LES ZOUAVES ET LES CHASSEURS A PIED.. 1

UN ARTILLEUR

CAPOUE EN CRIMÉE..... 2

ALFRED ASSOLLANT

D'HEURE EN HEURE..... 1

GABRIELLE DE CHÈNEVERT..... 1

HISTOIRE FANTASTIQUE DE PIERROT.... 1

XAVIER AUBRYET

LES JUGEMENTS NOUVEAUX..... 1

PHILIBERT AUDEBRAND

LA LETTRE DÉCHIRÉE..... 1

ÉMILE AUGIER

THÉÂTRE COMPLET. Tomes I à VI..... 6

L'AUTEUR de John Halifax

UNE EXCEPTION..... 1

LA MÉPRISE DE CHRISTINE..... 1

OLIVIA..... 2

L'AUTEUR de Le Vaste Monde

ÉLÉONORE POWLE..... 2

L'AUTEUR de La duchesse d'Orléans

VIE DE JEANNE D'ARC..... 1

J. AUTRAN de l'Académie française

ÉPÎTRES RUSTIQUES..... 1

LA LÉGENDE DES PALADINS..... 1

AUGUSTE AVRIL

vol.

SALTIMBANQUES ET MARIONNETTES..... 1

C^{te} CÉSAR BALBO Trad. J. Amigues..... 2

HISTOIRE D'ITALIE..... 2

H. DE BALZAC

CORRESPONDANCE..... 2

LOUIS BAMBERGER

M. DE BISMARCK..... 1

THÉOD. DE BANVILLE

LES PARISIENNES DE PARIS..... 1

J. BARBEY D'AUREVILLY

L'AMOUR IMPOSSIBLE..... 1

LE CHEVALIER DES TOUCHES..... 1

LES PROPHÈTES DU PASSÉ..... 1

ALEX. BARBIER

LETTRES FAMILIÈRES SUR LA LITTÉRATURE. 1

JULES BARBIER

LE FRANC-TIREUR. Chants de guerre.... 1

J. BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE

LETTRES SUR L'ÉGYPTE..... 1

CH. BATAILLE — E. RASETTI

ANTOINE QUERARD. Drame de Village.. 2

CHARLES BAUDELAIRE

Oeuvres complètes — Édition définitive

LES FLEURS DU MAL. Poésies complètes.. 1

CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES..... 1

L'ART ROMANTIQUE..... 1

PETITS POÈMES EN PROSE — LES PARADIS

ARTIFICIELS..... 1

HISTOIR. EXTRAORDINAIRES D'EDGAR POE. 1

NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES. 1

ARTHUR GORDON PYM — EUREKA..... 1

L. BAUDENS

LA GUERRE DE CRIMÉE..... 1

BARON DE BAZANCOURT

LE CHEVALIER DE CHABRIAC..... 1

GUSTAVE DE BEAUMONT

L'IRLANDE SOCIALE, POLIT. ET RELIGIEUSE, 2

ROGER DE BEAUVOIR

COLOMBES ET COULEUVRES..... 1

DUELS ET DUELLISTES..... 1

LES MEILLEURS FRUITS DE MON PANIER.. 1

PRINCESSE DE BELGIOJOSO

ASIE-MINEURE ET SYRIE..... 1

GEORGES BELL

LES REVANCHES DE L'AMOUR..... 1

VOYAGE EN CHINE..... 1

A. DE BELLOY Traducteur

COMÉDIES DE PLAUTE..... 1

THÉÂTRE COMPLET DE TÉRENCE..... 1

ADOLPHE BELOT

LE DRAME DE LA RUE DE LA PAIX..... 1

TH. BENTZON

UN CHATIMENT..... 1

LA GRANDE SAULIÈRE..... 1

LES HUMORISTES AMÉRICAINS..... 1

LE ROMAN D'UN MUET..... 1

UNE VIE MANQUÉE..... 1

LE VIOLON DE JOB..... 1

LA VOCATION DE LOUISE..... 1

HECTOR BERLIOZ

A TRAVERS CHANTS..... 1

LES GROTESQUES DE LA MUSIQUE..... 1

LES SOIRÉES DE L'ORCHESTRE..... 1

CH. DE BERNARD		vol.	J. DE CARNE (Suite)		vol.
NOUVELLES ET MÉLANGES, avec portrait.	1		MARGUERITE DE KERADEC.....	1	
POÉSIES ET THÉÂTRE.....	1		PÊCHEURS ET PÊCHERESSES.....	1	
ÉLIE BERTHET			M ^{me} E. CARO		
LES CHAUFFEURS.....	1		FLAMEN.....	1	
EUGÈNE BERTHOUD			HISTOIRE DE SOUCI.....	1	
UN BAISER MORTEL.....	1		LES NOUVELLES AMOURS D'HERMANN ET DOROTHÉE.....	1	
E. BEULÉ			LE PÉCHÉ DE MADELEINE.....	1	
LE DRAME DU VÉSUVÉ.....	1		MICHEL CERVANTES		
H. BLAZE DE BURY			THÉÂTRE. <i>Traduction d'Alph. Royer...</i>	1	
LE CHEVALIER DE CHASOT.....	1		CÉLESTE DE CHABRILLAN		
ÉCRIVAINS MODERNES DE L'ALLEMAGNE...	1		MÉMOIRES.....	2	
ÉPISODE DE L'HISTOIRE DU HANOVRE....	1		MISS PEWEL.....	1	
INTERMÈDES ET POÈMES.....	1		CHAMPFLEURY		
LA LÉGENDE DE VERSAILLES.....	1		AVENTURES DE MADEMOISELLE MARIETTE.	1	
LES MAITRESSES DE GOETHE.....	1		CHIEN-CAILLOU.....	1	
MEYERBEER ET SON TEMPS.....	1		LES DEMOISELLES TOURANGEAU.....	1	
SOUV. ET RÉCITS DES CAMP. D'AUTRICHE..	1		LA MASCARADE DE LA VIE PARISIENNE...	1	
***			M. DE BOISD'HYVER.....	1	
LES BONSHOMMES DE CIRE.....	1		LES PREMIERS BEAUX JOURS.....	1	
HOMMES DU JOUR.....	1		LE RÉALISME.....	1	
LES SALONS DE VIENNE ET DE BERLIN...	1		L'USURIER BLAIZOT.....	1	
COMTESSE DE BOIGNE			EUGÈNE CHAPUS		
LA MARÉCHALE D'AUBEMER.....	1		LES HALTES DE CHASSE.....	1	
UNE PASSION DANS LE GRAND MONDE.....	2		MÉDERIC CHAROT		
E. BOQUET-LIANCOURT			JACQUES DUMONT.....	1	
THÉÂTRE DE FAMILLE.....	1		F. DE CHATEAUBRIAND		
L'AMIRAL P. BOUVET			ESQUISSE D'UN MAÎTRE. Souvenirs, suivis de lettres inédites de <i>Chateaubriand</i> et d'une étude par <i>Ch. Lenormant</i> .	1	
PRÉCIS DE SES CAMPAGNES.....	1		VICTOR CHERBULIEZ		
FÉLIX BOVET			UN CHEVAL DE PHIDIAS.....	1	
VOYAGE EN TERRE SAINTE.....	1		LE PRINCE VITALE.....	1	
CHARLES BRAINNE			CH. CHRÉTIEN		
BAIGNEUSES ET BUVEURS D'EAU.....	1		LES PRINCIPES DU PÈRE RADOTTIN.....	1	
A. DE BRÉHAT			H. DE CLAIRET		
L'HOTEL DU DRAGON.....	1		LES AMOÛRS D'UN GARDE CHAMPÊTRE....	1	
LES MAITRESSES DU DIABLE.....	1		JULES CLARETIE		
LE MARI DE MADAME CAZOT.....	1		MADELEINE BERTIN.....	1	
LE ROMAN DE DEUX JEUNES FEMMES....	1		LE ROMAN DES SOLDATS.....	1	
SOUVENIRS DE L'INDE ANGLAISE.....	1		CHARLES CLÉMENT		
LE TESTAMENT DE LA COMTESSE.....	1		ÉTUDES SUR LES BEAUX-ARTS EN FRANCE.	1	
LES VACANCES D'UN PROFESSEUR.....	1		M ^{me} LOUISE COLET		
BRET-HARTE <i>Traduct. Th. Bentzon</i>			LUI.....	1	
RÉCITS CALIFORNIENS.....	1		ATHANASE COQUEREL		
NOUVEAUX RÉCITS CALIFORNIENS.....	1		LES FORÇATS POUR LA FOI.....	1	
DUC DE BROGLIE			EUGÈNE CORDIER		
VUES SUR LE GOUVERNEMENT DE LA FRANCE.....	1		LE LIVRE D'ULRICH.....	1	
DUC DE BROGLIE <i>de l'Ac. franç.</i>			CHARLES DE COURCY		
LA DIPLOMATIE ET LE DROIT NOUVEAU...	1		LES HISTOIRES DU CAFÉ DE PARIS.....	1	
QUEST. DE RELIGION ET D'HIST.....	2		AIMÉ COURNET		
F. BUNGNER			L'AMOUR EN ZIGZAG.....	1	
PAPE ET CONCILE AU XIX ^e SIÈCLE.....	1		J. M. COURNIER		
ROME ET LE VRAI.....	1		UNE FAMILLE EN 1870-1871.....	1	
ÉDOUARD CADOL			MARQUISE DE CRÉQUY		
MADAME ÉLISE.....	1		SOUVENIRS — De 1710 à 1803 avec une correspondance inédite et authentique de la marquise de Créquy.....	5	
LA BÊTE NOIRE.....	1		CUVILLIER-FLEURY <i>de l'Acad. fr.</i>		
PAUL CAILLARD			ÉTUDES ET PORTRAITS.....	2	
CHASSES EN FRANCE ET EN ANGLETERRE.	1		ÉTUDES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES....	2	
AUGUSTE CALLET			NOUV. ÉTUDES HIST. ET LITTÉRAIRES....	1	
L'ENFER.....	1		DERN. ÉTUDES HISTOR. ET LITTÉRAIRES..	2	
HÉCTOR DE CALLIAS			HISTORIENS, POÈTES ET ROMANCIERS....	2	
LE DIVORCE DE MARGUERITE.....	1		VOYAGES ET VOYAGEURS.....	1	
A. CALMON					
WILLIAM PITT. Étude parlementaire....	1				
JULES DE CARNE					
CHARLOTTE DUVAL.....	1				

COMTESSE DASH

vol.

L'ARBRE DE LA VIERGE.....	1
LES AVENTURES D'UNE JEUNE MARIÉE...	1
LE BEAU VOLEUR.....	1
LA BOHÈME DU XVII ^e SIÈCLE.....	1
BOHÈME ET NOBLESSE.....	1
LA CHAMBRE ROUGE.....	1
LES COMÉDIES DES GENS DU MONDE.....	1
COMMENT ON FAIT SON CHEMIN DANS LE MONDE. Code du savoir-vivre.....	1
COMMENT TOMBENT LES FEMMES.....	1
UN COSTUME DE BAL.....	1
LA DETTE DE SANG.....	1
LE DRAME DE LA RUE DU SENTIER.....	1
LA FÉE AUX PERLES.....	1
LES FEMMES A PARIS ET EN PROVINCE...	1
LE FILS DU FAUSSAIRE.....	1
UN FILS NATUREL.....	1
LES HÉRITIERS D'UN PRINCE.....	1
LE LIVRE DES FEMMES.....	1
MADemois. CINQUANTE MILLIONS.....	1
LES MALHEURS D'UNE REINE.....	1
LA NUIT DE NOCES.....	1
LE ROMAN D'UNE HÉRITIÈRE.....	1
LA ROUTE DU SUICIDE.....	1
UN SECRET DE FAMILLE.....	1
LE SOUPER DES FANTOMES.....	1
LES VACANCES D'UNE PARISIENNE.....	1
LA VIE CHASTE ET LA VIE IMPURE.....	1

ALPHONSE DAUDET

LE ROMAN DU CHAPERON ROUGE.....	1
---------------------------------	---

GÉNÉRAL DAUMAS

LES CHEVAUX DU SAHARA ET LES MŒURS DU DÉSERT, avec commentaires d'Abd-el-Kader.....	1
---	---

L. DAVESIÈS DE PONTES

ÉTUDES SUR L'ANGLETERRE.....	1
ÉTUDES SUR L'HISTOIRE DES GAULES....	1
ÉTUDES SUR L'HISTOIRE DE PARIS.....	1
ÉTUDES SUR L'ORIENT.....	1
ÉTUDES SUR LA PEINTURE VÉNITIENNE..	1
NOTES SUR LA GRÈCE.....	1

DÉCEMBRE-ALONNIER

TYPOGRAPHES ET GENS DE LETTRES.....	1
-------------------------------------	---

EUGÈNE DELIGNY

LES CABOTINS.....	1
UNE FAMILLE D'ARLEQUINS.....	1
LA GRANDE DAME ET LA NORMANDE....	1
MÉMOIRES D'UN DISSIPATEUR.....	1

PAUL DELTUF

CONTES ROMANESQUES.....	1
FIDÈS.....	1
PETITS MALHEURS D'UNE JEUNE FEMME.	1
RÉCITS DRAMATIQUES.....	1

MARIA DERAISMES

NOS PRINCIPES ET NOS MŒURS.....	1
---------------------------------	---

A. DESBAROLLES

VOYAGE D'UN ARTISTE EN SUISSE A 3 FR. 50 C. PAR JOUR.....	1
---	---

ÉMILE DESCHANEL

CAUSERIES DE QUINZAINE.....	1
CHRISTOPHE COLOMB ET VASCO DE GAMA.	1

KARL DES MONTS

LÉGENDES DES PYRÉNÉES.....	1
----------------------------	---

PAUL DHORMOYS

vol.

LA VERTU DE M. BOURGET.....	1
-----------------------------	---

PASCAL DORÉ

LE ROMAN DE DEUX JEUNES FILLES.....	1
-------------------------------------	---

CAMILLE DOUCET

ŒUVRES COMPLÈTES.....	2
-----------------------	---

DRAPEYRON-SELIGMANN

LES DEUX FOLIES DE PARIS.....	1
-------------------------------	---

MAXIME DU CAMP

LES BUVEURS DE CENDRES.....	1
-----------------------------	---

EN HOLLANDE.....	1
------------------	---

EXPÉDITION DE SICILE. Souvenirs.....	1
--------------------------------------	---

LES FORCES PERDUES.....	1
-------------------------	---

J.-A. DUCONDUT

ESSAI DE RHYTHMIQUE FRANÇAISE.....	1
------------------------------------	---

E. DUFOUR

LES GRIMPEURS DES ALPES (<i>Traduction</i>)..	1
---	---

ALEXANDRE DUMAS

HISTOIRE DE MES BÊTES.....	1
----------------------------	---

SOUVENIRS DRAMATIQUES.....	2
----------------------------	---

THÉÂTRE COMPLET.....	15
----------------------	----

ALEX. DUMAS FILS <i>de l'Acad. franç.</i>	
---	--

AFF. CLÉMENTEAU. Mém. de l'acc.,.....	1
---------------------------------------	---

CONTES ET NOUVELLES.....	1
--------------------------	---

THÉÂTRE COMPLET avec préfaces inédites.	4
---	---

THÉRÈSE.....	1
--------------	---

MARIE ALEXANDRE DUMAS

AU LIT DE MORT.....	1
---------------------	---

MADAME BENOIT.....	1
--------------------	---

LE MARI DE MADAME BENOIT.....	1
-------------------------------	---

HENRI DUPIN

CINQ COUPS DE SONNETTE.....	1
-----------------------------	---

THÉODORE DURET

VOYAGE EN ASIE.....	1
---------------------	---

MISS EDGEWORTH

DEMAIN !.....	1
---------------	---

CHARLES EDMOND

SOUVENIRS D'UN DÉPAYSE.....	1
-----------------------------	---

M^{me} ELLIOTT

MÉMOIRES SUR LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, avec étude de <i>Sainte-Beuve</i> et un portrait gravé sur acier.....	1
---	---

ADOLPHE D'ENNERY

LE PRINCE DE MORIA.....	1
-------------------------	---

ERCKMANN-CHATRIAN

L'ILLUSTRE DOCTEUR MATHEUS.....	1
---------------------------------	---

ÉVODIE

UN HOMME D'HONNEUR.....	1
-------------------------	---

XAVIER EYMA

AVENTURIERS ET CORSAIRES.....	1
-------------------------------	---

LES FEMMES DU NOUVEAU MONDE.....	1
----------------------------------	---

LES PEAUX NOIRES.....	1
-----------------------	---

LES PEAUX ROUGES.....	1
-----------------------	---

ALBERT EYNAUD

SCÈNES DE LA VIE ORIENTALE.....	1
---------------------------------	---

ACHILLE EYRAUD

VOYAGE A VÉNUS.....	1
---------------------	---

A.-L.-A. FÉE

L'ESPAGNE A 50 ANS D'INTERVALLE.....	1
--------------------------------------	---

SOUVENIRS DE LA GUERRE D'ESPAGNE....	1
--------------------------------------	---

FEUILLET DE CONCHES

LÉOPOLD ROBERT, sa vie, ses œuvres et sa correspondance.....	1
--	---

OCT. FEUILLET de l'Acad. franç. vol.		N. GALLOIS vol.	
BELLAH.....	1	LES ARMÉES FRANÇAISES EN ITALIE.....	1
HISTOIRE DE SIBYLLE.....	1	GALOPPE D'ONQUAIRE	
JULIA DE TRÉCŒUR.....	1	LE DIABLE BOITEUX AU VILLAGE.....	1
UN MARIAGE DANS LE MONDE.....	1	LE DIABLE BOITEUX EN PROVINCE.....	1
MONSIEUR DE CAMORS.....	1	LE SPECTACLE AU COIN DU FEU.....	1
LA PET. COMTESSE. Le Parc, Onesta.....	1	C^{te} AGÉNOR DE GASPARI	
LE ROMAN D'UN J. HOMME PAUVRE.....	1	LE BONHEUR.....	1
SCÈNES ET COMÉDIES.....	1	LE BON VIEUX TEMPS.....	1
SCÈNES ET PROVERBES.....	1	LA CONSCIENCE.....	1
PAUL FÉVAL		LES ÉCOLES DU DOUTE ET L'ÉCOLE DE LA FOI.....	1
LES AMOURS DE PARIS.....	2	L'ÉGALITÉ.....	1
BLANCHEFLEUR.....	1	L'ENNEMI DE LA FAMILLE.....	1
LE CAPITAINE SIMON.....	1	LA FAMILLE, ses devoirs, ses joies et ses douleurs.....	2
LES DERNIÈRES FÊES.....	1	LA FRANCE, nos fautes, nos périls, notre avenir.....	2
LES FANFARONS DU ROI.....	1	UN GRAND PEUPLE QUI SE RELÈVE.....	1
QUATRE FEMMES ET UN HOMME.....	1	INNOCENT III.....	1
LA REINE DES ÉPÉES.....	1	LA LIBERTÉ MORALE.....	2
LE VICOMTE PAUL.....	1	LUTHER ET LA RÉFORME AU XVI ^e SIÈCLE.....	1
ERNEST FEYDEAU		PENSÉES DE LIBERTÉ.....	1
ALGER. Étude.....	1	L'AUTEUR des Horizons prochains	
L'ALLEMAGNE EN 1871.....	1	BANDE DU JURA. — Les Prouesses.....	1
LES AMOURS TRAGIQUES.....	1	— Premier voyage.....	1
LES AVENT. DU BARON DE FÉRESTE — COM.	1	— Chez les Allemands — Chez nous.....	1
SE FORMENT LES JEUNES GENS.....	1	— A Florence.....	1
CATHERINE D'OVERMEIRE.....	1	A CONSTANTINOPLE.....	1
LA COMTESSE DE CHALIS.....	1	A TRAVERS LES ESPAGNES.....	1
DANIEL.....	2	AU BORD DE LA MER.....	1
UN DÉBUT A L'OPÉRA.....	1	CAMILLE.....	1
FANNY.....	1	LES HORIZONS CÉLESTES.....	1
LE LION DEVENU VIEUX.....	1	LES HORIZONS PROCHAINS.....	1
DU LUXE, DES FEMMES, DES MŒURS, etc..	1	JOURNAL D'UN VOY. AU LEVANT.....	3
LE MARI DE LA DANSEUSE.....	1	LES TRISTESSES HUMAINES.....	1
MÉMOIRES D'UN COULISSIER.....	1	VESPER.....	1
MONSIEUR DE SAINT-BERTRAND.....	1	JUDITH GAUTIER	
LES QUATRE SAISONS.....	1	LUCIENNE.....	1
LE ROMAN D'UNE JEUNE MARIÉE.....	1	THÉOPHILE GAUTIER	
LE SECRET DU BONHEUR.....	2	CONSTANTINOPLE.....	1
SOUNA.....	1	LES GROTESQUES.....	1
SYLVIE.....	1	LOIN DE PARIS.....	1
LOUIS FIGUIER		PORTRAITS ET SOUVENIRS LITTÉRAIRES... 1	
LES EAUX DE PARIS.....	1	JULES GÉRARD le Tueur de lions	
D. FILEX		VOYAGES ET CHASSES DANS L'HIMALAYA... 1	
UN ROMAN VRAI.....	1	GÉRARD DE NERVAL	
P.-A. FIORENTINO		OEuvres complètes — Nouvelle édition	
COMÉDIES ET COMÉDIENS.....	2	LES DEUX FAUST DE GOETHE, traduction.. 1	
LES GRANDS GUIGNOLS.....	2	LES ILLUMINÉS — Les Faux saulniers.. 1	
GUSTAVE FLAUBERT		LE RÊVE ET LA VIE — LES FILLES DU FEU	
L'ÉDUCATION SENTIMENTALE.....	2	— LA BOHÈME GALANTE.....	1
M ^{me} BOVARY, édition princeps.....	2	VOYAGE EN ORIENT, édition complète.... 2	
EUGÈNE FORCADE		M^{me} ÉMILE DE GIRARDIN	
ÉTUDES HISTORIQUES.....	1	M. LE MARQUIS DE PONTANGES.....	1
HIST. DES CAUSES DE LA GUERRE D'ORIENT.	1	NOUVELLES.....	1
G. FOURCADE-PRUNET		ÉMILE DE GIRARDIN	
UNE FIN DE MONDE.....	1	LE DROIT AU TRAVAIL, au Luxembourg	
VICTOR FRANCONI		et à l'Assemblée nationale.....	2
LE CAVALIER. Cours d'équitation pratique 1		ÉTUDES POLITIQUES.....	1
L'ÉCUYER. Cours d'équitation pratique.. 1		GËTHE	
ARNOULD FRÉMY		FAUST. Trad. nouvelle de Bacharach	
LA GUERRE FUTURE.....	1	avec introduction d'Alex. Dumas fils. 1	
LES MŒURS DE NOTRE TEMPS.....	1	EDMOND ET JULES DE GONCOURT	
PENSÉES DE TOUT LE MONDE.....	1	SŒUR PHILOMÈNE.....	1
CH. DE FREYCINET		ÉDOUARD GOURDON	
LA GUERRE EN PROVINCE PENDANT LE		NAUFRAGE AU PORT.....	1
SIÈGE DE PARIS, avec cartes.....	1		
LÉOPOLD DE GAILLARD			
QUESTIONS ITALIENNES.....	1		

LÉON GOZLAN

vol.

BALZAC CHEZ LUI.....	1
BALZAC EN PANTOUFLES.....	1
LA DERNIÈRE SŒUR GRISE.....	1
LE DRAGON ROUGE.....	1
LA FAMILLE LAMBERT.....	1
HISTOIRE D'UN DIAMANT.....	1
LE PLUS BEAU RÊVE D'UN MILLIONNAIRE.....	1

CARLO GOZZI

THÉÂTRE FIABESQUE, trad. d'A. Royer..	1
M ^{me} MANOEL DE GRANDFORT	
LE MARI DE LUCIE.....	1
RYNO.....	1

GRANIER DE CASSAGNAC

DANAË.....	1
GRÉGOROVIVS <i>Introd. de J.-J. Ampère</i>	
LES TOMBEAUX DES PAPES ROMAINS.....	1

BARON GRIMM

LETTRES.....	1
--------------	---

F. DE GROISEILLIEZ

LES COSAQUES DE LA BOURSE.....	1
--------------------------------	---

AD. GUÉROULT

ÉTUDES DE POLIT. ET DE PHIL. RELIGIEUSE	1
---	---

AMÉDÉE GUILLEMIN

LES MONDES. Causeries astronomiques...	1
--	---

M. GUIZOT

3 GÉNÉRATIONS — 1789-1814-1848.....	1
-------------------------------------	---

C^{te} GUY DE CHARNACÉ

ÉTUDES D'ÉCONOMIE RURALE.....	1
-------------------------------	---

IDA HAHN-HAHN *Trad. Am. Pichot*

LA COMTESSE FAUSTINE.....	1
---------------------------	---

F. HALÉVY

SOUVENIRS ET PORTRAITS.....	1
-----------------------------	---

DERNIERS SOUVENIRS ET PORTRAITS.....	1
--------------------------------------	---

LUDOVIC HALÉVY

L'INVASION — SOUVENIRS ET RÉCITS...	1
-------------------------------------	---

GUSTAVE HALLER

LE BLEUET.....	1
----------------	---

VERTU.....	1
------------	---

FR. DE LA HAULLE

PROVERBES DE SALON.....	1
-------------------------	---

B. HAURÉAU

SINGULARITÉS HISTOR. ET LITTÉRAIRES...	1
--	---

C^{te} D'HAUSSONVILLE *de l'Ac. fr.*

L'ÉGLISE ROMAINE ET LE PREMIER EMPIRE.	5
--	---

HIST. DE LA POLIT. EXTÉRIEURE (1830-1848).	2
--	---

HISTOIRE DE LA RÉUNION DE LA LOR-	
-----------------------------------	--

RAINE A LA FRANCE.....

4

V^{te} D'HAUSSONVILLE

SAINTE-BEUVE, sa vie et ses œuvres..	1
--------------------------------------	---

L'AUTEUR *de Robert Emmet*

LA JEUNESSE DE LORD BYRON.....	1
--------------------------------	---

LES DERNIÈRES ANNÉES DE LORD BYRON.	1
-------------------------------------	---

MARGUER. DE VALOIS, reine de Navarre..	1
--	---

ROBERT EMMET.....	1
-------------------	---

SOUVENIRS D'UNE DEMOIS. D'HONNEUR DE	
--------------------------------------	--

LA DUCH. DE BOURGOGNE.....

1

HENRI HEINÉ *Oeuvres compl.*

ALLEMANDS ET FRANÇAIS.....	1
----------------------------	---

CORRESPONDANCE INÉDITE.....	2
-----------------------------	---

DE L'ALLEMAGNE.....	2
---------------------	---

DE L'ANGLETERRE.....	1
----------------------	---

DE LA FRANCE.....	1
-------------------	---

DE TOUT UN PEU.....	1
---------------------	---

DRAMES ET FANTAISIES.....	1
---------------------------	---

LUTÈCE.....	1
-------------	---

POÈMES ET LÉGENDES.....	1
-------------------------	---

REISEBILDER, avec portrait de H. Heine.	2
---	---

SATIRES ET PORTRAITS.....	1
---------------------------	---

NATHANIEL HAWTHORNE. *Tr. Spoll.*

CONTES ÉTRANGES.....	1
----------------------	---

CAMILLE HENRY

UNE NOUVELLE MADELEINE.....	1
-----------------------------	---

LE ROMAN D'UNE FEMME LAIDE.....	1
---------------------------------	---

ROBERT HOUDIN

CONFIDENCES D'UN PRESTIDIGITATEUR...	2
--------------------------------------	---

MAGIE ET PHYSIQUE AMUSANTE, illustré..	1
--	---

ARSÈNE HOUSSAYE

LES AMOURS DE CE TEMPS-LA.....	1
--------------------------------	---

AVENT. GALANTES DE MARGOT.....	1
--------------------------------	---

LA BELLE RAFAELLA.....	1
------------------------	---

BIANCA.....	1
-------------	---

BLANCHE ET MARGUERITE.....	1
----------------------------	---

LES DIANES ET LES VÉNUS.....	1
------------------------------	---

LES FEMMES DU DIABLE.....	1
---------------------------	---

LES FILLES D'ÈVE.....	1
-----------------------	---

MADemoiselle CLÉOPATRE.....	1
-----------------------------	---

MADemoiselle MARIANI.....	1
---------------------------	---

MADemoiselle PHRYNÉ.....	1
--------------------------	---

LA PÉCHRESSE.....	1
-------------------	---

LE REPENTIR DE MARION.....	1
----------------------------	---

LA VERTU DE ROSINE.....	1
-------------------------	---

F. HUET

RÉVOLUTION PHILOSOPH. ET RELIGIEUSE.	2
--------------------------------------	---

CHARLES HUGO

LA BOHÈME DORÉE.....	2
----------------------	---

LA CHAISE DE PAILLE.....	1
--------------------------	---

LE COCHON DE SAINT ANTOINE.....	1
---------------------------------	---

UNE FAMILLE TRAGIQUE.....	1
---------------------------	---

VICTOR HUGO

L'ANNÉE TERRIBLE.....	1
-----------------------	---

EN ZÉLANDE.....	1
-----------------	---

QUATRE-VINGT-TREIZE.....	2
--------------------------	---

F. HUGONNET

SOUV. D'UN CHEF DE BUREAU ARABE. ...	1
--------------------------------------	---

UN INCONNU

MONSIEUR X... ET MADAME ***.....	1
----------------------------------	---

LA PLAGE D'ÉTRETAT.....	1
-------------------------	---

WASHINGTON IRVING <i>Trad. Lefebvre</i>	
---	--

AU BORD DE LA TAMISE.....	1
---------------------------	---

LE BIBLIOPHILE JACOB

LES AMOURS D'UN ANTIQUAIRE.....	1
---------------------------------	---

LE MÉDECIN DE L'OPÉRA.....	1
----------------------------	---

ALFRED JACOBS

L'OCÉANIE NOUVELLE.....	1
-------------------------	---

VICTOR JACQUEMONT

CORRESPONDANCE AVEC SA FAMILLE ET	
-----------------------------------	--

SES AMIS pendant son voyage dans

l'Inde avec étude par Cuvillier-Fleury.

2

PAUL JANET *de l'Institut*

LA FAMILLE.....	1
-----------------	---

PHILOSOPHIE DU BONHEUR.....	1
-----------------------------	---

LES PROBLÈMES DU XIX ^e SIÈCLE.....	1
---	---

JULES JANIN

BARNAVE.....	1
--------------	---

LA CONFESSION.....	1
--------------------	---

CONTES FANTAST. ET CONTES LITTÉRAIRES.	1
--	---

HIST. DE LA LITTÉRATURE DRAMATIQUE..	6
--------------------------------------	---

L'INTERNÉ.....	1
----------------	---

PRINCE DE JOINVILLE

ÉTUD. SUR LA MARINE ET RÉCITS DE GUERRE.	2
--	---

AUGUSTE JOLTROIS

LES COUPS DE PIED DE L'ANE.....	1
---------------------------------	---

LOUIS JOURDAN

LES FEMMES DEVANT L'ÉCHAFAUD.....	1
-----------------------------------	---

ARMAND JUSSÉLAIN		vol.	PATRICE LARROQUE		vol.
LES AMOURS DE JEUNESSE.....	1		L'ESCLAVAGE CHEZ LES CHRÉTIENS.....	1	
UN DÉPORTÉ A CAYENNE.....	1		FERDINAND DE LASTEYRIE		
MIECISLAS KAMIENSKI <i>tué à Magenta</i>			LES TRAVAUX DE PARIS. Examen critiq.	1	
SOUVENIRS.....	1		LATENA		
ALPHONSE KARR			ÉTUDE DE L'HOMME.....	2	
L'ART D'ÊTRE MALHEUREUX.....	1		ÉMILE DE LATHEULADE		
AGATHE ET CÉCILE.....	1		DE LA DIGNITÉ HUMAINE.....	1	
LE CREDO DU JARDINIER.....	1		A. LAUGEL		
DE LOIN ET DE PRÈS.....	1		GRANDES FIGURES HISTORIQUES.....	1	
LES DENTS DU DRAGON.....	1		ANTOINE DE LATOUR		
DIEU ET DIABLE.....	1		LA BAIE DE CADIX.....	1	
EN FUMANT.....	1		L'ESPAGNE RELIGIEUSE ET LITTÉRAIRE...	1	
L'ESPRIT D'ALPHONSE KARR.....	1		ÉTUDES LITTÉR. SUR L'ESPAGNE CONTEMP..	1	
FA DIÈZE.....	1		ÉTUDES SUR L'ESPAGNE.....	2	
LES GAÏETÉS ROMAINES.....	1		LES SAYNÈTES DE RAMON DE LA CRUZ....	1	
LETTRES ÉCRITES DE MON JARDIN.....	1		TOLÈDE ET LES BORDS DU TAGE.....	1	
LA MAISON CLOSE.....	1		CHARLES DE LA VARENNE		
ON DEMANDE UN TYRAN.....	1		VICTOR-EMMANUEL II ET LE PIÉMONT....	1	
PLUS ÇA CHANGE.....	1		CH. LAVOLLÉE		
...PLUS C'EST LA MÊME CHOSE.....	1		LA CHINE CONTEMPORAINE.....	1	
LA PROMENADE DES ANGLAIS.....	1		S. LE FANU		
PROMENADES AU BORD DE LA MER.....	1		MON ONCLE SILAS.....	1	
LA QUEUE D'OR.....	1		A. LEFÈVRE-PONTALIS		
LES SOIRÉES DE SAINTE-ADRESSE.....	1		LES LOIS ET LES MŒURS ÉLECTORALES EN		
SUR LA PLAGE.....	1		FRANCE ET EN ANGLETERRE.....	1	
KEL-KUN			ERNEST LEGOUVÉ <i>de l'Acad. franc.</i>		
PORTRAITS.....	1		LECTURES A L'ACADÉMIE.....	1	
NOUVEAUX PORTRAITS.....	1		JOHN LEMOINNE		
LA BRUYÈRE			NOUV. ÉTUDES CRIT. ET BIOGRAPHIQUES..	1	
LES CARACTÈRES comment. par <i>Destailleur</i>	2		FRANÇOIS LENORMANT		
JULES LACROIX			LA GRÈCE ET LES ILES IONIENNES.....	1	
THÉÂTRE COMPLET.....	3		LÉOUZON LE DUC		
LAMARTINE			L'EMPEREUR ALEXANDRE II.....	1	
ANTONIELLA.....	1		JULES LEVALLOIS		
LES CONFIDENCES.....	1		LA PIÉTÉ AU XIX ^e SIECLE.....	1	
GENEVIÈVE. Hist. d'une Servante.....	1		CH. LIADIÈRES		
NOUVEAU VOYAGE EN ORIENT.....	1		OEUVRES DRAMATIQUES ET LÉGENDES.....	1	
TOUSSAINT LOUVERTURE.....	1		SOUVENIRS HIST. ET PARLEMENTAIRES...	1	
JULIETTE LAMBER			FRANZ LISZT		
DANS LES ALPES.....	1		DES BOHÉMIENS ET DE LEUR MUSIQUE...	1	
L'ÉDUCATION DE LAURE.....	1		LOUIS DE LOMÉNIE <i>de l'Acad. franç.</i>		
IDÉES ANTI-PROUDHONNIENNES.....	1		BEAUMARCHAIS ET SON TEMPS.....	2	
JEAN ET PASCAL.....	1		LE VICOMTE DE LUDRE		
LE MANDARIN.....	1		DIX ANNÉES DE LA COUR DE GEORGE II..	1	
MON VILLAGE.....	1		HENRY DE LA MADELÈNE		
RÉCITS D'UNE PAYSANNE.....	1		LA RÉDEMPTION D'OLIVIA.....	1	
RÉCITS DU GOLFE JUAN.....	1		CHARLES MAGNIN		
SAINE ET SAUVE.....	1		HISTOIRE DES MARIONNETTES EN EUROPE.	1	
LE SIÈGE DE PARIS.....	1		FÉLICIEN MALLEFILLE		
VOYAGE AUTOUR DU GRAND PIN.....	1		LE CAPITAINE LAROSE.....	1	
PRINCE DE LA MOSKOWA			LE COLLIER. Contes et Nouvelles.....	1	
SOUVENIRS ET RÉCITS.....	1		EUGÈNE MANUEL		
LANFREY			PAGES INTIMES. poésies.....	1	
LES LETTRES D'ÉVERARD.....	1		PENDANT LA GUERRE, poésies.....	1	
THÉODORE DE LANGEAC			POÈMES POPULAIRES.....	1	
LES AVENTURES D'UN SULTAN.....	1		AUGUSTE MAQUET		
V. DE LAPRADE <i>de l'Acad. franç.</i>			LES VERTES FEUILLES.....	1	
POÈMES ÉVANGÉLIQUES.....	1		MARC-BAYEUX		
PSYCHÉ. Odes et poèmes.....	1		LA PREMIÈRE ÉTAPE.....	1	
LES SYMPHONIES. Idylles héroïques.....	1		MARC-MONNIER		
WILLIAM DE LA RIVE			LA CAMORRA.....	1	
LA MARQUISE DE CLÉROL.....	1		COMTE DE MARCELLUS		
			CHANTS POPUL. DE LA GRÈCE MODERNE...	1	

CH. MARCOTTE DE QUIVIÈRES vol.		MIE D'AGHONNE vol.	
DEUX ANS EN AFRIQUE.....	1	BONJOUR ET BONSOIR.....	1
X. MARMIER <i>de l'Acad. française</i>		ALBERT MILLAUD	
LES DRAMES DU CŒUR.....	1	VOYAGES D'UN FANTAISISTE.....	1
EN CHEMIN DE FER.....	1	MIOT DE MELITO	
FÉLIX MAYNARD		MÉMOIRES, 1788-1815.....	3
JOURNAL D'UNE DAME ANGLAISE.....	1	C^{ss}e DE MIRABEAU-V^{te} DE GRENVILLE	
VOYAGES ET AVENTURES AU CHILI.....	1	HISTOIRE DE DEUX HÉRITIÈRES.....	1
CH. DE MAZADE		EUGÈNE DE MIRECOURT	
DEUX FEMMES DE LA RÉVOLUTION.....	1	COMMENT LES FEMMES SE PERDENT.....	1
L'ITALIE ET LES ITALIENS.....	1	LA MARQUISE DE COURCELLES.....	1
L'ITALIE MODERNE.....	1	L'ABBÉ TH. MITRAUD	
LA POLOGNE CONTEMPORAINE.....	1	DE LA NATURE DES SOCIÉTÉS HUMAINES..	1
E. DU MERAC		LE LIVRE DE LA VERTU.....	1
PLACIDE DE JAVERNY.....	1	CÉLESTE MOGADOR	
PROSPER MÉRIMÉE		MÉMOIRES COMPLETS.....	4
CARMEN.....	1	L. MOLAND	
LES COSAQUES D'AUTREFOIS.....	1	LE ROMAN D'UNE FILLE LAIDE.....	1
DERNIÈRES NOUVELLES.....	1	PAUL DE MOLÈNES	
LES DEUX HÉRITAGES.....	1	L'AMANT ET L'ENFANT.....	1
ÉPISODE DE L'HISTOIRE DE RUSSIE.....	1	AVENTURES DU TEMPS PASSÉ.....	1
ÉTUDES SUR LES ARTS AU MOYEN AGE....	1	LE BONHEUR DES MAIGES.....	1
ÉTUDES SUR L'HISTOIRE ROMAINE.....	1	CARACTÈRES ET RÉCITS DU TEMPS.....	1
LETTRES A UNE INCONNUE.....	2	COMMENTAIRES D'UN SOLDAT.....	1
LETTRES A UNE AUTRE INCONNUE.....	1	LA FOLIE DE L'ÉPÉE.....	1
MÉLANGES HISTORIQUES ET LITT.....	1	HIST. SENTIMENTALES ET MILITAIRES....	1
PORTRAITS HIST. ET LITTÉRAIRES.....	1	M^{me} MOLINOS-LAFITTE	
MÉRY		L'ÉDUCATION DU FOYER.....	1
LES AMOURS DES BORDS DU RHIN.....	1	HENRY MONNIER	
LE CHATEAU DES TROIS TOURS.....	1	MÉMOIRES DE JOSEPH PRUDHOMME.....	2
LA COMTESSE ADRIENNE.....	1	CHARLES MONSELET	
UN CRIME INCONNU.....	1	LES AMOURS DU TEMPS PASSÉ.....	1
LA FLORIDE.....	1	LES ANNÉES DE GAÏÉTÉ.....	1
LA GUERRE DU NIZAM.....	1	L'ARGENT MAUDIT.....	1
HÉVA.....	1	LA FIN DE L'ORGIE.....	1
LES JOURNÉES DE TITUS.....	1	LA FRANC-MAÇONNERIE DES FEMMES....	1
MONSIEUR AUGUSTE.....	1	FRANÇOIS SOLEIL.....	1
LES MYSTÈRES D'UN CHATEAU.....	1	M. DE CUPIDON.....	1
LES NUITS ANGLAISES.....	1	M. LE DUC S'AMUSE.....	1
LES NUITS D'ORIENT.....	1	LES ORIGINAUX DU SIÈCLE DERNIER.....	1
POÉSIES INTIMES.....	1	LES RESSUSCITÉS.....	1
RAPHAËL ET LA FORNARINA.....	1	SCÈNES DE LA VIE CRUELLE.....	1
THÉÂTRE DE SALON.....	1	LES SOULIERS DE STERNE.....	1
NOUVEAU THÉÂTRE DE SALON.....	1	C^{te} DE MONTALIVET <i>anc. ministre</i>	
LES UNS ET LES AUTRES.....	1	RIEN. — Dix-huit années de gouverne-	
URSULE.....	1	ment parlementaire.....	1
LA VÉNUS D'ARLES.....	1	HENRY MURGER	
LA VIE FANTASTIQUE.....	1	LES BUVEURS D'EAU.....	1
***		DONA SIRÈNE.....	1
LA DAME AU RUBIS.....	1	NUITS D'HIVER. Poésies compl.....	1
PAUL MEURICE		LES ROUERIES DE L'INGÉNUÉ.....	1
CÉSARA.....	1	SCÈNES DE CAMPAGNE.....	1
EDOUARD MEYER		SCÈNES DE LA VIE DE JEUNESSE.....	1
CONTES DE LA MER BALTIQUE.....	1	PAUL DE MUSSET	
FRANCISQUE MICHEL		LA BAVOLETTE.....	1
DU PASSÉ ET DE L'AVENIR DES HARAS... 1		UN MAÎTRE INCONNU.....	1
J. MICHELET		PUYLAURENS.....	1
L'AMOUR.....	1	NADAR	
BIBLE DE L'HUMANITÉ.....	1	LA ROBE DE DÉJANIRE.....	1
L'ÉTUDIANT.....	1	EMILE DE NAJAC	
LA FEMME.....	1	THÉÂTRE DES GENS DU MONDE.....	1
LES FEMMES DE LA RÉVOLUTION.....	1	CHARLES NARREY	
HISTOIRE ROMAINE.....	2	LE BAL DU DIABLE, illustré de 22 vign..	1
LÉGENDES DÉMOCRATIQUES DU NORD....	1	LES DERNIERS JEUNES GENS.....	1
LA MER.....	1	BARON DE NERVO	
LE PEUPLE.....	1	SOUVENIRS DE MA VIE.....	1
PRÉCIS D'HISTOIRE MODERNE.....	1	HENRI NICOLLE	
LE PRÊTRE, LA FEMME ET LA FAMILLE... 1		COURSES DANS LES PYRÉNÉES.....	1

CHARLES NISARD	vol.	PAUL PERRET (suite)	vol.
MÉMOIRES ET CORRESPONDANCES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES, inédits.....	1	LE CHATEAU DE LA FOLIE.....	1
D. NISARD <i>de l'Académie française</i>		LES ROUÉRIES DE COLOMBE.....	1
MÉLANGES D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE	1	LÉONCE DE PESQUIDOUX	1
NOUV. ÉTUDES D'HIST. ET DE LITTÉRATURE	1	L'ÉCOLE ANGLAISE — 1672-1851.....	1
PORTRAITS ET ÉTUDES D'HIST. LITTÉRAIRE.	1	A. PEYRAT	1
LES QUATRE GRANDS HISTORIENS LATINS..	1	ÉTUDES HISTORIQUES ET RELIGIEUSES....	1
RENAISSANCE ET RÉFORME.....	2	HISTOIRE ET RELIGION.....	1
SOUVENIRS DE VOYAGE.....	1	LA RÉVOLUTION.....	1
VICOMTE DE NOÉ		P. PICART	
BACHI-BOZOUCKS ET CHASSEURS D'AFRIQ.	1	L'HÉRITAGE DE MON ONCLE.....	1
JULES NORIAC		L'OFFICIER PAUVRE.....	1
LA BÊTISE HUMAINE.....	1	UNE SŒUR.....	1
LE CAPITAINE SAUVAGE.....	1	UNE VEUVE.....	1
LE 101 ^e RÉGIMENT.....	1	UNE RÉHABILITATION.....	1
LES COQUINS DE PARIS.....	1	LAURENT-PICHAT	
DICTIONNAIRE DES AMOUREUX.....	1	CARTES SUR TABLE.....	1
LA FALAISE D'HEUGATE.....	1	LA SIBYLLE.....	1
LES GENS DE PARIS.....	1	AMÉDÉE PICHOT	
LE GRAIN DE SABLE.....	1	LA BELLE RÉBECCA.....	1
JOURNAL D'UN FLANEUR.....	1	UN ENLÈVEMENT.....	1
MADemoiselle POUCKET.....	1	SIR CHARLES BELL.....	1
LA MAISON VERTE.....	1	BENJAMIN PIFFTEAU	
J. OFFENBACH		DEUX ROUTES DE LA VIE.....	1
OFFENBACH EN AMÉRIQUE.....	1	***	
LAURENCE OLIPHANT		UN COIN DU MONDE.....	1
VOYAGE PITT. D'UN ANGLAIS EN RUSSIE..	1	GUSTAVE PLANCHE	
J. LAURENCE		ÉTUDES SUR L'ÉCOLE FRANÇAISE.....	2
LE SECRET DU TESTAMENT.....	1	EDMOND PLAUCHUT	
COMTE D'OSMOND		LES ARMÉES DE LA CIVILISATION.....	1
SYMPHONIES DU CŒUR.....	1	LE TOUR DU MONDE EN 120 JOURS.....	1
D. OURLIAC — Œuvres complètes		EDOUARD PLOUVIER	
LES CONFESSIONS DE NAZARILLE.....	1	LA BELLE AUX CHEVEUX BLEUS.....	1
LES CONTES DE LA FAMILLE.....	1	EDGAR POE <i>Trad. Ch. Baudelaire</i>	
CONTES DU BOCAGE.....	1	HISTOIRES EXTRAORDINAIRES.....	1
CONTES SCEPTIQUES ET PHILOSOPHIQUES..	1	NOUVELLES HIST. EXTRAORDINAIRES....	1
DERNIÈRES NOUVELLES.....	1	ARTHUR GORDON PYM. — EUREKA.....	1
FANTAISIES.....	1	A. DE PONTMARTIN	
LA MARQUISE DE MONTMIRAIL.....	1	CAUSERIES LITTÉRAIRES.....	3
NOUVEAUX CONTES DU BOCAGE.....	1	CAUSERIES DU SAMEDI.....	3
NOUVELLES.....	1	LES CORBEAUX DU GÉVAUDAN.....	1
LES PORTRAITS DE FAMILLE.....	1	ENTRE CHIEN ET LOUP.....	1
PROVERBES ET SCÈNES BOURGEOISES....	1	LE FILLEUL DE BEAUMARCHAIS.....	1
SUZANNE.....	1	LE FOND DE LA COUPE.....	1
THÉÂTRE DU SEIGNEUR CROQUIGNOLE....	1	LES JEUDIS DE M ^{me} CHARBONNEAU.....	1
QUIDA		LA MANDARINE.....	1
DANS UNE VILLE D'HIVER.....	1	LE RADEAU DE LA MÉDUSE.....	1
DEUX PETITS SABOTS.....	1	LES SEMAINES LITTÉRAIRES.....	3
ALPHONSE PAGÈS		NOUVEAUX SAMEDIS.....	14
BALZAC MORALISTE ou Pensées de Balzac.	1	G. DE PORTO-RICHE	
ÉDOUARD PAILLERON		TOUT N'EST PAS ROSE.....	1
AMOURS ET HAINES.....	1	EUGÈNE POUJADE	
PAUL PARFAIT		LE LIBAN ET LA SYRIE.....	1
L'AGENT SECRET.....	1	ERNEST PRAROND	
L'ASSASSIN DU BEL ANTOINE.....	1	DE MONTRÉAL A JÉRUSALEM.....	1
LA SECONDE VIE DE MARIUS ROBERT....	1	EDMOND DE PRESSENSÉ	
LYDIE PASCHKOFF		LES LEÇONS DU 18 MARS.....	1
LA PRINCESSE VÉRA GLINSKY.....	1	PREVOST-PARADOL	
TH. PAVIE		ÉLISABETH ET HENRI IV (1595-1598)....	1
RÉCITS DE TERRE ET DE MER.....	1	ESSAIS DE POLIT. ET DE LITTÉRAT.....	3
SCÈNES ET RÉCITS DES PAYS D'OUTRE-MER..	1	LA FRANCE NOUVELLE.....	1
P. CASIMIR PERIER		QUELQ. PAGES D'HIST. CONTEMPORAINE...	4
PROPOS D'ART.....	1	MARIO PROTH	
PAUL PERRET		LES VAGABONDS.....	1
L'AMOUR ÉTERNEL.....	1	CHARLES RABOU	
LES AMOURS SAUVAGES.....	1	LA GRANDE ARMÉE.....	2
LA BAGUE D'ARGENT.....	1	MAX RADIGUET	
		A TRAVERS LA BRETAGNE.....	1
		SOUV. DE L'AMÉRIQUE ESPAGNOLE.....	1

RAMON DE LA CRUZ	vol.
SAYNÈTES, <i>traduction A. de Latour</i>	1
LOUIS RATISBONNE	
ALFRED DE VIGNY. Journal d'un poète....	1
L'ENFER DE DANTE, traduction en vers, texte en regard.....	1
LE PARADIS DE DANTE.....	1
LE PURGATOIRE DE DANTE.....	1
IMPRESSIONS LITTÉRAIRES.....	1
MORTS ET VIVANTS.....	1
DOCTEUR RAULAND	
LE LIVRE DES ÉPOUX.....	1
JEAN REBOUL <i>de Nîmes</i>	
LETTRES avec introd. de <i>M. Poujoulat</i> ..	1
MADAME RÉCAMIER	
LES AMIS DE SA JEUNESSE ET SA CORRES- PONDANCE INTIME.	1
SOUVENIRS ET CORRESPONDANCE, tirés de ses papiers.....	2
J. REINACH	
LA SERBIE ET LE MONTÉNÉGR0.....	1
PAUL DE RÉMUSAT	
LES SCIENCES NATURELLES.....	1
ERNEST RENAN	
ÉTUDES D'HISTOIRE RELIGIEUSE.....	1
D. JOSÉ GUELL Y RENTÉ	
LÉGENDES AMÉRICAINES.....	1
LÉGENDES D'UNE ÂME TRISTE.....	1
LÉGENDES DE MONTSERRAT.....	1
TRADITIONS AMÉRICAINES.....	1
LA VIERGE DES LYS — PETITE-FILLE DE ROI.	1
RODOLPHE REY	
HIST. DE LA RENAISSANCE POL. DE L'ITALIE.	1
LOUIS REYBAUD <i>de l'Institut</i>	
LA COMTESSE DE MAULÉON.....	1
LES ÉCOLES EN FRANCE ET EN ANGLETERRE.	1
MARINES ET VOYAGES.....	1
ROMANS.....	1
SCÈNES DE LA VIE MODERNE.....	1
LA VIE A REBOURS.....	1
LA VIE DE CORSAIRE.....	1
LA VIE DE L'EMPLOYÉ.....	1
HENRI RICHEBOURG	
LA COMÉDIE AU VILLAGE.....	1
HENRI RIVIÈRE	
AVENTURES DE TROIS AMIS.....	1
LE CACIQUE. Journal d'un marin.....	1
EDMÉE.....	1
LA FAUTE DU MARI.....	1
LA GRANDE MARQUISE.....	1
MADemoiselle d'AVREMONT.....	1
LA MAIN COUPÉE.....	1
LES MÉPRISES DU CŒUR.....	1
LE MEURTRE D'ALBERTINE RENOUF....	1
PIERROT. — CAIN. — L'ENVOUTEMENT...	1
LA POSSÉDÉE.....	1
COMTESSE DELLA ROCCA	
CORRESPONDANCE ENFANTINE. Modèles de lettres pour jeunes filles.....	1
CORRESP. INÉDITE DE LA DUCH. DE BOUR- GOGNE ET DE LA REINE D'ESPAGNE....	1
EDGAR RODRIGUES	
LES VOLONTAIRES DE 1870.....	1
AMÉDÉE ROLLAND	
LES FILS DE TANTALE.....	1
LA FOIRE AUX MARIAGES.....	1
NESTOR ROQUEPLAN	
LA VIE PARISIENNE.....	1

VICTORINE ROSTAND	vol.
UNE BONNE ÉTOILE.....	1
AU BORD DE LA SAONE.....	1
LES SARRASINS AU VII ^e SIÈCLE.....	1
A. DE ROTSCCHILD	
HISTOIRE DE LA POSTE AUX LETTRES....	2
DOCTEUR FÉLIX ROUBAUD	
LES EAUX MINÉRALES DE LA FRANCE....	1
JEAN ROUSSEAU	
LES COUPS D'ÉPÉE DANS L'EAU.....	1
PARIS DANSANT.....	1
ÉMILE RUBEN	
CE QUE COUTE UNE RÉPUTATION.....	1
SACHER MASOCH	
NOUVEAUX RÉCITS GALICIENS.....	1
LES PRUSSIENS D'AUJOURD'HUI.....	2
MARÉCHAL DE SAINT-ARNAUD	
LETTRES (1832-1854) not. de <i>Sainte-Beuve</i>	2

LE CHATEAU DE ZOLKIEW, tiré des récits historiques de Ch. Szajnocha.....	1
SAINTE-BEUVE	
CHATEAUBRIAND et son groupe littér. sous l'Empire. <i>Nouv. éd. corr. augm. de notes</i>	2
CHRONIQUES PARISIENNES.....	1
ÉTUDE SUR VIRGILE.....	1
LETTRES A LA PRINCESSE.....	1
NOUVEAUX LUNDIS.....	13
PORTRAITS CONTEMPORAINS. <i>Nouv. édit.</i> <i>revue, corrigée et très-augmentée</i>	5
P.-J. PROUDHON, SA VIE, SA CORRESP.....	1
PREMIERS LUNDIS.....	3
SOUVENIRS ET INDISCRÉTIONS.....	1
SAINT-GERMAIN LEDUC	
M. LE COMTE ET M ^{me} LA COMTESSE.....	1
SAINT-MARC GIRARDIN	
LA FONTAINE ET LES FABULISTES.....	2
SOUVENIRS ET RÉFLEXIONS POLITIQUES D'UN JOURNALISTE.....	1
SAINT-RENÉ TAILLANDIER <i>de l'Ac. fr.</i>	
ALLEMAGNE ET RUSSIE.....	1
LA COMTESSE D'ALBANY.....	1
HISTOIRE ET PHILOSOPHIE RELIGIEUSE...	1
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE — ÉCRIVAINS ET POÈTES MODERNES.....	1
SAINT-SIMON	
DOCTRINE SAINT-SIMONIENNE.....	1
PAUL DE SAINT-VICTOR	
BARBARES ET BANDITS — La Prusse et la Commune.....	1
HOMMES ET DIEUX.....	1
M ^{me} PRUDENCE DE SAMAN	
LES ENCHANTEMENTS DE PRUDENCE.....	1
LES NOUVEAUX ENCHANTEMENTS.....	1
GERTRUDE — DERNIERS ENCHANTEMENTS.	1
GEORGÉ SAND	
ANDRÉ.....	1
ANTONIA.....	1
AUTOUR DE LA TABLE.....	1
LE BEAU LAURENCE.....	1
CADIO.....	1
CÉSARINE DIETRICH.....	1
LE CHATEAU DE PICTORBU.....	1
LE CHÊNE PARLANT.....	1
LA CONFESSIO N D'UNE JEUNE FILLE.....	2
CONSTANCE VERRIER.....	1
LA COUPE.....	1
LE DERNIER AMOUR.....	1

GEORGE SAND (Suite)	vol.
LA DERNIÈRE ALDINI.....	1
LES DEUX FRÈRES.....	1
ELLE ET LUI.....	1
LA FAMILLE DE GERMANDRE.....	1
FLAMARANDE.....	1
FRANCIA.....	1
FRANÇOIS LE CHAMPI.....	1
HISTOIRE DE MA VIE.....	4
UN HIVER A MAJORQUE — SPIRIDION.....	1
IMPRESSIONS ET SOUVENIRS.....	1
INDIANA.....	1
JACQUES.....	1
JEAN DE LA ROCHE.....	1
JEAN ZYSKA — GABRIEL.....	1
JOURNAL D'UN VOY. PENDANT LA GUERRE.....	1
LAURA.....	1
LETTRES D'UN VOYAGEUR.....	1
MADemoisELLE MERQUEM.....	1
MADemoisELLE LA QUINTINIE.....	1
LES MAITRES MOSAÏSTES.....	1
LES MAITRES SONNEURS.....	1
MALGRÉTOUT.....	1
LA MARE AU DIABLE.....	1
LE MARQUIS DE VILLEMER.....	1
MA SOEUR JEANNE.....	1
MAUPRAT.....	1
MONSIEUR SYLVESTRE.....	1
MONT-REVÊCHE.....	1
NANON.....	1
NOUVELLES.....	1
LA PETITE FADETTE.....	1
PIERRE QUI ROULE.....	1
LES SEPT CORDES DE LA LYRE.....	1
TAMARIS.....	1
THÉÂTRE COMPLET.....	4
THÉÂTRE DE NOHANT.....	1
LA TOUR DE PERCEMONT.....	1
L'USCOQUE.....	1
VALENTINE.....	1
VALVÈDRE.....	1
LA VILLE NOIRE.....	1
MAURICE SAND	
L'AUGUSTA.....	1
CALLIRHOÉ.....	1
MADemoisELLE AZOTE.....	1
MADemoisELLE DE CERIGNAN.....	1
MISS MARY.....	1
SIX MILLE LIEUX A TOUTE VAPEUR.....	1
M^{me} CLÉSINGER-SAND	
JACQUES BRUNEAU.....	1
JULES SANDEAU de l'Acad. franç.	
UN DÉBUT DANS LA MAGISTRATURE.....	1
UN HÉRITAGE.....	1
JEAN DE THOMMERAY—LE COLONEL ÉVRARD.....	1
LA MAISON DE PENARVAN.....	1
NOUVELLES.....	1
FRANCISQUE SARCEY	
ÉTIENNE MORET.....	1
LE MOT ET LA CHOSE.....	1
LE PIANO DE JEANNE.....	1
C. DE SAULT	
ESSAIS DE CRITIQUE D'ART.....	1
AD. SCHÆFFER	
UN HEUREUX.....	1
EDMOND SCHÉREK	
ÉTUDES CRITIQUES de littérature.....	5
MÉLANGES D'HIS. RELIGIEUSE.....	1

FERNAND SCHICKLER	vol.
EN ORIENT. souvenirs de voyage.....	1
AURÉLIEN SCHOLL	
LES GENS TARÉS.....	1
HÉLÈNE HERMANN.....	1
L'OUTRAGE.....	1
LES PETITS SECRETS DE LA COMÉDIE.....	1
LA DAME DES PALMIERS.....	1
E. SCRIBE	
OPÉRAS, tome 1 ^{er}	1
ALBÉRIC SECOND	
A QUOI TIENT L'AMOUR?.....	1
CONTES SANS PRÉTENTION.....	1
WILLIAM N. SENIOR	
LA TURQUIE CONTEMPORAINE.....	1
SÉRANON	
LA CAMPANIE. — Pompeï, Herculaneum..	1
JULES SIMON	
SOUVENIRS DU 4 SEPTEMBRE.....	2
J.-C.-L. DE SISMONDI	
LETTRES INÉDITES, suivies de lettres de Bonstetten, de M ^{mes} de Staël et de Souza. Intr. de St-René Taillandier.	1
STENDHAL	
OEuvres complètes — Nouvelle édition	
LA CHARTREUSE DE PARME.....	1
CHRONIQUES ITALIENNES.....	1
CORRESPONDANCE INÉDITE. Introduction de P. Mérimée et Portrait.....	2
DE L'AMOUR.....	1
HISTOIRE DE LA PEINTURE EN ITALIE.....	1
MÉLANGES D'ART ET DE LITTÉRATURE.....	1
MÉMOIRES D'UN TOURISTE.....	2
NOUVELLES INÉDITES.....	1
PROMENADES DANS ROME.....	2
RACINE ET SHAKSPEARE.....	1
ROMANS ET NOUVELLES.....	1
ROME, NAPLES ET FLORENCE.....	1
LE ROUGE ET LE NOIR.....	1
VIE DE NAPOLÉON.....	1
VIE DE ROSSINI.....	1
VIES DE HAYDN, MOZART ET MÉTASTASE..	1
DANIEL STERN	
ESSAI SUR LA LIBERTÉ.....	1
FLORENCE ET TURIN. Art et politique....	1
NÉLIDA.....	1
MATHILDE STEV...	
LE OUI ET LE NON DES FEMMES.....	1
EUGÈNE SUE	
LA BONNE AVENTURE.....	2
M^{me} MARY SUMMER	
LE DERNIER AMOUR DE MIRABEAU.....	1
M^{me} SURVILLE née Balzac	
LE COMPAGNON DU FOYER.....	1
MAURICE TALMEYR	
VICTOR HUGO — L'HOMME QUI RIT, QUATRE VINGT-TREIZE (Conférences).....	1
EDMOND TEXIER	
CONTES ET VOYAGES.....	1
LA GRÈCE ET SES INSURRECTIONS avec cartes.....	1

LES FEMMES ET LA FIN DU MONDE.....	1
EDMOND THIAUDIÈRE	
UN PRÊTRE EN FAMILLE.....	1
AUGUSTIN THIERRY	
OEuvres complètes—Nouvelle édition	
ESSAI SUR L'HISTOIRE DE LA FORMATION DU TIERS-ÉTAT.....	1

AUGUSTIN THIERRY (suite) vol.

HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DE L'ANGLE-TERRE PAR LES NORMANDS.....	2
LETTRES SUR L'HISTOIRE DE FRANCE. Dix ans d'études historiques.....	1
RÉCITS DES TEMPS MÉROVINGIENS.....	1

CH. THIERRY-MIEG

SIX SEMAINES EN AFRIQUE. Souvenirs de voyage, avec cartes et 9 dessins...	1
---	---

ÉMILE THOMAS

HISTOIRE DES ATELIERS NATIONAUX.....	1
--------------------------------------	---

TIRSO DE MOLINA

THÉÂTRE. Traduction d'Alphonse Royer.	1
---------------------------------------	---

V. TISSOT

A LA RECHERCHE DU BONHEUR.....	1
--------------------------------	---

A. TROGNON

VIE DE MARIE-AMÉLIE, reine des Français.	1
--	---

MARIO UCHARD

LA COMTESSE DIANE.....	1
------------------------	---

UNE DERNIÈRE PASSION.....	1
---------------------------	---

JEAN DE CHAZOL.....	1
---------------------	---

LE MARIAGE DE GERTRUDE.....	1
-----------------------------	---

MON ONCLE BARBASSOU.....	1
--------------------------	---

RAYMON.....	1
-------------	---

LOUIS ULBACH

LE BARON AMÉRICAIN.....	1
-------------------------	---

CAUSERIES DU DIMANCHE.....	1
----------------------------	---

LA CHAUVE-SOURIS.....	1
-----------------------	---

LES CINQ DOIGTS DE BIROUK.....	1
--------------------------------	---

LA COCARDE BLANCHE.....	1
-------------------------	---

LA COMTESSE DE THYRNAU.....	1
-----------------------------	---

ÉCRIVAINS ET HOMMES DE LETTRES.....	1
-------------------------------------	---

FERRAGUS.....	1
---------------	---

FRANÇOISE.....	1
----------------	---

HISTOIRE D'UNE MÈRE ET DE SES ENFANTS.	1
--	---

L'HOMME AUX CINQ LOUIS D'OR.....	1
----------------------------------	---

LE JARDIN DU CHANOINE.....	1
----------------------------	---

LETTRES D'UNE HONNÊTE FEMME.....	1
----------------------------------	---

LOUISE TARDY.....	1
-------------------	---

MADAME GOSSELIN.....	1
----------------------	---

MAGDA.....	1
------------	---

LA MAISON DE LA RUE DE L'ÉCHAUDÉ.....	1
---------------------------------------	---

LE MARI D'ANTOINETTE.....	1
---------------------------	---

MÉMOIRES D'UN INCONNU.....	1
----------------------------	---

MÉMOIRES D'UN ASSASSIN	1
------------------------	---

CYRILLE.....	1
--------------	---

MAXIME.....	1
-------------	---

M. ET M ^{me} FERNEL.....	1
-----------------------------------	---

LES PARENTS COUPABLES.....	1
----------------------------	---

LE PARRAIN DE CENDRILLON.....	1
-------------------------------	---

PAULINE FOUCAULT.....	1
-----------------------	---

LE PRINCE BONIFACIO.....	1
--------------------------	---

LA PRINCESSE MORANI.....	1
--------------------------	---

LA RONDE DE NUIT.....	1
-----------------------	---

LES ROUÉS SANS LE SAVOIR.....	1
-------------------------------	---

LE SACRIFICE D'AURÉLIE.....	1
-----------------------------	---

LE SECRET DE MAD ^{lle} CHAGNIER.....	1
---	---

LES SECRETS DU DIABLE.....	1
----------------------------	---

SUZANNE DUCHEMIN.....	1
-----------------------	---

VOYAGE AUTOUR DE MON CLOCHER.....	1
-----------------------------------	---

AUGUSTE VACQUERIE

AUJOURD'HUI ET DEMAIN.....	1
----------------------------	---

MES PREMIÈRES ANNÉES DE PARIS.....	1
------------------------------------	---

E. DE VALBEZEN (LE MAJOR FRIDOLIN)	1
------------------------------------	---

LA MALLE DE L'INDE.....	1
-------------------------	---

RÉCITS D'HIER ET D'AUJOURD'HUI.....	1
-------------------------------------	---

OSCAR DE VALLÉE

LES MANIEURS D'ARGENT.....	1
----------------------------	---

MAX VALREY

vol.

CES PAUVRES FEMMES!.....	1
--------------------------	---

LES FILLES SANS DOT.....	1
--------------------------	---

LES VICTIMES DU MARIAGE.....	1
------------------------------	---

THÉODORE VERNES

NAPLES ET LES NAPOLITAINS.....	1
--------------------------------	---

TROIS MOIS EN ITALIE.....	1
---------------------------	---

DOCTEUR L. VÉRON

CINQ CENT MILLE FRANCS DE RENTE.....	1
--------------------------------------	---

MÉM. D'UN BOURGEOIS DE PARIS.....	5
-----------------------------------	---

PIERRE VÉRON

LE CARNAVAL DU DICTIONNAIRE.....	1
----------------------------------	---

LES COULISSES DU GRAND DRAME.....	1
-----------------------------------	---

LES DINDONS DE PANURGE.....	1
-----------------------------	---

CES MONSTRES DE FEMMES.....	1
-----------------------------	---

PARIS A TOUS LES DIABLES.....	1
-------------------------------	---

LE SACA LA MALICE.....	1
------------------------	---

LA VIE FANTASQUE.....	1
-----------------------	---

CLAUDE VIGNON

CHATEAU-GAILLARD.....	1
-----------------------	---

LES DRAMES IGNORÉS.....	1
-------------------------	---

ÉLISABETH VERDIER.....	1
------------------------	---

UN NAUFRAGE PARISIEN.....	1
---------------------------	---

ALFRED DE VIGNY

Oeuvres complètes — Nouvelle édition

CINQ-MARS, avec 2 autographes.....	1
------------------------------------	---

JOURNAL D'UN POÈTE.....	1
-------------------------	---

POÉSIES COMPLÈTES.....	1
------------------------	---

SERVITUDE ET GRANDEUR MILITAIRES....	1
--------------------------------------	---

STELLO.....	1
-------------	---

THEATRE COMPLET.....	1
----------------------	---

SAMUEL VINCENT

DU PROTESTANTISME EN FRANCE. Introd.	
--------------------------------------	--

de Prévost-Paradol..... 1

MÉDITATIONS RELIGIEUSES. Notice de	
------------------------------------	--

Fontanès. Introd. d'A. Coquerel fils.. 1

LÉON VINGTAIN

DE LA LIBERTÉ DE LA PRESSE.....	1
---------------------------------	---

VIE PUB. ROYER-COLLARD préf. de Broglie	1
---	---

L. VITET

Oeuvres complètes.

LE COMTE DUCHATEL avec un portrait	
------------------------------------	--

gravé par Flameng d'après Ingres. 1

ESSAIS HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES....	1
---------------------------------------	---

ÉTUDES PHILOSOPHIQUES ET LITTÉRAIRES.	
---------------------------------------	--

avec notice de M. Guizot..... 1

ÉTUDES SUR L'HISTOIRE DE L'ART.....	4
-------------------------------------	---

HISTOIRE DE DIEPPE.....	1
-------------------------	---

LA LIGUE.—SCÈNES HISTORIQUES. Précéd.	
---------------------------------------	--

des ÉTATS D'ORLÉANS..... 2

RICHARD WAGNER

QUATRE POÈMES D'OPÉRAS ALLEMANDS....	1
--------------------------------------	---

J.-J. WEISS

ESSAIS SUR L'HIST. DE LA LITT. FRANÇ.	1
---------------------------------------	---

FRANCIS WEY

LES ANGLAIS CHEZ EUX.....	1
---------------------------	---

CHRISTIAN.....	1
----------------	---

M^{me} DE WITT née Guizot

HISTOIRE DU PEUPLE JUIF, depuis son	
-------------------------------------	--

retour de la captivité à Babylone.... 1

CORNÉLIS DE WITT

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE ET LA SOCIÉTÉ	
------------------------------------	--

ANGLAISE AU XVIII^e SIÈCLE..... 1

ALBERT WOLFF

DEUX EMPEREURS, 1870-1871.....	1
--------------------------------	---

LE TYROL ET LA CARINTHIE.....	1
-------------------------------	---

E. YEMENIZ Consul de Grèce

LA GRÈCE MODERNE.....	1
-----------------------	---

SCÈNES ET RÉCITS DES GUER. DE L'INDÉPEND.	1
---	---

BIBLIOTHÈQUE NOUVELLE

Format grand in-18 à 2 francs le volume

EDMOND ABOUT	vol.	MAXIME DU CAMP (Suite)	vol.
LE CAS DE M. GUÉRIN.....	1	LE SALON DE 1859.....	1
LE NEZ D'UN NOTAIRE.....	1	LE SALON DE 1861.....	1
AMÉDÉE ACHARD		JOACHIM DUFLOT	
LA TRAITE DES BLONDES.....	1	SECRETS DES COULISSES DES THÉÂTRES	
PIOTRE ARTAMOV		DE PARIS, préface de J. Noriac.....	1
HISTOIRE D'UN BOUTON.....	1	ALEXANDRE DUMAS	
LES INSTRUMENTS DE MUSIQUE DU DIABLE.....	1	L'ART ET LES ARTISTES CONTEMPORAINS..	1
LA MÉNAGERIE LITTÉRAIRE.....	1	DE PARIS A ASTRAKAN.....	3
BABAUD-LARIBIÈRE		LA SAN-FÉLICE.....	9
HISTOIRE DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE		SOUVENIRS D'UNE FAVORITE.....	4
CONSTITUANTE.....	2	ALEXANDRE DUMAS FILS	
H. DE BARTHÉLEMY		L'HOMME-FEMME.....	1
LA NOBLESSE EN FRANCE avant et de-		ÉMILIE	
puis 1789.....	1	CHANTS D'UNE ÉTRANGÈRE.....	1
M ^{me} DE BAWR		XAVIER EYMA	
ROBERTINE.....	1	LE ROMAN DE FLAVIO.....	1
LES SOIRÉES DES JEUNES PERSONNES.....	1	ERNEST FEYDEAU	
ROGER DE BEAUVOIR		L'ART DE PLAIRE.....	1
LES MYSTÈRES DE L'ÎLE SAINT-LOUIS.....	1	UN COUP DE BOURSE.....	1
LES ŒUFS DE PAQUES.....	1	JULES GÉRARD <i>le Tueur de lions</i>	
FRÉDÉRIC BÉCHARD		MES DERNIÈRES CHASSES.....	1
L'ÉCHAPPÉ DE PARIS.....	1	ÉMILE DE GIRARDIN	
LES EXISTENCES DÉCLASSÉES.....	1	BON SENS, BONNE FOI.....	1
GEORGES BELL		L'ÉGALE DE SON FILS.....	1
LUCY LA BLONDE.....	1	L'HOMME ET LA FEMME. — L'homme suze-	
ÉMILE BERGERAT		rain, la femme vassale.....	1
PEINTURES DÉCORATIVES DE PAUL BAUDRY		LES LETTRES D'UN LOGICIEU.....	1
AU GRAND FOYER DE L'OPÉRA. Préface		LE POUR ET LE CONTRE.....	1
de Th. Gautier.....	1	QUESTIONS ADMINIST. ET FINANCIÈRES...	1
PIERRE BERNARD		ÉDOUARD GOURDON	
L'A B C DE L'ESPRIT ET DU CŒUR.....	1	CHACUN LA SIENNE.....	1
CHARLES BERTHOUD		LES FAUCHEURS DE NUIT.....	1
FRANÇOIS D'ASSISE.....	1	LÉON GOZLAN	
ALBERT BLANQUET		LES AVENTURES DU PRINCE DE GALLES...	1
LE ROI D'ITALIE. Roman historique.....	1	M ^{me} MANOEL DE GRANDFORT	
RAOUL BRAVARO		MADAME N'EST PAS CHEZ ELLE.....	1
CES SAVOYARDS!.....	1	OCTAVE. — COMMENT ON S'AIME QUAND	
COMTE DE BRAYER		ON NE S'AIME PLUS.....	1
SOUVENIRS, poésies.....	1	ED. GRIMARD	
E. BRISEBARRE ET E. NUS		L'ÉTERNEL FÉMININ.....	1
LES DRAMES DE LA VIE.....	2	JULES GUÉROULT	
CLEMENT CARAGUEL		FABLES.....	1
SOUVENIRS ET AVENTURES D'UN VOLON-		CHARLES D'HÉRICAUT	
TAIRE GARIBALDIEN.....	1	LA FILLE AUX BLUETS.....	1
COMTESSE DE CHABRILLAN		LES PATRICIENS DE PARIS.....	1
EST-IL FOU?.....	1	LÉON HOLLÈNDER	
***		18 SIÈCLES DE PRÉJUGÉS CHRÉTIENS.....	1
LA PONDÉRATION DES POUVOIRS.....	1	VICTOR HUGO	
GLOGENSON		ACTES ET PAROLES. 1870-1871-1872.....	1
BEPPU, de Byron, trad. en vers.....	1	A. JAIME FILS	
A. CONSTANT		L'HÉRITAGE DU MAL.....	1
LE SORCIER DE MEUDON.....	1	LES TALONS NOIRS.....	1
DÉCEMBRE-ALONNIER		LOUIS JOURDAN	
LA BOHÈME LITTÉRAIRE.....	1	LES PEINTRES FRANÇAIS.....	1
EDOUARD DELESSERT		AURÈLE KERVIGAN	
LE CHEMIN DE ROME.....	1	HISTOIRE DE RIRE.....	1
CAMILLE DERAINS		MARY LAFON	
LA FAMILLE D'ANTOINE MOREL.....	1	LA BANDE MYSTÉRIEUSE.....	1
CH. DICKENS Trad. Amédée Pichot		LA PESTE DE MARSEILLE.....	1
LES CONTES D'UN INCONNU.....	1		
MAXIME DU CAMP			
LES CHANTS MODERNES.....	1		
LE CHEVALIER DU CŒUR-SAIGNANT.....	1		
L'HOMME AU BRACELET D'OR.....	1		

MARQUISE DE LAGRANGE	vol.	JULES NORIAC	vol.
LA RÉSINIÈRE D'ARCACHON.....	1	LA DAME A LA PLUME NOIRE.....	1
G. DE LA LANDELLE		MÉMOIRES D'UN BAISER.....	1
LA GORGONE.....	2	SUR LE RAIL.....	1
STEPHEN DE LA MADELAINE		COMTE A. DE PONTÉCOULANT	
UN CAS PENDABLE.....	1	HISTOIRES ET ANECDOTES.....	1
L'ABBÉ DE LAMENNAIS		A. DE PONTMARTIN	
DE LA SOCIÉTÉ PREMIÈRE et de ses lois...	1	LES BRULEURS DE TEMPLES.....	1
LARDIN ET MIE D'AGHONNE		CHARLES RABOU	
JEANNE DE FEERS.....	1	LE CAPITAINE LAMBERT.....	1
ARISTIDE LOMON		LOUISON D'ARQUIEN.....	1
LE ROI MIDAS.....	1	LES TRIBULATIONS DE MAITRE FABRICIUS.	1
LOGEROTTE		GIOVANI RUFINI	
DE PALERME A TURIN.....	1	MÉMOIRES D'UN CONSPIRATEUR ITALIEN..	1
FANNY LOVIOT		SAINTE-BEUVE	
LES PIRATES CHINOIS.....	1	LE GÉNÉRAL JOMINI.....	1
LOUIS LURINE		MADAME DESBORDES-VALMORE.....	1
VOYAGES DANS LE PASSÉ.....	1	M. DE TALLEYRAND.....	1
VICTOR LURO		VICTORIEN SARDOU	
MARGUERITE D'ANGOULÊME.....	1	LA PERLE NOIRE.....	1
AUGUSTE MAQUET		AURÉLIEN SCHOLL	
LE BEAU D'ANGENNES.....	1	LES AMOURS DE THÉÂTRE..	1
LA BELLE GABRIELLE.....	3	SCÈNES ET MENSONGES PARISIENS.....	1
DETTES DE CŒUR.....	1	E. SCRIBE	
L'ENVERS ET L'ENDROIT.....	2	OPÉRAS, tome 2 ^e	1
LA MAISON DU BAIGNEUR.....	2	E.-A. SEILLIÈRE	
LA ROSE BLANCHE.....	1	AU PIED DU DONON.....	1
MÉRY		M ^{me} SURVILLE <i>née de Balzac</i>	
MARSEILLE ET LES MARSEILLAIS.....	1	LE COMPAGNON DU FOYER.....	1
ALFRED MICHIELS		THACKERAY <i>Trad. Am. Pichot</i>	
CONTES D'UNE NUIT D'HIVER.....	1	MORGIANA.....	1
EUGÈNE DE MIRECOURT		EM. DE VARS	
LES CONFESSIONS DE MARION DELORME...	3	LA JOUEUSE. Mœurs de province.....	1
— DE NINON DE LENCLOS...	3	A. VERMOREL	
MARC-MONNIER		LES AMOURS FUNESTES.....	1
HISTOIRE DU BRIGANDAGE DANS L'ITALIE		LES AMOURS VULGAIRES.....	1
MÉRIDIIONALE.....	1	DOCTEUR L. VÉRON	
MORTIMER-TERNAUX		PARIS EN 1860. LES THÉÂTRES DE PARIS	
LA CHUTE DE LA ROYAUTÉ.....	1	DE 1806 A 1860, <i>avec gravures</i>	1
LE PEUPLE AUX TUILERIES.....	1	LOUIS DE VILLEPREUX	
CHARLES NARREY		ÉTIENNE MARTIAL CHARRIÉ. Étude biogra-	
LE QUATRIÈME LARRON.....	1	phique.....	1
		ALBERT WOLFF	
		VICTORIEN SARDOU ET L'ONCLE SAM.....	1

BIBLIOTHÈQUE A 50 CENTIMES

Jolis volumes format grand in-32, sur beau papier

UN ASTROLOGUE	vol.	LÉON PAILLET	vol.
LA COMÈTE ET LE CROISSANT. Présages et prophéties sur la guerre d'Orient....	1	VOLEURS ET VOLÉS.....	1
GUSTAVE CLAUDIN		J. PETIT-SENN	
PALSAMBLEU!.....	1	BLUETTES ET BOUTADES.....	1
LOUISE COLET		AURÉLIEN SCHOLL	
4 POÈMES couronnés par l'Académie...	1	CLAUDE LE BORGNE.....	1
ALEXANDRE DUMAS		EDMOND TEXIER	
LA JEUNESSE DE PIERROT, Conte de fée..	1	UNE HISTOIRE D'HIER.....	1
MARIE DORVAL.....	1	H. DE VILLEMESSANT	
HENRY DE LA MADELÈNE		LES CANCANS.....	1
GERMAIN BARBE-BLEUE.....	1		

OUVRAGES DIVERS

THÉOD. DE BANVILLE f. c.		DON JOSÉ GUELL Y RENTÉ f. c.	
ODES FUNAMBULESQUES. 1 vol. (<i>épuisé</i>)	6	LES AMOURS D'UN NÈGRE. 1 volume.	3
CH. BARBARA		LES CORBEAUX DE LA CITÉ D'ANTIN. 1 v.	3
HISTOIRES ÉMOUVANTES. 1 vol. (<i>épuisé</i>)	6	NÉLUDIA. 1 volume.....	3
BARBEY D'AUREVILLY		LÉGENDE DE CATHERINE OSSEMA. 1 vol.	3
L'ENSORCELÉE. 1 vol. (<i>épuisé</i>).....	6	HOFFMANN Trad. Champfleury	
PRINCESSE DE BELGIOJOSO		CONTES POSTHUMES. 1 vol. (<i>épuisé</i>)..	6
SCÈNES DE LA VIE TURQUE. 1 volume		REINE HORTENSE	
(<i>épuisé</i>).....	6	EN ITALIE, EN FRANCE ET EN ANGLE-	
CAROLINE BERTON		TERRE. 1 volume (<i>épuisé</i>).....	6
LE BONHEUR IMPOSSIBLE. 1 v. (<i>épuisé</i>)	6	MÉRY	
J.-B. BORÉDON		LES NUITS ESPAGNOLES. 1 vol. (<i>épuisé</i>)	6
GABRIEL ET FIAMMETTA. 1 v. (<i>épuisé</i>)..	6	PAUL MEURICE	
CLÉMENT CARAGUEL		SCÈNES DU FOYER. 1 volume (<i>épuisé</i>)	6
SOIRÉES DE TAVERNY. 1 vol. (<i>épuisé</i>)..	6	COMTE MIOT DE MELITO	
CHAMPFLEURY		Ancien ambassadeur et ministre	
AMOUREUX DE SAINTE PÉRINE 1 vol.		MÉMOIRES, publiés par sa famille	
(<i>épuisé</i>).....	6	(1788-1815). 3 vol. in-8 (<i>épuisés</i>)..	30
BOURGEOIS DE MOLINCHART. 1 v. (<i>ép.</i>)	6	FÉLIX MORNAND	
COMTE GUY DE CHARNACÉ		LA VIE ARABE. 1 volume (<i>épuisé</i>).....	6
LES FEMMES D'AUJOURD'HUI. 2 vol.	10	COMTESSE NATHALIE	
AL. COMPAGNON		LA VILLA GALIETTA. 1 vol. (<i>épuisé</i>)..	6
CLASSES LABORIEUSES. 1 vol. (<i>épuisé</i>)..	6	BARON DE NERVO	
PAUL FÉVAL		DICTONS ET PROVERBES ESPAGNOLS. 1 v.	2 50
LE TUEUR DE TIGRES. 1 vol. (<i>épuisé</i>)..	6	A. PEYRAT	
GUSTAVE FLAUBERT		UN NOUVEAU DOGME. Histoire de l'Im-	
SALAMMBO. 1 vol. in-18 (<i>épuisé</i>).....	6	maculée Conception. 1 vol. (<i>épuisé</i>)	6
ARNOULD FRÉMY		GUSTAVE PLANCHE	
LES GENS MAL ÉLEVÉS. 1 vol. (<i>épuisé</i>)..	6	ÉTUDES SUR LES ARTS. 1 vol. (<i>épuisé</i>)..	6
LÉON GOZLAN		DOCTEUR ROUBAUD	
L'AMOUR DES LÈVRES ET L'AMOUR DU		POUGUES, ses eaux minérales, ses en-	
COEUR. 1 volume (<i>épuisé</i>).....	6	virons, etc. 1 volume.....	4
ÉMOTIONS DE POLYDORE MARASQUIN.		ROI LOUIS-PHILIPPE	
1 volume (<i>épuisé</i>).....	6	MON JOURNAL. Evénements de 1815.	
LE MÉDECIN DU PECQ. 1 vol. (<i>épuisé</i>)..	6	2 volumes (<i>épuisés</i>).....	12
NUITS DU PÈRE LACHAISE. 1 v. (<i>ép.</i>)	6	MARÉCHAL DE SAINT ARNAUD	
THÉOPHILE GAUTIER		LETTRES avec pièces justificatives, et	
LA BELLE JENNY. 1 volume (<i>épuisé</i>)..	6	notice de <i>Sainte-Beuve</i> , 2 ^e édition..	
QUAND ON VOYAGE. 1 vol. (<i>épuisé</i>)..	6	2 volumes <i>velin</i> , ornés du portrait	
		et d'un autographe.....	30
		AUGUSTE VACQUERIE	
		PROFILS ET GRIMACES. 1 vol. (<i>épuisé</i>)	6

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

H. DE BALZAC

NOUVELLE ÉDITION — 55 VOLUMES

1 fr. 25 cent. le volume (*Chaque volume se vend séparément*)

La Comédie humaine, 40 vol. — **Les Contes drolatiques**, 3 vol. — **Le Théâtre**, édition complète, 2 vol. — **Œuvres de jeunesse**, 10 vol.

COMÉDIE HUMAINE

SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE

Tome 1. — LA MAISON DU CHAT-QUI-PELOTTE. Le Bal de Sceaux. La Bourse. La Vendetta. Mme Firmiani. Une Double Famille.

Tome 2. — LA PAIX DU MÉNAGE. La Fausse Maîtresse. Étude de femme. Autre étude de femme. La Grande Bretèche. Albert Savarus.

Tome 3. — MÉMOIRES DE DEUX JEUNES MARIÉES. Une Fille d'Ève.

Tome 4. — LA FEMME DE TRENTE ANS. La Femme abandonnée. La Grenadière. Le Message. Gobseck.

Tome 5. — LE CONTRAT DE MARIAGE. Un Début dans la vie.

Tome 6. — MODESTE MIGNON.

Tome 7. — BÉATRIX.

Tome 8. — HONORINE. Le Colonel Chabert. La Messe de l'Athée. L'Interdiction. Pierre Grassou.

SCÈNES DE LA VIE DE PROVINCE

Tome 9. — URSULE MIROUET.

Tome 10. — EUGÉNIE GRANDET.

Tome 11. — LES CÉLIBATAIRES — I. Pierrette. Le Curé de Tours.

Tome 12. — LES CÉLIBATAIRES — II. Un Ménage de garçon.

Tome 13. — LES PARISIENS EN PROVINCE. L'illustre Gaudissart. Muse du département.

Tome 14. — LES RIVALITÉS. La Vieille Fille. Le Cabinet des antiques.

Tome 15. — LE LYS DANS LA VALLÉE.

Tome 16. — ILLUSIONS PERDUES — I. Les Deux Poètes. Un grand Homme de province à Paris, 1^{re} partie.

Tome 17. — ILLUSIONS PERDUES — II. Un grand Homme de province, 2^e p. Eve et David.

SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE

Tome 18. — SPLENDEURS ET MISÈRES DES COURTISANES. Esther heureuse. A combien l'amour revient aux vieillards. Où mènent les mauvais chemins.

Tome 19. — LA DERNIÈRE INCARNATION DE VAUTRIN. Un Prince de la Bohême. Un Homme d'affaires. Gaudissart II. Les Comédiens sans le savoir.

Tome 20. — HIST. DES TREIZE. Ferragus. Duchesse de Langeais. Fille aux yeux d'or.

Tome 21. — LE PÈRE GORIOT.

Tome 22. — CÉSAR BIROTTEAU.

Tome 23. — LA MAISON NUCINGEN. Les Secrets de la princesse de Cadignan. Les Employés. Sarrasine. Facino Cane.

Tome 24. — LES PARENTS PAUVRES — I. La Cousine Bette.

Tome 25. — LES PARENTS PAUVRES — II. Le Cousin Pons.

SCÈNES DE LA VIE POLITIQUE

Tome 26. — UNE TÉNÉBREUSE AFFAIRE. Un Episode sous la Terreur.

Tome 27. — L'ENVERS DE L'HISTOIRE CONTEMPORAINE. Madame de la Chanterie. L'Initié. Z. Marcas.

Tome 28. — LE DÉPUTÉ D'ARCIS.

SCÈNES DE LA VIE MILITAIRE

Tome 29. — LES CHOUANS. Une Passion dans le désert.

SCÈNES DE LA VIE DE CAMPAGNE

Tome 30. — LE MÉDECIN DE CAMPAGNE.

Tome 31. — LE CURÉ DE VILLAGE.

Tome 32. — LES PAYSANS.

ÉTUDES PHILOSOPHIQUES

Tome 33. — LA PEAU DE CHAGRIN.

Tome 34. — LA RECHERCHE DE L'ABSOLU. Jésus-Christ en Flandre. Melmoth réconcilié. Le Chef-d'œuvre inconnu.

Tome 35. — L'ENFANT MAUDIT. Gambara, Massimilla Doni.

Tome 36. — LES MARANA. Adieu. Le Réquisitionnaire. El Verdugo. Un Drame au bord de la mer. L'Auberge rouge. L'Elixir de longue vie. Maître Cornélius.

Tome 37. — SUR CATHERINE DE MÉDICIS. Le Martyr calviniste. La Confiance des Ruggieri. Les deux Rêves.

Tome 38. — LOUIS LAMBERT. Les Proscrits. Seraphita.

ÉTUDES ANALYTIQUES

Tome 39. — PHYSIOLOGIE DU MARIAGE.

Tome 40. — PETITES MISÈRES DE LA VIE CONJUGALE.

CONTES DROLATIQUES

Tome 41. — Tome 42. — Tome 43.

THÉÂTRE

Tome 44. — VAUTRIN, drame. Les Ressources de Quinola, comédie.

Tome 45. — LA MARATRE, drame. Le Faiseur (Mercadet), comédie.

ŒUVRES DE JEUNESSE

Tome 46. — JEAN-LOUIS.

Tome 47. — L'ISRAÉLITE.

Tome 48. — L'HÉRITIÈRE DE BIRAGUE.

Tome 49. — LE CENTENAIRE.

Tome 50. — LA DERNIÈRE FÉE.

Tome 51. — LE VICAIRE DES ARDENNES.

Tome 52. — ARGOW LE PIRATE.

Tome 53. — JANE LA PALE.

Tome 54. — DOM GIGADAS.

Tome 55. — L'EXCOMMUNIÉ.

COLLECTION MICHEL LÉVY
ET BIBLIOTHÈQUE DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE
1 fr. 25 c. le volume grand in-18 de 300 à 400 pages

AMÉDÉE ACHARD		vol.	ROGER DE BEAUVOIR (Suite)		vol.
BRUNES ET BLONDES.....	1		LE MOULIN D'HEILLY.....	1	
LES COMPAGNONS D'UN ROUÉ.....	1		LES MYSTÈRES DE L'ILE SAINT-LOUIS.....	2	
LA CHASSE ROYALE.....	2		LES ŒUFS DE PAQUES.....	1	
LES DERNIÈRES MARQUISES.....	1		LE PAUVRE DIABLE.....	1	
LA FAMILLE AUBERNIN.....	1		LES SOIRÉES DU LIDO.....	1	
LES FEMMES HONNÊTES.....	1		LES TROIS ROHAN.....	1	
LES FILLES DE JEPHTÉ.....	1		M^{me} ROGER DE BEAUVOIR		
MADAME ROSE.....	1		CONFIDENCES DE M ^{lle} MARS.....	1	
LES MISÈRES D'UN MILLIONAIRE.....	1		SOUS LE MASQUE.....	1	
L'OMBRE DE LUCOVIC.....	1		HENRI BÉCHADE		
PARISIENNES ET PROVINCIALES.....	1		LA CHASSE EN ALGÉRIE.....	1	
LES PETITS-FILS DE LOVELACE.....	1		M^{me} BEECHER STOWE		
LES RÊVEURS DE PARIS.....	1		LA CASE DE L'ONCLE TOM. (<i>Trad. Pilatte</i>)..	2	
LA ROBE DE NESSUS.....	1		SOUVENIRS HEUREUX. (<i>Trad. Forcade</i>)..	3	
LA SABOTIÈRE.....	1		PRINCESSE DE BELGIOJOSO		
LA TRAITE DES BLONDES.....	1		ASIE MINEURE ET SYRIE.....	1	
ACHIM D'ARNIM <i>Tr. Th. Gautier fils</i>			GEORGES BELL		
CONTES BIZARRES.....	1		SCÈNES DE LA VIE DE CHATEAU.....	1	
ADOLPHE ADAM			BENJAMIN CONSTANT		
SOUVENIRS D'UN MUSICIEN.....	1		ADOLPHE, avec notice de <i>Sainte-Beuve</i> ..	1	
DERNIERS SOUVENIRS D'UN MUSICIEN....	1		A. DE BERNARD		
W. H. AINSWORTH <i>Trad. H. Révoil</i>			LE PORTRAIT DE LA MARQUISE.....	1	
LE GENTILHOMME DES GRANDES ROUTES..	2		CHARLES DE BERNARD		
			LES AILES D'ICARE.....	1	
MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS ***	1		UN BEAU-PÈRE.....	2	
ARNOULD & FOURNIER			L'ÉCUEIL.....	1	
LE FILS DU CZAR.....	1		LE GENTILHOMME CAMPAGNARD.....	2	
L'HÉRITIER DU TRÔNE.....	1		GERFAUT.....	1	
STRUENSÉE.....	1		UN HOMME SÉRIEUX.....	1	
ÉMILE AUGIER <i>de l'Acad. française</i>			LE NOËUD GORDIEN.....	1	
POÉSIES COMPLÈTES.....	1		LE PARATONNERRE.....	1	
duc d'AUMALE <i>de l'Acad. franç.</i>			LE PARAVENT.....	1	
INSTITUTIONS MILITAIRES DE LA FRANCE.	1		PEAU DU LION ET CHASSE AUX AMANTS...	1	
LES ZOUAVES ET LES CHASSEURS A PIED..	1		PIERRE BERNARD		
J. AUTRAN <i>de l'Académie franç.</i>			DICTIONNAIRE D'UN HUMORISTE.....	1	
MILIANAH. Episode des guer. d'Afrique..	1		BERNARDIN DE SAINT-PIERRE		
H. DE BALZAC			PAUL ET VIRGINIE.....	1	
THÉÂTRE COMPLET.....	2		ELIE BERTHET		
TH. DE BANVILLE			LA BASTIDE ROUGE.....	1	
LA VIE D'UNE COMÉDIENNE.....	1		LE DERNIER IRLANDAIS.....	1	
ODYSSE BAROT			LA ROCHE TREMBLANTE.....	1	
HISTOIRE DES IDÉES AU XIX ^e SIÈCLE. —			EUGÈNE BERTHOUD		
EM. DE GIRARDIN, sa vie, ses idées, etc.	1		SECRETS DE FEMME.....	1	
M^{me} DE BASSANVILLE			CAROLINE BERTON		
LES SECRETS D'UNE JEUNE FILLE.....	1		ROSETTE.....	1	
M^{me} DE BAWR			ALBERT BLANQUET		
NOUVELLES.....	1		LA BELLE FÉRONNIÈRE.....	1	
RAOUL ou l'Enéide.....	1		LA MAÎTRESSE DU ROI.....	1	
ROBERTINE.....	1		***		
LES SOIRÉES DES JEUNES PERSONNES.....	1		HOMMES DU JOUR.....	1	
BEAUMARCHAIS			LES SALONS DE VIENNE ET DE BERLIN....	1	
THÉÂTRE, avec Notice de <i>L. de Loménie</i> .	1		CAMILLE BODIN		
GUSTAVE DE BEAUMONT			LA COUR D'ASSISES.....	1	
L'IRLANDE SOCIALE, POLITIQUE ET RELIG..	2		LE DAMNÉ.....	1	
ROGER DE BEAUVOIR			MÉMOIRES D'UN CONFESSEUR.....	1	
AVENTURIÈRES ET COURTISANES.....	1		LE MONSTRE.....	1	
LE CABARET DES MORTS.....	1		CH. DE BOIGNE		
LE CHEVALIER DE CHARNY.....	1		LES PETITS MÉMOIRES DE L'OPÉRA.....	1	
LE CHEVALIER DE SAINT-GEORGES.....	1		LOUIS BOUILHET		
L'ÉCOLIER DE CLUNY.....	1		MÉLÉNIS, conte.....	1	
HISTOIRES CAVALIÈRES.....	1		RAOUL BRAVARD		
LA LESCOMBAT.....	1		L'HONNEUR DES FEMMES.....	1	
MADemoiselle de CHOISY.....	1		UNE PETITE VILLE.....	1	
			LA REVANCHE DE GEORGES DANDIN.....	1	

A. DE BRÉHAT

vol.

L'AMOUR AU NOUVEAU-MONDE.....	1
LES AMOUREUX DE VINGT ANS.....	1
LES AMOURS DU BEAU GUSTAVE.....	1
LES AMOURS D'UNE NOBLE DAME.....	1
L'AUBERGE DU SOLEIL D'OR.....	1
LE BAL DE L'OPÉRA.....	1
LA BELLE DUCHESSE.....	1
BRAS-D'ACIER.....	1
LA CABANE DU SABOTIER.....	1
LES CHASSEURS D'HOMMES.....	1
LES CHASSEURS DE TIGRES.....	1
LE CHATEAU DE VILLEBON.....	1
LES CHAUFFEURS INDIENS.....	1
LES CHEMINS DE LA VIE.....	1
LE COUSIN AUX MILLIONS.....	1
DEUX AMIS.....	1
UN DRAME A CALCUTTA.....	1
UN DRAME A TROUVILLE.....	1
UNE FEMME ÉTRANGE.....	1
HISTOIRES D'AMOUR.....	1
LES ORPHELINS DE TRÉGUÉREC.....	1
SCÈNES DE LA VIE CONTEMPORAINE.....	1
LA SORCIÈRE NOIRE.....	1
LA VENGEANCE D'UN MULATRE.....	1

BRILLAT-SAVARIN

PHYSIOLOGIE DU GOUT. <i>Nouv. édition...</i>	1
--	---

MAX BUCHON

EN PROVINCE.....	1
------------------	---

E.-L. BULWER *Trad. Am. Pichot*

LA FAMILLE CAXTON.....	2
------------------------	---

LE JOUR ET LA NUIT.....	2
-------------------------	---

EMILIE CARLEN *Trad. Souvestre*

DEUX JEUNES FEMMES.....	1
-------------------------	---

ÉMILE CARREY

L'AMAZONE — 8 JOURS SOUS L'ÉQUATEUR.....	1
--	---

— LES MÉTIS DE LA SAVANE.....	1
-------------------------------	---

— LES RÉVOLTÉS DU PARA.....	1
-----------------------------	---

— LA DERNIÈRE DES N'HAMBAHS.....	1
----------------------------------	---

RÉCITS DE KABYLIE.....	1
------------------------	---

HIPPOLYTE CASTILLE

HISTOIRES DE MÉNAGE.....	1
--------------------------	---

CÉLESTE DE CHABRILLAN

UN AMOUR TERRIBLE.....	1
------------------------	---

UNE MÉCHANTE FEMME.....	1
-------------------------	---

LES DEUX SOEURS.....	1
----------------------	---

LES VOLEURS D'OR.....	1
-----------------------	---

CHAMPFLEURY

LES DEMOISELLES TOURANGEAU.....	1
---------------------------------	---

LES EXCENTRIQUES.....	1
-----------------------	---

LES SENSATIONS DE JOSQUIN.....	1
--------------------------------	---

SOUVENIRS DES FUNAMBULES.....	1
-------------------------------	---

LA SUCCESSION LE CAMUS.....	1
-----------------------------	---

PHILARÈTE CHASLES

LE JEUNE MÉDECIN.....	1
-----------------------	---

LE MÉDECIN DES PAUVRES.....	1
-----------------------------	---

LE VIEUX MÉDECIN.....	1
-----------------------	---

F. DE CHATEAUBRIAND

ATALA — RENÉ — LE DERNIER ABENCÉRAGE.....	1
---	---

ÉTUDES HISTORIQUES, essai d'Ed. Schérer.....	2
--	---

GÉNIE DU CHRISTIANISME, étude Guizot.....	2
---	---

HISTOIRE DE FRANCE, notice Ste-Beuve.....	2
---	---

ITINÉRAIRE DE PARIS A JÉRUSALEM.....	2
--------------------------------------	---

LES MARTYRS, avec un essai d'Ampère.....	2
--	---

LES NATCHEZ, essai du Duc de Broglie.....	2
---	---

LE PARADIS PERDU de Milton, trad.....	1
---------------------------------------	---

LES QUATRE STUARTS, notice Ste-Beuve.....	1
---	---

VOY. EN AMÉRIQUE, introd. Sainte-Beuve.....	1
---	---

ÉMILE CHEVALIER

vol.

LE CHASSEUR NOIR.....	1
-----------------------	---

LES DERNIERS IROQUOIS.....	1
----------------------------	---

LA FILLE DES INDIENS ROUGES.....	1
----------------------------------	---

LA HURONNE.....	1
-----------------	---

LES NEZ-PERCÉS.....	1
---------------------	---

PEAUX-ROUGES ET PEAUX-BLANCHES.....	1
-------------------------------------	---

LES PIEDS-NOIRS.....	1
----------------------	---

POIGNET-D'ACIER.....	1
----------------------	---

LA TÊTE-PLATE.....	1
--------------------	---

GUSTAVE CLAUDIN

POINT ET VIRGULE.....	1
-----------------------	---

M^{me} LOUISE COLET

QUARANTE-CINQ LETTRES DE BÉRANGER.....	1
--	---

HENRI CONSCIENCE

L'ANNÉE DES MERVEILLES.....	1
-----------------------------	---

AURÉLIEN.....	2
---------------	---

BATAVIA.....	1
--------------	---

LES BOURGEOIS DE DARLINGEN.....	1
---------------------------------	---

LE BOURGMESTRE DE LIÈGE.....	1
------------------------------	---

LE CANTONNIER.....	1
--------------------	---

LE CHEMIN DE LA FORTUNE.....	1
------------------------------	---

LE CONSCRIT.....	1
------------------	---

LE COUREUR DES GRÈVES.....	1
----------------------------	---

LE DÉMON DE L'ARGENT.....	1
---------------------------	---

LE DÉMON DU JEU.....	1
----------------------	---

LES DRAMES FLAMANDS.....	1
--------------------------	---

LA FIANCÉE DU MAÎTRE D'ÉCOLE.....	1
-----------------------------------	---

LE FLÉAU DU VILLAGE.....	1
--------------------------	---

LE GANT PERDU.....	1
--------------------	---

LE GENTILHOMME PAUVRE.....	1
----------------------------	---

LA GUERRE DES PAYSANS.....	1
----------------------------	---

LE GUET-APENS.....	1
--------------------	---

HEURES DU SOIR.....	1
---------------------	---

HISTOIRE DE DEUX ENFANTS D'OUVRIERS.....	1
--	---

LE JEUNE DOCTEUR.....	1
-----------------------	---

LA JEUNE FEMME PALE.....	1
--------------------------	---

LE LION DE FLANDRE.....	2
-------------------------	---

LA MAISON BLEUE.....	1
----------------------	---

MAÎTRE VALENTIN.....	1
----------------------	---

LE MAL DU SIÈCLE.....	1
-----------------------	---

LE MARCHAND D'ANVERS.....	1
---------------------------	---

LE MARTYRE D'UNE MÈRE.....	1
----------------------------	---

LA MÈRE JOB.....	1
------------------	---

L'ONCLE ET LA NIÈCE.....	1
--------------------------	---

L'ONCLE REIMOND.....	1
----------------------	---

L'ORPHELINE.....	1
------------------	---

LE PAYS DE L'OR.....	1
----------------------	---

LA PRÉFÉRÉE.....	1
------------------	---

LE REMPLAÇANT.....	1
--------------------	---

UN SACRIFICE.....	1
-------------------	---

LE SANG HUMAIN.....	1
---------------------	---

SCÈNES DE LA VIE FLAMANDE.....	2
--------------------------------	---

LA SORCIÈRE FLAMANDE.....	1
---------------------------	---

LE SORTILÈGE.....	1
-------------------	---

SOUVENIRS DE JEUNESSE.....	1
----------------------------	---

LA TOMBE DE FER.....	1
----------------------	---

LE TRIBUN DE GAND.....	2
------------------------	---

LES VEILLÉES FLAMANDES.....	1
-----------------------------	---

LA VOLEUSE D'ENFANT.....	1
--------------------------	---

A. CONSTANT

LE SORCIER DE MEUDON.....	1
---------------------------	---

H. CORNE

SOUVENIRS D'UN PROSCRIT POLONAIS.....	1
---------------------------------------	---

P. CORNEILLE

OEUVRES, avec notice de Sainte-Beuve.....	2
---	---

COMTESSE DASH

UN AMOUR COUPABLE.....	1
------------------------	---

LES AMOURS DE LA BELLE AURORE.....	2
------------------------------------	---

COMTESSE DASH (Suite) vol.

LES BALS MASQUÉS.....	1
LA BELLE PARISIENNE.....	1
LA CEINTURE DE VÉNUS.....	1
LA CHAÎNE D'OR.....	1
LA CHAMBRE BLEUE.....	1
LE CHATEAU DE LA ROCHE-SANGLANTE....	1
LES CHATEAUX EN AFRIQUE.....	1
LA DAME DU CHATEAU MURÉ.....	1
LA DERNIÈRE EXPIATION.....	2
LA DUCHESSE D'ÉPONNES.....	1
LA DUCHESSE DE LAUZUN.....	3
LA FEMME DE L'AVEUGLE.....	1
LES FOLIES DU CŒUR.....	1
LE FRUIT DÉFENDU.....	1
LES GALANTRIES DE LA COUR DE LOUIS XV.	4
— LA RÉGENCE.....	1
— LA JEUNESSE DE LOUIS XV.....	1
— LES MAÎTRESSES DU ROI.....	1
— LE PARC AUX CERFS.....	1
LE JEU DE LA REINE.....	1
LA JOLIE BOHÉMIENNE.....	1
LES LIONS DE PARIS.....	1
MADAME DE LA SABLIÈRE.....	1
MADAME LOUISE DE FRANCE.....	1
MADemoisELLE DE LA TOUR DU PIN.....	1
LA MAIN GAUCHE ET LA MAIN DROITE....	1
LA MARQUISE DE PARABÈRE.....	1
LA MARQUISE SANGLANTE.....	1
LE NEUF DE PIQUE.....	1
LA POUDRE ET LA NEIGE.....	1
LA PRINCESSE DE CONTI.....	1
UN PROCÈS CRIMINEL.....	1
UNE RIVALE DE LA POMPADOUR.....	1
LE SALON DU DIABLE.....	1
LES SECRETS D'UNE SORCIÈRE.....	2
LA SORCIÈRE DU ROI.....	2
LES SOUPERS DE LA RÉGENCE.....	2
LES SUITES D'UNE FAUTE.....	1
TROIS AMOURS.....	1

GÉNÉRAL DAUMAS

LE GRAND DÉSERT.....	1
----------------------	---

E.-J. DELÉCLUZE

DONA OLIMPIA.....	1
MADemoisELLE JUSTINE DE LIRON.....	1
LA PREMIÈRE COMMUNION.....	1

ÉDOUARD DELESSERT

VOYAGE AUX VILLES MAUDITES.....	1
---------------------------------	---

PAUL DELTUF

AVENTURES PARISIENNES.....	1
----------------------------	---

CHARLES DICKENS *Trad. Am. Pichot*

CONTES DE NOËL.....	1
CONTES D'UN INCONNU.....	1
CONTES POUR LE JOUR DES ROIS.....	1
HISTORIETTES ET RÉCITS DU FOYER.....	1
MAISON A LOUER.....	1
LE NEVEU DE MA TANTE.....	2

OCTAVE DIDIER

UNE FILLE DE ROI.....	1
MADAME GEORGES.....	1

MAXIME DU CAMP

LE SALON DE 1857.....	1
LES SIX AVENTURES.....	1

ALEXANDRE DUMAS

ACTÉ.....	1
AMAURY.....	1
ANGE PITOU.....	2
ASCANIO.....	2

ALEXANDRE DUMAS (Suite) vol.

UNE AVENTURE D'AMOUR.....	1
AVENTURES DE JOHN DAVYS.....	2
LES BALEINIERS.....	2
LE BATARD DE MAULÉON.....	3
BLACK.....	1
LES BLANCS ET LES BLEUS.....	3
LA BOUILLIE DE LA COMTESSE BERTHE...	1
LA BOULE DE NEIGE.....	1
BRIC-A-BRAC.....	2
UN CADET DE FAMILLE.....	3
LE CAPITAINE PAMPHILE.....	1
LE CAPITAINE PAUL.....	1
LE CAPITAINE RHINO.....	1
LE CAPITAINE RICHARD.....	1
CATHERINE BLUM.....	1
CAUSERIES.....	2
CÉCILE.....	1
CHARLES LE TÊMÉRAIRE.....	2
LE CHASSEUR DE SAUVAGINE.....	1
LE CHATEAU D'EPPSTEIN.....	2
LE CHEVALIER D'HARMENTAL.....	2
LE CHEVALIER DE MAISON-ROUGE.....	2
LE COLLIER DE LA REINE.....	3
LA COLOMBE. Maître Adam le Calabrais.	1
LES COMPAGNONS DE JÉHU.....	3
LE COMTE DE MONTE-CRISTO.....	6
LA COMTESSE DE CHARNY.....	6
LA COMTESSE DE SALISBURY.....	2
LES CONFESSIONS DE LA MARQUISE.....	2
CONSCIENCE L'INNOCENT.....	2
LA DAME DE MONSOREAU.....	3
LA DAME DE VOLUPTÉ.....	2
LES DEUX DIANE.....	3
LES DEUX REINES.....	2
DIEU DISPOSE.....	2
LE DOCTEUR MYSTÉRIeux.....	2
LE DRAME DE 93.....	3
LES DRAMES DE LA MER.....	1
LES DRAMES GALANTS.-LA MARQ. D'ESCOMAN	2
EMMA LYONNA.....	5
LA FEMME AU COLLIER DE VELOURS.....	1
FERNANDE.....	1
LA FILLE DU MARQUIS.....	2
UNE FILLE DU RÉGENT.....	1
FILLES, LORETTES ET COURTISANES.....	1
LE FILS DU FORÇAT.....	1
LES FRÈRES CORSES.....	1
GABRIEL LAMBERT.....	1
LES GARIBALDIENS.....	1
GAULE ET FRANCE.....	1
GEORGES.....	1
UN GIL BLAS EN CALIFORNIE.....	1
LES GRANDS HOMMES EN ROBE DE CHAM	
BRE. — CÉSAR.....	2
— HENRI IV — LOUIS XIII ET RICHELIEU.	2
LA GUERRE DES FEMMES.....	2
HISTOIRE D'UN CASSE-NOISETTE.....	1
L'HOMME AUX CONTES.....	1
LES HOMMES DE FER.....	1
L'HOROSCOPE.....	1
L'ÎLE DE FEU.....	2
IMPRESSIONS DE VOYAGE — EN SUISSE...	3
— EN RUSSIE.....	4
— UNE ANNÉE A FLORENCE.....	1
— L'ARABIE HEUREUSE.....	3
— LES BORDS DU RHIN.....	2
— LE CAPITAINE ARÉNA.....	1
— LE CAUCASE.....	3

ALEXANDRE DUMAS (Suite)

vol.

— LE CORRICOLO.....	2
— LE MIDI DE LA FRANCE.....	2
— DE PARIS A CADIX.....	2
— QUINZE JOURS AU SINAI.....	1
— LE SPERONARE.....	2
— LE VÉLOCE.....	2
— LA VILLA PALMIERI.....	1
INGÉNUÉ.....	2
ISABEL DE BAVIÈRE.....	2
ITALIENS ET FLAMANDS.....	2
IVANHOE de W. Scott (<i>Traduction</i>).....	2
JACQUES ORTIS.....	1
JACQUOT SANS OREILLES.....	1
JANE.....	1
JEHANNE LA PUCELLE.....	1
LOUIS XIV ET SON SIÈCLE.....	4
LOUIS XV ET SA COUR.....	2
LOUIS XVI ET LA RÉVOLUTION.....	2
LES LOUVES DE MACHECOUL.....	3
MADAME DE CHAMBLAY.....	2
LA MAISON DE GLACE.....	2
LE MAITRE D'ARMES.....	1
LES MARIAGES DU PÈRE OLIFUS.....	1
LES MÉDICIS.....	1
MES MÉMOIRES.....	10
MÉMOIRES DE GARIBALDI.....	2
MÉMOIRES D'UNE AVEUGLE.....	2
MÉMOIRES D'UN MÉDECIN (BALSAMO).....	5
LE MENEUR DE LOUPS.....	1
LES MILLE ET UN FANTOMES.....	1
LES MOHICANS DE PARIS.....	4
LES MORTS VONT VITE.....	2
NAPOLÉON.....	1
UNE NUIT A FLORENCE.....	1
OLYMPE DE CLÈVES.....	3
LE PAGE DU DUC DE SAVOIE.....	2
PARISIENS ET PROVINCIAUX.....	2
LE PASTEUR D'ASHBOURN.....	2
PAULINE ET PASCAL BRUNO.....	1
UN PAYS INCONNU.....	1
LE PÈRE GIGOGNE.....	2
LE PÈRE LA RUINE.....	1
LE PRINCE DES VOLEURS.....	2
LA PRINCESSE DE MONACO.....	2
LA PRINCESSE FLORA.....	1
LES QUARANTE-CINQ.....	3
LA RÉGENCE.....	1
LA REINE MARGOT.....	2
ROBIN HOOD LE PROSCRIT.....	2
LA ROUTE DE VARENNES.....	1
LE SALTEADOR.....	1
SALVATOR, suite des MOHICANS DE PARIS.....	5
LA SAN FELICE.....	4
SOUVENIRS D'ANTONY.....	1
SOUVENIRS D'UNE FAVORITE.....	4
LES STUARTS.....	1
SULTANETTA.....	1
SYLVANDIRE.....	1
LA TERREUR PRUSSIENNE.....	2
LE TESTAMENT DE M. CHAUVELIN.....	1
THÉÂTRE COMPLET.....	25
TROIS MAITRES.....	1
LES TROIS MOUSQUETAIRES.....	2
LE TROU DE L'ENFER.....	1
LA TULIPE NOIRE.....	1
LE VICOMTE DE BRAGELONNE.....	6
LA VIE AU DÉSERT.....	2
UNE VIE D'ARTISTE.....	1
VINGT ANS APRÈS.....	3

ALEXANDRE DUMAS FILS de l'Ac. fr. vol

ANTONINE.....	1
AVENTURES DE QUATRE FEMMES.....	1
LA BOITE D'ARGENT.....	1
LA DAME AUX CAMÉLIAS.....	1
LA DAME AUX PERLES.....	1
DIANE DE LYS.....	1
LE DOCTEUR SERVANS.....	1
LE RÉGENT MUSTEL.....	1
LE ROMAN D'UNE FEMME.....	1
SOPHIE PRINTEMS.....	1
TRISTAN LE ROUX.....	1
TROIS HOMMES FORTS.....	1
LA VIE A VINGT ANS.....	1
GABRIEL D'ENTRAGUES	
HISTOIRES D'AMOUR ET D'ARGENT.....	1
XAVIER EYMA	
AVENTURIERS ET CORSAIRES.....	1
LE ROI DES TROPIQUES.....	1
LE TRONE D'ARGENT.....	1
PAUL FEVAL	
ALIZIA PAULI.....	1
LES COMPAGNONS DU SILENCE.....	3
LA MAISON DE PILATE.....	2
LES NUITS DE PARIS.....	1
LE ROI DES GUEUX.....	2
PAUL FOUCHER	
LA VIE DE PLAISIR.....	1
ARNOULD FREMY	
LES CONFESSIONS D'UN BOHÉMIEN.....	1
GALOPPE D'ONQUAIRE	
LE DIABLE BOITEUX A PARIS.....	1
LE DIABLE BOITEUX AU CHATEAU.....	1
ANTOINE GANDON	
LE GRAND GODARD.....	1
L'ONCLE PHILIBERT.....	1
LES 32 DUELS DE JEAN GIGON.....	1
C^{te} AGÉNOR DE GASPARIN	
<i>(Édition populaire)</i>	
L'AMÉRIQUE DEVANT L'EUROPE.....	1
LE BONHEUR.....	1
LA CONSCIENCE.....	1
LES ÉCOLES DU DOUTRE ET L'ÉCOLE DE LA FOI.....	1
L'ÉGALITÉ.....	1
L'ENNEMI DE LA FAMILLE.....	1
LA FAMILLE.....	2
INNOCENT III.....	1
LA LIBERTÉ MORALE.....	2
LUTHER ET LA RÉFORME AU XVI ^e SIÈCLE.....	1
PAROLES DE VÉRITÉ.....	1
SOPHIE GAY	
ANATOLE.....	1
LE COMTE DE GUICHE.....	1
LA COMTESSE D'EGMONT.....	1
LA DUCHESSE DE CHATEAUXROUX.....	1
ELLÉNORE.....	2
LE FAUX FRÈRE.....	1
LAURE D'ESTELL.....	1
LÉONIE DE MONTBREUSE.....	1
LES MALHEURS D'UN AMANT HEUREUX.....	1
UN MARIAGE SOUS L'EMPIRE.....	1
LE MARI CONFIDENT.....	1
MARIE DE MANCINI.....	1
MARIE-LOUISE D'ORLÉANS.....	1
LE MOQUEUR AMOUREUX.....	1
PHYSIOLOGIE DU RIDICULE.....	1
SALONS CÉLÈBRES.....	1
SOUVENIRS D'UNE VIEILLE FEMME.....	1
JULES GÉRARD	
LA CHASSE AU LION. <i>Dessins de G. Doré.</i>	1

GÉRARD DE NERVAL	vol.
LA BOHÈME GALANTE.....	1
LES FILLES DU FEU.....	1
LE MARQUIS DE FAYOLLE.....	1
SOUVENIRS D'ALLEMAGNE.....	1
F. GERSTAECKER <i>Trad. Révoil</i>	
LES BRIGANDS DES PRAIRIES.....	1
LES VOLEURS DE CHEVAUX.....	1
LES PIONNIERS DU FAR-WEST.....	1
LE PEAU-ROUGE.....	1
LA MAISON MYSTÉRIEUSE.....	1
UNE CHARMANTE HABITATION !.....	1
ÉMILE DE GIRARDIN	
ÉMILE.....	1
M ^{me} ÉMILE DE GIRARDIN	
LA CANNE DE M. DE BALZAC.....	1
CONTES D'UNE VIEILLE FILLE.....	1
LA CROIX DE BERNY (<i>en société avec</i> <i>Th. Gautier, Méry et Jules Sandeau</i>).....	1
IL NE FAUT PAS JOUER AVEC LA DOULEUR.....	1
LE LORGNON.....	1
MARGUERITE.....	1
M. LE MARQUIS DE PONTANGES.....	1
NOUVELLES.....	1
POÉSIES COMPLÈTES.....	1
LE VICOMTE DE LAUNAY. <i>Lettres pari-</i> <i>siennes. Edition complète</i>	4
W. GODWIN <i>Trad. Am. Pichot</i>	
CALEB WILLIAMS.....	2
GOËTHE <i>Trad. N. Fournier</i>	
HERMANN ET DOROTHÉE.....	1
WERTHER, avec notice d' <i>Henri Heine</i>	1
OL. GOLDSMITH <i>Trad. N. Fournier</i>	
LE VICAIRE DE WAKEFIELD, avec étude <i>de lord Macaulay (trad. G. Guizot)</i>	1
EDOUARD GOURDON	
LOUISE.....	1
LÉON GOZLAN	
LE BARIL DE POUDRE D'OR.....	1
LA COMÉDIE ET LES COMÉDIENS.....	1
LA FOLLE DU LOGIS.....	1
LE NOTAIRE DE CHANTILLY.....	1
M ^{me} MANOEL DE GRANDFORT	
L'AMOUR AUX CHAMPS.....	1
L'AUTRE MONDE.....	1
GRENVILLE-MURRAY	
UN DÉPUTÉ DE PARIS.....	2
M. GUIZOT	
LA FRANCE ET LA PRUSSE.....	1
LÉON HILAIRE	
NOUVELLES FANTAISISTES.....	1
HILDEBRAND <i>Trad. L. Wocquier</i>	
LA CHAMBRE OBSCURE.....	1
SCÈNES DE LA VIE HOLLANDAISE.....	1
HOFFMANN	
CONTES FANTASTIQUES.....	1
ARSÈNE HOUSSAYE	
L'AMOUR COMME IL EST.....	1
LES FEMMES COMME ELLES SONT.....	1
LES FEMMES DU DIABLE.....	1
F. VICTOR HUGO <i>Traducteur</i>	
LE FAUST ANGLAIS de <i>Marlowe</i>	1
SONNETS de <i>Shakspeare</i>	1
JULES JANIN	
LE CHEMIN DE TRAVERSE.....	1
UN CŒUR POUR DEUX AMOURS.....	1

CHARLES JOBEY	vol.
L'AMOUR D'UN NÈGRE.....	1
PRINCE DE JOINVILLE	
GUERRE D'AMÉRIQUE, CAMPAGNE DU PO- TOMAC.....	1
PAUL JUILLERAT	
LES DEUX BALCONS.....	1
ALPHONSE KARR	
AGATHE ET CÉCILE.....	1
LE CHEMIN LE PLUS COURT.....	1
CLOTILDE.....	1
CLOVIS GOSSELIN.....	1
CONTES ET NOUVELLES.....	1
ENCORE LES FEMMES.....	1
LA FAMILLE ALLAIN.....	1
LES FEMMES.....	1
FEU BRESSIER.....	1
LES FLEURS.....	1
GENEVIÈVE.....	1
LES GUÊPES.....	6
UNE HEURE TROP TARD.....	1
HISTOIRE DE ROSE ET JEAN DUCHEMIN... ..	1
HORTENSE.....	1
MENUS PROPOS.....	1
MIDI A QUATORZE HEURES.....	1
LA PÊCHE EN EAU DOUCE ET EN EAU SALÉE.....	1
LA PÉNÉLOPE NORMANDE.....	1
UNE POIGNÉE DE VÉRITÉS.....	1
PROMENADES HORS DE MON JARDIN.....	1
RAOUL.....	1
ROSES NOIRES ET ROSES BLEUES.....	1
LES SOIRÉES DE SAINTE-ADRESSE.....	1
SOUS LES ORANGERS.....	1
SOUS LES TILLEULS.....	1
TROIS CENTS PAGES.....	1
VOYAGE AUTOUR DE MON JARDIN.....	1
KAUFFMANN	
BRILLAT LE MENUISIER.....	1
HENRY DE KOCK	
MADemoiselle MA FEMME.....	1
LÉOPOLD KOMPERT <i>Trad. L. Stauben</i>	
LES JUIFS DE LA BOHÈME.....	1
SCÈNES DU GHETTO.....	1
LACRETELLE	
LA POSTE AUX CHEVAUX.....	1
M ^{me} LAFARGE née <i>Marie Cappelle</i>	
HEURES DE PRISON.....	1
MÉMOIRES.....	1
CHARLES LAFONT	
LES LÉGENDES DE LA CHARITÉ.....	1
G. DE LA LANDELLE	
LES PASSAGÈRES.....	1
STEPHEN DE LA MADELAINE	
LE SECRET D'UNE RENOMMÉE.....	1
JULES DE LA MADELÈNE	
LES AMES EN PEINE.....	1
LE MARQUIS DES SAFFRAS.....	1
A. DE LAMARTINE	
ANTAR.....	1
ANTONIELLA.....	1
BALZAC ET SES ŒUVRES.....	1
BENVENUTO CELLINI.....	1
BOSSUET.....	1
CHRISTOPHE COLOMB.....	1
CICÉRON.....	4
LE CONSEILLER DU PEUPLE.....	6
CROMWELL.....	1

A. DE LAMARTINE (Suite) vol.

FÉNELON.....	1
LES FOYERS DU PEUPLE.....	2
GENEVIÈVE. Histoire d'une servante.....	1
GUILLAUME TELL.....	1
HÉLOÏSE ET ABÉLARD.....	1
HOMÈRE ET SOCRATE.....	1
JACQUARD — GUTENBERG.....	1
JEAN-JACQUES ROUSSEAU.....	1
JEANNE D'ARC.....	1
M ^{me} DE SÉVIGNÉ.....	1
NELSON.....	1
RÉGINA.....	1
RUSTEM.....	1
TOUSSAINT LOUVERTURE.....	1
VIE DU TASSE.....	1

L'ABBÉ DE LAMENNAIS

LE LIVRE DU PEUPLE, avec une étude de <i>M. Ernest Renan</i>	1
PAROLES D'UN CROYANT, avec une étude de <i>Sainte-Beuve</i>	1

CHARLES DE LA ROUNAT

LA COMÉDIE DE L'AMOUR.....	1
----------------------------	---

H. DE LATOUCHE

ADRIENNE.....	1
AYMAR.....	1
CLÉMENT XIV ET CARLO BERTINAZZI.....	1
FRAGOLETTA.....	1
FRANCE ET MARIE.....	1
GRANGENEUVE.....	1
LÉO.....	1
UN MIRAGE.....	1
OLIVIER BRUSSON.....	1
LE PETIT PIERRE.....	1
LA VALLÉE AUX LOUPS.....	1

CHARLES LAVOLLÉE

LA CHINE CONTEMPORAINE.....	1
-----------------------------	---

CARLE LEDHUY

LE CAPITAINE D'AVENTURES.....	1
LE FILS MAUDIT.....	1
LA NUIT TERRIBLE.....	1

LOUIS LURINE

ICI L'ON AIME.....	1
--------------------	---

X. DE MAISTRE

VOYAGE AUTOUR DE MA CHAMBRE.....	1
----------------------------------	---

FÉLICIEN MALLEFILLE

MARCEL.....	1
MÉMOIRES DE DON JUAN.....	2
MONSIEUR CORBEAU.....	1

COMTE DE MARCELLUS

CHANTS POPUL. DE LA GRÈCE MODERNE..	1
-------------------------------------	---

MARIVAUX

THÉÂTRE. Av. notice de <i>P. de St-Victor</i> ..	1
--	---

X. MARMIER de l'Acad. française

AU BORD DE LA NÉVA.....	1
LES DRAMES DU CŒUR.....	1
LES DRAMES INTIMES.....	1
UNE GRANDE DAME RUSSE.....	1
HISTOIRES ALLEMANDES ET SCANDINAVES..	1
LES SENTIERS PÉRILLEUX.....	1

FÉLIX MAYNARD

UN DRAME DANS LES MERS BORÉALES...	1
------------------------------------	---

CAPITAINE MAYNE-REID

Traduction *Allyre Bureau*

LES CHASSEURS DE CHEVELURES.....	1
----------------------------------	---

MÉRY

vol.

UN AMOUR DANS L'AVENIR.....	1
ANDRÉ CHÉNIER.....	1
L'ASSASSINAT — UNE NUIT DU MIDI.....	1
LE BONNET VERT.....	1
UN CARNAVAL DE PARIS.....	1
LA CHASSE AU CHASTRE.....	1
LE CHATEAU DE LA FAVORITE.....	1
LE CHATEAU DES TROIS TOURS.....	1
LE CHATEAU VERT.....	1
LA CIRCE DE PARIS.....	1
LA COMTESSE HORTENSIA.....	1
UNE CONSPIRATION AU LOUVRE.....	1
LA COUR D'AMOUR.....	1
UN CRIME INCONNU.....	1
LES DAMNÉS DE L'INDE.....	1
DEBORA.....	1
LE DERNIER FANTÔME.....	1
LES DEUX AMAZONES.....	1
UNE HISTOIRE DE FAMILLE.....	1
UN HOMME HEUREUX.....	1
LA JUIVE AU VATICAN.....	1
UN MARIAGE DE PARIS.....	1
MARSEILLE ET LES MARSEILLAIS.....	1
MARTHE LA BLANCHISSEUSE — LA VÉNUS D'ARLES.....	1
M. AUGUSTE.....	1
LES MYSTÈRES D'UN CHATEAU.....	1
LES NUITS ANGLAISES.....	1
LES NUITS ITALIENNES.....	1
LE PARADIS TERRESTRE.....	1
SALONS ET SOUTERRAINS DE PARIS.....	1
TRAFALGAR.....	1
LE TRANSPORTÉ.....	1
URSULE.....	1
LA VIE FANTASTIQUE.....	1

PAUL MEURICE

LES TYRANS DE VILLAGE.....	1
----------------------------	---

EUGÈNE DE MIRECOURT

ANDRÉ LE SORCIER.....	1
UN ASSASSIN.....	1
LA BOHÉMIENNE AMOUREUSE.....	1
CONFESSIONS DE MARION DELORME.....	3
CONFESSIONS DE NINON DE LENCLOS.....	3
LE POU PAR AMOUR.....	1
UN MARIAGE SOUS LA TERREUR.....	1
LE MARI DE MADAME ISAURE.....	1
MASANIELLO, LE PÊCHEUR DE NAPLES....	1

PAUL DE MOLÈNES

AVENTURES DU TEMPS PASSÉ.....	1
CARACTÈRES ET RÉCITS DU TEMPS.....	1
CHRONIQUES CONTEMPORAINES.....	1
HISTOIRES INTIMES.....	1
HISTOIRES SENTIMENTALES ET MILITAIRES..	1
MÉM. D'UN GENTILH. DU SIÈCLE DERNIER..	1

MOLIÈRE

ŒUVRES COMPLÈTES. — Nouvelle édition publiée par <i>Philarète Chasles</i>	5
--	---

CHARLES MONSELET

LES FEMMES QUI FONT DES SCÈNES.....	1
LA FRANC-MACONNERIE DES FEMMES.....	1
LES MYST. DU BOULEV. DES INVALIDES..	1

COMTE DE MONTALIVET

RIEN ! 18 années de gouvernement par- lementaire.....	1
--	---

COMTE DE MOYNIER		vol.	RÉMUSAT ET MONTALIVET		vol.
BOHÉMIENS ET GRANDS SEIGNEURS.....	1		CASIMIR PERIER et la polit. conservatrice.	1	
HÉGÉSIPPE MOREAU			ANNE RADCLIFFE <i>Tr. Fournier</i>		
ŒUVRES, avec notice par <i>L. Ratisbonne.</i>	1		LA FORÊT OU L'ABBAYE DE SAINT-CLAIR..	1	
FÉLIX MORNAND			L'ITALIEN OU LE CONFESSIONNAL DES		
BERNERETTE.....	1		PÉNITENTS NOIRS.....	1	
HENRY MURGER			JULIA OU LES SOUTERRAINS DU CHA-		
LES BUVEURS D'EAU.....	1		TEAU DE MAZZINI.....	1	
LE DERNIER RENDEZ-VOUS.....	1		LES MYSTÈRES DU CHATEAU D'UDOLPHE...	2	
DOÑA SIRÈNE.....	1		LES VISIONS DU CHATEAU DES PYRÉNÉES..	1	
MADAME OLYMPE.....	1		ERNEST RENAN <i>de l'Institut</i>		
LE PAYS LATIN.....	1		JÉSUS.....	1	
PROPOS DE VILLE ET PROPOS DE THÉÂTRE.	1		B.-H. RÉVOIL <i>Traducteur</i>		
LE ROMAN DE TOUTES LES FEMMES.....	1		LE DOCTEUR AMÉRICAIN.....	1	
ROUERIES DE L'INGÉNUE.....	1		LES HAREMS DU NOUVEAU MONDE.....	1	
LE SABOT ROUGE.....	1		LOUIS REYBAUD		
SCÈNES DE CAMPAGNE.....	1		CE QU'ON PEUT VOIR DANS UNE RUE....	1	
SCÈNES DE LA VIE DE BOHÈME.....	1		CÉSAR FALEMPIN.....	1	
SCÈNES DE LA VIE DE JEUNESSE.....	1		LA COMTESSE DE MAULÉON.....	1	
LES VACANCES DE CAMILLE.....	1		LE COQ DU CLOCHER.....	1	
A. DEMUSSET, BALZAC, G. SAND			LE DERNIER DES COMMIS VOYAGEURS.....	1	
LES PARISIENNES A PARIS.....	1		ÉDOUARD MONGERON.....	1	
NADAR			L'INDUSTRIE EN EUROPE.....	1	
LE MIROIR AUX ALOUETTES.....	1		JÉROME PATUROT à la recherche de la		
QUAND J'ÉTAIS ÉTUDIANT.....	1		meilleure des Républiques.....	1	
LA ROBE DE DÉJANIRE.....	1		JÉROME PATUROT à la recherche d'une		
HENRI NICOLLE			position sociale.....	1	
LE TUEUR DE MOUCHES.....	1		MARIE BRONTIN.....	1	
JULES NORIAC			MATHIAS L'HUMORISTE.....	1	
MADemoiselle POUCKET.....	1		MOEURS ET PORTRAITS DU TEMPS.....	1	
ÉDOUARD CURLIAC			PIERRE MOUTON.....	1	
LES GARNACHES.....	1		SPLEND. ET INFORT. DE NARCISSE MISTIGRIS	1	
PARMENTIER			LA VIE A REBOURS.....	1	
THÉÂTRE DE LA GUERRE TURCO-RUSSE...	1		LA VIE DE CORSAIRE.....	1	
PAUL PERRET			W. REYNOLDS		
LES BOURGEOIS DE CAMPAGNE.....	1		LES DRAMES DE LONDRES :		
HISTOIRE D'UNE JOLIE FEMME.....	1		— LES FRÈRES DE LA RÉSURRECTION...	1	
LAURENT-PICHAT			— LA TAVERNE DU DIABLE.....	1	
LA PAÏENNE.....	1		— LES MYSTÈRES DU CABINET NOIR...	1	
AMÉDÉE PICHOT			— LES MALHEURS D'UNE JEUNE FILLE.	1	
LE CHEVAL-ROUGE.....	1		— LE SECRET DU RESSUSCITÉ.....	1	
UN DRAME EN HONGRIE.....	1		— LE FILS DU BOURREAU.....	1	
L'ÉCOLIER DE WALTER SCOTT.....	1		— LES PIRATES DE LA TAMISE.....	1	
LA FEMME DU CONDAMNÉ.....	1		— LES DEUX MISÉRABLES.....	1	
LES POÈTES AMOUREUX.....	1		— LES RUIN. DU CHAT. DE RAVENSWORTH	1	
EDGAR POE <i>Trad. Ch. Baudelaire</i>			— LE NOUVEAU MONTE-CRISTO.....	1	
AVENTURES D'ARTHUR GORDON PYM.....	1		CLÉMENTCE ROBERT		
EUREKA.....	1		LES AMANTS DU PÈRE LACHAISE.....	1	
HISTOIRES EXTRAORDINAIRES.....	1		L'AMOUREUX DE LA REINE.....	1	
HISTOIRES GROTESQUES ET SÉRIEUSES...	1		L'ANGE DU PEUPLE.....	1	
NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES.	1		LES ANGES DE PARIS.....	1	
F. PONSARD			L'AVOCAT DU PEUPLE.....	1	
ÉTUDES ANTIQUES.....	1		LE BARON DE TRENCK.....	1	
A. DE PONTMARTIN			LA BELLE VALENTINE.....	1	
CONTES D'UN PLANTEUR DE CHOUX....	1		LA CHAMBRE CRIMINELLE.....	1	
CONTES ET NOUVELLES.....	1		LA COMTESSE THÉRÈSA.....	1	
LA FIN DU PROCÈS.....	1		LA DUCHESSE DE MONTBARRE.....	1	
MÉMOIRES D'UN NOTAIRE.....	1		LA FAMILLE CALAS.....	1	
OR ET CLINQUANT.....	1		LA FILLE DE SATHA.....	1	
POURQUOI JE RESTE A LA CAMPAGNE....	1		LA FONTAINE MAUDITE.....	1	
L'ABBÉ PRÉVOST			LES FRANCS-JUGES.....	1	
MANON LESCAUT.....	1		LA JACQUERIE.....	1	
J. RACINE			JEANNE LA FOLLE.....	1	
THÉÂTRE COMPLET.....	2		JEANNE DE MONTFORT.....	1	
RAOUSSET-BOULBON			LES JUMEAUX DE LA RÉOLE.....	1	
UNE CONVERSION.....	1		LE MAGICIEN DE LA BARRIÈRE D'ENFER..	1	
J.-F. REGNARD			MANDRIN.....	1	
THÉÂTRE, avec étude de J.-J. Weiss....	1		LE MARTYR DES PRISONS.....	1	
			LES MENDIANTS DE LA MORT.....	1	

CLÉMENTCE ROBERT (*Suite*) vol.

LES MENDIANTS DE PARIS.....	1
MICHELY.....	1
LA MISÈRE DORÉE.....	1
LE MOINE NOIR.....	1
LE MONT SAINT-MICHEL.....	1
LE PASTEUR DU PEUPLE.....	1
LE PAVILLON DE LA REINE.....	1
LA PLUIE D'OR.....	1
LES QUATRE SERGENTS DE LA ROCHELLE..	1
RENÉ L'OUVRIER.....	1
LE SECRET DE MAÎTRE ANDRÉ.....	1
UN SERF RUSSE.....	1
LA TOUR SAINT-JACQUES.....	1
LE TRÉSOR DE SAINT-CLAUDE.....	1
LE TRIBUNAL SECRET.....	1
WOLF LE LOUP.....	1

REGINA ROCHE *Trad. N. Fournier*

LA CHAPELLE DU VIEUX CHATEAU.....	1
-----------------------------------	---

AMÉDÉE ROLLAND

LES MARTYRS DU FOYER.....	1
---------------------------	---

JEAN ROUSSEAU

PARIS DANSANT.....	1
--------------------	---

G. RUFINI

MÉMOIRES D'UN CONSPIRATEUR.....	1
---------------------------------	---

JULES DE SAINT-FÉLIX

LE GANT DE DIANE.....	1
-----------------------	---

MADemoisELLE ROSALINDE.....	1
-----------------------------	---

SCÈNES DE LA VIE DE GENTILHOMME.....	1
--------------------------------------	---

GEORGE SAND

ADRIANI.....	1
--------------	---

LES AMOURS DE L'ÂGE D'OR.....	1
-------------------------------	---

LES BEAUX MESSIEURS DE BOIS-DORÉ....	2
--------------------------------------	---

LE CHATEAU DES DÉSERTES.....	1
------------------------------	---

LE COMPAGNON DU TOUR DE FRANCE.....	2
-------------------------------------	---

LA COMTESSE DE RUDOLSTADT.....	2
--------------------------------	---

CONSUELO.....	3
---------------	---

LES DAMES VERTES.....	1
-----------------------	---

LA DANIELLA.....	2
------------------	---

LE DIABLE AUX CHAMPS.....	1
---------------------------	---

LA FILLEULE.....	1
------------------	---

FLAVIE.....	1
-------------	---

L'HOMME DE NEIGE.....	3
-----------------------	---

HORACE.....	1
-------------	---

ISIDORA.....	1
--------------	---

JEANNE.....	1
-------------	---

LELIA — Métella — Melchior — Cora....	2
---------------------------------------	---

LUCREZIA FLORIANI — Lavinia.....	1
----------------------------------	---

LE MEUNIER D'ANGIBAUT.....	1
----------------------------	---

NARCISSE.....	1
---------------	---

PAULINE.....	1
--------------	---

LE PÉCHÉ DE M. ANTOINE.....	2
-----------------------------	---

LE PICCININO.....	2
-------------------	---

PROMENADES AUTOUR D'UN VILLAGE.....	1
-------------------------------------	---

LE SECRÉTAIRE INTIME.....	1
---------------------------	---

SIMON.....	1
------------	---

TEVERINO — Léone Léoni.....	1
-----------------------------	---

JULES SANDEAU *de l'Acad. franç.*

CATHERINE.....	1
----------------	---

LE CHATEAU DE MONTSABREY.....	1
-------------------------------	---

LE JOUR SANS LENDEMAIN.....	1
-----------------------------	---

MADemoisELLE DE KEROUARE.....	1
-------------------------------	---

SACS ET PARCHEMINS.....	1
-------------------------	---

VICTORIEN SARDOU

LA PERLE NOIRE.....	1
---------------------	---

EUGÈNE SCRIBE

COMÉDIES-VAUDEVILLES.....	7
---------------------------	---

FRÉDÉRIC SOULIÉ

AU JOUR LE JOUR.....	1
----------------------	---

FRÉDÉRIC SOULIÉ (*suite*) vol.

LES AVENTURES DE SATURNIN FICHET....	2
--------------------------------------	---

LE BANANIER — EULALIE PONTOIS.....	1
------------------------------------	---

LE CHATEAU DES PYRÉNÉES.....	2
------------------------------	---

LE COMTE DE FOIX.....	1
-----------------------	---

LE COMTE DE TOULOUSE.....	1
---------------------------	---

LA COMTESSE DE MONRION.....	1
-----------------------------	---

CONFESSION GÉNÉRALE.....	2
--------------------------	---

LE CONSEILLER D'ÉTAT.....	1
---------------------------	---

CONTES ET RÉCITS DE MA GRAND'MÈRE...	1
--------------------------------------	---

CONTES POUR LES ENFANTS.....	1
------------------------------	---

LES DEUX CADAVRES.....	1
------------------------	---

LES DRAMES INCONNUS.....	5
--------------------------	---

ÉTUDES DE LA VIE SOCIALE.....	1
-------------------------------	---

— AVENTURES D'UN CADET DE FAMILLE..	1
-------------------------------------	---

— LES AMOURS DE VICTOR BONSENNE....	1
-------------------------------------	---

— OLIVIER DUHAMEL.....	2
------------------------	---

UN ÉTÉ A MEUDON.....	1
----------------------	---

LES FORGERONS.....	1
--------------------	---

HUIT JOURS AU CHATEAU.....	1
----------------------------	---

LE LION AMOUREUX.....	1
-----------------------	---

LA LIONNE.....	1
----------------	---

LE MAGNÉTISEUR.....	1
---------------------	---

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. — DIANE ET LOUISE..	1
--	---

UN MALHEUR COMPLET.....	1
-------------------------	---

MARGUERITE.....	1
-----------------	---

LES MÉMOIRES DU DIABLE.....	3
-----------------------------	---

LE PORT DE CRÉTEIL.....	1
-------------------------	---

LES PRÉTENDUS.....	1
--------------------	---

LES QUATRE ÉPOQUES.....	1
-------------------------	---

LES QUATRE NAPOLITAINES.....	2
------------------------------	---

LES QUATRE SOEURS.....	1
------------------------	---

UN RÊVE D'AMOUR — LA CHAMBRIÈRE....	1
-------------------------------------	---

SATHANIEL.....	1
----------------	---

SI JEUNESSE SAVAIT, SI VIEILLESSE POU-	
--	--

VAIT!.....	2
------------	---

LE VICOMTE DE BÉZIERS.....	1
----------------------------	---

ÉMILE SOUVESTRE

LES ANGES DU FOYER.....	1
-------------------------	---

AU BORD DU LAC.....	1
---------------------	---

AU BOUT DU MONDE.....	1
-----------------------	---

AU COIN DU FEU.....	1
---------------------	---

CAUSERIES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES.	3
---------------------------------------	---

CHRONIQUES DE LA MER.....	1
---------------------------	---

LES CLAIRIÈRES.....	1
---------------------	---

CONFESSIONS D'UN OUVRIER.....	1
-------------------------------	---

CONTES ET NOUVELLES.....	1
--------------------------	---

DANS LA PRAIRIE.....	1
----------------------	---

LES DERNIERS BRETONS.....	2
---------------------------	---

LES DERNIERS PAYSANS.....	1
---------------------------	---

DEUX MISÈRES.....	1
-------------------	---

LES DRAMES PARISIENS.....	1
---------------------------	---

L'ÉCHELLE DE FEMMES.....	1
--------------------------	---

EN BRETAGNE.....	1
------------------	---

EN FAMILLE.....	1
-----------------	---

EN QUARANTAINE.....	1
---------------------	---

LE FOYER BRETON.....	2
----------------------	---

LA GOUTTE D'EAU.....	1
----------------------	---

HISTOIRES D'AUTREFOIS.....	1
----------------------------	---

L'HOMME ET L'ARGENT.....	1
--------------------------	---

LOIN DU PAYS.....	1
-------------------	---

LA LUNE DE MIEL.....	1
----------------------	---

LA MAISON ROUGE.....	1
----------------------	---

LE MARI DE LA FERMIÈRE.....	1
-----------------------------	---

LE MAT DE COCAGNE.....	1
------------------------	---

LE MÉMORIAL DE FAMILLE.....	1
-----------------------------	---

LEMENDIANT DE SAINT-ROCH.....	1
-------------------------------	---

LE MONDE TEL QU'IL SERA.....	1
------------------------------	---

LE PASTEUR D'HOMMES.....	1
--------------------------	---

ÉMILE SOUVESTRE (*Suite*) vol.

LES PÉCHÉS DE JEUNESSE.....	1
PENDANT LA MOISSON.....	1
UN PHILOSOPHE SOUS LES TOITS.....	1
PIERRE ET JEAN.....	1
PROMENADES MATINALES.....	1
RÉCITS ET SOUVENIRS.....	1
LES RÉPROUVÉS ET LES ÉLUS.....	2
RICHE ET PAUVRE.....	1
LE ROI DU MONDE.....	2
SCÈNES DE LA CHOUANNERIE.....	1
SCÈNES DE LA VIE INTIME.....	1
SCÈNES ET RÉCITS DES ALPES.....	1
LES SOIRÉES DE MEUDON.....	1
SOUS LA TONNELLE.....	1
SOUS LES FILETS.....	1
SOUS LES OMBRAGES.....	1
SOUVENIRS D'UN BAS-BRETON.....	2
SOUV. D'UN VIEILLARD. La dernière étape.	1
SUR LA PELOUSE.....	1
THÉÂTRE DE LA JEUNESSE.....	1
TROIS FEMMES.....	1
TROIS MOIS DE VACANCES.....	1
LA VALISE NOIRE.....	1

MARIE SOUVESTRE

PAUL FERROLL, <i>traduit de l'anglais</i>	1
--	---

DANIEL STAUBEN

SCÈNES DE LA VIE JUIVE EN ALSACE.....	1
---------------------------------------	---

STENDHAL

L'ABBESSE DE CASTRO.....	1
DE L'AMOUR.....	1
LA CHARTREUSE DE PARME.....	1
CHRONIQUES ET NOUVELLES.....	1
PROMENADES DANS ROME.....	2
LE ROUGE ET LE NOIR.....	2

STERNE *Trad. N. Fournier*

VOYAGE SENTIMENTAL, avec Notice de <i>Walter Scott</i>	1
---	---

EUGÈNE SUE

LE DIABLE MÉDECIN.....	3
— ADÈLE VERNEUIL.....	1
— CLÉMENCE HERVÉ.....	1
— LA GRANDE DAME.....	1
LES FILS DE FAMILLE.....	3
GILBERT ET GILBERTE.....	3
LES SECRETS DE L'OREILLER.....	3
LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX.....	6
— L'ORGUEIL.....	2
— L'ENVIE — LA COLÈRE.....	2
— LA LUXURE — LA PARESSE.....	1
— L'AVARICE — LA GOURMANDISE.....	1

M^{me} SURVILLE, *née de Balzac*

BALZAC, SA VIE ET SES ŒUVRES.....	1
-----------------------------------	---

E. TEXIER

AMOUR ET FINANCE.....	1
-----------------------	---

W. THACKERAY *Trad. W. Hughes* vol.

LES MÉMOIRES D'UN VALET DE PIED.....	1
MORGIANA.....	1

OSCAR DE VALLÉE

LES MANIEURS D'ARGENT.....	1
----------------------------	---

VALOIS DE FORVILLE

LE COMTE DE SAINT-POL.....	1
LE CONSCRIT DE L'AN VIII.....	1
LE MARQUIS DE PAZAVAL.....	1

MAX. VALREY

MARTHE DE MONTRUN.....	1
------------------------	---

V. VERNEUIL

MES AVENTURES AU SÉNÉGAL.....	1
-------------------------------	---

PIERRE VÉRON

L'AGE DE FER-BLANC.....	1
AVEZ-VOUS BESOIN D'ARGENT.....	1
LES CHEVALIERS DU MACADAM.....	1
LA BOUTIQUE A TREIZE.....	1
LA COMÉDIE EN PLEIN VENT.....	1
LA COMÉDIE EN VOYAGE.....	1
LA FOIRE AUX GROTESQUES.....	1
LA GRRRANDE FAMILLE HASARD.....	1
GRIMACES PARISIENNES.....	1
MAISON AMOUR ET C ^{ie}	1
LES MARCHANDS DE SANTÉ.....	1
LES MARIONNETTES DE PARIS.....	1
M. ET M ^{me} TOUT LE MONDE.....	1
M. PERSONNE.....	1
MYTHOLOGIE PARISIENNE.....	1
PARIS COMIQUE SOUS LE 2 ^e EMPIRE.....	1
PARIS S'AMUSE.....	1
LE PAVÉ DE PARIS.....	1
LES PANTINS DU BOULEVARD.....	1
LES PHÉNOMÈNES VIVANTS.....	1
LE ROMAN DE LA FEMME A BARBE.....	1

ALFRED DE VIGNY

LAURETTE OU LE CACHET ROUGE.....	1
LA VEILLÉE DE VINCENNES.....	1
VIE ET MORT DU CAPITAINE RENAUD.....	1

CHARLES VINCENT ET DAVID

LE TUEUR DE BRIGANDS.....	1
---------------------------	---

L. VITET

LES ÉTATS D'ORLÉANS.....	1
--------------------------	---

VOLTAIRE

THÉÂTRE, avec notice <i>Sainte-Beuve</i>	1
---	---

JULES DE WAILLY FILS

SCÈNES DE LA VIE DE FAMILLE.....	1
----------------------------------	---

FRANCIS WEY

LONDRES IL Y A CENT ANS.....	1
------------------------------	---

E. YEMENIZ

LA GRÈCE MODERNE.....	1
-----------------------	---

COLLECTION FORMAT IN-32

1 FRANC LE VOLUME

Jolis volumes papier vélin

ÉMILE AUGIER <i>de l'Acad. franç.</i> vol.	SAVINIEN LAPOINTE vol.
LES PARIÉTAIRES. Poésies..... 1	MES CHANSONS..... 1
DU C D'AUMALE <i>de l'Acad. franç.</i>	LARCHER ET JULIEN
LES ZOUAVES ET LES CHASSEURS A PIEDS.. 1	CE QU'ON a dit de la FIDÉLITÉ et de
THÉODORE DE BANVILLE	L'INFIDÉLITÉ. 1
LES PAUVRES SALTIMBANQUES..... 1	ALBERT DE LASALLE
GEORGES BELL	HISTOIRE DES BOUFFES PARISIENS..... 1
LE MIROIR DE CAGLIOSTRO..... 1	ALFRED DE LÉRIS
A. DE BELLOY	LES VIEUX AMIS..... 1
PHYSIONOMIES CONTEMPORAINES..... 1	TROIS NOUVELLES ET UN CONTE..... 1
PORTRAITS ET SOUVENIRS..... 1	ALBERT LHERMITE
ALFRED BOUGEARD	UN SCEPTIQUE S'IL VOUS PLAÎT..... 1
LES MORALISTES OUBLIÉS..... 1	M^{me} MANNOURY-LACOUR
ALFRED DE BRÉHAT	ASPHODÈLES..... 1
LE CHATEAU DE KERMARIA..... 1	SOLITUDES 1
SÉRAPHINE DARISPE..... 1	MÉRY
ALFRED BUSQUET	ANGLAIS ET CHINOIS..... 1
LA NUIT DE NOEL..... 1	HISTOIRE D'UNE COLLINE..... 1
CHAMPFLEURY	MICHELET
MONSIEUR DE BOISDHYVER..... 3	POLOGNE ET RUSSIE..... 1
PAUL DÉROULÈDE	HENRY MURGER
CHANTS DU SOLDAT..... 1	PROPOS DE VILLE ET PROPOS DE THÉÂTRE.. 1
NOUVEAUX CHANTS DU SOLDAT..... 1	EUGÈNE NOEL
ÉMILE DESCHANEL	RABELAIS 1
LE BIEN et LE MAL qu'on a dit des en-	LA VIE DES FLEURS ET DES FRUITS..... 1
fants 1	F. PONSARD
HISTOIRE DE LA CONVERSATION..... 1	HOMÈRE. Poème..... 1
LE MAL QU'ON A DIT DE L'AMOUR..... 1	JULES SANDEAU <i>de l'Acad. franç.</i>
XAVIER EYMA	OLIVIER..... 1
EXCÉTRICITÉS AMÉRICAINES..... 1	***
OL. GOLDSMITH <i>Trad. A. Esquiros</i>	PARIS CHEZ MUSARD..... 1
VOYAGE D'UN CHINOIS EN ANGLETERRE... 1	P. J. STAHL
LÉON GOZLAN	LES BIJOUX PARLANTS..... 1
UNE SOIRÉE DANS L'AUTRE MONDE..... 1	L'ESPRIT DE VOLTAIRE..... 1
COMTE F. DE GRAMMONT	DE L'AMOUR ET DE LA JALOUSIE..... 1
COMMENT ON VIENT et COMMENT ON S'EN VA. 1	LOUIS ULBACH
CHARLES JOLIET	L'HOMME AUX CINQ LOUIS D'OR..... 2
L'ESPRIT DE DIDEROT..... 1	DOCTEUR YVAN
LOUIS JOURDAN	CANTON, UN COIN DU CÉLESTE EMPIRE. .
LES PRIÈRES DE LUDOVIC..... 1	
E. DE LA BÉDOLLIÈRE	
HISTOIRE DE LA MODE EN FRANCE..... 1	
A. DE LAMARTINE	
LES VISIONS..... 1	

BROCHURES DIVERSES

E. AUBRY-VITET	f. c.
LA VRAIE RÉFORME ÉLECTORALE.....	1 »
ÉMILE AUGIER	
DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.....	1 »
DUK D'AUMALE	
LA QUESTION ALGÉRIENNE à propos de la lettre adressée par l'empereur au maréchal de Mac-Mahon.....	1 »
LOUIS BLANC	
LA RÉVOLUTION DE FÉVRIER AU LUXEM- BOURG.....	1 »
BLANQUI & ÉMILE DE GIRARDIN	
DE LA LIBERTÉ DU COMMERCE ET DE LA PROTECTION DE L'INDUSTRIE.....	2 »
H. BLAZE DE BURY	
M. LE COMTE DE CHAMBORD — UN MOIS A VENISE.....	1 »
BONNAL	
ABOLITION DU PROLÉTARIAT.....	1 »
LA FORCE ET L'IDÉE.....	1 »
G. BOULLAY	
RÉORGANISATION ADMINISTRATIVE.....	1 »
CHAMPFLEURY	
RICHARD WAGNER.....	» 50
GUSTAVE CHAUDEY	
DE L'ÉTABLISSEMENT DE LA RÉPUBLIQUE.	1 »
RENÉ CLÉMENT	
ÉTUDE SUR LE THÉÂTRE ANTIQUE.....	1 »
ATHANASE COQUEREL FILS	
LE BON SAMARITAIN, sermon.....	» 50
LE CATHOLICISME ET LE PROTESTAN- TISME considérés dans leur origine et leur développement.....	1 »
LES CHOSES ANCIENNES ET LES CHOSES NOUVELLES.....	» 50
L'ÉGOISME DEVANT LA CROIX, sermon sur Luc.....	» 50
PROFESSION DE FOI CHRÉTIENNE.....	» 50
LA SCIENCE ET LA RELIGION, sermon	» 50
SERMON D'ADIEU prêché dans l'église de l'Oratoire.....	» 50
L. COUTURE	
DU BONAPARTISME DANS L'HISTOIRE DE FRANCE.....	1 »
DU GOUVERNEMENT HÉRÉDITAIRE EN FRANCE.....	1 50
CUVILLIER-FLEURY	
LA RÉFORME UNIVERSITAIRE.....	1 »
UN CURÉ	
A NOTRE SAINT-PÈRE LE PAPE.....	1 »
ÉDOUARD DELPRAT	
L'ADMINISTRATION DE LA PRESSE.....	1 »
CHARLES DIDIER	
QUESTION SICILIENNE.....	1 »
UNE VISITE AU DUC DE BORDEAUX.....	1 »
ERNEST DESJARDINS	
NOTICE SUR LE MUSÉE NAPOLEON III et promenade dans les galeries.....	» 50
DUFAURE	
LE DROIT AU TRAVAIL.....	» 50

ALEXANDRE DUMAS	f. c.
RÉVÉLATIONS SUR L'ARRESTATION D'É- MILE THOMAS.....	» 50
ALEXANDRE DUMAS FILS	
UNE LETTRE SUR LES CHOSES DU JOUR.	1 »
UNE NOUVELLE LETTRE SUR LES CHOSES DU JOUR.....	1 »
NOUVELLE LETTRE DE JUNIUS A SON AMI A.-D., révélations sur les prin- cipaux personnages de la guerre actuelle.....	2 »
ADRIEN DUMONT	
LES PRINCIPES DE 1789.....	1 »
CHARLES EMMANUEL	
LES DÉVIATIONS DU PENDULE ET LE MOUVEMENT DE LA TERRE.....	1 »
LÉON FAUCHER	
LE CRÉDIT FONCIER.....	» 50
GUSTAVE FLAUBERT	
LETTE A LA MUNICIPALITÉ DE ROUEN au sujet d'un vote concernant Louis Bouilhet.....	» 50
OCTAVE FEUILLET	
DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.....	1 »
MARQUIS DE GABRIAC	
DE L'ORIGINE DE LA GUERRE D'ITALIE.	1 »
G. GANESCO	
DIPLOMATIE ET NATIONALITÉ.....	2 »
COMTE A. DE GASPARIN	
LA DÉCLARATION DE GUERRE.....	» 50
LES RÉCLAMATIONS DES FEMMES.....	1 »
A. GERMAIN	
MARTYROLOGE DE LA PRESSE.....	2 50
ÉMILE DE GIRARDIN	
L'ABOLITION DE L'AUTORITÉ.....	1 »
ABOLITION DE L'ESCLAVAGE MILITAIRE..	1 »
AVANT LA CONSTITUTION.....	» 50
LA CONSTITUANTE ET LA LÉGISLATIVE..	1 »
LE DROIT DE TOUT DIRE.....	1 »
L'ÉQUILIBRE FINANCIER PAR L. RÉ- FORME ADMINISTRATIVE.....	1 »
L'EXPROPRIATION ABOLIE PAR LA DETTE FONCIÈRE CONSOLIDÉE.....	2 »
LE GOUVERNEMENT LE PLUS SIMPLE....	1 »
JOURNAL D'UN JOURNALISTE AU SECRET.	1 »
LA NOTE DU 14 DÉCEMBRE.....	1 »
L'ORNIÈRE DES RÉVOLUTIONS.....	1 »
LA PAIX.....	1 »
RESPECT DE LA CONSTITUTION.....	1 »
UNITÉ DE COLLÈGE.....	1 »
LE SOCIALISME ET L'IMPOT.....	1 »
SOLUTION DE LA QUESTION D'ORIENT...	» 50
GLADSTONE	
DEUX LETTRES au lord Aberdeen sur les poursuites politiques exercées par le gouvernement napolitain....	1 »
JULES GOUACHE	
LES VIOLONS DE M. MARRAST.....	» 50
EUGÈNE GRANGÉ	
LES VERSAILLAISES, chansons.....	1 »
ALEXANDRE GUÉRIN	
LES RELIGIEUSES.....	1 »

COMTE D'HAUSSONVILLE f. c.		D. NISARD f. c.	
CONSULTATION DE MM. LES BATONNIERS		LES CLASSES MOYENNES EN ANGLETERRE	
DE L'ORDRE DES AVOCATS..... 1 »		ET LA BOURGEOISIE EN FRANCE..... 1 »	
LETTRE AUX BATONNIERS DE L'ORDRE		DISCOURS PRONONCÉ A L'ACADÉMIE FRAN-	
DES AVOCATS..... 1 »		ÇAISE, en réponse au discours de ré-	
LETTRE AU SÉNAT..... 1 »		ception de F. Ponsard..... 1 »	
M. DE CAVOUR ET LA CRISE ITALIENNE. 1 »		UN PAYSAN CHAMPENOIS	
LÉON HEUZET		A TIMON sur son projet de Constitution. » 50	
CATALOGUE DE LA MISSION DE MACÉ-		CASIMIR PERIER	
DOINE ET DE THESSALIE..... » 50		LE BUDGET DE 1863..... 1 »	
VICTOR HUGO & CRÉMIEUX		LA RÉFORME FINANCIÈRE DE 1862.... 1 »	
DISCOURS SUR LA PEINE DE MORT (<i>Pro-</i>		GEORGES PERROT	
<i>cès de l'Événement</i>)..... » 1		CATALOGUE DE LA MISSION D'ASIE	
VICTOR HUGO		MINEURE..... » 50	
CE QUE C'EST QUE L'EXIL..... 1 »		ANSELME PETETIN	
LE DROIT ET LA LOI..... 1 »		DE L'ANNEXION DE LA SAVOIE..... 1 »	
LA LIBÉRATION DU TERRITOIRE..... » 50		H. PLANAVERGNE	
MES FILS..... 1 »		NOUVEAU SYSTÈME DE NAVIGATION,	
POUR UN SOLDAT..... » 30		fondé sur le principe de l'émergence	
LOUIS JOURDAN		des corps roulant sur l'eau..... 1 50	
LA GUERRE A L'ANGLAIS..... 1 »		A. PONROY	
LAMARTINE		LE MARÉCHAL BUGEAUD..... 1 »	
DU DROIT AU TRAVAIL..... » 50		F. PONSARD	
LETTRE AUX DIX DÉPARTEMENTS..... » 50		DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE	
LA PRÉSIDENTE..... » 50		FRANÇAISE..... 1 »	
DU PROJET DE CONSTITUTION..... » 50		PRÉVOST-PARADOL	
UNE SEULE CHAMBRE..... » 50		LES ÉLECTIONS DE 1863..... 1 »	
H. DE LA POMMERAYE		DU GOUVERNEMENT PARLEMENTAIRE ET	
HISTOIRE DU DÉBUT D'ALEXANDRE DU-		DU DÉCRET DU 24 NOVEMBRE..... 1 »	
MAS FILS AU THÉÂTRE..... » 50		DE LA LIBERTÉ DES CULTES EN FRANCE. 1 »	
LÉONCE DE LAVERGNE		DEUX LETTRES SUR LA RÉFORME DU CODE	
LA CONSTITUTION DE 1852 ET LE DÉ-		PÉNAL..... 1 »	
CRET DU 24 NOVEMBRE..... 1 »		QUELQUES RÉFLEXIONS SUR NOTRE SI-	
LEMERCIER DE NEUVILLE		TUATION INTÉRIEURE..... » 50	
LES FIGURES DU TEMPS. Notices bio-		ESPRIT PRIVAT	
graphiques — ROBERT HOUDIN..... 1 »		LE DOIGT DE DIEU..... 1 »	
— M ^{me} PETIPA..... 1 »		ERNEST RENAN	
ÉDOUARD LEMOINE		CATALOGUE DES OBJETS PROVENANT DE	
ABDICATION DU ROI LOUIS-PHILIPPE... » 50		LA MISSION DE PHÉNICIE..... » 50	
JOHN LEMOINNE		LA MONARCHIE CONSTITUTIONNELLE EN	
AFFAIRES DE ROME..... 1 »		FRANCE..... 1 »	
A. LEYMARIE		LA PART DE LA FAMILLE ET DE L'ÉTAT	
HISTOIRE D'UNE DEMANDE EN AUTORI-		DANS L'ÉDUCATION..... » 50	
SATION DE JOURNAL..... 2 »		SAINTE-BEUVE	
STEPHEN DE LA MADELAINE		A PROPOS DES BIBLIOTHÈQ. POPULAIRE » 50	
CHANT. Étude pratique de style..... 2 »		DE LA LIBERTÉ DE L'ENSEIGNEMENT SU-	
MARTIN PASCHOUD		PÉRIEUR..... » 50	
LIBERTÉ, VÉRITÉ, CHARITÉ..... 3 »		DE LA LOI SUR LA PRESSE..... » 50	
ÉTIENNE MAURICE		SAINT-MARC GIRARDIN	
DÉCENTRALISATION ET DÉCENTRALISA-		DU DÉCRET DU 24 NOVEMBRE ou De la	
TEURS..... 1 »		réforme de la Constitution de 1852.. 1 »	
COMTE DE MONTALIVET		GEORGE SAND	
CONFISCATION DES BIENS DE LA FA-		LA GUERRE..... 1 »	
MILLE D'ORLÉANS..... » 50		G. SAND ET V. BORIE	
OBSERVATIONS SUR LE PROJET DE LOI		TRAVAILLEURS ET PROPRIÉTAIRES... 1 »	
RELATIF AUX CONSEILS GÉNÉRAUX... 1 »		ED. DE SONNIER	
LE ROI LOUIS-PHILIPPE, SALISTE CIVILE. » 50		LES DROITS POLITIQUES DANS LES	
P. MORIN		ÉLECTIONS. — Manuel de l'Électeur	
COMM. L'ESPRIT VIENT AUX TABLES... 1 50		et du Candidat. 1 »	
BARON DE NERVO		***	
L'ADMINISTRATION DES FINANCES SOUS		LA LIBERTÉ RELIGIEUSE ET LA LÉGIS-	
LA RESTAURATION..... 1 »		LATION ACTUELLE..... 1 »	
LES FINANCES DE LA FRANCE SOUS LE		THIERS	
RÈGNE DE NAPOLEON III..... 1 »		DU CRÉDIT FONCIER..... » 50	
LA MONARCHIE ESPAGNOLE..... 2 »		LE DROIT AU TRAVAIL..... » 50	
		WARNER	
		SCHAMYL..... 3 »	

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

JOURNAL PARAISSANT LE SAMEDI

Chaque numéro contient 16 pages format in-folio (8 de texte et 8 de gravures)

PRIX : 40 CENTIMES LE NUMÉRO

ABONNEMENT UN AN, 22 FR. — SIX MOIS, 11 FR. 50 — TROIS MOIS, 6 FR.

— *Pour plus de détails, demander le prospectus* —

LE JOURNAL DU DIMANCHE

LITTÉRATURE — HISTOIRE — VOYAGES — MUSIQUE

37 vol. sont en vente. Chaque vol. format in-4°, orné de 104 gravures. Prix : 3 fr.

LES BONS ROMANS

CHEFS-D'ŒUVRE DE LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

Par VICTOR HUGO, ALEXANDRE DUMAS, GEORGE SAND, LAMARTINE, ALFRED DE MUSSET, EUGÈNE SUE, FRÉDÉRIC SOULIÉ, ALPHONSE KARR, CH. DE BERNARD, ALEX. DUMAS FILS, HENRY MURGER, HENRI CONSCIENCE, PAUL FÉVAL, ÉMILE SOUVESTRE, etc., etc.

27 vol. sont en vente. Chaque volume, format in-4°, orné de 104 gravures. Prix : 3 fr.

BIBLIOTHÈQUE DE TOUT LE MONDE

COLLECTION DES MEILLEURS ROMANS DES AUTEURS CONTEMPORAINS

20 vol. in-4°, avec 2000 gravures environ. Prix : 60 fr.

DICTIONNAIRE DES NOMS PROPRES OU ENCYCLOPÉDIE ILLUSTRÉE

DE BIOGRAPHIE, DE GÉOGRAPHIE, D'HISTOIRE ET DE MYTHOLOGIE

Par M. Dupinoy de Verepierre

L'ouvrage, imprimé sur papier de luxe et avec des caractères neufs, formera deux volumes grand in-4° publié en 200 livraisons, et sera enrichi :

DE 400 CARTES OU PLANS, DE 2,000 PORTRAITS ET DE 2,000 GRAVURES

Représentant des vues de villes, monuments ou sites remarquables, des types de races, etc.

50 centimes la livraison. — Chaque livraison se compose de deux feuilles de texte et contient presque la matière d'un volume in-8°

DICTIONNAIRE FRANÇAIS ILLUSTRÉ ET ENCYCLOPÉDIE UNIVERSELLE

Ouvrage qui peut tenir lieu de tous les vocabulaires et de toutes les encyclopédies

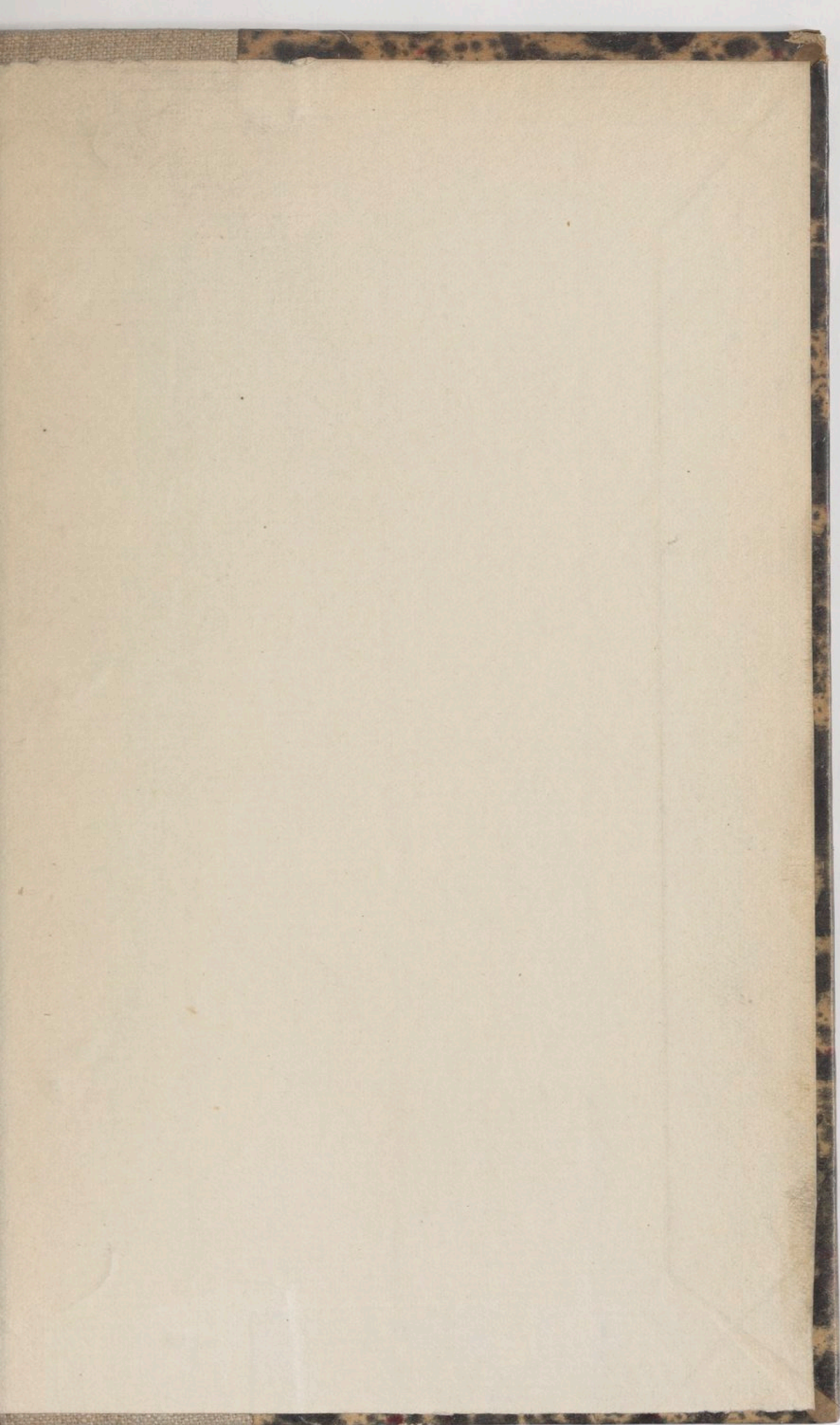
ENRICHÍ DE 20,000 FIG. GRAVÉES SUR CUIVRE PAR LES MEILLEURS ARTISTES

Dirigé par M. Dupinoy de Verepierre

ET RÉDIGÉ PAR UNE COMPAGNIE DE SAVANTS ET DE GENS DE LETTRES

169 livraisons à 50 centimes. Chaque livraison est composée de deux feuilles de texte et contient la matière d'un volume in-8° ordinaire. L'ouvrage, composé en caractères entièrement neufs et imprimé sur papier de luxe, forme deux magnifiques volumes grand in-4° Prix, broché : 85 fr.

Demi-reliure chagrin, plats toile..... Prix..... 100 fr.



BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7531 00728394 9

